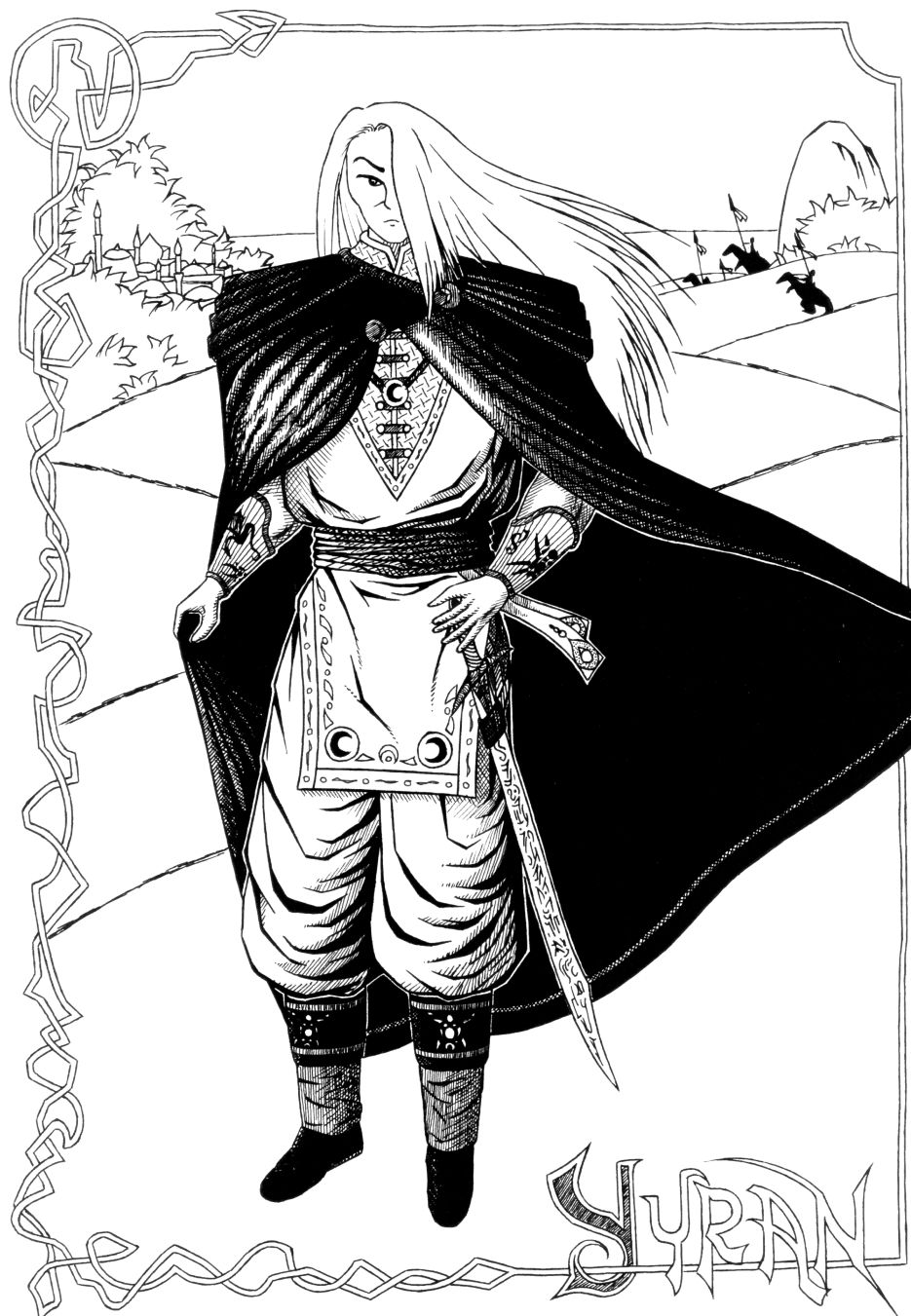


Une histoire dans l'univers d'AMBRE

PRINCE ERRANT

JOURNAL DE YYRAN, LE PRINCE RESSUSCITÉ

O. R.



CAMPAGNE FRÈRES DE SANG
IMAGINÉE PAR FRANÇOIS-XAVIER GUILLOIS

MÉMOIRE VOLÉE

JOURNAL DE YYRAN, PRINCE D'AMBRE CAMPAGNE FRÈRES DE SANG - PREMIÈRE PARTIE ¹

O. R.

Où coures-tu, esprit égaré ? Sais-tu où souffle le vent qui nous porte et si les soucis du jour ne sont pas vains au regard du couperet fatal qui tombera peut-être demain, faisant de nous des fantômes éplorés d'avoir dilapidé notre vie à une œuvre dérisoire qui nous perdait plus vite que toutes fuites que nous avons imaginées pour échapper à la dissolution de toute chose ?

INTRODUCTION : LE PRINCE DES MILLE ET UNE NUITS

Tout commença un soir d'orage... Je m'en souviens comme si c'était hier. La colère du tonnerre parvenait jusqu'à mes oreilles, et se répercutait lugubrement dans les ténèbres humides des profondeurs du palais, où je me faufilai une fois de plus, passant outre les désirs de ma mère, la princesse Vaella d'Aknaajahan, qui m'avait interdit de réitérer mes promenades nocturnes dans ces abysses de pierres froides. J'avais toujours aimé entendre les obscurs échos de mes pas et le froissement de mes vêtements sous ces immenses voûtes, au sein de ces corridors oubliés.

Il est vrai que nulle mère n'apprécierait que son fils de huit ans s'aventurât seul dans de tels endroits au risque de s'y perdre. J'étais, disait-on, très précoce. J'avais appris à lire seul et déjà lu une grande partie de la bibliothèque de ma mère, je m'adonnais à cœur perdu dans les arts de la peinture, et je m'aventurais même fréquemment dans la forêt d'Ekarai, voisine, et dans les anciennes ruines abandonnées du désert méridional. Ma chère mère s'inquiétait bien sûr de mes expéditions hors du palais, mais je cherchais toujours de nouveaux décors pour exercer mes talents. J'avais découvert un passage depuis longtemps oublié, qui me permettait de sortir subrepticement chaque fois que je le désirais.

Aknaajahan, la cité où j'avais passé ma plus jeune enfance, était la capitale du royaume. Ses dômes d'or, ses minarets, ses temples et l'architecture en général avaient bien peu subi les influences des nations avoisinantes, ce qui en conservait toute la pureté. L'Inyo, le fleuve qui la traversait, fendait les

arides déserts orientaux depuis les monts Pourpres et l'embaumait d'une fragrance ensorcelante.

Ce soir-là, en quête de mystères, j'explorai une partie des sous-sols du palais qui m'était encore inconnue, restes d'une ancienne forteresse rasée à une époque dont même les sages ne savaient plus rien. Ces pièces désormais abandonnées étaient dépourvues de tout mobilier, et presque de tout objet de l'époque de leur gloire. Cependant, j'y fis une découverte pour le moins surprenante. Là, dans ce qui devait être autrefois un cellier, reposait un petit coffret. Lorsque je soufflai sur le couvercle de la boîte, une épaisse couche de poussière s'envola, découvrant un délicat bois de rose. Brûlant de curiosité, je l'ouvris. A l'intérieur, il n'y avait qu'un simple étui de cuir, lui-même contenant un jeu de cartes. Un peu déçu, je remontai tout de même ma trouvaille aux étages supérieurs, car la lueur de ma lampe était trop faible pour l'examiner attentivement.

Je regagnai donc mes appartements sans que personne me remarquât, discrétion qui m'était devenue facile. Là-haut, j'étais les cartes devant moi. Elles étaient merveilleusement illustrées et si vivantes que j'eus l'impression de pouvoir passer ma main au travers de l'image. Chacune représentait un personnage d'allure princière, et le verso présentait une licorne tournée vers la dextre, sur un champ herbeux. Je les comptai. Quatorze hommes et cinq femmes, plus une qui représentait un immense château d'une architecture qui m'était inconnue. Curieusement, la matière était froide. J'avais attribué l'origine phénomène à la fraîcheur des lieux où elles étaient demeurées si longtemps, mais la froideur émanait d'elles comme si elles étaient de glace. Une

¹ Journal basé sur les sessions de jeu de début août 1994 à La Seyne-sur-Mer, et les sessions de décembre 1994 à Serviès.

carte attira particulièrement mon attention. Celle d'une belle dame aux cheveux verts au port altier. Il se dégageait une aura de calme, de sérénité et d'une profondeur d'esprit qui me fascina.

Alors que j'en examinai le style et les couleurs, la sensation de froid s'intensifia quelque peu, et je sentis un léger picotement parcourir mes doigts. Puis l'image acquit trois dimensions, comme si une fenêtre s'était soudainement ouverte devant moi. A ma grande surprise, l'image grandie prit vie et le décor changea. Et les profonds yeux de jade de la femme se fixèrent sur moi.

« Bonjour, petit homme, me dit-elle.

– Un djinn ! » m'exclamai-je, abasourdi, en songeant aux mauvais génies dont parlaient parfois les sorciers, les fous, les diseuses de bonne aventure et les anciens contes de mon pays, mais je m'efforçai, en digne prince, de maîtriser ma peur.

« Je ne suis pas un génie, dit la dame. En vérité, je suis une fée.

– Une fée ? Maman dit que les génies savent faire de la magie pour nous tromper. Tu es un djinn ! Tu peux respirer de l'eau !

– Ta maman t'aime beaucoup. Mais je ne suis pas un génie. Je m'appelle Llewella. Je vis à Rebma, un pays sous les océans. Tout le monde peut respirer cette eau... même toi si tu venais.

– C'est vrai ?

– Oui. Viens et tu verras. »

Ses sourires et sa délicatesse achevèrent de me convaincre pour de bon. Mes doigts se joignirent aux siens et elle m'amena dans son monde sous-marin. Inexplicablement, je n'éprouvais effectivement aucune difficulté à respirer. Elle m'expliqua que les cartes étaient des Atouts et que par cet intermédiaire je pouvais contacter les personnages y étant illustrés et venir jusqu'à eux.

Ce pays était un enchantement pour qui aimait découvrir de nouveaux horizons. Une ville entière sous la mer. Un monde magique et fabuleux pour le garçon que j'étais à l'époque. Une formidable occasion d'aventure. Llewella m'expliqua où j'étais et me demanda d'où je venais. Après m'avoir expliqué ce qu'était Ambre et après avoir répondu à ses questions, un problème inattendu vint briser la magie du moment, celui du retour.

En effet, si les cartes me permettaient d'appeler qui je désirais, aucune ne pouvait me servir pour revenir chez moi. Comme Llewella soupçonnait que je fusse de la famille d'Ambre – parce que j'avais su utiliser les cartes – elle s'enquit de l'identité de mes parents. Mais je ne connaissais que ma mère, la princesse d'un monde lointain. Je n'avais jamais vu mon père dont personne ne désirait parler dans mon pays. Et d'Ambre, de Rebma et des Ombres, je ne connaissais rien.

Llewella n'eut donc d'autres choix que de m'offrir l'asile dans son pays. Les premières semaines, rien ne put calmer la silencieuse tristesse

de mon exil. Je parvenais difficilement à oublier mes origines et ma mère qui devait mourir d'inquiétude. Llewella me consola avec toute l'attention d'une mère. Ce changement trop brutal me rendit mélancolique. Cependant, je n'avais pas perdu l'espoir de revenir dans mon pays natal. Un seul moyen me restait : confectionner une carte capable de me renvoyer là-bas. Après quatre mois d'étude dans les livres de Llewella, je parvins à réaliser mon premier Atout, celui de mon Ombre. Hélas, quand j'arrivai là-bas, de nombreuses années avaient passé par l'effet d'un écoulement temporel bien plus rapide que celui de Rebma. Une journée d'ici laissait fuir des mois là-bas. Ma mère était décédée dans une triste solitude, appris-je, et les enfants de mon âge étaient devenus des vieillards. Amer, je retournai donc auprès de Llewella.

C'est ainsi que ma vie fut précipitée définitivement sur un nouveau chemin plein de surprises. Tout retour m'était désormais interdit.

Llewella était une personne secrète, attentive et douce. Elle me présenta bientôt à la reine Moire et à la cour de Rebma. Elle m'enseignait la vie et les intrigues à la cour d'Ambre, répondait à mes besoins, et me laissait libre de vagabonder où bon me semblait. Elle m'avait déclaré qu'un jour, elle m'emmènerait à Ambre et me présenterait à la famille, et que peut-être je traverserais la Marelle. Mais pour connaître la famille, mieux valait patienter, car elle m'enseigna souvent qu'il ne fallait pas s'y fier.

Le temps aidant, je parvins à surmonter ma tristesse et j'en revins à mes occupations favorites. Je visitais fréquemment les alentours d'Ambre et de Rebma. Et je ressentis très vite le désir d'horizons inconnus.

À Rebma, je fis la connaissance d'Esméralda, aux cheveux violets, et d'Ivan, aux yeux pourpres, des enfants de seigneurs de la cour rebmane. Ils me montrèrent leur jeu préféré. De nombreux dauphins peuplaient les alentours de Rebma. Mes amis m'apprirent à chevaucher les plus gros et à franchir les distances les plus inouïes en un éclair. C'était exaltant.

Je me liai d'amitié avec l'une de ces créatures et la nommai Vif-Argent. Je me souviendrai toujours de ce fameux jour, où nous avions fait la course entre les murs du palais, y semant une terrible pagaille. Moire et Llewella nous réprimandèrent vivement. Et n'oubliez pas que je révèle de qui était cette idée ô combien amusante !

ROYALE INTRIGUE



Bien des jours plus tard, Llewella se décida enfin à m'emmener au château d'Ambre. Alors que nous chevauchions lentement vers le mont Kolvir, elle me présenta sa fille, Morgane aux longs cheveux auburn. J'en fus très

surpris. Voilà un an que je vivais à Rebma et j'ignorais même jusqu'à l'existence de cette fille. Je ne manquai pas de trouver ce comportement tout à fait singulier. J'en fus même choqué. À l'époque, je ne comprenais pas tellement pourquoi, dans cette famille, la prudence conseillait d'en dire le moins possible.

Elle nous confia à des soldats qui nous menèrent dans l'un des innombrables salons du château où attendaient déjà Barbara, Aldéric et Doriel, trois enfants qui devaient avoir approximativement mon âge. Tous étaient des jeunes membres de la famille royale d'Ambre.

Les présentations furent les plus froides auxquelles j'avais jamais assistées. Après maintes hésitations, chacun dévoila son nom comme s'il s'agissait d'un secret. Si certains poussèrent même l'audace de révéler leur parenté, d'autres refusèrent. Saisi d'une inspiration, je préférerai me taire à ce sujet, imitant en cela Barbara et Morgane. Aldéric nous annonça qu'il était le fils de Bénédicte et Doriel le fils de Gérard. Je ne savais ce qu'ils auraient pensé si j'avais admis ne pas connaître mon père. Leur attitude était des plus hautaines. C'est pourquoi je m'efforçai de paraître aussi à l'aise qu'ils semblèrent l'être, et mimai leur étonnante réserve par une sorte de réflexe de survie. Je décidai de ne pas poser trop de questions pour ne pas paraître ignorant à leurs yeux. Leur attitude me rendit prudent à l'extrême à leur égard. Que signifiait cette méfiance ?

Après de longues minutes, un homme vêtu pour le voyage vint nous accueillir. C'était Random, le roi d'Ambre. Il nous annonça que nous allions faire une balade en roulotte.

Et quelle balade ! Elle dura huit ans.

Malgré les protestations des uns et les questions des autres – mais il était alors trop tard, car nous étions déjà loin –, que pouvions-nous faire ? Random nous emmena secrètement – mais sans nous alerter du secret de l'affaire – aux écuries où des hommes avaient attelé une roulotte. Nous y montâmes tous, Random prit les rênes, quitta la ville, puis s'enfonça parmi les Ombres. C'était mon premier voyage en Ombre et tout cela me surprit énormément. Ces paysages mouvants me subjuguèrent. Je n'en perdis pas une miette.

Au fur et à mesure de notre progression dans les Ombres, nos vêtements changèrent en fonction des civilisations que nous traversions. Puis nous arrivâmes sur une Ombre à la technologie assez avancée, une Ombre semblable à l'Ombre-Terre, très connue de la famille. L'endroit s'appelait Ternam.

Parvenu à destination, Random nous expliqua que nos parents l'avaient chargé de notre éducation, et que désormais nous allions vivre ici. Bien sûr, l'incrédulité et la crainte nous gagnèrent tous, mais que pouvions-nous y faire ? Random s'occupa donc de nous pendant huit ans. Même si je présume que

certain d'entre nous avaient été très perturbés, cela se passa plutôt bien.

Là-bas, je découvris avec surprise que les Atouts que je possédais ne fonctionnaient plus. Impossible de joindre Llewella. Je suppose que Random s'était servi du Joyau pour produire cet effet mais je l'ignorais à l'époque.

Durant ces années plutôt joyeuses, nous nous occupâmes seulement de grandir à notre rythme, Random nous laissant le loisir de nous épanouir dans nos domaines favoris. De prime abord, tout me parut assez incongru. Llewella m'avait bien sûr parlé d'autres mondes, de machines, d'inventions insolites et de la technologie, mais se plonger dans le futur fut plutôt déroutant.

Qu'importe ! Je m'habituais assez vite. Random joua le rôle du père, mais pas vraiment du genre autoritaire. J'avais pour ma part toute la liberté que je pouvais souhaiter, les autres aussi d'ailleurs. Nous voyagions beaucoup sur cette Ombre, ne restant jamais plus d'une année au même endroit. Cela nous permit de découvrir plusieurs civilisations, sans doute ce que Random avait souhaité, pour que nous acquissions tous la connaissance de différentes cultures. Ces voyages n'étaient pas pour me déplaire, bien au contraire.

Lorsque nous fûmes plus mûrs, nous nous adonnâmes plus sérieusement à diverses occupations. Aldéric et Doriel, passionnés par les arts du combat, se révélèrent de bons adversaires lorsqu'il m'arrivait de les rejoindre pour croiser le fer. Doriel était le plus habile d'entre nous, et aussi le plus musclé.

Aldéric s'intéressait surtout à la biologie, à la médecine et à tout ce concernait la nature. Barbara, l'érudite du groupe, se montrait terriblement avide de lectures et de connaissances, de tout ordre et sans distinction. Elle m'avait avoué que son but était de tout connaître, ou du moins le plus possible, dans absolument tous les domaines existants ! A l'époque, je avais trouvé cela prétentieux à l'extrême. L'impossibilité de la tâche me troublait autant que la volonté de cette forcenée. Quant à Morgane, il me semblait qu'elle s'intéressait aussi aux livres, à la littérature et à la philosophie, mais ne m'occupant guère d'elle, j'ignorais ce qui la motivait. Doriel se prétendait aussi philosophe, mais là, je dois dire que, malgré l'effort que je faisais pour oublier mes préjugés, j'avais du mal à concilier sa prétendue passion avec son physique et ses occupations. Mais j'anticipe et juge surtout sur des événements futurs.

En fait, même si je m'entendais plutôt bien avec chacun, je demeurais toujours assez solitaire. Je profitais de ces années pour perfectionner ma technique picturale et j'appris à chevaucher convenablement. Cette période me permit aussi de satisfaire une envie qui se métamorphosa très vite en seconde passion. Durant mon enfance à Aknaajahan, les saltimbanques m'avaient toujours émerveillé,

notamment ces acrobates, qui, vêtus d'amples habits multicolores et légers qui tourbillonnaient tels des pétales emportés par les vents, enchaînaient sauts, pirouettes, et renversements, en de souples et gracieux mouvements.

Ce ne fut pas sans un certain sentiment de fierté que s'accompagnèrent mes premières réussites dans ce domaine. J'avais intégré une école de cirque, pas dans le but de donner un jour des représentations, mais pour une simple satisfaction personnelle. Je quittai ce microcosme une fois ma formation terminée, satisfait d'avoir acquis ce que je désirais. En effet, mon goût de la discrétion me faisait fuir toute idée de spectacle. J'avais uniquement voulu apprendre à contrôler mon corps et être capable de lui faire accomplir des prouesses.

A l'instar de Barbara, qui voulait assimiler tout le savoir de l'univers, je multipliais les occupations artistiques. Non content de jouer les acrobates, ou de peindre, je prenais aussi des cours de théâtre, de musique, de danse, et de calligraphie, par désir de compléter mes connaissances et d'acquérir une sorte de prestance et de savoir-faire multiple. Nulle véritable passion ne m'animait pour ces arts-ci.

Parfois, je rejoignais Doriel et Aldéric pour me mesurer à eux à l'épée. Parfois, je me joignais aux interminables parties de poker de Random, pour le simple plaisir du jeu, ce qui bien sûr ne me conduisait pas à exceller dans ce domaine.

Ainsi s'écoulèrent ces huit années à Ternam.

RETOUR À AMBRE - 2718 JOURS APRÈS LE COURONNEMENT DE RANDOM

Lorsque nous eûmes l'âge et la volonté de notre indépendance – nous avions alors entre seize et dix-huit ans – Random nous ramena dans sa roulotte à Ambre, par le chemin des Ombres. Barbara, aux yeux noirs, avait un petit air de garçon manqué, bien qu'elle eût laissé pousser ses cheveux bruns et raides durant toutes ses années. Ils étaient désormais très longs. On la voyait généralement vêtue d'un pantalon noir moulant et d'une chemise blanche à jabots. Doriel et Aldéric étaient approximativement de ma taille, mais dotés d'une carrure plus forte, notamment Doriel. Aldéric avait les cheveux noirs et des yeux marrons, et s'habillait souvent de vert foncé et de noir. Doriel, aux cheveux châtons drus, avaient une préférence pour le bleu. Enfin, Morgane avait de longs cheveux auburn et un air espiègle qui ne me plaisait pas toujours. Quant à moi, je dépassai tout juste de quelques centimètres le mètre quatre-vingts. Mes cheveux blonds étaient longs et mes yeux d'une couleur entre le vert et l'émeraude.

A notre arrivée au château, des serviteurs nous firent choisir nos appartements et nous demandèrent comment nous voulions qu'ils fussent aménagés. Je savais qu'à Ambre, les membres de la famille

arboraient leurs couleurs et leur symbole tels des blasons. Pour ma part, je choisis de me vêtir un peu à la manière des gens de mon Ombre. Je mis donc d'amples vêtements – pantalon bouffant, qu'on appelle saroual, chemise de brocart, et grande cape noire. Je laissai de côté djellaba et turban, trop encombrants à mon goût. Pour toute arme, juste un poignard à lame courbe. Quant au symbole, je gardai celui de ma mère, une croissant de lune rouge. Bientôt, nous allions être présentés à la cour d'Ambre...

En fait, notre retour fut plutôt houleux. Dans la salle du trône, les princes exprimèrent leur vive désapprobation des exactions du Roi. En effet, celui-ci n'ayant pas pris la peine de les avertir de notre départ, les nobles furent surpris et fâchés de constater que leurs enfants avaient vieilli de huit ans, alors qu'il ne s'était déroulé que trois jours en Ambre. Bref, le roi eut fort à faire pour les calmer et, pour se faire pardonner, il annonça que des festivités débuteraient le surlendemain. Elles devraient durer une semaine. Puis, il déclara également que le Chaos manifestait à nouveau des signes d'hostilité à l'égard d'Ambre, ce qui inquiéta l'assemblée. Et c'était la raison pour laquelle il nous avait emmenés en Ombre, afin de nous prodiguer une éducation qui ne pouvait être « que bonne », pour reprendre ses termes.

Je me présentai à Llewella, heureux de la retrouver après une si longue absence. Après les retrouvailles joyeuses, je lui annonçai que j'avais l'intention de retrouver mon père. Llewella ignorait toujours quelle était son identité. Elle me suggéra qu'il m'eût peut-être laissé ses Atouts à dessein. J'avouai ne pas comprendre le pourquoi de la chose. Pourquoi ne m'avoir pas laissé juste celui à son effigie ? Je ne conservais aucun souvenir de lui. Il avait quitté ma mère avant ma naissance. Personne n'en avait jamais parlé au palais de mon Ombre d'origine et je ne m'y étais jamais sérieusement intéressé auparavant.

Ensuite, ne me sentant pas tellement concerné par tous ces palabres, je profitai de l'occasion pour me glisser dans un coin tranquille, près d'une haute colonne pour croquer cette magnifique assemblée que je voyais pour la première fois. Chacun arborait de splendides tenues et rayonnait de prestige. Barbara s'était présentée dans une robe d'une grande blancheur, vêtement assez inhabituel pour elle. Seul Doriel dépareillait, car il était arrivé dans la salle avec des bleus, les vêtements défaits et abîmés. Sans doute s'était-il battu juste avant de venir.

Les obscurs agissements de Random m'intriguaient. Nous emmener huit années en Ombre, au risque de fâcher sérieusement la cour, avait peut-être pour origine la recrudescence des hostilités du Chaos. Il avait bien sûr voulu nous amener à l'âge adulte, afin que nous fussions en mesure de servir Ambre promptement. Malgré tout,

ce ne pouvait pas être aussi simple puisque aucune tâche ne semblait nous être assignée. L'urgence me parut soudainement moins pressante...

Trouver mon père n'allait sans doute pas être facile, estimai-je, car je n'avais que très peu d'indices à son sujet. Dans mon pays natal, on avait évité soigneusement toute discussion à ce sujet. Ma mère, morte désormais, ne l'avait vraisemblablement guère aimé et leur mariage n'avait pas duré longtemps. Sans doute avait-il été désagréable, voire odieux. Après son départ, il n'avait jamais donné signe de vie, et on s'était apparemment empressé de l'oublier. De plus, on avait effacé tout signe de son existence. Nul portrait. Rien. Le mieux que je pouvais faire, c'était de paraître assez fréquemment au château.

Mais savait-il seulement qu'il avait un fils ? Comme je me voyais mal demander à chaque prince d'ici s'il était mon géniteur, je décidai qu'il lui incombait la tâche de me reconnaître d'une manière ou d'une autre. Pour cela, j'avais tout de même un avantage : un médaillon que ma mère m'avait donné alors que j'étais encore très jeune. C'était le symbole de mon rang et de ma famille à Aknaajahan, unique souvenir que j'en avais conservé. Sa pierre circulaire était d'une matière noire métallique, sur laquelle était gravé un croissant de lune rouge aux reflets irisés. Ce bijou, je le portais constamment sur ma poitrine, suspendu à une chaîne d'argent.

La réunion s'acheva deux heures avant le déjeuner. Je rentraï dans mes nouveaux appartements. Puisque je ne savais pas voyager parmi les Ombres, contrairement à mes cousins qui passeraient sans doute bientôt l'épreuve de la Marelle, les Atouts m'étaient indispensables. Afin de pouvoir revenir au château rapidement, j'entrepris de peindre sur une carte vierge mon nouveau "chez-moi" que les servants du château avait déjà aménagé selon mon désir.

Désirant m'acquitter de cette tâche au plus vite, je pris mon repas dans mes quartiers, et ne m'accordai que quelques pauses.

La chambre de mes appartements était spacieuse. De nombreuses fenêtres voûtées dévoilaient les jardins du palais en contrebas. Les rideaux ocres brodés de fils d'or dansaient dans le souffle du vent qui rafraîchissait la tiédeur de cette journée. Quatre braseros de pierre étaient disséminés aux coins de la pièce, dressé parmi une multitude de coussins de diverses couleurs. Comme j'aimais l'espace, je n'avais pas encombré les salles de mobilier. Je me contentai de nombreux tapis et de draperies ou de tentures pour adoucir ces murs de pierre. Au centre de la chambre, un vaste lit circulaire rouge. Ailleurs, se multiples plantes odoriférantes aux fleurs blanches diffusaient une fragrance reposante. Quelques grands miroirs ciselés reflétaient les

torrents de lumière se déversant des hautes fenêtres et des portes ouvertes donnant sur le balcon, où les plantes grimpantes recouvraient la balustrade. Des portes à double battant, grandes ouvertes, donnaient aussi sur une bibliothèque et une salle que j'avais laissée vide pour en faire mon atelier de peinture.

Dans la journée, je vis Barbara à la bibliothèque du palais. Elle s'était vite dé faite de sa robe blanche pour des vêtements plus habituels, plus conforme à son style et à ses manières, c'est-à-dire pratiques. Elle était déjà plongée dans un océan de livres. Elle se montra glaciale et dédaigneuse à mon égard, car lorsque je lui adressai la parole, elle ne me répondit même pas. Comme j'insistai et qu'elle ne levait même pas les yeux, il m'apparut évidemment qu'elle m'ignorait délibérément et que je la dérangeai. Je fis donc retraite.

Par hasard, j'appris qu'il existait un musée d'histoire au palais. Si sa visite fut fort intéressante, je ne m'y attardai cependant guère, car je n'y découvris rien de familier, c'est-à-dire quelque chose qui me rappelât mon pays. Ce n'était qu'un amas poussiéreux de peintures, de sculptures, d'antiques manuscrits et d'autres objets divers, témoignages de la gloire et des hauts faits du royaume et de ses défenseurs.

Puis je me décidai à visiter ce grand château. Au sommet d'une tour, je fus ravi d'y trouver un observatoire avec un grand télescope. Je me promis d'y venir observer les étoiles à l'occasion. Ambre était un magnifique pays. Par les fenêtres, côté sud, on y apercevait, sur le versant du Kolvir, la grande forêt d'Arden, ses arbres gigantesques, qui s'étalait telle une mer jusqu'à l'horizon. Côté Nord, le panorama était constitué de la cité, véritable ruche multicolore, déferlant sur les pentes de la montagne jusqu'à l'azur de l'océan, où d'innombrables navires à voiles rapportaient des biens d'Ombre. Les jardins étaient immenses et variés, car de nombreux princes y avaient ramené les plantes exotiques des plus beaux pays d'Ombre ou d'Arden.

En fin d'après-midi, Barbara vint me rendre une petite visite de courtoisie, à la suite de laquelle nous allâmes dîner ensemble. Elle daigna même répondre à quelques unes de mes questions. Sympathique, cette cousine ! Elle avait cherché dans les livres des renseignements sur les cryptes, les morts, les fantômes, sur Tir-na Nog'th et sur les Égyptiens, le peuple d'une Ombre qui m'était inconnue. Voilà qui me parut étrange, car j'appris au dîner que Doriel s'intéressait lui aussi aux cryptes pour une raison que j'ignorais. J'avouai que leurs motivations m'intriguaient, mais Barbara m'intima de ne pas poser trop de questions. Elle suivait une intuition, disait-elle. Une histoire de résurrection...

Barbara devina rapidement que je savais faire des Atouts. Je n'avais manifesté ce talent dans mon

enfance, suivant les conseils de Llewella, mais mes occupations lui avait suggéré qu'il n'était pas impossible que je connaisse cet art. Elle me demanda le mien afin qu'elle pût me contacter à loisir. Je n'avais jamais pensé à faire mon propre Atout. J'avais confectionné ceux de mes compagnons à Ternam, mais comme ils ne fonctionnaient pas là-bas, je n'avais jamais songé à réaliser le mien. Je décidai donc de me mettre à ce travail dès que possible.


Barbara m'apprit aussi que Doriel s'était battu en duel avec Finndo et que ce combat aurait pu mal finir sans l'intervention de Bénédicte lui-même. Il me sembla que l'intérêt de Doriel pour les fameuses cryptes du château était lié à ce fait. Une allusion sibylline de Finndo, semblait-il. Aldéric, Morgane et Doriel avaient d'ailleurs cherché les plans des sous-sols du palais, en vain. On racontait qu'il était dangereux de s'y aventurer à cause du labyrinthe, et de bien d'autres dangers, selon les rumeurs.

S'intéressant toujours à la mort et à tout ce qui s'y rapportait, Barbara me suggéra de confectionner son propre Atout et ceux des autres afin de pouvoir se rendre à Tir-na Nog'th sans risque. À sa grande surprise, je lui appris que je les avais déjà faits depuis longtemps. Elle me demanda donc de lui en confier un. Je lui tendis celui de Morgane, mais elle insista pour en avoir un autre, celui d'Aldéric. Je le lui donnai. Très inquisitrice, Barbara exprima aussi le désir de savoir si je possédais les Atouts de nos parents. Connaissant la valeur de ces derniers, je préférerai lui mentir, indiquant que je ne possédais que les leurs.

Après avoir eu une longue discussion anodine ma cousine, je regagnais mes appartements et poursuivis mon ouvrage jusqu'à tard dans la soirée. Il m'importait de pouvoir revenir chez moi rapidement à tout moment.

Un fait troublant survint alors. J'étais certain d'avoir été brièvement épié tandis que je peignais. Afin de démasquer mon voyeur, j'avais entrepris de palper chacun des Atouts que je possédais, en vain. Je n'avais rien décelé, et la sensation d'être observé s'était estompée juste après ça.

RANDOM 2719

ette nuit, un cauchemar vint troubler mes voyages oniriques. Je réalisais un Atout lorsqu'une main avait jailli de la carte et m'avait attiré dans un gouffre sans fond, où régnaient de froides ténèbres. Finalement, je me réveillai. La chute m'avait semblé éternelle. Et curieusement, la silhouette que j'avais peinte n'avait pas de visage.

Ô surprise ! Au matin, j'appris que des cauchemars avaient aussi assailli mes compagnons d'enfance. Un inconnu avait poignardé Barbara dans son lit. Des ronces avaient attaqué Aldéric. Un homme aux longs cheveux blancs avait projeté

Morgane depuis la fenêtre de sa chambre, et Doriel avait perdu une main au cours d'un duel. Le point commun évident : chacun d'entre nous avait rêvé de sa mort. J'omis de parler de l'Atout et déclarai juste avoir sombré dans un gouffre sans fond.

Était-ce un signe de menace ? C'est ce que semblaient croire mes compagnons. Le démon du doute vint me narguer. Si notre ennemi commun voulait notre mort, il ne nous aurait pas envoyés d'avertissement. Il voulait sans doute plutôt nous faire peur. Mais pour quel motif ? Je n'en trouvai aucun. Nous n'étions que récemment revenu ici. Nous n'avions qu'un seul point commun, celui d'être parti huit ans avec Random. Était-ce un ennemi de notre roi, comme le pensaient mes compagnons ?

J'envisageai un instant que quelqu'un nous eût envoyé ces avertissements afin de nous mettre en garde, mais je rejetai aussitôt cette possibilité. Dans ce cas, nos rêves eussent sans doute été plus explicites, songeai-je. Ces songes n'avaient, à mon sens, aucune signification nettement discernable.

Je passai la journée à mon ouvrage.

Le soir venu, après un court entretien avec Llewella, qui se montra plutôt froide à mon égard, je rentrai à mes appartements. J'étais vraisemblablement devenu un étranger pour elle, et j'avais apparemment perdu son amitié.

Quelques minutes plus tard, Barbara arriva et me demanda de fouiller mes quartiers. Cette requête, pour le moins étrange, avait pour origine un livre inconnu que Morgane avait trouvé dans sa bibliothèque. Celui-ci était écrit dans un langage méconnu de tous, y compris de moi-même. Barbara avait emprunté ce fameux livre tout l'après-midi, mais avait finalement déclaré qu'elle n'en comprenait pas les termes. Aldéric avait voulu partir avec précipitation, mais les autres l'en avaient empêché. Quant à moi, je ne trouvai rien de particulier à ce livre, hormis son étrangeté. Pour complaire à Barbara, je fouillai mes quartiers sans grande conviction. Je n'y découvris rien d'étonnant.

La discussion dériva alors sur les Atouts – et ce n'allait pas être la dernière fois. Barbara m'informa que Doriel désirait savoir si je pouvais les faire, mais elle ne lui avait rien révélé, me laissant le choix de cette décision. Suspectant visiblement que je pusse posséder d'autres Atouts que ceux de nos compagnons d'enfance, Barbara me demanda de nouveau si je possédais un jeu complet des Atouts familiaux. Comme visiblement elle me croirait pas si je lui affirmai que je n'avais que ceux-ci, je lui avouai qu'en fait, si je n'en avais jamais parlé, c'était parce qu'on m'avait dérobé les Atouts que j'avais trouvés sur mon Ombre d'origine. Apparemment, elle crut à ma malchance. On ment beaucoup mieux en inventant qu'avec de simples dénégations.

Il se passait des choses étranges. Depuis notre retour au château, j'avais remarqué que mes compagnons d'enfance se comportaient d'une manière assez inhabituelle, secrète et méfiante, comme si l'étrange tension qui régnait au château les avait aussi gagnés. Cela me rappela quelque peu notre première rencontre... J'en vins moi-même à adopter cette attitude peu à peu, sans même m'en rendre compte.

Llewella m'avait averti que les Atouts étaient un bien précieux. Je passai mon jeu en revue. Comme de nombreuses cartes m'étaient inutiles pour l'instant, je décidai d'en conserver quelques unes et de cacher les autres. Les potentielles menaces me rendaient prudent. Les refaire me prendrait beaucoup de temps si jamais on me les dérobait.

Je sélectionnai alors l'Atout de mon Ombre et j'arrivai dans la forêt de mon enfance, Ekaräi. C'était l'aube. L'air était encore frais. Je dirigeai mes pas vers une colline escarpée toute proche. J'avançai à travers la forêt sur deux cents mètres, gravissant une légère pente, qui s'accentua brusquement. A ce point, j'obliquai vers le nord-ouest, en direction de la mer. Après une centaine de pas, j'aboutis devant une étroite grotte que j'avais découverte quand j'étais enfant. Je me glissai dans l'entrée exigüe. On n'y voyait presque rien, mais je me souvenais encore de cet endroit. Je disposai le coffret contenant les cartes dans un petit renfoncement rocheux où il serait à l'abri de toute menace, puis je le dissimulai grâce à un roc qui devait peser une cinquantaine de kilogrammes. Des Atouts, j'avais décidé de ne conserver que celui de Llewella, ceux de mes cousins et cousines, et tous ceux qui représentaient un lieu.

En revenant, je croisai Julian dans les couloirs et remarquai que, comme la plupart de ses frères et de mes cousins, il portait une épée, signe de noblesse. Cela me fit sentir que je devais peut-être en acquérir une moi aussi. Je me rendis alors dans l'une des nombreuses salles d'armes du château.

Ce n'était pas le choix qui manquait. Il y avait là d'innombrables râteliers. Mon choix s'arrêta sur une arme, assez semblable à celles que les soldats d'Aknaajahan portaient. C'était un sabre effilé, doté d'une longue lame légèrement courbe. La garde était assez longue pour qu'on pût la tenir à une ou deux mains. Je fis quelques moulinets avec, fendis l'air et la tint à bout de bras. Elle était bien équilibrée. Je la rengainai et accrochai son fourreau à mon côté gauche.

Content de ma nouvelle acquisition, j'allai poursuivre ma peinture.

Une fois encore, je pris le repas dans mes quartiers, car j'avais raté l'heure du déjeuner par mégarde.

Dans l'après-midi, Barbara me rendit une petite visite. Je ne sus jamais pour quelle raison, mais elle fut extrêmement perplexe lorsqu'elle vit ma nouvelle arme. A un tel point, qu'elle supposait que

cette épée possédait une quelconque particularité magique. Pourtant, hormis sa qualité évidente, cette épée paraissait tout à fait normale, et d'ailleurs, elle l'était. Je ne la contredis cependant pas et lui affirmai que je l'avais trouvée avec les Atouts, qui m'avaient été soi-disant volés depuis peu. Je tenais tout ceci de mon père, mentis-je. Aussi, je lui demandai de n'en souffler mot à personne. En fait, je comptais me servir de ce mensonge pour tester ma chère cousine. Car je désirais savoir si elle pouvait garder un secret et si je pourrais me fier à elle à l'avenir.

Elle m'apprit qu'Aldéric possédait « lui aussi » une épée enchantée. Les reflets pailletés bleus semblaient confirmer ces rumeurs. Et son épée aurait même tranché net celle de Doriel, lorsque ils s'étaient battus en duel amical.

La discussion s'aventura une fois de plus sur le terrain des Atouts volés. Barbara me demanda si je connaissais l'identité du voleur. Non, bien sûr. Elle m'affirma que c'était d'autant plus dommage qu'il était possible d'espionner avec des Atouts, et elle désirait ardemment tenter l'expérience. J'avais effectivement déjà entendu parler de cette possibilité, mais je n'avais jamais essayé.

J'eus alors l'idée de tenter la chose sur elle-même, escomptant apprendre si elle révélerait les renseignements que je lui avais demandé de garder pour elle. Je lui réclamai donc l'Atout d'Aldéric – de qui elle semblait être proche, puisque c'était celui-ci qu'elle avait désiré. Elle me le rendit avec réticence.

Barbara venait tout juste de me quitter, et je me préparai déjà à espionner Aldéric. Car Barbara était susceptible de se sentir épiée, pensai-je. Je me concentrai discrètement sur l'Atout de notre cousin. C'était plus difficile que ce que Barbara m'avait laissé croire ! Après moult efforts, je parvins quand même à le voir et l'entendre. Et il était alors justement en grande conversation avec Barbara. Elle lui parlait de l'épée et des Atouts que je tenais de mon père, mais il me fut difficile d'en savoir plus car le contact se brouilla très vite. Bon sang !

Quelques minutes plus tard, Barbara frappa de nouveau à ma porte. Quand elle entra, je remarquai aussitôt son air mécontent. En effet, Aldéric avait senti ma surveillance et ma cousine clama haut et fort qu'elle n'aimait guère être espionnée. Cela me fit beaucoup sourire. Je me moquai de ces remontrances. Si elle n'aimait pas être épiée, moi, je n'avais pas apprécié qu'elle allât tout dire à notre cousin. Mais je ne lui en tenais pas rigueur. Être informé de sa fiabilité me suffisait. J'étais averti.

La fin de cette journée fut assez monotone. Je poursuivis mon travail jusque tard dans la soirée, mais je n'eus pas le temps de l'achever. De nouveau, j'avais eu la fugitive sensation d'être épié, ce qui ne me plaisait évidemment guère.

RANDOM 2720

Ren roulement de tambour... Soudain, des trompettes firent vibrer toute la cité. J'entendis au loin un messager qui déclarait à haute voix : « Oyez ! Oyez ! Peuple d'Ambre... Ecoutez-moi ! Au nom de sa Majesté Random, je déclare, en ce troisième jour de printemps, les festivités ouvertes ! » La clameur de la foule fut délirante et je perçus aussi les battements de centaines d'ailerons. Sans doute avait-on libéré des oiseaux.

J'avais assez somnolé ce matin. J'estimais que Random avait eu une bonne idée, en faisant organiser des festivités. Peut-être que cela détendrait l'atmosphère aiguisée des derniers jours.

Je sortis mon jeu d'Atouts et le passai en revue. J'avais échoué dans ma tentative d'espionnage et je désirai la réitérer. Comme Barbara était méfiante par nature, je choisis l'Atout de Doriel. Ma tentative demeura infructueuse. Je recommençai sur la carte de Morgane. Cela ne donna pas plus de résultat. Mais j'eus plus de chance avec celui d'Aldéric.

Une image mouvante et assez floue s'anima. Aldéric se tenait dans les escaliers menant à mon étage et semblait avoir subi une blessure ou paraissait affecté d'une quelconque manière. Morgane l'accompagnait. Ils se dirigèrent vers mes appartements. Je cessai mon espionnage et me rendis précipitamment auprès de mon chevet pour dissimuler mon travail avant leur arrivée. Ô surprise ! Quelqu'un avait eu la délicate attention de le faire pour moi. Car mon Atout avait disparu ! Tonnerre ! Je regardai par terre et fouillai partout... Aucune trace. Comment avait-on fait ? Et pourquoi m'avait-on volé un Atout inachevé ?

On frappa à ma porte. Aldéric et Morgane me sommèrent d'ouvrir ! Bon sang ! J'ouvris. Leur venue et leurs explications étaient des plus précipitées. Ils désiraient de moi l'Atout de Doriel au plus vite. La disparition de celui à mon effigie me préoccupait, je tentai de les faire partir, prétextant être très occupé. Ils insistèrent, affirmant que Doriel était en danger immédiat. Je ne crus d'abord pas à leurs propos, puis finalement, cédai à leur exigence. Nous nous concentrâmes alors ensemble sur l'image de notre cousin en danger. La mort, ou au moins un être lui ressemblant, le poursuivait. Un homme, vêtu d'une ample robe noire et encapuchonné, maniait une grande faux à la suite d'un pathétique Doriel hurlant.

Brusquement, sans avertissement, Aldéric interrompit sa concentration et lâcha l'Atout. Je faillis rompre le contact, afin d'exiger des explications, mais la situation de Doriel paraissait réclamer une solution immédiate. Morgane attrapa le malheureux par le bras et l'amena jusqu'à nous. Je rompis aussitôt le contact. C'est alors que je

m'aperçus de la présence de Barbara, qu'Aldéric avait amenée jusqu'ici.

Morgane semblait vouloir conserver l'Atout que nous tenions tous les deux. Le regard explicite que je lui lançai la convainquit que je n'avais nullement l'intention de le lui céder.

Barbara nous demanda si nous avions aperçu nos doubles. Cette question ne manqua pas de nous intriguer. Elle affirmait avoir rencontré le sien dans la forêt d'Arden, après être entrée dans une grotte que son père Julian lui avait formellement interdit de visiter. Cette grotte s'était effondrée sur elle. Et ensevelie sous les gravats, elle aurait vu son double lui rire au nez. Elle avait alors contacté Aldéric afin qu'il la sauvât. Comment avait-elle fait sans Atout ? me demandai-je seulement pragmatiquement.

Quant à Doriel, il raconta que cette nuit, le livre découvert par Morgane s'était ouvert et lui avait parlé dans une langue inconnue. Puis il était entré à l'intérieur et était arrivé en Ombre, dans une demeure, où des livres, emplissant tout un couloir, contenaient des histoires. Alors, la Mort avait surgi et l'avait pourchassé jusqu'à notre intervention. Ça ressemblait à un gros mensonge.

À la fin de ces récits, je voulus les congédier affirmant que j'avais des préoccupations qui nécessitaient mon urgente attention. Ceux-ci furent cependant très inquisiteurs sur mes intérêts, et refusèrent d'obtempérer. Dans mon empressement de les voir sortir, je leur confiai même des Atouts – celui de Doriel à Morgane, après qu'elle me l'eut demandé poliment, et celui de Barbara à Aldéric. Ils s'en allèrent enfin.

Une fois tranquille, je réfléchis sur le sort de mon Atout qui avait tout bonnement disparu. Comment était-ce arrivé ? Je ne trouvai rien de plausible. Le souvenir d'avoir été espionné tandis que je peignais me poussa à imaginer un lien entre la disparition mystérieuse et mes inexplicables sentiments. Cet espion devait sans doute savoir lui-même créer des Atouts. Llewella m'avait informé que peu de personnes savaient les créer et qu'il s'agissait d'un art rare. A ma connaissance, dans la famille, seuls Dworkin, Fiona, Brand et Bleys étaient ces privilégiés.

Je tentai de me concentrer sur l'image mentale que je possédais de mon Atout afin de l'amener dans ma main. Un faible contact s'établit puis, soudain, j'arrivai dans un lieu obscur. Cette tentative réussie méritait d'être approfondie. Sur le moment, je pensai être sorti de mon propre Atout, en inversant le lieu d'Atout. Cependant, mon exaltation retomba vite. Car j'étais apparu dans une sombre oubliette. La carte avait été laissée sur le sol. Trouvant l'endroit des plus sinistres, je décidai de regagner mes appartements, hélas, comme je m'y attendais, j'étais tombé dans un piège. Je ne parvins pas à établir le contact. Les Atouts d'Ambre et celui de la forêt

d'Ekarai ne fonctionnaient pas mieux. Je ne manquai pas de maudire mon emportement et mon manque de discernement. Je tentai par la suite de contacter Aldéric et Morgane. Ceux-ci refusèrent le contact et me refoulèrent. Et pas un des cheveux de Llewella ne bougea lorsque je voulus la joindre. Je ne comprenais plus...

Mes tentatives de contact infructueuses m'avaient beaucoup fatigué. Ma conscience vacillait. Même si l'inquiétude commençait à me gagner, je voulus prendre du repos. Je m'adossai au mur et me laissai glisser vers le sol. Je m'endormis.

A mon réveil, il m'était impossible d'évaluer le temps écoulé. L'endroit me paraissait encore plus sinistre. Allait-on me garder ici longtemps ? Pourquoi étais-je là ? Je retentai d'établir un contact. Celui-ci m'était toujours refusé. Je décidai donc à croquer Doriel avec le minimum de matériel que j'emportais toujours avec moi. Rien à faire. On me refoula encore. Je dessinai aussi Barbara mais pour parvenir au même résultat.

Malgré mon insistance, personne ne semblait vouloir accepter le contact. J'avais tenté une approche plus douce et plus lente avec Doriel mais, là encore, j'avais échoué.

Quelle drôle de situation ! Pourquoi mon geôlier ne se manifestait-il pas ? Pourquoi m'avait-on attiré ici ? Pas pour me tuer, sinon on m'aurait attiré dans un endroit autrement dangereux. On avait donc simplement cherché à me mettre à l'écart. Pour combien de temps ? Comment pouvait-on me retenir ici ? Je devinai finalement que quelqu'un devait probablement se concentrer sur mon Atout, pour ériger une sorte de barrière mentale, afin de contrer toutes mes tentatives de contact. Aussi essayai-je de nouveau de joindre Aldéric avec un Atout. Cette fois-ci, je sondai cependant une autre présence. Je me concentrai et décelai finalement un esprit inconnu qui me surveillait. Je tendis ma volonté vers cette entité et l'attaquai. Elle était très forte et résistait à mes assauts mentaux. Mais je parvins peu à peu à gagner l'avantage sur mon geôlier inconnu. Et je triomphai finalement de lui. Enfin, je pus joindre Aldéric.

Il se montra méfiant à mon égard, affirmant que j'avais une drôle de façon de me présenter. Car il croyait que je l'avais attaqué mentalement ! Avec quelques difficultés, je parvins finalement à le convaincre du contraire et à me sortir de là. Nos mains se joignirent et j'arrivai dans les couloirs du palais. Il me raconta qu'on avait attaqué Barbara, Doriel et Morgane mentalement. Certains avaient même sombré dans l'inconscience ! Je lui expliquai comment j'étais arrivé dans cette geôle et ce que j'avais essayé pour m'en échapper. Il conclut alors que les attaques psychiques avaient été engendrées par mes tentatives de contact. En effet, celles-ci s'étaient produites dans le même ordre !

Je compris alors ce qui s'était passé. On avait sans

doute manipulé ma force mentale, plutôt que de la contrer, afin de la transformer en une attaque. Une sorte d'Aïkido d'Atout. Cette révélation ne manqua pas de m'alarmer. Llewella savait-elle que j'étais responsable de cette tentative sur sa personne ? Si c'était le cas, il me fallait lui présenter des excuses. Je me mis aussitôt à sa recherche.

Après être passé à ses appartements, je la trouvai finalement dans la grande salle à manger, peu de temps avant le dîner. Hélas, mes explications ne semblèrent pas la ravir, pas plus que mes excuses. Elle escomptait, en guise de dédommagement, que je réalise un jeu d'Atouts pour sa fille Morgane. Ne pouvant guère refuser, je lui dis que cela prendrait sans doute beaucoup de temps et qu'il faudrait être patiente. Aussi m'éclipsai-je rapidement. Cet entretien avait refroidi mon entrain, car ma mère adoptive n'avait pas semblé croire mes propos, ce qui m'attristait.

Je n'avais pas vraiment l'intention de donner un jeu à Morgane, aussi décidai-je rapidement de faire traîner les choses le plus longtemps possible. De surcroît, j'avais d'autres préoccupations. Et Morgane ne m'était pas vraiment sympathique. Je ne la détestais pas, mais son attitude ne me plaisait pas beaucoup.

Au dîner, Llewella et Caine furent les seuls aînés présents. Je remarquai la présence de trois jeunes nouveaux princes : Hektor, Théobald et Mauris. Théobald, le demi-frère de Doriel, était un géant de plus de deux mètres, vêtu de rouge, de violet et de gris. Hektor, un fils de Brand au teint basané, mal rasé, était vêtu de sombres couleurs – surtout de noir – et dénotait beaucoup avec son allure non-conformiste. Mais que peut-on qualifier de conformiste avec des hommes venus de partout en Ombre ? Quant à Mauris, aux longs cheveux bruns avec des reflets roux, je lui décernai la palme de l'étrangeté avec son pantalon de cuir brun, sa chemise avec un col de prêtre argent métallisé, son blouson aux manches retroussées, aux doublures rouge carmin et ses petites lunettes rondes et noires. Pourquoi mettre des lunettes ici ? La lumière lui faisait-elle mal aux yeux ou cachait-il une déformation physique ? Une simple question de style peut-être ?

Parmi mes compagnons d'enfance, je ne trouvais qu'Aldéric. Nous discutâmes aimablement de la fête et d'autres sujets anodins.

L'assemblée fut soudain stupéfaite lorsque Julian entra, furieux, avec force cris, désirant savoir où son cheval, Morgenstern, et sa fille, qu'il accusait du vol du premier, se trouvaient. Barbara étant toujours inconsciente après l'attaque psychique, Aldéric se leva et expliqua calmement la situation à Julian. Ils quittèrent la salle ensemble.

Comme j'avais encore du travail, je regagnai mes

appartements. C'est alors que, pour compléter cette merveilleuse journée, je découvris des menuisiers en train d'installer une nouvelle porte à mes quartiers ! En effet, l'ancienne avait été enfoncée ! J'examinai mes affaires, mais il ne semblait rien manquer. J'appris plus tard que l'auteur de cette œuvre était Doriel. Comme il ne m'avait pas trouvé, il n'avait pas eu de meilleure idée que de défoncer la porte ! Mais j'oubliai rapidement cet incident mineur.

Je me remis rapidement au travail et, au bout de quelques heures, j'achevai enfin l'Atout à mon effigie.

Tard dans la soirée, Barbara vint me voir. Elle m'apprit que, pendant ma captivité, Morgane avait tenté de voler un jeu d'Atouts dans la bibliothèque avec l'aide de Doriel et d'Aldéric. Mais elle avait échoué. De surcroît, ils avaient été découverts. Sans doute avaient-ils été blâmés.

Mais Random avait confié à Aldéric la charge de s'occuper des festivités. Barbara ne semblait pas savoir de quoi il s'agissait exactement. Elle prétendait seulement que c'était un signe de confiance du roi, qui n'avait que pour fondement son ascendance prestigieuse, selon son opinion.

Je n'étais pas le seul à avoir eu des problèmes. Car elle m'apprit aussi que des hommes vêtus de noir avaient attaqué Aldéric dans la cité. J'étais de plus en plus surpris par tout ce que se passait autour des mes compagnons. Aldéric attaqué par des inconnus, Doriel se battant en duel et poursuivi par la Mort, Morgane voleuse d'Atouts, Barbara qui fouinait en Arden. Cherchaient-ils les ennuis ou était-ce indépendant de leur volonté ? Sans compter que j'avais été emprisonné ! Tout nos ennuis avaient-ils un lien ? Je ne voyais pas lequel.

Une nouvelle fois, Barbara me demanda de lui confier l'Atout à mon effigie. J'étais sur le point de le lui tendre, mais il vint à l'esprit que cette carte me serait peut-être utile pour réaliser une petite expérience mémorielle. Je décidai donc de la conserver, ce qui frustra ma cousine. Je lui assurai qu'elle l'aurait bientôt et elle me quitta.

J'entrai dans mon bureau, m'assis confortablement dans un fauteuil et sortis mon propre Atout de l'étui. Je regardai mon image fixement, espérant établir un contact. En même temps, je m'efforçai de penser à ma lointaine enfance dans mon pays natal. Des images, des réminiscences frôlèrent ma conscience. Peu à peu, je remontai le fleuve de mon existence, en fouillant parmi les brumes obscures de mes années d'enfance passées. Je vis la jungle bordant la cité, l'immense désert de sable blanc du sud, l'énorme roc à l'extrémité du cap des Grands Chevaux. Je revis aussi Aknaajahan, la cité, ses vastes avenues dallées, le doux et serein murmure de l'eau jouant dans un millier de fontaines, ses temples, ses minarets, ses anciennes ziggourats, ses immenses palais avec leurs fresques, leurs arabesques intriquées, mais aussi les

étroites venelles du quartier du port, le souk, les immenses jardins en terrasses imbriquées, leurs effluves exotiques. Une cité dont la blancheur des stucs chaulés, les marbres et les pierres rouges brillaient sous le soleil. Et les gens de mon pays, avec leurs vêtements colorés, leurs amples soieries, les voiles, les chevaux impériaux tout de blanc, les soldats de Mérédine sur leurs lézards géants, les artistes fous, les contes emplis de génies. Je revoyais tout cela dans un flot de sensations déferlant comme un torrent.

De ce tumulte, un nom jaillit. Fenris !


Fenris avait surgi de ma mémoire. Ma mère avait prononcé ce nom, alors que je reposais dans les soieries de mon couffin. Mon père avait toujours été un sujet tabou là-bas. Ma mère ne l'avait pas beaucoup aimé. Malveillant, manipulateur, ambitieux, il n'avait pas été apprécié. On l'avait même soupçonné de pratiquer la sorcellerie, la magie noire. Mais je ne me souvins de rien d'autre... Nul visage, nulle autre réminiscence. Tout se brouilla. Un vent léger fit danser les rideaux et me ramena à Ambre. Je frissonnais. Des gouttes de sueur avaient perlé sur mon front.

L'heure était venue pour le sommeil de reprendre ses privilèges. J'eus cependant du mal à m'endormir, incapable de tenir la bride à des pensées confuses et une imagination frénétique.

Si je ne m'étais guère fait d'illusions à propos de mon père, j'en avais encore moins. Si j'en croyais Llewella, "manipulateur" et "ambitieux" étaient des traits trop courants dans la famille pour m'être d'une quelconque utilité. Par contre, tout le monde n'avait pas la réputation d'être "malveillant" ou "sorcier", du moins ouvertement. Et pour que ma mère l'eût détesté au point de ne plus vouloir en parler, il devait être un homme avec un fort mauvais caractère.

Qui alors ? Peut-être était-il mort... Je me souvins alors d'un prince, un rebelle qui avait voulu refaire l'univers et qui s'était lié au Chaos. On l'avait dit sorcier et malveillant. Brand n'avait cependant pas eu la réputation d'avoir un caractère brutal, mais plutôt d'être asocial, inconstant, cyclothymique. Le mauvais caractère, c'était plutôt le genre de Julian, froid et dur. Cette pensée me fit sourire car si cela s'avérait exact, Barbara arrêterait enfin de m'appeler « cousin » et de me vouvoyer...

RANDOM 2721

 n impérieux son de trompettes rompit le silence... mais ce n'était pas celles des festivités. On aurait dit une alarme. J'ouvris les yeux, en alerte... Y avait-il le feu ? Il faisait encore nuit. J'entendis quelques bruits de course dans le couloir. Je me levai et entrouvris la porte.

J'aperçus Aldéric sur le seuil de ses appartements, demandant lui aussi que signifiait ce grabuge. (Barbara, Morgane et Doriel étaient un

étage en dessous.) Un soldat l'informait des derniers événements : un inconnu avait dérobé la Pierre Sacrée du Jugement, tout le palais était en émoi. De surcroît, on avait retrouvé des gardes morts, leur corps déchiré avec force coups de griffes. Ne pouvant être d'aucune utilité, je refermai la porte et me préparai pour une longue journée.

Le soleil montrait tout juste le bout de son nez quand Aldéric vint me trouver dans mes appartements. Il insista pour que je lui prête l'Atout de Morgane, mais se refusa à me donner les raisons pour lesquelles il y tenait vraiment. Je commençais à en avoir plus qu'assez de prêter des Atouts à tout le monde et devoir négocier pour les revoir. Je refusai.

Alors, Aldéric me fit remarquer que je ne débordais visiblement pas de bonnes intentions envers Ambre. Il savait que Llewella m'avait réclamé des Atouts et il prétendit que mon refus était probablement le signe d'une trahison ! Évidemment, il se fit le défenseur farouche d'Ambre, et ne cessait de répéter qu'il était le fils de Bénédicte. Qu'est-ce qu'il croyait ? J'aimais aussi Ambre à ma manière. Huit années dans le passé, j'avais aussi parcouru ses rues et celles de Rebma. De surcroît, on ne me voyait pas très souvent, ajouta-t-il, et j'avais manqué de nombreux repas. Bref, mon comportement était très suspect et méritait enquête. Exaspéré par ses insinuations, je lui cédai l'Atout de Morgane, en échange duquel je récupérai tout de même celui de Barbara. Mais je ne savais toujours pas pourquoi il y tenait absolument. Était-il amoureux de Morgane ?

Aldéric ne l'emporterait pas aussi facilement, décidai-je. Peu de temps après qu'il fût sorti, je sélectionnai son Atout et me concentrai doucement dessus afin qu'il ne perçût pas ma présence. Comme il m'avait déjà repéré une fois, je redoublai de prudence. Mon cousin s'entretenait déjà avec Morgane. Hélas, je ne parvins pas à entendre leurs propos, puis il partit discuter avec le seigneur Danesh. Là encore, il me fut impossible de savoir de quoi il retournait. Zut ! Je rangeai la carte dans mon étui.

Barbara arriva. Elle avait besoin de l'Atout à son effigie pour espionner son double. Je le lui confiai et elle me laissa. Encore et toujours des Atouts !

Ce jour-là, j'avais prévu de me rendre à Aknaajahan. Il y avait bien longtemps que je n'avais vu mon pays, et il me tardait d'y retrouver ses charmes. De surcroît, c'était sans doute le meilleur endroit où je pouvais en apprendre plus sur mon père.

Grâce à un Atout, j'arrivai dans la forêt d'Ekarai en un instant. Le jour était sur son déclin. J'attendis la fin du crépuscule pour m'introduire dans la ville. Je passais la soirée dans une taverne où des marins, égayés par leur récent retour sur terre, s'enivraient et folâtraient. Je mûrissais de trop sombres pensées pour prêter attention aux courtisanes, aussi

demeurai-je dans un sombre recoin de la salle toute la soirée. Je ne sortis que lorsque le tavernier fut sur le point de fermer son établissement.

Dehors, la lune jetait une lueur blafarde sur les eaux de la baie, dominée par la cité étalée sur ses pentes. La ville était endormie. Je franchis d'un pas lent les ruelles étroites et sombres. Nulle lumière hormis celle de la lune et celle des braseros entretenus dans l'agora devant le palais. Je m'approchai de l'enceinte. Enveloppé dans ma grande cape, je me glissai furtivement parmi les ombres des jardins royaux. Je n'entrevis qu'une silhouette, celle se dessinant dans l'encadrement d'une fenêtre d'un minaret. Depuis le parterre d'une fontaine solitaire, je franchis le passage souterrain, probablement oublié depuis des décennies, qui menait dans les sous-sols que j'avais partiellement exploré jadis.

Retrouver le chemin de mes anciennes escapades ne posa aucun problème. Je parvins à éviter tout contact avec les gardes armés de cimenterres. Et je pénétrai silencieusement dans la bibliothèque. Parmi les livres, les notes et les archives familiales, je cherchais des propos relatant de mon père. Mon butin fut bien maigre, car il était évident qu'on avait cherché à effacer ses traces. Mêlé à quelques affaires de pouvoir, mon père avait été capitaine mercenaire. Il avait dirigé l'Ordre des Loups. Et il était devenu prince du royaume en épousant ma mère.

J'arrêtai mes recherches et sortis mon jeu de cartes. Je les passai en revue et m'arrêtai sur celle de Doriel. J'amorçai alors une tentative d'espionnage. Le contact se fit assez lentement, mais j'y parvins tout de même. Doriel s'était caché dans un salon, derrière une porte et surveillait l'entrée de la bibliothèque. Que faisait-il donc ? Décidément, l'espionnage semblait être une activité assez fréquente au château ! Je sentis une autre présence proche, une présence simplement mentale, un autre esprit. Soudain, Doriel tomba, et le contact se rompit. Je pestai. J'avais des progrès à faire en matière d'Atouts.

Je contactai Aldéric et lui demandai de trouver Barbara pour lui dire de me rendre son Atout afin que je pusse la contacter. En fait, Aldéric alla la trouver et je la fis passer.

Si j'avais voulu voir Barbara, c'était pour lui parler de mon père. En effet, ma cousine connaissait bien la famille, puisqu'elle avait passé sa petite enfance dans le monde réel. J'estimais qu'elle pouvait me renseigner. Fenris rappelait à Barbara des légendes à propos d'un certain Fenrir, assez semblable par la consonance. C'était un loup, affirmait-elle, mais elle ne souvenait pas très bien de quoi il retournait. Fenris... c'était un nom bien dans le ton pour le chef de la compagnie de l'Ordre des Loups.

Barbara m'expliqua qu'elle avait tenté de

contacter son double avec l'Atout à son effigie, mais qu'elle avait échoué. Nous essayâmes ensemble, sans plus de résultat.

Elle voulut repartir. Je lui confiai donc l'Atout de mes appartements, après qu'elle m'eut rendu le sien.

Mais avant de partir, Barbara s'attarda à examiner la bibliothèque. Les livres avaient toujours été sa plus grande passion. Une vraie fouineuse ! Elle s'abandonna un moment dans la contemplation de la cité et de ses alentours.

Après quelques heures de recherche, je n'en découvris guère plus. Fenris et la compagnie des Loups étaient venus du continent Nord avant de prendre pied ici, ce qui ne s'était pas réalisé sans problèmes. La guerre...

Je contactai Barbara par Atout. Assise sur une simple chaise, elle lisait un livre dans l'infirmerie du palais. A ma demande, elle me fit passer. Barbara était au chevet de Doriel, inconscient et visiblement blessé. Elle m'apprit qu'on l'avait poignardé dans le dos pendant qu'il surveillait la bibliothèque. Aldéric avait ordonné à Barbara – en la menaçant – de veiller sur Doriel au péril de sa vie, car il avait supposé qu'on chercherait sans doute encore à l'assassiner si on le découvrait incapable de se défendre. Doriel avait-il donc tant d'ennemis ? Aldéric était lui-même parti à la recherche de Morgane, car elle avait peut-être aussi des problèmes... Comme Barbara n'arrivait pas à la joindre avec mon Atout, j'essayai moi-même.

Morgane chevauchait en compagnie d'Hektor. Ils trottaient paisiblement sur une route menant vers la grande forêt d'Arden. Elle ne voulait apparemment pas me parler, évitant ainsi de révéler mon contact d'Atout à Hektor. Elle semblait un peu perturbée. Sur l'initiative de Barbara, je partis aussitôt aux écuries du château, y pris un cheval et le lançai au galop sur la route qui devait me mener aux deux cavaliers. Je connaissais bien cette route pour l'avoir souvent empruntée dans mon enfance. En chemin, je contactai Aldéric par Atout, escomptant me renseigner sur la situation. Il les suivait déjà, me dit-il, et il se déclara heureux de me savoir sur leurs traces car, selon lui, Hektor avait des manières peu recommandables.

Plus tard, Morgane et Hektor firent une halte et allèrent manger dans une auberge juchée sur un arbre gigantesque ; de multiples tables étaient placées, éparses, sur les plus grosses branches. En chemin, Aldéric m'apprit qu'il avait été repéré. J'arrivai quelques minutes plus tard, et j'attendis avec lui au cas où il aurait pu se produire quelque chose de fâcheux. Morgane et Hektor finirent de dîner et leur discussion s'acheva rapidement. Puis Hektor s'en alla par Atout.

Comme cette affaire ne m'intéressait pas particulièrement, je repartis vers Ambre aussi rapidement que j'étais venu, laissant Morgane et

Aldéric à la traîne, qui discutaient sûrement de cette affaire plus librement qu'en ma présence.

De retour au château, j'allai aux cuisines. Une fois de plus, j'avais manqué le repas. Cela m'importait assez peu, en vérité. Comme j'arrivai assez tard, je me contentai de pain, de fromage et de vin.

Quelques minutes plus tard, Barbara arriva. Sans doute Aldéric avait-il pris la relève de la surveillance de Doriel. Elle s'installa en face de moi et déjeuna avec moi. En m'informant sur le pourquoi de cette histoire, Barbara m'apprit que Doriel avait surveillé la bibliothèque parce que Morgane devait y avoir un rendez-vous avec Hektor. Ce dernier avait d'ailleurs offert une bague à Morgane. J'appris aussi que la présence, qui surveillait Doriel, n'était autre que celle d'Aldéric. Cependant, Barbara me révéla que ce contact n'était pas de la même nature que celui des Atouts. Elle semblait croire qu'Aldéric possédait un lien particulier avec Doriel. Elle me confia que la Marelle pourrait être à l'origine de ce lien. Cela expliquait sans doute comment Aldéric avait su que Doriel avait été en danger la veille. Je n'y entendais pas grand chose. Barbara devait l'avoir déjà traversée, pensai-je.

Après avoir fini de déjeuner, ma cousine me réclama de nouveau l'Atout à mon effigie. Elle argumenta qu'il était souvent assez difficile de me joindre – puisque j'étais toujours parti à droite et à gauche. Comme, parmi mes compagnons d'enfance, Barbara m'était la plus sympathique, je le lui confiai et elle me rendit celui de mes appartements. La journée était décidément très mal engagée pour que je récupère tous mes Atouts ce jour-là. Elle n'était pas encore finie après tout, me dis-je.

Néanmoins, je commençais à en avoir assez d'être sollicité sans cesse pour des cartes. Tous ne semblaient ne s'intéresser qu'à cela lorsqu'ils me rencontraient. Et seule Barbara s'était finalement montrée d'un abord sympathique, malgré son tempérament impétueux.

Je décidai donc de remédier à cette situation en inventant un mensonge. Mentir n'était sans doute pas ce que je savais le mieux faire, mais je décidai tout de même de raconter des idioties à Barbara, histoire de tester ma crédibilité. Ce fut ainsi que je lui avouai mon désarroi : Llewella désirait de ma part des Atouts pour sa fille alors qu'en fait, chacun se méprenait sur mon compte. Bref, je lui affirmai que j'étais très ennuyé car, en vérité, je ne savais pas les faire. Tout ceux que je possédais, je les devais en vérité à un parent, un protecteur m'ayant pris sous son aile. Puisque je ne connaissais pas mon père, il était vraisemblable que j'eusse au moins un ami parmi les aînés. Cela pouvait coller. Elle sembla croire ce que je racontais, et j'escomptais qu'elle en parlerait autour d'elle, et que ce mensonge circulerait sur les incessantes vagues de rumeurs du palais. Elle répétait beaucoup de choses à Aldéric.

Cela paraîtrait plus convaincant ainsi et cela jetterait le trouble même chez les incrédules, espérais-je. Peut-être aurais-je ainsi un quelconque répit ? Car j'estimais ma cousine plus susceptible de me croire qu'Aldéric, d'une nature plus soupçonneuse. Il se serait méfié. Sous le sceau de la confiance, un mensonge paraît plus crédible.

Mais ce stratagème ne fonctionnerait peut-être pas, car j'avais raconté à Barbara que si Doriel et elle avait subi des attaques mentales, c'était grâce aux croquis que j'avais réalisés dans l'oubliette. Car, en effet, ces Atouts-là n'étaient pas en ma possession à ce moment-là. Mais elle ne parut pas s'en souvenir.

Ma cousine me crut donc. Elle fut extrêmement inquisitrice sur l'identité de mon bienfaiteur imaginaire. J'avais beaucoup de chance, affirmait-elle. J'éludai ses questions et les suggestions qu'elle me fit, guettant sans doute une réaction révélatrice de ma part. Elle émit d'ailleurs l'hypothèse que ma nouvelle épée eût la même provenance. Ha ! Je n'y avais pas pensé. J'avais presque oublié que Barbara la croyait magique. D'ailleurs, je ne comprenais toujours pas pourquoi elle avait suspecté une chose pareille. Elle me relança une série de questions auxquelles je ne répondis pas. Je commençais à trouver cela amusant.

J'eus une idée. Je lui demandai de me suivre sans poser de questions. Je me levai et nous quittâmes le palais ensemble. Nous nous dirigeâmes alors vers la cité. C'était le festival. Je n'y avais pas encore mis les pieds et Barbara non plus. J'espérais ainsi la divertir.

Les festivités étaient très colorées, et les rues bondées de gens. Chacun et chacune s'étaient vêtus pour l'occasion de couleurs vives et joyeuses. Il était assez étonnant qu'une si grande fête pût être organisée en si peu de temps, à moins que les Ambriens ne fussent coutumiers des humeurs fantasques de leur monarque et prompts à festoyer. Le roi s'appelait Random après tout, un nom bien porté.

De nombreux artistes parcouraient avenues et venelles, en hélant les passants. On y trouvait des jongleurs, des acrobates, des danseuses, des cracheurs de feu, des contorsionnistes, des dresseurs de serpents, d'ours, des ménestrels, des lanceurs de couteaux et tutti quanti.

Lorsque nous parvînmes au bas de la ville, sur le port, nous assistâmes à un simulacre d'une grande bataille navale. Deux navires aux couleurs d'Ambre, avec la Licorne en pavillon, s'opposaient héroïquement à trois navires pirates. L'air bourdonnait du murmure des spectateurs et des coups de canons tirés avec des charges à blanc. De l'un des navires pirates s'élevait une grande fumée et l'odeur de la poudre vint nous piquer les narines. Puis ce fut l'abordage, et les hommes se ruèrent sur les autres, sabres au clair.

Barbara me tendit une longue-vue et m'indiqua la poupe d'un trois-mâts, le Verdict. J'y vis la grande

silhouette de Théobald bataillant comme un forcené contre quatre adversaires. Ces derniers n'allaient sans doute pas tarder à prendre un bain forcé. Ce fut bientôt l'allégresse générale quand l'un des navires pirates fut mis hors combat.

Barbara, qui ne perdait aucune occasion de mettre quelque chose à profit, espérait trouver Hektor. Mais elle fut peu prolixe en explications. Sans doute espérait-elle découvrir quelque chose au sujet de la bague de Morgane... Personnellement, je m'en moquais pas mal. Quelle barbe ! Mais, par la suite, cette bague m'intéressa beaucoup plus.

Cette fête présentait aussi diverses épreuves en tout genre : tournoi d'échecs, joutes, duels à l'épée ou au bâton, joutes oratoires, concours de poésie. Au pied des murailles, dominant la pente descendant vers Arden, des artistes peintres s'activaient sur leur toile. Plus loin, des dresseurs démontraient leurs connaissances en matière de fauconnerie. Et, sur la plage, des multitudes d'adolescents organisaient un ballet de cerfs-volants. Dans la cité, apprentis et maîtres s'acharnaient à montrer leurs talents en matière d'artisanat.

Barbara et moi ne rentrâmes que très tard. La recherche d'Hektor s'était soldée par un échec. Ma cousine semblait déçue. Notre retour au château redonna un peu d'ardeur aux questions qu'elle se posait au sujet de mon bienfaiteur et de l'épée, mais je demeurais silencieux.

Nous escomptions nous rendre au dîner. On m'y verrait donc, pour une fois, souligna-t-elle. Et cela ferait une occasion de moins pour Aldéric de me faire des reproches. De toute façon, je ne voyais pas en quoi cela le concernait. Ce n'était pas son affaire après tout. En passant par mes appartements, je découvris un mot qu'on avait glissé sous la porte. Je lus : « Yyrn, Il faut absolument que je te voie ce soir. Je passerai en début de soirée. Morgane. » Une petite voix intérieure me susurra qu'il devait encore s'agir d'Atouts, une fois de plus...

Lorsque nous arrivâmes dans la grande salle à manger – aux proportions un peu exagérées, me semblait-il – tout le monde avait déjà commencé. Autour de la table, étaient réunis Doriel, Aldéric, Mauris, Théobald et Hektor. Des aînés, il n'y avait que Julian, Random, Gérard, Finndo, Bleys, Caine et Llewella. Je remarquai l'étrange absence de Morgane. Étrange, car il m'avait semblé qu'elle passait presque tout son temps à comploter avec Aldéric ou Doriel.

Je m'installai face à Aldéric. L'Atout de Morgane devait être en sa possession. Lorsque je le lui demandai, il fut très réticent à me le rendre. Aldéric y tenait décidément beaucoup, plus qu'il ne me paraissait normal. Finalement, je lui procurai le croquis de Doriel en échange de l'Atout de Morgane. La discussion dérivant, je fus surpris d'apprendre que posséder l'Atout de son père ne l'intéressait pas beaucoup. Peut-être le possédait-il déjà, ou ses

rapports avec Bénédicte n'étaient pas très chaleureux ?

Curieusement, Barbara, qui avait cherché Hektor toute la journée, ne s'intéressa même pas à lui. Peut-être y avait-il trop de monde ?

Je pris une collation et partis. Je préférerais en effet ne pas m'attarder à table de peur que Llewella n'en profitât à nouveau pour me relancer à propos des Atouts pour Morgane.

Comme je soupçonnais de difficilement pouvoir être tranquille dans mes appartements, je sortis l'Atout de la forêt d'Ekarai et y fus en un instant.

Il faisait nuit. Je m'installai sur une souche d'arbre et contactai Morgane. J'avais vu juste. Elle attendait très impatiemment le jeu d'Atouts, avertie par Llewella. Bon sang ! Par contre, elle ignorait complètement que j'étais involontairement à l'origine des attaques psychiques. Mentait-elle ? Que lui avait donc dit Llewella ? Qu'Aldéric n'ait rien dit à ce sujet m'étonnait tout autant... Mon cousin était donc si fermé avec tout le monde ? Personne ne me croyait-il donc ? Je lui racontai donc ma version des faits – une version exacte ! De toute façon, elle avait l'air de s'en moquer éperdument. Ha ! Cette histoire commençait à m'agacer sérieusement !

Morgane était en possession de l'Atout Doriel. J'y voyais une bonne occasion de le récupérer. Je le lui demandai, mais elle était bien sûr réticente à s'en séparer. Ce n'était guère étonnant, si elle avait déjà essayé de voler un jeu. En fait, je n'avais aucune confiance en elle, et j'avais l'intuition que si je ne récupérais pas cet Atout maintenant, je ne le reverrais jamais. J'essayai donc de la convaincre de me le rendre en prétextant en avoir besoin pour le copier au plus vite, afin de lui en donner un autre, conformément à la volonté de Llewella. Elle me tendit la carte, visiblement à contre-cœur. Quelle peste ! Bien sûr, j'avais menti. Je n'avais aucune intention de lui rendre cette carte, et encore moins d'en créer pour sa personne. Et je me promis d'éviter autant que possible de lui en confier d'autres, avec toute la politesse requise bien entendu. Décidément, les manières de Morgane m'exaspéraient.

Ensuite, je contactai Barbara par Atout. Je la vis chevauchant un cheval noir avec une tache blanche sur le front. Noir et blanc, les couleurs de Barbara. Elle longeait le rivage proche du Kolvir. J'avais besoin de me renseigner, mais elle semblait occupée et désirait que je la laissât tranquille. Je rompis donc le lien.

Je profitai de la douce fraîcheur de cette soirée pour me promener. Mes pas me portèrent en direction du rivage, sur la côte nord.

Soudain, je sentis une présence non loin de là surgir du néant, s'affirmant progressivement. Je me cachai aussitôt derrière des arbres. En jetant un regard furtif dans la direction approximative où je

sentais l'émergence de cette présence, quelle ne fut pas ma stupeur de découvrir Barbara fièrement dressée sur son canasson !

Elle avait vraisemblablement senti quelque chose, car elle fouillait les environs du regard et cherchait à se dissimuler. Soudain, ses yeux se posèrent sur moi. Elle m'avait-elle aussi décelé par l'esprit.

Nous nous rapprochâmes donc l'un de l'autre. Elle eut l'air de maudire sa malchance, mais elle se recomposa vite une mine avenante. Bien sûr, je ne manquai pas d'être inquisiteur sur les raisons de sa présence ici, sur mon monde d'origine. Elle avait pu venir en voyageant en Ombre après avoir mémorisé la cité d'Aknaajahan et ses alentours, la première fois qu'elle était venue, lorsque j'étais plongé dans les archives de la bibliothèque du palais. J'avais complètement oublié qu'il était possible de faire de telles choses quand on avait traversé la Marelle. Llewella m'en avait déjà parlé, mais cela faisait si longtemps !

Elle ne voulut rien me révéler sur les raisons de sa présence. Je supposai donc qu'elle désirait peut-être en savoir plus sur mes origines, croyant sans doute que je lui cachais quelque chose sur mon père. Il est vrai qu'elle s'intéressait aussi énormément sur les origines de mon épée et de mes Atouts. Elle prétendait être totalement dépourvue de toute idée dans cette affaire. Bref elle était venue ici plus par « désœuvrement » que pour quelque autre raison. Sur le moment, je n'en crus pas un mot. Barbara se plaignit d'être en mauvais termes avec son père. Julian la soupçonnait d'avoir volé son cheval Morgenstern depuis qu'elle était allée dans la grotte qui s'était effondrée sur elle.

Ma cousine n'étant jamais à cours d'idées quand elle s'était fixée un but, elle me déclara simplement que, puisqu'elle m'avait sous la main, elle allait me suivre pour voir ce que j'avais à faire sur ce monde. Et toujours avec le sourire. Même pas moyen de se promener tranquillement ! Je pouvais aussi bien la balader d'un bout à l'autre du pays, qu'elle ne changerait pas d'avis. Finalement, ses déboires avec son père me convainquirent qu'elle agissait vraiment par désœuvrement, incapable de trouver une solution à ses propres soucis.

Pourquoi pas alors ? De toute façon, elle savait déjà presque tout de moi. Lui faire visiter mon pays ne changerait rien.

Je partis donc vers Aknaajahan en compagnie de Barbara. Nous nous faufilemes dans le palais par le passage que je connaissais et lui fis visiter une partie des lieux. Plus tard, je lui montrai aussi les souterrains où j'avais aimé me rendre, enfant. D'ailleurs, j'en profitai pour récupérer les Atouts que j'avais cachés dans l'étroite grotte, au sein de la forêt. Barbara ne fit pas de commentaire lorsque je lui avouai finalement que je lui avais menti au sujet des Atouts, escomptant qu'elle répéterait tout à Aldéric. Il n'y avait jamais eu de bienfaiteur et on ne m'avait

jamais volé mon jeu... et je lui expliquai aussi comment je l'avais découvert, ainsi que le reste de l'histoire. Elle me rétorqua que j'aurais mieux fait d'avoir eu plus confiance en elle, car si elle avait effectivement abordé certains sujets avec Aldéric, elle n'avait rien révélé d'important. Je la crus.

Initialement, j'avais accepté de lui faire visiter mon pays, escomptant la faire languir le plus possible, pour qu'elle s'en allât. Mais, ce jour-là, je n'étais pas d'humeur à tourner en rond et Barbara avait toujours été sympathique avec moi, même si elle était parfois agaçante. Je la jugeais finalement digne de confiance. Je n'avais pas de preuve, et ne suivais que mon intuition. Néanmoins, juste histoire de la narguer, je demeurais toujours avare en explications sur l'épée. D'ailleurs, elle ne cessa de s'indigner contre mon silence à ce sujet après tant de révélations, ce qui à ses yeux conférait donc encore plus d'importance à ce sujet anodin.

Barbara me proposa de contacter Bénédict. Comme il était l'un des princes parmi les plus âgés de la famille, elle pensait qu'il devait connaître l'identité de Fenris. De surcroît, elle le considérait comme le plus fiable de la famille. J'hésitai. Joindre un prince d'Ambre pour connaître l'identité de mon père était une idée qui ne me plaisait guère. De plus, Barbara escomptait questionner Bénédict à propos de mon épée – elle ne lâchait jamais prise – affirmant qu'il connaissait tout des armes et que cela me serait sans doute utile d'en apprendre plus sur à ce sujet. Finalement, j'acceptai sa proposition, après qu'elle m'eut promis de ne pas mentionner cette stupide arme.

Nous dérangeâmes Bénédict qui se préparait à guerroyer. Il se tenait dans une tente d'une sobriété toute militaire. Au-dehors, une armée préparait ses rangs. Il prit néanmoins le temps de nous répondre.

Fenris lui rappelait de très vieux souvenirs. Ils avaient combattu du même côté bien des années dans le passé. Selon lui, Fenris et Finndo étaient une seule et même personne. Nous quittâmes Bénédict en le remerciant.

Finndo ! Cette révélation n'enthousiasma guère Barbara. Et je ne savais qu'en penser. Finndo ? Je réalisai soudain que je savais à peine qui il était. Je l'avais vu quelques fois au château. Un homme grand et de forte carrure, vêtu de rouge et de gris, d'une prestance indéniable mais assez obscure. Un grand épéiste, racontait-on.

Je ne saurais dire pourquoi mais, quelque part en moi, je ne croyais pas que ce fût la vérité. Je n'avais aucune raison de croire que Bénédict mentait ou qu'il se trompait. Je ne parvenais simplement pas à y croire. Était-ce la facilité avec laquelle nous eûmes cette information qui me rendit sceptique ? Mon intuition était prégnante, sans raison, indicible, et je l'acceptais ainsi. A moins que ce fût la manifestation d'un don de prescience.

Comme Barbara désirait retourner au château, je lui prêtai l'Atout de mes appartements. Elle disparut dans un halo arc-en-ciel.

Je réalisai soudainement que je ne m'étais pas jamais sérieusement demandé ce que j'avais à dire à mon père. Qu'il fût Finndo ou pas, qu'avais-je à lui dire ? Si j'en croyais mes découvertes et mes souvenirs, il avait plutôt une terrible réputation.

Dans l'espoir de récupérer mes Atouts, je contactai Aldéric. Il m'accueillit un air méfiant et soupçonneux. Son attitude était des plus étrange. Perturbé et nerveux, ses yeux brillaient d'une étrange lueur. Habituellement calme et pondéré, il m'accusa agressivement d'être un fils du Chaos et un traître envers Ambre. Je démentis sitôt ces accusations non fondées, lui affirmant que si je voulais trahir Ambre, je ne leur prêterais certainement pas les Atouts dont ils semblaient avoir tant besoin et si souvent. Je ne saurais dire s'il me crut, mais la perplexité et l'hésitation le gagnèrent. Je le croyais possédé par quelque sortilège ou par un esprit. Ses souvenirs semblaient avoir été altérés d'une quelconque manière. Alors qu'il paraissait recouvrer ses esprits et que je lui demandai les raisons de me porter une telle accusations, le contact fut rompu... Bon sang !

Que faire ? Je me concentrai de nouveau sur la carte... A peine le contact établi, des flammes jaillirent de l'Atout et me brûlèrent les doigts. Les flammes grandirent. Le contact fut impossible à maintenir. Je lâchai la carte. J'aperçus Aldéric une fraction de seconde, mais cet instant fut trop court pour discerner quoi que ce fût.

Je ramassai l'Atout, mais je n'osai pas réitérer la tentative de contact. Que s'était-il passé ? J'étais de plus en plus convaincu qu'un maître dans l'art de manipuler les Atouts s'intéressait à nous et m'empêchait de le joindre.

C'est à ce moment que Barbara me rappela. Elle me signala qu'on avait laissé un message dans mes appartements. La colère me submergea un moment, quand j'appris qu'on avait enfoncé la porte de mes quartiers une fois de plus ! Pas de doute, l'idée de disparaître d'Ambre avait été bonne. Barbara me donna le message. J'y lus : « Yyran, Je suis désolé, encore une fois, pour ta porte. Il me faut absolument un Atout, car je tiens à ma vie. Et la colère m'est montée lorsque j'ai appris que l'attaque psychique venait de toi ! Doriel »

Encore un qui n'était pas au courant, constatai-je avec étonnement. Doriel devait adorer les ennuis à la façon dont il les côtoyait. Quelle mouche le piquait ? Qu'espérait-il en défonçant ma porte ? Me trouver complaisant si j'avais refusé d'ouvrir ? Pensait-il obtenir de moi ce qu'il souhaitait par la force ? Et ne pouvait-il se douter que j'étais simplement absent ? Je notai quelque part dans ma mémoire qu'il

faudrait que je fasse clairement comprendre à cette brute que je n'appréciais guère ses manières, dussé-je pour cela employer la manière forte. Évidemment, sa masse de muscles m'interdisait toute confrontation physique. Mais je n'avais pas l'intention de me laisser traiter longtemps ainsi de la sorte. J'espérais qu'une simple admonestation verbale suffirait.

Je signalai à Barbara l'attitude bizarre d'Aldéric. Elle me rejoignit afin qu'on en discutât. Le comportement énigmatique notre cousin l'intéressait. Après quelques discussions, nous décidâmes de le contacter ensemble et de le ramener, de force si nécessaire, pour tirer tout cela au clair. Lorsque nous le joignîmes, il semblait avoir recouvré ses esprits. Il fut cependant extrêmement méfiant à notre égard lorsque nous lui demandâmes de nous rejoindre. Et lorsque je tendis les bras pour le faire venir jusqu'à nous, le contact fut rompu sans notre accord.

Après une petite hésitation, nous décidâmes de recommencer. Il refusa à nouveau de venir. Cette fois, il se trouvait dans les appartements de Gérard en compagnie de Doriel. Je crus comprendre que notre oncle était mécontent. Ne désirant pas nous parler en sa présence, il nous donna rendez-vous chez Doriel. Nous patientâmes donc quelques minutes, puis nous contactâmes Doriel qui nous fit passer dans ses appartements.

Aldéric était déjà présent, ainsi que Morgane. Nous évoquâmes donc les événements de la journée. Je réalisai que ce devait être l'une des rares fois où nous étions tous réunis depuis notre retour. Avions-nous tant changé en quatre jours ?

Un passage s'était révélé dans la bibliothèque de la chambre de Morgane. Cette dernière, accompagnée par Doriel, l'avait franchi et ils étaient arrivés dans l'Ombre où le livre avait envoyé Doriel précédemment, juste à proximité d'une maison victorienne. Aldéric, à qui j'avais confié un Atout de notre cousin, les rejoignit grâce à la carte. Mais il était alors devenu fou, semblait-il, et commis d'étranges actes dans le plus simple appareil ! Il avait tourné autour d'un arbre ! Puis des loups translucides les avaient pourchassés. Leur récit était tout à fait confus. Morgane avaient aussi perdu la raison, et Doriel avait dû les assommer tous deux, afin de pouvoir fuir à travers les Ombres. Aldéric prétendit que le pouvoir de la Marelle résidait dans la bague qu'Hektor avait offerte à Morgane. Leur récit haché, emmêlé, recomposé de bribes données par chacun n'était guère incompréhensible.

Et, il était difficile d'en savoir plus, car Morgane était furieuse de constater que je refusais de dévoiler mes activités. Elle le fut encore plus lorsque, intrigués par l'évocation des loups, Barbara et moi-même leur demandâmes s'ils avaient de plus amples informations sur ces fameuses créatures. Nous avions eu vraisemblablement la même idée. Peut-

être existait-il un rapport entre ces derniers et le dénommé Fenris ? Aldéric s'étonna de notre soudain intérêt, mais il ne semblait rien savoir. Et Morgane fulminait à cause de notre silence.

Nous changeâmes alors de sujet de conversation, nous perdant en conjecture sur la bague, issue de la Marelle ou de Tir-na Nog'th. Notre intérêt pour les loups avait été oublié, à mon grand soulagement, car je ne tenais nullement à parler de mes recherches sur mon père. La discussion se termina bien vite et je sortis le premier, n'ayant guère envie d'endurer encore leurs questions dérangeantes. Quant à ma porte défoncée, Doriel n'avait même pas abordé pas le sujet et je décidai de ne pas remuer les braises. Avant de les quitter, Aldéric me rendit la carte de Doriel, le croquis que j'avais réalisé dans l'oubliette. En échange, je lui confiai l'Atout de Morgane, auquel il tenait tant.

Peu de temps après les avoir quittés, j'entendis quelqu'un qui se rapprochait en courant derrière moi. C'était Barbara. Elle m'intima de nous rendre rapidement dans un endroit tranquille afin d'espionner Aldéric et Doriel ! En effet, ils allaient se battre en duel, me confia-t-elle.

Nous nous réfugiâmes précipitamment dans mes appartements. Je sortis l'Atout d'Aldéric et nous nous concentrâmes prudemment dessus. En fait de duel, les deux comparses discutaient. Mais nous eûmes bien de la peine à comprendre leurs propos, ne saisissant que des bribes de conversation.

Doriel racontait les événements survenus dans l'Ombre où le livre les avait emmenés. Tout ne nous avait pas été révélé.

Voici ce que nous parvînmes à comprendre de cet entretien à huis clos : Quand Aldéric était arrivé, Doriel avait vu les yeux de Morgane prendre la couleur argent. Il avait alors voulu lui ôter l'anneau d'Hektor. Aldéric s'y était opposé et ses yeux étaient devenus rouges. Morgane ayant froid, Aldéric lui avait procuré un grand manteau qu'il avait sorti de nulle part. Et Aldéric n'avait cessé d'appeler Morgane « Maîtresse ». Doriel, surpris de ce ton, avait demandé à Morgane, par curiosité, de commander à Aldéric d'exécuter de multiples pitreries, ce qu'il fit avec la plus parfaite obéissance. Des loups s'étaient alors rapprochés et Doriel avait dégainé son arme. Alors Aldéric avait fait apparaître un sceptre qu'il donna à Morgane. C'est à ce moment que Barbara et moi avions contacté Aldéric. Et Doriel l'avait assommé quelque temps après le début de notre conversation, puis ils avaient fui en voyageant en Ombre. Il avait aussi assommé Morgane, crus-je comprendre. Enfin, il avait contacté Gérard pour qu'il les ramenât dans ses appartements à Ambre. À ce moment, Aldéric avait recouvré ses esprits.

Lorsque le contact se brouilla, je constatai que Barbara était furieuse ! Elle exultait littéralement ! Je

lui demandai de s'expliquer... Selon elle, Aldéric maîtrisait le "Logrus"... Cela ne m'éclaircissait pas du tout. Ce qu'était le Logrus, je n'en avais pas la moindre idée. Elle m'expliqua donc que la faculté d'amener des objets provenait du Logrus, et que cette puissance était le signe du Chaos. Bref, elle soupçonnait donc notre cousin d'être originaire des Cours du Chaos et, selon elle, par conséquent un traître. Elle soupçonnait même Morgane et Doriel d'être du même côté qu'Aldéric. Je pensais plutôt à un cas de possession, mais je conjecturais sans preuves, quoique le comportement notre cousin pût confirmer cette supposition.

Par la suite, Barbara et moi essayâmes de contacter Finndo, sans succès.

Avant de nous séparer, elle me rendit l'Atout de mes appartements et je lui confiai le mien.


J'allai me coucher aussitôt. La journée avait été longue.

Cette nuit, le sommeil tarda à m'emporter. Aldéric maîtrisait-il le Logrus ? Le fils de Bénédicte m'intriguait. Je me rappelai alors le repas où nous avions discuté. Lorsque Julian était apparu, réclamant à grand renfort de cris Morgenstern et sa fille Barbara, Aldéric n'avait-il pas montré un peu trop de calme et de sang-froid lorsqu'il alla s'adresser à Julian ? On eut dit qu'il s'attendait tout ce fracas. S'il appartenait aux membres des Cours du Chaos, était-il possible qu'il eût dérobé Morgenstern, empruntant pour cela l'apparence de Barbara ? Et Doriel et Morgane, qu'en pensaient-ils ? Pourquoi n'avaient-ils pas parlé de cela ? Étaient-ils de mèche ? Je repensais à ma captivité. Dans quelle but m'avait-on piégé exactement ? M'empêcher de nuire ? Que pouvait-on craindre de moi ? Sans doute que je puisse me livrer à un quelconque espionnage par Atout, or Aldéric avait déjà détecté ma surveillance maladroite. Et le vol de Morgenstern avait eu lieu pendant ma captivité. Qu'avait fait Aldéric cet après-midi ? Avait-il été terrassé par l'attaque mentale ou avait-il résisté ? Pourquoi n'avait-il parlé à personne de ma captivité ? Je ne croyais cependant pas que mon cousin avait pu commettre ce vol. De plus, le temps lui aurait sans doute manqué. Néanmoins, au hasard d'une conversation, j'avais cru comprendre qu'il possédait quelques Atouts. Il aurait donc pu revenir discrètement et rapidement par ce moyen. Mais pour quel motif aurait-il pu faire cela ? Voilà qui était plus ardu. Je n'en voyais aucun, hormis celui de nuire à Barbara. Que craignait-on d'elle ? Je doutais que les motifs pussent être la vengeance ou la haine. Nous n'étions revenus à Ambre que depuis quatre jours seulement. Non, Aldéric avait visiblement été possédé. Cependant, sa maîtrise du pouvoir du Logrus résultait-elle de ses propres capacités ou de ce qui l'avait possédé ? Avait-il réellement été possédé ou avait-il simplement perdu l'esprit

momentanément ? Aldéric, Morgane et Doriel entretenaient des liens d'amitié assez étroits, me semblait-il, puisqu'ils avaient tenté ensemble de dérober les Atouts du palais. Et Morgane se faisait apparemment courtiser par Hektor. Pourquoi Aldéric se mêlait-il de cela ? La bague semblait être au cœur de tout cet imbroglio. Aldéric avait mentionné un vague pouvoir de la Marelle à son sujet. Cette bague recelait-elle un pouvoir équivalent à un charme d'amour capable de faire obéir mon cousin à ses souhaits ? Ce devait être plus complexe.

Quant à mon père, un détail me tracassait à propos des dires de Bénédicte. Il avait déclaré que le souvenir de Fenris était très vieux. Or Bénédicte était l'un des princes parmi les plus âgés. Donc, ce qui était un vieux souvenir pour Bénédicte devait l'être plus encore sur mon Ombre d'origine où le temps s'égrenait bien plus rapidement qu'en Ambre. Dans ce cas, Fenris aurait dû exister à une époque bien antérieure à ma naissance. Il me paraissait peu probable qu'un homme puisse garder la même identité si longtemps dans la même Ombre. De surcroît, j'avais déjà croisé Finndo lors d'un repas au palais. Et il n'avait pas paru s'intéresser à moi. Cela ne prouvait rien bien sûr, car il était possible que mon père ignorât mon existence. Quelque part, Bénédicte devait s'être trompé ou nous avait menti, croyais-je.

RANDOM 2722 À 2726

 e matin-là, peu de temps après que le son des trompettes m'eut réveillé, je décidai de régler certains problèmes au plus vite. J'avais trop traîné. Il me fallait réaliser d'autres Atouts, notamment ceux destinés à la fille de Llewella. Même si je ne les lui donnais pas, des doubles pouvaient s'avérer utiles.

Et je chérissais trop ma mère adoptive, Llewella, pour que je la perdisse à cause d'une stupide histoire incompréhensible et d'une attaque mentale falsifiée. Son mansuétude, sa sérénité et sa bonté m'avaient toujours impressionné, et c'est pourquoi j'espérais me faire pardonner et renouer des liens avec elle.

Il me fallait partir en Ombre pour trouver le temps nécessaire à la confection d'un jeu. Ternam, celle sur laquelle Random nous avait fait voyager pendant huit ans, convenait parfaitement. Je désirais la tranquillité et mon Ombre d'origine pouvait toujours voir apparaître l'intrigante Barbara. Je réalisai donc le croquis d'une cité ternamienne d'après mes souvenirs.

Mais, avant de prendre le départ, je décidai de tenter une petite expérience. Au cours de ces deux dernières journées, je m'étais souvent demandé par quel mystérieux moyen on m'avait téléporté à mon insu dans l'oubliette. Et au réveil, j'eus l'idée que j'étais peut-être sorti de mon propre Atout. Alors je tâchai de me concentrer sur l'image de l'Atout à mon effigie que j'avais donné à Barbara. J'espérais

pouvoir me transporter à côté. Je tenais de surcroît la carte de Barbara en main, si d'aventure elle pouvait être utile dans cette opération peu orthodoxe. Mais ce fut un échec. Je contactai ma cousine après mes efforts vains.

Je la prévins que j'allais être absent toute cette journée et que je refusais toute tentative de contact. Je lui communiquai aussi toutes mes suppositions à propos d'Aldéric et de Morgenstern, omettant la possibilité d'une possession, car je désirais qu'elle se renseignât sur notre cousin. Peut-être qu'elle soulèverait un lièvre, m'étais-je dit. Elle sembla trouver mes suppositions intéressantes, mais ne me fournit en échange aucune information sur ses propres soupçons, malgré mon insistance. Devant le mutisme de Barbara, je ne pus m'empêcher de faire une allusion sibylline sur mes intentions afin de la taquiner. Et je la laissai.

J'avais calculé que si je restais un an à Ternam, il se déroulerait seulement neuf heures en Ambre. Et j'escomptais être de retour avant le dîner. J'aurais ainsi le loisir de faire plus d'Atouts que nécessaire sans perdre de temps et de m'amuser un peu.

Enfin, avant de partir, je décidai de me procurer suffisamment de richesses, afin de pouvoir vivre tranquillement en Ombre. Pour ce faire, je dessinai le croquis d'un lieu avec des trésors et m'y transportai. C'était une immense caverne dans laquelle la mer s'infiltrait. Des coffres, emplis de bijoux, de bijoux et de pièces d'or, étaient amassés dans une cavité plus étroite. Deux navires à voiles étaient ancrés dans l'eau noire. De multiples caisses jonchaient le sol, sans doute des réserves de victuailles. Alors que je piochais à pleines mains dans le trésor, j'entendis des rires fuser plus loin. Jetant un œil par-delà un amas de caisses, je vis une douzaine d'hommes qui mangeaient réunis autour d'un feu. Finalement, je décidai de m'emparer d'un coffre entier. Je n'étais pas très fort par rapport à Doriel, mais je parvins à soulever un coffre débordant d'or et de pierres précieuses. Ce vol allait sans doute créer quelques dissensions parmi eux, mais passerai inaperçu au milieu de désordre. Qu'importe !

Je me concentrai sur l'Atout de Ternam et fis un pas. J'apparus sur une colline sous une pluie battante et un ciel tumultueux. Je fourrai une poignée de pièces et de pierres dans mes poches, cachai le coffre dans des buissons et descendis à grandes foulées vers la ville.

Après Aknaajahan et Rebma, cette Ombre était ma troisième patrie. L'année que j'y passais fut des plus agréables. J'avais acheté un ancien manoir, dont les terres bordaient une mer froide, au nord du continent, et tout un étage d'une haute tour de verre noir dans une ville proche. Si je remplissais toutes les obligations que je m'étais imposé, je ne manquais pas de m'amuser le plus possible. Je fis de nombreux voyages, visitant avec un fort intérêt les merveilles

de ce monde qui m'avaient échappées. Car il n'est pas nécessaire de savoir voyager en Ombre pour découvrir des lieux insolites.

Avec la pratique, j'appris à confectionner des Atouts beaucoup plus rapidement. Ma technique se précisait de jour en jour. Faire appel aux forces liant mentalement la carte avec ce qu'elle représentait devenait plus facile. Deux mois plus tard, je possédais trois exemplaires de tous les Atouts que j'avais trouvés ou créés. Et j'ajoutai à ma collection ceux de Vialle, de Moire, d'Hektor, de Mauris, et de Théobald.

Pendant mon séjour à Ternam, je m'opposais à toutes les de contact par Atout.

Quand mon travail fut fini, je décidai de rester encore quelque temps sur cette Ombre, afin de prendre du repos. Mais quelques jours après, on tenta à nouveau de me joindre par Atout. Je mobilisai ma concentration, afin de refouler cet intrus insistant, mais il persista et son esprit s'imposa finalement à moi.

C'était Llewella.

Elle me présenta aussitôt des excuses pour de telles manières. Mais elle désirait vivement me parler et m'invita à Rebma pour dîner. Des choses intrigantes s'étaient déroulées à Ambre. Indécis, j'acceptai et la prévins que je la rappellerais bientôt.

Je ne savais que penser. Mes rapports avec ma mère adoptive avaient été éprouvés, à mon grand dépit, par huit années d'absence, et ils s'étaient encore refroidis depuis le malheureux incident de mon emprisonnement. J'espérais qu'elle ne me parlerait pas d'Atouts, car je n'avais toujours pas pris de décision à ce sujet. Je réunis quelques babioles auxquelles je m'étais attachées, déclarai à mes amis que je quittai le pays pour un autre continent, réglai quelques affaires sans importance, et me changeai.

J'appelai Llewella. Elle me tendit la main et m'amena dans ses appartements à Rebma. Malgré ma retenue, j'étais désireux de renouer avec elle.

À ma surprise, elle me présenta ses excuses pour sa méfiance à mon égard depuis mon retour. Voilà qui me réchauffa le cœur. Nous dînâmes.

Llewella souhaitait savoir ce que j'étais devenu après tant de jours d'absence ! Car, en effet, plusieurs journées s'étaient écoulées à Ambre et les festivités s'étaient achevées ce soir même. Je ne cachai pas ma surprise. Je lui expliquai que je n'avais pas prévu de partir si longtemps.

Ce fut pour elle l'occasion de me questionner sur mon passé, car elle souhaitait en savoir plus à mon sujet, me connaître un peu mieux, combler le fossé qui nous séparait. Je lui racontai alors mon enfance avec Random, mes activités et mes goûts, ce qui n'était pas véritablement exceptionnel le tout bien pesé. Cependant, cela sembla la toucher. Son beau visage habituellement impassible s'emplissait de vie

au fur et à mesure que mon récit progressait. Je ne lui dévoilai que ma vie de chaque jour, et elle ne semblait pas attendre autre chose. Ses yeux riaient et pleuraient. Mon cœur se desserra. Llewella m'aimait donc encore un peu.

Après un moment de silence, elle me prit doucement la main et me remercia. Puis elle me raconta les événements qui s'étaient déroulés ces derniers jours en mon absence.

Brand était revenu avec une aide complice inconnue, et avait battu son propre fils, Hektor, lors de la finale d'échecs. Alors, il avait accusé Bénédicte de trahison, et avait disparu, en affirmant bien sûr qu'il reviendrait et qu'il œuvrait pour le bien d'Ambre, en dépit de tout ce qu'on pouvait lui reprocher.

Pendant ce temps, un mystérieux personnage avait dérobé les armes de tous les princes présents, déposées dans un râtelier. Et ces armes furent retrouvées plus tard dans la chambre de Caine. D'ailleurs, pendant ces festivités, Bénédicte, Caine et Bleyes n'avaient brillé que par leur absence. Alors, le soir venu, les bals s'étaient transformés en salons, et une vive tension avait empoisonné l'atmosphère.

Enfin, dans la nuit, quelqu'un s'était introduit dans les appartements de Random et l'avait poignardé avant de disparaître. Des secours étaient arrivés à temps pour le sauver, mais l'un de ses bras était désormais paralysé. Il avait alors confié la régence à Bénédicte, arrivé subitement à son secours, nul ne sachant d'où il sortait. Et Bénédicte avait aussitôt fait mettre Caine aux fers.

Les princes étaient inquiets. Bien que personne ne l'eût ouvertement avoué, tous avaient trouvé le comportement de Bénédicte plutôt étrange. En effet, son absence injustifiée, son retour inattendu, l'emprisonnement de Caine, et surtout son ascension sur le trône d'Ambre, avaient engendré nombre de pensées inquiètes. De multiples problèmes s'étaient abattus sur Ambre, et on soupçonnait qu'ils fussent liés à tous les descendants de Cymnéa, c'est-à-dire Bénédicte, Finndo, Osric et Aldéric.

Llewella me conseilla d'être prudent et méfiant, même envers mes proches. Je lui fis remarquer que mes proches étaient peu nombreux. Car je ne connaissais personne à Ambre, hormis elle-même et Random. Quant à Aldéric, Morgane et Doriel, le courant n'était jamais vraiment passé, même si nous ne nous étions jamais confrontés. Par mes compagnons d'enfance, Barbara était celle qui m'inspirait le plus de confiance.

Llewella s'inquiétait pour Random. Elle escomptait passer la majeure partie de son temps à le soutenir et à le soigner. Gérard et elle-même étaient les deux médecins reconnus et acceptés de la famille. Il me vint alors à l'esprit que Random avait d'ailleurs élevé les jeunes dont il était proche des parents : Llewella, Gérard, Bénédicte et Julian. M'avait-il considéré comme le fils de Llewella ?

Toutefois, Bénédicte n'inspirait désormais plus confiance. Mais Llewella était persuadée qu'il ne mentait jamais, du moins jusqu'à maintenant, et qu'on pouvait s'y fier. A mon avis, elle se faisait des illusions, car j'imaginais mal quelqu'un exempt de toute rouerie, surtout dans notre famille !

Je dévoilai à Llewella les renseignements que j'avais pu découvrir sur mon père. Fenris... Finndo selon Bénédicte. A son avis, cette information était exacte, vu la personnalité de Finndo. Selon elle, mon présumé père était un personnage étrange et malsain. Elle me conseilla de ne l'aborder qu'avec la plus grande prudence.

Llewella me remercia d'avoir passé la soirée avec elle. J'étais moi-même heureux d'être venu, heureux d'avoir renoué quelques liens d'entente avec elle. Le lendemain, elle devait aller s'occuper de Random. Elle me proposa donc de l'accompagner vers Ambre, ce que j'acceptai aussitôt. Je l'embrassai et allai me coucher.

Et je décidai, ce soir-là, d'établir sans tarder mes quartiers à Rebma, car je pensais y trouver le calme que je désirais. À Ambre, on me sollicitait trop pour obtenir des Atouts, des renseignements ou que sais-je encore. Et nul ne viendrait jusqu'ici pour défoncer la porte de mes appartements en mon absence...

RANDOM 2727

Le lendemain, avant de partir, j'allai présenter mes respects à la reine Moire, car la dernière fois qu'elle m'avait vu, j'avais tout juste neuf ans. Elle accepta que je vive à nouveau en son royaume. Puis je rejoignis Llewella qui m'attendait au pied de l'escalier menant à la surface. Sur la plage, quelqu'un avait préparé des chevaux à notre intention.

Nous longeâmes le rivage. Ambre et Rebma sont séparés d'une trentaine de kilomètres, et ce fut encore une occasion de prendre du plaisir en compagnie de Llewella. Voilà seulement quelques jours de ce monde, j'avais seulement huit ans, pensai-je.

Sur le chemin, nos rires attirèrent des animaux. Llewella devait posséder une très grande empathie avec ceux-ci. Un oiseau fabuleux vint même se poser sur son épaule. Elle le prit avec délicatesse, le mira quelques instants, l'embrassa et le laissa reprendre son vol. Avaient-ils échangé quelques pensées, comme j'en eus le sentiment ?

Lorsque je lui demandai comment elle s'était procurée mon Atout, ma mère dévia la conversation sur un autre sujet. Je regrettai un peu qu'elle ne me fit pas plus confiance, mais je ne m'en offusquai pas. Une prudence minimale semblait toujours de mise dans la famille, et nous n'avions renoué que depuis peu. Qui pouvait savoir ce que nous réservait l'avenir ? Je songai que, sans doute, elle avait réalisé cette carte elle-même. N'avais-je pas moi-

même appris à les confectionner grâce aux livres de sa bibliothèque ? C'était un souvenir confus.

Néanmoins, sa méfiance à mon égard me dérangeait. Bon sang ! En vérité, cela mina ma bonne humeur. Llewella ne m'avait pas reparlé des Atouts que j'étais censé remettre à Morgane. Mais même si je n'appréciais pas ma cousine, il me tenait à coeur de faire plaisir à ma mère adoptive et de retrouver sa confiance. C'est pourquoi, sur notre chemin, je lui donnai le jeu d'Atouts promis, constitué des habituelles cartes familiales.

Cela ne se déroula pas aussi simplement que je l'eusse souhaité. Car, lorsque je tendis le paquet de cartes à ma mère, un tentacule blanc et translucide, d'allure nauséuse et incertaine, apparut soudainement, surgissant du lointain horizon, plus précisément du palais d'Ambre. La chose se saisit du paquet que je tendais et disparut aussitôt. Je n'avais jamais vu une chose pareille et Llewella de même. Bon sang !

Nous continuâmes notre route silencieusement. Llewella brisa la première le fil de nos pensées. Elle m'avoua que Morgane n'était pas sa véritable fille. Le père de celle-ci lui avait demandé de s'en occuper, car sa mère avait disparu depuis longtemps. Je pensai d'abord à Deirdre, mais il s'agissait en fait de Sand... Cette révélation me fit plaisir, car j'avais apparemment gagné un peu de cette confiance à laquelle j'aspirais tant. Et cela me donnait, imaginai-je, plus de poids que je l'avais cru dans son cœur en comparaison avec Morgane.

J'avais envie de me dégourdir un peu. Je proposai à Llewella de nous lancer dans un galop frénétique quelques kilomètres avant d'arriver à la cité. Ainsi, nous franchîmes les portes de la muraille dans un tonnerre de bruits de sabots.

Après une visite de courtoisie au roi, je partis à la recherche de la fille de Julian. Même si nous avions eu quelques différents, elle m'était sympathique et me manquait.

Mais, quand j'eus frappé à la porte de ses appartements, celle-ci s'ouvrit brusquement et le même fluide blanc tentaculaire se précipita sur moi avant que j'eusse le temps d'esquiver. Le reste de mes Atouts disparut alors ! Tonnerre ! La porte s'était refermée aussitôt.

Je jugeai plutôt dangereux de me précipiter tête baissée, parce qu'il s'agissait sans doute d'un piège. Je courus alors chercher Aldéric, tandis que j'essayais de conserver mon calme. Mes seuls Atouts restants étaient désormais celui de Morgane, confié à Aldéric, et le mien confié à Barbara. Tout ce travail pour rien !

Quelques instants plus tard, je découvris le fils de Bénédict dans les couloirs du palais. Agenouillé et entouré de gardes, il tenait un Atout dans chaque main. Quand il me vit, il eut le temps d'en ranger un

avant que je pusse voir ce qu'il représentait. Le second était à l'effigie de Morgane, le mien.

Quand mon cousin m'aperçut, il s'exclama : « Ça alors ! Yyran ! » sur un ton qui me parut assez ironique... Il était visiblement très surpris de me revoir. Il m'avait déjà fait quelques remarques désobligeantes sur ma propension à disparaître inexplicablement. Ces quelques jours d'absence allaient sans doute relancer cette polémique, me dis-je, mais ce ne fut pas le cas. Après tout, son cas n'était pas moins douteux que le mien.

Il m'expliqua que quelqu'un venait de tenter de l'étrangler, mais il ne voulut pas me dire ce qu'il escomptait faire avec deux Atouts. Soit ! Je lui expliquai mon problème, mais il ne fit pas de commentaire et parut indifférent.

Lorsque je lui demandai des nouvelles de Morgane et du livre découvert dans sa bibliothèque, il m'expliqua avec insistance que notre cousine était devenue très dangereuse et que le livre était sans doute encore en sa possession. Il m'apprit aussi que les atours de Morgane – sa fameuse bague et maints autres bijoux – avaient disparu à cause de leurs origines chaotiques. Bref, Morgane était devenue dangereuse, répétait-il.

Aldéric allait aux infirmeries lorsque cet attentat s'était produit. En effet, un autre prince, un nouveau venu au château depuis peu de temps – et reconnu par Gérard et Julian comme le fils d'Eric – avait failli être tué d'un coup à la gorge devant les appartements de Barbara. Il s'appelait Lionel. Hélas, lorsque nous arrivâmes aux infirmeries, il était encore inconscient. Je laissai Aldéric et partis vers mes appartements.

En chemin, je reçus un contact par Atout. C'était cette chère Barbara... Elle se tenait dans un cabanon, et désirait que je lui rende un service. Elle voulait impérativement, et au plus tôt, un Atout de la bibliothèque du château, afin de pouvoir se déplacer plus rapidement jusqu'à Ambre. Elle avait décidément bien mal choisi le moment de me demander cela. Soudain, je vis deux lumières blanches – d'une couleur semblable à celle du fluide – apparaître, alors que le lien d'Atout se brouillait. Je rompis le contact avant que toute catastrophe ne se réalisât. Bon sang ! Mes Atouts avaient la fâcheuse tendance à être trop réclamés !

Désirant toujours savoir si les Atouts fonctionnaient normalement, je réalisai un croquis de la forêt d'Ekarai et parvins à m'y rendre. Je revins aussitôt dans mes quartiers. Rien à signaler.

Barbara réitérait sans cesse ses appels, ce qui m'agaça. J'acceptai un très bref contact afin de lui demander de me rappeler dans quelques minutes. Je pensais que je ne serais pas ennuyé par la « chose blanche » – que je soupçonnais être originaire du Chaos – si j'étais assez proche de la Marelle d'Ambre. Je me mis alors en quête d'Aldéric. À

l'infirmier, on m'indiqua qu'il avait été convoqué dans la salle du trône.

Là-bas, je tombai sur une scène étrange. Le seigneur Danesh gisait mortellement blessé au pied des escaliers. Random – qui avait le bras bandé –, Vialle, Julian, Llewella et Aldéric avaient assisté à la scène et semblaient tétanisés. Bénédicte se tenait debout sur les marches, une épée ensanglantée dans les mains. Soudain, une ombre sauta sur Bénédicte. Il s'agissait de Gérard. Les deux hommes luttèrent, mais le combat fut bref. Bien que Gérard fût plus musclé, la maîtrise des arts martiaux permit à Bénédicte de se défaire rapidement de son adversaire. Tout le monde resta figé encore quelques instants. Random exila Bénédicte, qui partit alors par Atout, puis il demanda à Julian de s'occuper de la régence !

Je n'entendais rien à tout ceci.

Aldéric ne semblait pas vouloir rester, ce qui était compréhensible à la suite des agissements de son père. Nous quittâmes la salle. Lorsque je lui demandai de me mener dans la salle de la Marelle, il parut très hésitant. Après lui avoir assuré que je ne voulais rien tenter de dangereux et que je ne voulais pas la traverser, nous nous y rendîmes.

Demander à mon cousin de me mener à la Marelle avait même un but caché. J'avais des doutes sur la qualité de ses origines. S'il connaissait l'emplacement de la Marelle, cela infirmerait mes suppositions à son sujet. Un seigneur du Chaos ne connaîtrait sûrement pas l'emplacement du tracé le plus précieux d'Ambre dans les sous-sols labyrinthiques de la montagne, ni les gardes qui surveillaient son accès, avais-je estimé.

Aussi lorsque nous arrivâmes devant la Marelle, je conclus que mon cousin avait sans doute été possédé et que l'utilisation du Logrus n'avait pas été pas de son fait.

La Marelle était impressionnante. Je n'avais encore jamais vu ses lignes fascinantes. L'aura qui s'en dégageait était puissante. Mais je n'eus pas le temps d'y prêter une grande attention, car déjà Barbara m'appelait. Elle désirait que je la visse seul. Aldéric, surtout Aldéric, était de trop. Cela me gênait de quitter notre cousin sans fournir d'explications, mais elle insista. Après maintes discussions, elle me persuada de venir à elle, car elle ne voulait pas venir à Ambre. On lui avait interdit de quitter le lieu où elle se trouvait. Julian ? Random ? Avait-elle reçu des menaces ? Elle ne voulut rien révéler.

J'arrivai donc dans une petite pièce, toute de bois. Je l'explorai des yeux, mais n'y vis rien de notable. En ouvrant la porte, je vis que la cabane était au milieu d'une clairière en Arden. A l'horizon, le Kolvir dominait le paysage. Mais le lieu était des plus sinistres, car du sang séché recouvrait toute la clairière autour du cabanon ! Comment Barbara faisait-elle pour vivre dans un endroit pareil ? Les animaux de Julian étaient-ils à l'origine de tout ce

sang ? Barbara ne voulut fournir aucune explication et désirait absolument un Atout de cet endroit, et un autre d'Ambre, de préférence la bibliothèque. C'est pour ça qu'elle m'avait fait venir ici ? Encore des Atouts. Et pas d'explications ! Elle se moquait vraiment de moi !

Je lui demandai des nouvelles d'Aldéric. Elle ne s'était pas renseignée à son sujet, car elle avait été absente d'Ambre pendant une longue période. De toute façon, elle ne lui accordait pas plus de confiance qu'avant mon départ, m'avoua-t-elle.

Son seul souci était présentement d'acquiescer une grande autonomie de déplacement. Je n'aimais pas les manières avec lesquelles elle me demandait cela. Son ton autoritaire m'exaspéra, même si son attitude trahissait la lassitude de sa condition présente et un profond embarras. Je lui déclarai avoir perdu mes Atouts... « Encore », répondit-elle sarcastiquement ! Inutile d'insister, me dis-je. Pour couronner le tout, elle refusa de me rendre la carte à mon effigie, dont j'avais besoin pour fouiller de nouveau le passé.

Constatant, avec lassitude et une pointe d'agacement, que la discussion aboutissait à une impasse, je traversai la clairière ensanglantée et m'enfonçai dans la forêt en direction du Kolvir. Il était trop loin pour s'y rendre à pied, mais qu'importe ! J'entendis des bruits de pas derrière moi. Barbara, évidemment. Elle se railla, m'expliqua qu'il était inutile d'essayer d'y aller à pied, et insista pour que je revienne. Des Atouts, toujours des Atouts ! Ce n'était pas tant ses paroles qui m'énervaient, mais plutôt le ton qu'elle employait. Quand elle avait une idée en tête, pas moyen de la lui ôter. Ce qu'elle pouvait être agaçante !

Je m'enfonçai dans l'antique forêt, Barbara à mes trousses. Puis je grimpai à un arbre, avec l'agilité commune aux acrobates. Son attitude commençait à m'exaspérer. J'hésitai à me jeter sur elle pour l'assommer. Cela ne devrait pas me poser trop de problèmes, estimai-je. Mais Barbara était du genre coriace et m'en voudrait très probablement toute sa vie d'avoir employé la force. De surcroît, j'avais des scrupules à m'en prendre à une fille, même à un garçon manqué comme elle.

Finalement, du haut de ma branche, je sortis une carte vierge et fis un croquis de l'observatoire du château. Lorsque j'y arrivai, personne ne s'y trouvait. Dans l'agitation de cette matinée, je décidai rapidement de mettre les points sur les i avec ma cousine. Là-bas, je sortis une autre carte et confectionnai un croquis de cette fille. Je forçai le contact et engageai une lutte psychique avec elle. Nos deux esprits s'affrontèrent. Notre concentration était totale. Et peu à peu, je parvins à la maîtriser – non sans peine – et l'obligeai à me rendre la carte à mon effigie...

Comme je ne lui voulais finalement aucun mal, je lui déclarai que j'aurais pu me montrer plus agressif encore. Elle avait l'air furieuse, ce que je comprenais,

mais qu'espérait-elle ? En fait, l'attitude de Barbara avait été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase, et lassé ma patience.

Mais, perdant mon emprise sur sa volonté, elle se jeta sur moi et arriva dans la salle. S'agrippant à moi, elle me bouscula et nous roulâmes à terre. Après s'être débattu sur le plancher, nous nous relevâmes. Nous eûmes une altercation. La perte de mes Atouts m'avait rendu irritable, et peut-être n'aurais-je sans doute pas réagi aussi vivement autrement. Elle m'intima de ne jamais recommencer cela. De mon côté, je l'invitai à réviser son comportement à mon égard ! Après quelques minutes, nous nous calmâmes et nous remîmes un peu d'ordre dans nos vêtements.

Soudain, nous entendîmes des gens qui approchaient. Barbara était mécontente et gênée de se trouver au château, où elle ne voulait surtout pas être vue, parce que son père l'avait consignée en Arden. Rapidement, elle se faufila dans un placard !

Trois hommes chargés de l'entretien entrèrent avec tout leur attirail. Je quittai la salle pour aller dans mes appartements, afin d'y prendre un grand manteau avec une large capuche pour ma cousine, afin qu'elle pût circuler incognito, à défaut d'être discrète.

En chemin, je croisai des gardes qui me dirent que j'étais attendu dans les appartements de Barbara où l'on avait retrouvé mes Atouts ! Voilà qui me surprenait beaucoup ! Je ne m'attendais pas à entendre parler si vite. Je renvoyai les gardes et leur dit que j'arriverais très bientôt.

Je continuai mon chemin précipitamment et me procurai le manteau pour Barbara. A mon retour, les trois domestiques commençaient à s'organiser pour laver le sol. Je m'approchai tranquillement du placard en observant les cartes du ciel étalées sur les murs. Lorsqu'ils furent trop occupés, j'ouvris la porte et glissai le manteau à Barbara. Ma cousine avait bien tenté de trouver un passage secret pour s'enfuir, mais ce fut en vain. Elle eut un peu de mal à l'ajuster dans l'exiguïté de sa cachette. Puis elle sortit, la grande capuche dissimulant son visage. Je quittai alors les lieux, Barbara à mon bras. Bien sûr, mon attitude allait faire sembler suspecte, mais je m'en moquai.

Nous nous séparâmes. Elle devait m'attendre dans mes appartements, tandis que j'allais dans les siens. Bigre ! Que nous sommes compliqués parfois... Il aurait été plus simple de l'amener dans mes appartements avec un croquis d'Atout.

Je courus donc vers ses quartiers. Aldéric m'y attendait avec des gardes. Il avait mes Atouts en main et les passait en revue. Puis, il me les rendit, sans faire de remarque et sans poser de condition, ce qui me surprit agréablement. L'estime que j'avais pour lui remonta en flèche. Barbara était recherchée, m'apprit-il, mais je déclarai ne pas l'avoir vue depuis longtemps. Elle désirait si ardemment passer

inaperçue... Je dus répéter comment mes Atouts pouvaient se trouver ici. Puis je lui présentai mes excuses pour être parti si vite de la salle de la Marelle. Je ne saurais dire si cela lui importait. L'expression de mon cousin était presque toujours indéchiffrable.

Un soldat arriva et nous déclara qu'une cérémonie allait bientôt être donnée. Toute la famille était conviée dans la salle du trône.

Aldéric s'y rendit. Je le laissai partir seul et me dirigeai vers mes appartements. Je fus intercepté en chemin par Barbara qui s'était cachée dans les placards des couloirs ! Bon sang ! Je m'attendais à une nouvelle catastrophe, mais il y avait simplement trop d'agitation et de gardes proches de mes quartiers pour qu'elle eût pu s'approcher sans risque. Je lui proposai de l'amener là-bas par Atout, mais elle estimait finalement que cette cachette était trop peu sûre. Je sortis donc l'Atout de mon Ombre et le lui montrai. Comme elle avait besoin d'un moyen de retour, je lui confiai à nouveau le mien. Puis elle se concentra sur la carte que je plaçai devant ses yeux, fit un pas et disparut.

Ouf ! C'était fini.

J'allai à la cérémonie. Dans la salle du trône, attendaient Llewella, Fiona, Caine, Julian, Random, Vialle, Théobald, Lionel, Aldéric, Gérard, Doriel, Mauris, Finndo et une inconnue : une jeune femme blonde, vêtue d'un tailleur blanc. On la présenta : Sara, la fille de Caine.

Personnellement, je remarquai surtout que l'allure de Finndo s'était grandement dégradée. Sa prestance s'était volatilisée. Il paraissait vieux et avait incroyablement maigri. Son teint était déterré et cadavérique. Ses vêtements étaient devenus trop grands pour son corps décharné, étique. Je constatai qu'il m'avait remarqué, mais il n'esquissa pas un mouvement vers moi. Je préférais attendre. Je m'étais toujours demandé si certains aînés se seraient découverts de soudaines pulsions paternelles s'ils apprenaient que je ne connaissais pas mon père. Auraient-ils cherché à me manipuler ?

Random fit un bref discours. Il déclara qu'en raison des agissements étranges de Bénédict, il l'avait destitué de ses fonctions et avait choisi pour nouveau régent le défenseur d'Arden, Julian, jusqu'à ce que les événements devinssent moins agités. Quant à Lord Danesh, il n'avait pas survécu à l'épée de Bénédict.

Après de multiples conciliabules, Julian quitta la salle avec Fiona à son bras.

J'allai voir Lionel, notre nouveau cousin, avec qui je discutai quelques instants. Il était grand et élancé, et ses cheveux étaient blonds. Il portait des vêtements bleu-vert et arborait à la ceinture les gants de son père, Eric. Il prétendit être de retour à Ambre en ces temps troublés par « pur hasard », ce que je ne croyais pas. Lorsque j'évoquai le retour éventuel

de son père, j'eus droit à un regard courroucé, me faisant comprendre à quel point je m'aventurai sur un terrain miné ! Je ne m'attardai pas. Franchement, je ne sais pas pourquoi j'avais évoqué pareil sujet. Son état était mort depuis longtemps, et j'avais terriblement manqué de tact. J'avais agi sous le coup d'une impulsion, sans même réfléchir à mes paroles ! C'était sorti comme ça. Un impair, ou une gaffe, en somme. L'enquête de Barbara sur les morts et le retour inattendu de Brand avaient sans doute stimulé mon imagination.

Je n'allais pas voir Finndo. Car je ne désirais pas faire le premier pas, d'abord par méfiance et parce que je ne savais pas vraiment comment m'y prendre. Avec ce que j'avais appris à son sujet, je le redoutais quelque peu, et depuis lors, mon désir de le connaître s'était grandement amenuisé, même si ma curiosité demeurait intacte.

Pour l'instant, seule l'énigme de mon emprisonnement me tracassait. Je me rappelai alors que, dans l'observatoire, Barbara avait voulu fuir les serviteurs en y dénichant un passage secret. Y en avait-il tant pour qu'elle en cherchât un au fond d'un placard ? Cela me fit penser que je n'avais peut-être pas été espionné par le biais d'un Atout, mais simplement de visu. J'avais l'idée que mon espion inconnu y était pour quelque chose dans le mystère de mon emprisonnement. C'est pourquoi je partis fouiller mes quartiers de fond en comble. Après avoir examiné longuement les murs, le sol dallé, fouillé la bibliothèque et tout ce qui me passait par l'esprit, j'abandonnai. Je n'avais rien découvert de tel. Pas de passage occulte...

Peu de temps après, on frappa à ma porte. C'était Finndo... Je le fis entrer. Il avait vraiment l'air malade. Je ne dis rien, attendant qu'il commençât à parler. Il s'assit lourdement et déclara qu'il avait besoin de mon aide et de mes capacités sur les Atouts pour retrouver un certain Fenris... C'était vraiment un drôle de préambule. Fenris et lui étaient deux êtres distincts mais liés, me dit-il. Et il m'informa qu'Aldéric possédait un coffret renfermant cette entité venue d'un autre monde et qu'il cherchait à la détruire. Je l'observai attentivement. Il était nerveux. D'un côté, j'étais surpris qu'il me demandât assistance et de l'autre, je l'étais tout autant qu'il ne parlât pas de notre parenté... Pourquoi faire appel à moi si ces liens n'existaient pas ? Je n'étais pas le plus réputé artiste d'Atouts ! Était-ce qu'il ne pouvait faire confiance aux autres artistes de la famille ? J'étais très intrigué.

Il insista pour avoir mon aide et me proposa un savoir puissant en échange. La plus extrême suspicion m'envahit dès cet instant. Mais je me tus. Il avait de nombreux ennemis, dit-il encore, car de nombreuses personnes désiraient cette boîte. Je lui affirmai bien vouloir l'aider, mais seulement dans la mesure de mon possible, et sans me mêler de choses qui ne me concernaient pas. Finndo m'assura à

nouveau que j'étais capable de l'aider à recouvrer Fenris, dont la perte était à l'origine de son état de santé actuel. Pourquoi ne pas le faire lui-même ? Il ne pouvait pas utiliser son savoir à cause de sa faiblesse actuelle. Je lui dis que je me renseignerais auprès d'Aldéric. Finndo ne savait pas qui lui avait volé ce coffret, mais était certain qu'il était désormais dans les mains de mon cousin. À ma demande, il m'apprit aussi que pendant sa longue absence d'Ambre, il avait vécu dans des contrées très lointaines, guère plus appréciées du monde. Il partit ensuite, déclarant qu'il repasserait ce soir pour avoir une réponse définitive de ma part.

À aucun moment de cette conversation, il n'avait montré le moindre signe d'une éventuelle parenté avec moi, ni n'avait fait d'allusion à ce sujet, ou cherché à jouer sur cette corde, qui n'existait pas d'ailleurs. Mais peut-être la supputait-il ? En vérité, je n'avais pas aimé son comportement insistant, presque autoritaire, mais la curiosité prit le dessus. Et pourtant, une intuition me disait avec force que cette affaire était extrêmement douteuse et qu'il valait mieux que je ne m'y mêle pas.

Mais la curiosité l'emporta.

C'est pourquoi je me dirigeai aussitôt vers les appartements d'Aldéric, où il se trouvait. Mon cousin savait qu'il possédait des informations importantes. Aussi, nous passâmes une sorte de marché. Je devrais lui apprendre les bases de la manipulation des Atouts, si je voulais avoir des réponses. Cela me paraissait équitable. Il ne souhaitait pas que je lui révèle comment on les créait, mais juste la manière dont ils fonctionnaient. J'acceptai donc. De toute façon, j'escomptai ne lui enseigner que ce qu'il ne me dérangerait pas de lui apprendre, et cela dépendrait de ce qu'il allait me dévoiler.

Je commençai par le questionnaire sur Morgane, parce que je ne voulais pas entrer dans le vif du sujet directement, mais orienter par la suite la discussion. En effet, Aldéric était toujours très difficile à faire parler. C'était sans doute le plus méfiant d'entre nous.

Le livre était toujours en possession de Morgane, mais il serait très dangereux d'aller la voir, affirmait-il à nouveau. Il m'apprit alors que le soir du jour où j'avais été enrhumé, il s'était retrouvé en Arden, nu comme un ver, sans raison apparente. Le lendemain soir, même chose, et il avait rejoint Morgane et Doriël sur l'Ombre mystérieuse du livre magique. Là-bas, elle avait pu faire de lui ce qu'elle avait voulu. Il était devenu son plus complaisant serviteur. D'ailleurs, quelques jours plus tard, durant l'une de ses crises d'amnésie, possédé, il avait perdu le contrôle de lui-même et était devenu dangereux. Et Morgane avait pu le contrôler grâce à la bague donnée par Hektor. Et ceci en Ambre même ! Pour éviter les questions, ils s'étaient tous

rendus à Rebma, car Aldéric avait attaqué Doriel, qui fut blessé dans l'affrontement. Et comme mon cousin avait été aperçu en Arden, Julian le soupçonnait d'avoir tué ses animaux et Morgenstern, mais il avait bien sûr nié. Heureusement pour lui, Morgane lui avait fourni un faux alibi en déclarant qu'il avait passé la nuit avec elle.

Quand je lui parlai des loups translucides mentionnés par Doriel, Aldéric m'affirma qu'en vérité Doriel avait inventé leur existence ! Très curieux, lui fis-je remarquer, mais il rétorqua en ignorer la raison. Quelle étrange coïncidence ! Je n'y croyais pas. Soit Doriel cachait quelque chose, soit Aldéric mentait.

La discussion revint au sujet de Morgane. Elle s'était procurée de manière inconnue une profusion d'objets magiques, parmi lesquels la bague offerte par Hektor. Quant aux autres – des bijoux et autres atours dont certains avaient le symbole de la lune – elle avait prétendu les avoir achetés dans une boutique en Ambre ! Doriel et Aldéric s'y étaient rendu, mais n'avaient rien découvert de particulier.

Lorsque je le questionnai en détail sur le genre d'objets découverts, Aldéric parut réticent à en dire plus. Mais j'insistai, devinant qu'il s'y trouvait peut-être le coffret de Finndo... Des atours et des bijoux... Rien d'autre ?

Aldéric avoua avec peine qu'il y avait eu aussi un mystérieux coffret ! Ha ! Je crois que j'eus du mal à dissimuler mon intérêt soudainement très attisé. Il émanait une aura rouge et grise de l'objet, m'apprit-il. Les couleurs de Finndo, pensai-je aussitôt. Morgane avait prétendu que ce coffret renfermait un génie. Doriel et elle avaient voulu l'ouvrir, mais Aldéric avait été réticent car, selon lui, l'aura était malsaine et il avait redouté un danger. Aussi, il avait invoqué le signe de la Marelle et l'avait tordu pour bloquer l'ouverture du coffret, ce qui avait fait échouer Morgane et Doriel dans leur tentative. Une grande aura blanche était alors apparue, les englobant tous. Aldéric pensait, m'expliqua-t-il, que cette « présence » signifiait « Je ne veux pas de cela en moi ». Et il semblait convaincu que c'était une manifestation de la Marelle. Puis le coffret aurait été détruit et aurait disparu. Lorsque je lui demandai une confirmation, il répliqua que le coffret n'existait plus. Comme il n'avait pas l'air de vouloir en dire plus, je n'insistai pas. Plus tard, Finndo, me dit-il, lui jetait moult regards noirs et peu engageants.

J'étais bloqué. Je ne pouvais rien demander de plus sur ce point précis sans paraître trop suspect. Que faire à présent ? Aldéric m'avait peut-être dit cela pour se désengager de l'affaire, mais Finndo semblait certain que mon cousin possédait encore son bien. De plus, je doutais de l'histoire de mon cousin à propos du blocage du coffret. Il devait savoir ce qu'il y avait dedans. Je n'avais pas encore traversé la Marelle, mais puisqu'il s'agissait d'un

signe de Loi, je doutais fortement qu'on puisse le tordre, comme il prétendait l'avoir fait.

Quant aux rêves, Aldéric n'en avait pas découvert la signification. Il me rappela simplement que des ronces l'avaient attaqué.

Cette discussion fut interrompue prématurément, car je reçus un appel par Atout. C'était un être de flammes hurlant dans lesquelles je distinguai Barbara ! Je la ramenai promptement après m'être protégé la main avec ma cape, puis j'étouffai le feu qui la consumait. Barbara souffrait de nombreuses brûlures, mais rien de grave, car mon cousin et moi avions promptement réagi pour la sauver.

Notre cousine ne voulut pas qu'on l'emmenât à l'infirmerie, car, il n'était pas question qu'elle fût aperçue au château, insista-t-elle. Heureusement, Aldéric possédait une trousse de secours avec le matériel nécessaire. Et il semblait compétent en matière de médecine. Il s'occupa d'elle, bien qu'il profitât de la situation pour lui soutirer des renseignements. En effet, il prenait soin d'accentuer légèrement la douleur, si Barbara se montrait réticente à divulguer ses informations... Néanmoins, si jamais il allait trop loin, je me tenais prêt à intervenir. Heureusement, mon cousin ne se montra pas trop insistant.

Il fit remarquer à Barbara qu'elle avait eu d'étranges manières durant les jours précédents. Elle rétorqua alors qu'elle ne l'avait pas vu depuis bien longtemps, car elle était en Ombre depuis pas mal de temps. C'est pourquoi l'idée du double de Barbara resurgit à l'esprit de chacun...

Leur discussion m'apprit que, le jour où j'étais parti à Ternam, Barbara était allée dans la bibliothèque et avait effectué des recherches. Toujours en train de fouiner, songeai-je. Un certain Godfrey était alors apparu subitement, autrement qu'avec un Atout. Il avait insisté pour qu'elle le suivît, car elle était en danger, avait-il affirmé. Barbara ne l'avait jamais vu auparavant, mais l'homme avait persévéré. Il prétendit vouloir lui sauver la vie. Julian allait venir la chercher et cela ne présageait rien de bon pour elle. Bizarre ! Il l'avait donc emmenée sur l'Ombre Avalon. Chose amusante, Godfrey se prétendait fils de Bénédict, et Aldéric n'en avait jamais entendu parlé. Il fut très inquisiteur, mais Barbara affirma ne pouvoir en dire plus, car Godfrey était, disait-elle, très secret et ne lui avait rien appris de plus. Elle avait alors décidé de passer quelques vacances en Avalon. À son retour en Ambre, Julian l'avait placée en Arden afin de la protéger... de l'écarter, rectifiai-je pour moi-même. Soit pour laisser agir le « double », soit pour le débusquer.

Le récit de son départ me parut vraiment inepte... Barbara, suivant un inconnu désirant la protéger, sans prendre de précaution et sur un coup de tête ? Non, vraiment peu probable, estimai-je. Je lui fis part de mon avis mais elle se moquait qu'on la

crût ou pas. De toute façon, je ne voyais pas en quoi cela me concernait.

Puis elle nous raconta d'autres de ses péripéties... Après avoir quitté mon monde d'origine, elle avait découvert un lieu étrange en Ombre, où l'attendait un homme aux longs cheveux blonds, vêtu de blanc et d'argent, dans une armure jaune et verte. Il lui avait demandé si Polaris l'avait envoyée. Il dut y avoir une certaine friction, car l'homme la brûla grâce à un sortilège. Si Barbara s'était montrée aussi diplomate qu'avec moi peu de temps auparavant, cela ne me parut guère surprenant.

Au milieu de cet entretien, on frappa à la porte des appartements d'Aldéric. Morgane, pariai-je. J'allai ouvrir. C'était Lionel...

Il nous affirma avoir eu un accident devant les appartements de Barbara. Une arme à pointe de métal l'aurait frappé de face, mais il affirmait en ignorer la nature.

Le fils d'Eric pensait que celui qui avait tué les animaux d'Arden devait bien connaître la forêt. Pensait-il à Barbara ? C'est ce que son ton suggérait. Mais pourquoi cela l'intéressait-il ?

Barbara ne désirait plus retourner au cabanon. Elle affirma vouloir dormir ici, chez notre cousin. Cependant, il lui faudrait être prudente car, dans la journée, Julian avait fait fouiller tous les appartements, mais sur le moment, j'avais oublié de demander pourquoi.

Je quittai les appartements d'Aldéric, suivi de Lionel, qui désirait visiblement s'entretenir avec moi. Il m'affirma avoir vu cette forme blanche dont je lui avais parlé auparavant. Il l'avait aussi vu lorsqu'il s'était fait attaqué devant les appartements de Barbara. Pourquoi n'en avait-il pas parlé avant ? Mystère... Lionel semblait plus s'intéresser à cette forme blanche par curiosité que par nécessité. Son attitude réservée et à la fois inquisitrice me suggéra qu'il tournait autour du véritable sujet qui le motivait. Il semblait soupçonner fortement Barbara de ses maux... En tout cas, il s'intéressait visiblement à elle. Bah ! Quant à moi, cela me paraissait plus une sorte de coup monté visant à la faire paraître suspecte. Si j'avais à faire des expériences étranges, je ne les aurais pas faites dans mes appartements, encore moins pour m'en prendre à mes cousins ! Mais cela ne le convainquit nullement.

À ce sujet, le comportement de Julian et de ce mystérieux Godfrey envers Barbara me paraissait suspect. Pourquoi vouloir l'écarter d'Ambre ? Ma cousine devait sans doute le savoir, mais je me demandais si on ne cherchait pas à la manipuler pour faire retomber des soupçons sur elle. Après tout, elle m'avait elle-même affirmé que ses relations avec son père étaient très tendues. La clef était de savoir si on cherchait à démasquer son double ou

l'aider. Quelle que fût la vérité, Lionel repartit presque bredouille puisque je ne savais rien. De toute façon, son attitude insidieuse ne m'incitait pas à lui faire confiance.

Depuis mes appartements, je me transportai sur mon Ombre et je m'introduisis dans les sous-sols du palais d'Aknaajahan. Je désirais les fouiller méticuleusement, espérant y faire une nouvelle découverte sur mon père. Et, dans une partie que je n'avais encore jamais explorée, je trouvai des tapisseries relatant de l'époque où la compagnie des Loups officiait, avant sa dissolution. Je les amassai afin de les ramener ultérieurement.

Je voulus contacter Bénédicte dans le but d'avoir de plus amples renseignements sur Fenris. Mais, lorsque le contact se produisit, je plongeai dans une zone obscure où des rires démoniaques fusèrent de toute part. Des « choses » se rapprochaient, je pouvais le sentir, elles me cernaient. Je rompis le contact. Que s'était-il passé ? Pourquoi les démons m'empêchaient-ils de joindre Bénédicte ? Était-il aux Cours du Chaos ?

Tandis que j'entassais les tapisseries dans une salle, je reçus un appel de Barbara. Elle me demanda de l'amener rapidement. J'obtempérai, car, de toute façon, elle connaissait déjà mon Ombre. La venue des gardes de la bibliothèque l'avait forcée à partir, car elle ne désirait toujours pas être vue là-bas. Pas très prudente, la cousine !

Elle transportait de gros livres qu'elle avait volés à la bibliothèque. Ils concernaient essentiellement les Atouts, des livres semblables à ceux que j'avais utilisés pour apprendre cet art. Elle s'intéressait aussi énormément aux Marelles, même brisées... car elle désirait accroître son contrôle sur les Ombres.

Puis Barbara s'équipa d'un matelas, de coussins, de boissons et de vivres, qu'elle partit dénicher en Ombre, et commença à établir son campement. Enfin, elle s'installa confortablement, avec ses précieux bouquins. Elle escomptait visiblement rester ici un bout de temps, puisqu'elle n'avait nul endroit où aller. En effet, si elle avait affirmé à Aldéric qu'elle resterait chez lui, ce n'avait été qu'un mensonge pour qu'il la laissât tranquille après mon départ ! En fait, Barbara soupçonnait toujours notre cousin d'être originaire des Cours du Chaos. Moi, je n'étais pas convaincu, et même si c'était le cas, cela n'en faisait pas forcément un traître, pensais-je.

Je laissai Barbara, désormais confortablement installée dans les sous-sols du palais de mon enfance. J'allai lui faire une remarque sur ses manières de sans-gêne, mais je me ravisai, car je savais que cela n'y changerait rien ; elle pouvait revenir là quand elle le voulait. Et je décidai même de n'en avoir rien à faire. Je rentrai ensuite dans mes quartiers en Ambre par Atout.

Finndo vint me trouver dans la soirée. Il me réitéra

sa demande. Fenris était une entité du monde de la Coupe, un lieu dont les Atouts tiraient leur pouvoir. Il avait aussi fait un pacte avec Aldéric, affirmait-il, pacte que mon cousin n'avait pas respecté. Il désirait m'offrir un « grand savoir », savoir que je saurais utiliser, m'assura-t-il, et qui m'offrirait un grand pouvoir. Je lui demandai de m'en dire plus sur la nature exacte de la tâche à accomplir, mais il refusa, exigeant d'abord que j'accepte totalement le marché qu'il me proposait. J'exprimai hautement ma réticence à l'aider dans une affaire aussi obscure. Mais ce qu'il désirait, c'était une réponse claire et tranchée, pas les circonlocutions que je déployais. Un « oui » ou un « non », et rien d'autre. Alors je refusai. Rien de mieux qu'un ton autoritaire pour me rebiffer ! Il s'énerva et sortit en claquant violemment la porte. Et bien sûr, aucune allusion au sujet de notre parenté. Désormais, je doutai sérieusement des dires de Bénédicte. Mais alors, pourquoi venir me voir pour me faire une telle offre ? Je n'étais vraisemblablement qu'un inconnu pour lui.

Quelques minutes plus tard, Aldéric se présenta. Il avait besoin de mon aide, murmura-t-il presque. Bon sang ! Il venait de croiser Finndo, car il était sorti dans le couloir en entendant une porte claquer. Et il avait eu une altercation avec lui. Mon cousin m'expliqua qu'il voulait aller parlementer avec Finndo sérieusement, au sujet du pacte dont il n'avait pas connaissance. Cette situation ne pouvait plus perdurer, dit-il. Il ne souvenait absolument pas avoir passé un pacte avec lui, mais il avait quelques trous de mémoire, des zones obscures où il ne se souvenait plus de rien. C'est pourquoi il désirait que je lui prête un Atout pour fuir en cas de problème lors de ces négociations qu'ils jugeait risquées. Prêter un Atout me dérangeait – car, c'était toujours un véritable calvaire pour les récupérer – mais je consentis à lui donner le croquis de l'observatoire. Par mesure de sécurité, je lui demandai de me promettre de ne me citer en aucun cas auprès de Finndo, et de brûler le croquis s'il s'en servait. Car je ne désirais pas qu'on pût remonter à moi. De toute façon, la magie de la carte ne durerait pas plus que quelques jours, affirmai-je. Je lui déclarai qu'il n'était absolument pas question que je me place sur le chemin de Finndo, aussi devait-il faire en sorte de ne jamais mentionner la petite aide que je lui offrai.

Entre Aldéric, un compagnon d'enfance, et Finndo, un éventuel père obscur, ma confiance n'avait pas balancé longtemps. J'avais vécu huit ans avec mon cousin, et j'imaginais difficilement une trahison de sa part.


Le fils de Bénédicte était sur le point de franchir le seuil de la porte, lorsqu'une idée me foudroya. Si j'étais capable de me remémorer mon passé avec mon propre Atout, il pouvait peut-être combler ses trous de mémoire de même ! Je le rappelai et lui déclarai que ses trous de mémoire n'étaient peut-être pas irrémédiables, et lui racontai mes propres

expériences en la matière. Cela l'intéressa effectivement. Et cette information faisait même partie de ce que j'avais accepté de lui enseigner sur l'usage des Atouts.

Je lui proposai donc mon aide pour opérer, mais il refusa, préférant se fier à son propre talent. Il se concentra donc sur son Atout quelques minutes et me le rendit. Peu de souvenirs lui étaient revenus concernant notre intérêt actuel, hormis un combat qu'il avait mené quelques jours auparavant dans la cité, où il avait reçu un coup de dague. La blessure qu'il avait reçue lui avait rappelé la morsure d'un loup. Il pensait qu'elle pouvait être à l'origine du pacte, mais il ne fut guère plus explicite. Je ne voyais pas comment une dague « à morsure de loup » pouvait être à l'origine d'un pacte, mais il semblait sûr de lui. Il n'avait pu prolonger longtemps son voyage, car il avait été éprouvant pour son cœur, m'avoua-t-il. Il me quitta, me laissant à mes réflexions, après avoir accepté de dire comment son entretien avec Finndo se passerait.

Il revint une demi-heure plus tard, mais il repartit aussitôt, déclarant être fatigué. Et il me donna rendez-vous demain. Je partis donc à Rebma via Atout. Je regretterais plus tard de n'avoir pas pensé à l'espionner durant tout ce moment, perdu que j'étais dans mes propres pensées à propos de mon présumé père. Fallait-il que je lui parle directement de son passage sur mon Ombre d'origine et le mettre à l'épreuve ? Peut-être qu'à l'instar d'Aldéric, il me fallait prendre le taureau par les cornes...

RANDOM 2728 : LA PORTE DES OMBRES

 J'étais heureux à Rebma. L'atmosphère y était bien plus sereine qu'à Ambre. Alors que je prenais mon petit déjeuner, je reçus un appel par Atout de Barbara. Elle désirait que je remette une lettre à Julian, son père. Probablement pour éclaircir les raisons de sa fuite, pensai-je. J'avais néanmoins des réticences à aller voir son père. En effet, je ne désirais pas devoir m'expliquer au sujet de sa fille, qu'il maintenait sous surveillance.

Barbara me tendit une enveloppe et je la pris. Mais dès qu'elle me l'eût remis, je vis l'encre se diluer dans l'eau rebmane. J'alertai ma cousine et la prévins qu'il lui faudrait la réécrire et me donner son pli quand je serais à Ambre. Elle me laissa visiblement agacée.

Cette lettre m'intrigua et j'étais curieux de savoir ce qu'elle pouvait contenir. J'eus quelques mauvaises inquiétudes. J'espérais que Barbara ne me rendrait pas responsable de son « évasion » d'Arden. Julian n'était pas vraiment réputé pour son amabilité et je craignais d'avoir à fournir des explications. Sans compter qu'avec l'atmosphère qui régnait au château, je craignais un emportement qu'il m'était difficile à prévoir.

Je partis à Ambre via l'Atout de mes quartiers. Je trouvais un mot glissé sous la porte. Aldéric me donnait rendez-vous à la bibliothèque. Je m'y rendis aussitôt.

Barbara me contacta de nouveau et me confia sa nouvelle lettre. Je la prévins que je la donnerais à un serviteur ou à un garde, car je ne tenais pas à rencontrer son père, ce qui la fâcha, mais je ne lui laissai pas le choix. Je dus résister un moment à la tentation d'ouvrir ce pli, puis la donnai finalement à un capitaine de la garde royale, afin qu'il la remit à Julian.

Je ne possédais pas de sixième sens, mais j'avais été très bien inspiré de ne pas aller voir le destinataire. En effet, Aldéric m'apprit que le nouveau régent avait déclaré que tous les descendants de Cymnéa étaient désormais indésirables à Ambre, sans avoir donné de raison ni de délai pour partir. De plus, il avait chargé Aldéric de me faire savoir ce décret, ce qui signifiait qu'il était au courant de ma présumée ascendance. Curieusement, Aldéric ne me fit aucune remarque sur ma probable parenté. Que savait-il ? Je demeurai silencieux, préférant ne pas avoir à parler de Finndo qu'il semblait tant craindre. Que savait d'ailleurs mon cousin ? Ne s'étonnait-il pas que je fusse du nombre des exilés ?

Cet exil ne me dérangeait pas vraiment, puisque je pouvais vivre à Rebma. Mon cousin semblait par contre totalement dépité et accablé, car il était dépourvu d'endroit où se réfugier.

Je le questionnai ensuite sur l'entrevue de la veille. Il me raconta donc. Finndo lui avait affirmé qu'il avait passé un pacte avec lui, dont il prétendait ignorer l'existence. Cependant, ce pacte aurait été brisé avec le coffret magique récupéré par Morgane. Nombreux étaient ceux qui convoitaient le pouvoir du coffret, et Morgane, qui serait le bras et l'agent d'une tierce personne, était de ceux-là. S'agissait-il de Sand ? Quant à Fenris, il officiait proche des Cours du Chaos, et influençait une lignée d'êtres appelés « lupus ».

Aldéric paraissait toujours aussi perdu et ne savait pas où se rendre. Aussi l'emmenai-je avec moi à Rebma grâce à l'Atout de mes appartements.

Barbara m'appela de nouveau et je la fis venir à sa demande. Nous lui expliquâmes la situation politique. Et je lui confiai momentanément l'Atout de son père, car elle désirait vivement lui parler. Elle s'écarta alors de nous.

Je suggérai à Aldéric d'aller voir Llewella et Moire. Peut-être serait-il accepté à Rebma ? Cela ne sembla pas lui convenir. Mon cousin était devenu encore plus fermé que d'habitude si c'était possible. Il cogitait intensément.

Barbara revint en affirmant que l'entretien ne s'était pas trop mal passé et semblait contente. Elle me rendit l'Atout prêté. Lorsque nous lui demandâmes si elle connaissait les raisons de l'exil

de la famille de Cymnéa, elle nous répondit : « Les expériences douteuses qui se sont produites au sein d'Arden. » Le sang séché entourant son ancien cabanon était un bon exemple.

Aldéric nous laissa. Il semblait avoir eu une idée. Au contraire de Barbara, souriante et loquace, son tempérament taciturne et son naturel soupçonneux semblèrent trouver en lui une nouvelle vigueur.

Barbara m'avoua bientôt qu'elle avait fait une petite expérience avec mon propre Atout. Aïe ! Les livres lui avaient appris qu'il était possible de percevoir les pensées du sujet. Et elle avait essayé avec mon propre Atout, mais n'avait pas tenté très loin son expérience. Merci ! Mais, pouvais-je la croire ? Sans doute, sinon elle ne m'en aurait pas parlé. Elle accepta de me confier ses livres, très instructifs selon son opinion, quand elle aurait fini de les lire.

Elle m'expliqua vaguement le procédé et je décidai de tenter l'expérience avec l'Atout de Morgane, sans succès. Et lorsque je voulus la contacter, je n'eus droit qu'à un éclair argenté. J'essayai avec Doriël pour aboutir au même résultat, et je ne perçus qu'une aura rosâtre. Je n'insistai pas. Je sortis alors la carte de Bénédicte pour en savoir plus sur Fenris, mais il dormait.

Barbara m'expliqua qu'elle désirait vivement accroître son contrôle sur la Marelle. Elle désirait traverser celle de Rebma, puis se téléporter vers les autres pour les traverser toutes, ainsi que la Marelle Primale et celle tracée par Corwin ! J'avais entendu dire qu'il s'agissait d'une épreuve très difficile, mais ma cousine semblait persuadée qu'elle pourrait toutes les traverser sans trop de peine. Puis elle espérait ensuite rencontrer Dworkin pour lui soutirer tout son savoir. Rien de moins ! Seule une obstinée comme elle pouvait avoir eu une idée pareille.

Et elle me proposa même de l'accompagner. Il me faudrait bien un jour traverser la Marelle, me poussa-t-elle, puisque j'avais très probablement du sang d'Ambre dans les veines... De surcroît, Dworkin saurait peut-être répondre à nos questions. J'émis quelques réticences, car je doutais d'y parvenir. Je ne me sentais pas prêt, mais Barbara sut briser mes doutes. Comme elle semblait très sûre d'elle, son assurance me gagna. Il fallait simplement que je me renseigne auprès de Llewella pour avoir tous les renseignements nécessaires.

Nous allâmes alors voir la reine Moire, pour lui demander l'autorisation de nous rendre dans la salle de la Marelle. Elle accepta sans faire de difficulté. Puis Llewella consacra plusieurs heures à m'expliquer comment il fallait procéder. Les chemins d'Ombre allaient enfin s'ouvrir à moi.

Ce soir-là, j'allai me coucher tôt, car je désirais être en forme pour cette épreuve.

RANDOM 2729 : CATACLYSME

Le lendemain, aussitôt le petit-déjeuner avalé, Llewella, Barbara et moi étions descendu à la salle de la Marelle, en plongeant dans le long puits qui s'enfonçait dans les profondeurs de Rebma, ne prenant pas la peine de marcher sur l'étroit escalier lové le long du mur. Et après le labyrinthe, nous pénétrâmes dans la salle secrète du tracé magique.

Llewella me rappela les principales consignes à respecter. Je devais passer le premier, suivi de Barbara, que je devais attendre une fois parvenu au centre. Je demanderais alors à me rendre chez Dworkin, elle à être téléportée à la Marelle Primale. Ensuite, elle espérait me rejoindre.

Après une longue hésitation, je fis le premier pas. Inutile de décrire à quel point ce fut difficile... Je n'étais pas le premier à la traverser. Durant tout le parcours, des souvenirs resurgirent à la surface de ma conscience, aussi nombreux que les bulles qui m'entouraient, mais évanescents, éphémères. Hélas, la concentration ne me permettait pas de me polariser sur eux.

Tourbillons de bulles et lumières...

Mon arrivée au centre de la Marelle s'accompagna d'un sentiment de soulagement et de fierté. Inexplicablement, un vide se créa alors à mes pieds et l'eau remonta peu à peu. Était-ce de l'air ou le vide qui se créait au niveau du sol ? On ne m'avait pas prévenu de ce phénomène. Comme prévu, j'attendis Barbara et je commençai à ressasser les questions que je désirais poser à Dworkin. Alors, je disparus sans même l'avoir voulu.

J'arrivai instantanément dans une pièce obscure, un laboratoire, aux murs couverts d'étagères où bocaux, décoctions, alambics et autres objets étranges me toisaient d'un regard empoussiéré. Barbara ne vint pas et je n'attendis pas longtemps. Elle avait dû réussir à se transporter à la Marelle Primale.

Je gravis un escalier vers l'étage supérieur et débouchai dans une salle avec une grande table ovale simplement éclairée par un feu de cheminée. Au-dessus, j'entendis des rires et le brouhaha habituel de nombreuses personnes réunies. Je montai lentement et discrètement les marches et pus apercevoir de nombreux convives dans une grande salle. Jamais dans le passé, je n'avais vu de styles autant éclectiques et dépareillés. Certaines personnes avaient formes humaines, d'autres semblaient être des démons, des croisements d'animaux ou des créatures improbables dans un monde ordinaire. J'hésitai quelques instants, troublé et peu rassuré, puis poursuivis mon ascension. Et j'entrai dans la grande salle, comme si j'étais ici à ma place. Quelques personnes m'avaient vu, mais aucune ne me prêta attention. J'avancai lentement, fouillant la pièce du regard. Les secondes

s'égrenaient très lentement. Je fis encore quelques pas. Personne ne s'interposa.

À l'autre bout de la pièce, j'aperçus enfin un petit homme bossu, avec une longue barbe grise, trônant sur un grand siège de bois. J'avancai prudemment parmi les invités, ne voulant pas qu'on fit attention à moi. Peu rassuré et peu à l'aise, je m'efforçai de paraître assuré. Je supposai être aux Cours du Chaos. On y discutait de philosophie, des théories de l'univers et d'autres abstractions.

Soudain, l'un des convives – au regard bulbeux, au menton pointu et au teint grisâtre – se tourna vers moi et me demanda : « N'ai-je pas raison ? Dites-moi, n'est-ce pas véridique ? » Je n'eus que le temps d'ouvrir grand les yeux et il se retourna vers ses interlocuteurs déclarant : « Vous voyez que j'ai raison ! Peut-on faire preuve de plus d'éloquence ? » Je poursuivis mon chemin sans attendre.

Parvenu devant Dworkin, je me présentai comme son arrière-petit-fils, expliquant que je venais de traverser la Marelle. Nous discutâmes longuement. J'étais, comme je l'avais pensé, aux Cours du Chaos, dans la maison des Barimen.

Tout cet endroit dégageait des relents de folie et Dworkin n'en était pas exempt. Il avait de nombreux trous de mémoire et changeait sans cesse de sujet sans raison. Il semblait un peu perdu dans la chronologie de la longue histoire de l'univers, mais mon ignorance en la matière ne me permettait guère de m'en assurer.

Fenris, m'apprit-il, était une entité du monde la Coupe, un être d'une puissance équivalente à la Licorne d'Ambre et au Serpent du Chaos. Cela ne me rassura guère, et je pensais avoir bien choisi en refusant la proposition de Finndo.

Dworkin semblait presque indifférent à la Marelle. Il l'avait tracée il y a bien longtemps, ce n'était plus pour lui qu'une vieille invention. D'ailleurs, il n'avait pas été seul à concevoir ce tracé magique, si je comprenais bien. Et il avait créé plein d'autres choses intéressantes depuis : les aiguilliers, par exemple, mais on les lui avait volés. Finndo, Sand et Delwin s'étaient battus pour ces onze artefacts lorsqu'il était prisonnier, mais cela lui importait peu désormais. Il ne cherchait pas à les récupérer.

Abordant le sujet de la Magie, ses dires devinrent plus ésotériques, mais son esprit plus éclairé. Le sujet le passionnait beaucoup plus. Il ne cessait de pester contre les nouveaux jeunes qui se croyaient tout permis juste parce qu'ils savaient lancer de vagues sortilèges. Il fallait apprendre l'alchimie, la science de la structure des Ombres, clamait-il.

Il parla aussi de ponts de réalités et des Ombres. Tout le monde se trompait, affirmait-il, surtout cet « idiot de Suhuy ». Les Ombres existaient avant la création d'Ambre et on n'était pas obligé de traverser les Ombres pour passer des Cours du Chaos à Ambre. Parlait-il des Atouts ? Je l'ignorais.

Selon lui, les Ombres étaient aussi réelles qu'Ambre... car elles existaient depuis toujours. C'est pourquoi il fallait apprendre l'alchimie, seule véritable magie. Il savait aussi que j'étais un artiste d'Atouts. J'ignorais comment il le savait, et je devais regretter bien plus tard de n'avoir pas accordé d'importance à ce détail, bien que je doute que cela eût changé quelque chose. En vérité, il paraissait me connaître et cela ne m'étonna jamais.

Enfin, à ma demande, il me parla aussi d'Obéron, né après la création de la Marelle, engendré grâce à la Licorne... Obéron était mort, mais il l'avait ressuscité depuis ! Dworkin était cependant mécontent, car son fils avait perdu la mémoire et vivait en ce moment même aux Cours du Chaos, se croyant revenu à l'époque de son enfance ici...

Quant à l'étrange fluide blanc qui avait pris mes Atouts, cela pouvait être n'importe quoi, dit-il.

Il enchaîna à nouveau sur Suhuy, son rival, si je comprenais bien la teneur de son discours. En effet, la maison de Suhuy attaquait fréquemment la maison des Barimen, mais, la plupart du temps, aucune perte n'était à déplorer, sinon celle de serviteurs inattentifs, ce qui était très gênant, voire embarrassant. Suhuy avait des théories ineptes sur les Ombres et sur d'autres abstractions, m'expliquait-il dans une profusion de détails qui m'échappèrent. En vérité, je ne compris même pas les raisons de ces batailles, mais j'aurais parié que Dworkin se fût ennuyé, s'il n'était pas dérangé de temps en temps par l'énigmatique Suhuy.

Il fit aussi des allusions à certains pouvoirs, mais je ne compris pas certains des termes qu'il employait. Il évoqua par exemple les égrégores. J'avais une peine folle à suivre le fil de ses discours, et je ne crois pas que je fus même capable de retenir la moitié des choses qu'il me raconta. Quant à ses théories, elles m'échappèrent du début à la fin.

Enfin, Dworkin m'apprit qu'une armée du Chaos se dirigeait actuellement vers Ambre, dirigée par un certain Thanhor, chef de la maison des Nécromants. Et Ambre était déjà au courant, m'assura-t-il. Ha ! ?

Brusquement, Dworkin interrompit notre entretien, car il avait des invités dont il devait s'occuper. Et il me somma de partir. « Immédiatement ! » exigea-t-il. J'aurais bien aimé poursuivre cette discussion, même si mon esprit commençait à fumer. En effet, le flot de ses paroles était presque intarissable et, je pouvais m'estimer heureux lorsque j'obtenais une réponse compréhensible et précise.

Lorsque je lui demandai comment sortir d'ici, il sortit d'une poche un jeu de cartes et m'en jeta une. C'était évidemment un Atout. On y voyait une forteresse massive : le Donjon des Quatre-Mondes, me dit-il. Mais il ne m'avait pas compris... Je désirai sortir par la porte, car je désirais voir les Cours du Chaos. Il m'indiqua qu'elle se situait deux étages

plus haut. Je le quittai en le remerciant et je lui promis de revenir s'il le souhaitait.

Je gravis un escalier en colimaçon et débouchai sur une gigantesque bibliothèque à l'architecture démente. Je supposais qu'elle devait s'étendre sur plusieurs mondes. Je mémorisai le lieu, espérant pouvoir y revenir. Et Barbara allait saliver d'envie.

Je continuai mon ascension et arrivai dans une zone administrative, terrassée par un laxisme évident. À quoi pouvait servir une administration ici ? Je parvins finalement dans le grand hall d'entrée et sortis.

Je découvris que j'étais au milieu d'un îlot de réalité au milieu d'un monde en perpétuel changement. La proximité du Chaos modifiait la structure du monde. Des montagnes se formaient au loin ; le ciel éclatait en de multiples couleurs ; la végétation poussait, mourait, se métamorphosait... Déroutant, car l'œil ne trouvait guère de points de repère. Je m'avançai au milieu de ce monde mouvant. Je sentis le sol se transformer sous mes pieds, mais après quelques secondes, je parvins à maintenir mon équilibre tout en avançant. J'avançais au hasard en prenant garde de ne pas tomber dans des gouffres. J'évitais les lieux qui me semblaient dangereux et les créatures mystérieuses. Je désirais vivement voir le bout du monde, l'Abyesse, ainsi que le siège des Cours. C'était une occasion trop belle de pour la laisser passer.

Je marchais depuis plusieurs heures sans notion de l'endroit où j'étais réellement. Je crus entendre indistinctement un gigantesque orage, mais n'y prêtai pas attention, car il semblait très loin d'ici.

Enfin, j'aperçus une zone fixe. C'était une immense bâtisse, semblable à la maison des Barimen, et différente en raison de sa structure désordonnée, basée sur un quelconque motif abstrait. Dans les jardins, jouaient une demi-douzaine d'enfants. Aucun garde visible... J'avançai sur l'allée qui menait à l'entrée principale, enfin heureux de pouvoir assurer mes pas sur un sol fixe. Je frappai à la porte d'une matière couleur bronze-rougeâtre. C'était peut-être risqué, mais pourquoi pas ?

La porte s'ouvrit dévoilant un démon caparaçonné, qui me dépassait d'un bon mètre. Sa queue osseuse battait follement l'air derrière lui. Il me demanda ce que je désirais. Initialement surpris par le gigantisme de la créature, je recouvris rapidement mon sang-froid. Affirmant m'être perdu, je lui demandai le chemin vers l'Abyesse. Il me répondit poliment, mais je ne saisis absolument pas ce qu'il m'expliqua, car il utilisait des points de repère dont j'ignorais tout. J'étais à la maison des Granakis. Malheureusement, aucun guide n'était disponible ici. Je le quittai en le remerciant et je m'enfonçai au hasard dans ce monde en mouvement constant. Après plusieurs heures de recherche

hasardeuse, je ne trouvais aucun indice du chemin à suivre.

J'escomptai rejoindre Barbara par Atout, mais elle ne répondit pas. Peut-être traversait-elle une Marelle ? Je souris à cette pensée. Une sacrée fille !

Je sortis alors l'Atout d'Aldéric et l'appelai. Le contact s'établit très lentement et je dus faire un grand effort de concentration pour y parvenir. Alors, je vis se dessiner lentement sa silhouette, mais le décor était étrange. Il était presque inconscient au cœur d'un maelström d'objets tourbillonnants. Il me tendit la main lentement, comme étourdi. Je l'amenai à moi et il s'affala à terre, sonné. Je lui laissai le temps de reprendre ses esprits.

Curieusement, il ne parut pas trop surpris de me trouver ici. Était-il donc déjà venu ? Son expression était indéchiffrable, comme à l'accoutumée. Pourtant, ce paysage devait être assez déroutant pour qui n'y était pas habitué. J'en avais fait l'expérience quelques heures plus tôt.

Aldéric m'expliqua qu'il avait été happé par une tempête d'Ombre, qui aurait débuté à Ambre même ! Il était au château lorsqu'il avait vu un orage au loin. Pris d'un mauvais pressentiment, il avait fui dans les Ombres, mais la tempête l'avait rattrapé et, happé, il avait presque perdu connaissance. Y a-t-il eu une tempête ici ? demanda-t-il. Peut-être avais-je entendu au loin un orage mais, ici, les sons étaient aussi étranges que le paysage.

Mon cousin fut peu loquace sur les raisons de son retour à Ambre, d'où il était toujours exilé. Il avait pu retrouver son père, qui l'avait éclairé sur une personne – dont il préféra taire le nom. Comme j'insistai, il avoua que cela avait un rapport avec Morgane, qui avait traversé la Marelle de Tir-na Nog'th dernièrement. Hektor, peut-être ? Il avait aussi essayé de me contacter, mais il avait échoué.

Lorsqu'il me demanda ce que je faisais aux Cours – cela devait le troubler – je lui répondis simplement que j'avais rendu visite à notre ancêtre Dworkin et que je cherchais à voir la Grande Abîme.

Il me vint à l'esprit que Dworkin s'était peut-être trompé en me disant qu'Ambre était informée qu'une armée se dirigeait vers elle. Je prévins alors Aldéric.

C'était effectivement une nouvelle.

Nous contactâmes ensemble Bénédict et il nous ramena dans la salle du trône du château. J'y vis divers princes, des visages inquiets ou circonspects. Il y avait là Martin, Bénédict, Caine, Julian, Gérard, Llewella, Flora, Fiona, Corwin, Merlin, Théobald, Mauris, Hektor, Luke, Random, Vialle, Lionel et Doriel... Un tiers du palais s'était effondré et la cité avait subi de nombreux dommages. Une tempête d'Ombre avait ravagé Ambre et la Marelle était brisée ! racontait-on. Ciel ! Que signifiait tout ceci ?

Bénédict était déjà informé de l'armée du Chaos

marchant sur Ambre, et heureusement, celle-ci avait été décimée, balayée par le cataclysme.

Lionel posait des questions à tout le monde sur les événements, mais personne ne fournit d'explication.

Je décidai de joindre Barbara. Peut-être avait-elle eu des problèmes à cause du cataclysme ? Je me concentra. Soudain, un éclair blanc m'éblouit. L'Atout prit feu dans mes mains. Je le lâchai vivement. Il tomba et je vis la carte se racornir et se noircir. Il était détruit. Je ne comprenais pas la nature du phénomène. Qu'advenait-il de Barbara ?

Une vague de murmure, suivi d'un bref silence, parcourut l'assemblée. Les portes s'étaient ouvertes et un albinos de très faible carrure – cheveux de laid, yeux rouges, peau d'une pâleur mortelle – était entré. C'était Osric, vêtu d'un costume d'escrimeur, qui revenait après des siècles d'absence. Il déclara juste qu'Héliopolis était brisée en deux. Ce qui ne signifiait rien pour beaucoup, et ceux qui savaient se turent.

Mais nous n'eûmes pas le temps de nous montrer inquisiteur. Car Eric, pourtant déclaré mort, fit aussi son entrée. De part son charisme impressionnant, il fit forte impression, donnant le sentiment qu'il était né pour régner. Un homme ne tarda pas à suivre. Il était blond, vêtu de jaune et noir, avec pour symbole une croix. C'était Godfrey, un autre fils de Bénédict, appris-je. Aldéric alla aussitôt à sa rencontre.

La tension était presque perceptible dans la salle, et des groupes commencèrent à se former.

On me contacta par Atout. C'était un inconnu, et ma surprise fut grande. Un bel homme, aux longs cheveux blonds, habillé d'une chemise or et d'un pantalon noir, arborant le symbole de l'As de Pique... Je fus très inquisiteur. Il se présenta comme le fils d'Osric et déclara s'appeler Siegfried... J'avais une étrange sensation de déjà vu envers ce nouveau cousin, comme si j'avais déjà senti sa présence. Comment me connaissait-il ? Que me voulait-il ?

Il désirait que je demande au roi s'il avait l'autorisation de se présenter, car il était en froid avec lui. J'allai poser la question à Random, qui sembla surpris et acquiesça. Je tendis la main et amenai mon cousin. Sa venue provoqua de l'émoi et de curieuses réactions. En effet, de nombreux princes eurent un regard glacial, voire ostensiblement hostile, envers cet homme. Avant qu'il ne partît rejoindre son père, je demandai à lui parler dès que nous en aurions l'occasion.

J'appris auprès de Random que l'attitude étrange des princes à son égard avaient pour cause son refus de prêter allégeance à Ambre et au roi. Curieux... Cela suffisait-il pour susciter tant de haine ? Pourquoi ce personnage possédait-il un Atout à mon effigie ? Pourquoi m'avoir appelé pour venir ? Bon sang ! L'avoir amené ici avait-il jeté la suspicion sur moi ? Je n'avais pas la moindre idée de ce que tout ceci pouvait bien occulter.

Les groupes s'étaient formés. Je me tenais à côté de Llewella. Eric – que son fils avait rejoint dès son arrivée – affirma ses prétentions en clamant : « Je vois qu'il y a un trône vacant. » Et Random avait aussitôt répliqué : « Dommage que la Licorne ne soit pas avec nous. »

Je tentai à nouveau de contacter Barbara, mais, cette fois, avec son croquis, celui qui m'avait servi lorsqu'elle était en Arden. Le contact provoqua de nouveau un éclair lumineux et la carte s'enflamma. J'entendis un rire sardonique fuser. J'ignorai qui riait et je lâchai un juron mentalement.

Dans la salle, sept groupes s'étaient constitués. Cela ne présageait rien de bon pour l'avenir, songeai-je. Osric, Bénédicte, Siegfried, Godfrey et Aldéric se tenaient près des portes. Devant la cheminée, je remarquai Bleys. Fiona était à son côté et fusillait Osric du regard. À côté du trône, le couple royal, Martin, Llewella et moi-même. Au milieu de la salle, Julian, Gérard, Caine, Doriel, Théobald et Sara. Restaient trois groupes isolés : Corwin, Merlin et Mauris ; Eric, seul avec son fils ; les deux fils de Brand, Luke et Hektor.

L'atmosphère était de plus en plus pesante. Éric, souriant, paraissait très heureux. Random montrait des signes flagrants de nervosité. Bénédicte conservait un calme absolu et son frère Osric semblait complètement désintéressé.

Après maints conciliabules, les fils de Brand se rendirent près de la cheminée. Le groupe de Corwin alla rejoindre les descendants de Cymnéa, dont je m'étais exclu. Enfin, Éric et Lionel rejoignirent les fils de Rilga.

Mauris se dirigea vers nous et eut un entretien en privé avec Llewella. Encore un fils adoptif ? Puis il alla rejoindre Merlin.

Les portes s'ouvrirent brusquement. Alors apparut l'homme qui avait autrefois causé tant de soucis : Brand. Et Deirdre le suivait. Hektor et Luke allèrent aussitôt à leur rencontre. Brand lâcha une remarque à Lionel qui fit sensation : « Votre serviteur n'est pas là ? J'espère qu'il a rapporté le Joyau. » Mon cousin répondit qu'il avait disparu dans la tempête. Cela ne manqua pas de faire reprendre les conversations.

Peu après, Finndo apparut à son tour. Ô surprise, il avait recouvré tout son charisme et son apparence habituelle. Il se joignit aussitôt au groupe de Bénédicte et d'Osric. Morgane l'accompagnait, vêtue de noir et arborant de nombreux bijoux. Elle était suivie d'une femme habillée des mêmes couleurs, sa mère Sand. Un homme, habillé de brun et noir, les suivait. C'était Delwin, son frère. Il se rendit près de la cheminée. Quant à Morgane et Sand, elles se joignirent à notre groupe.

Je trouvai troublant que des personnes de diverses factions arrivassent fréquemment ensemble pour ensuite se séparer. Je notai aussi que tous les

jeunes princes s'étaient placés aux côtés de leur parent, sauf Mauris, le fils de Bleys, et moi-même.

Brand fit des plaisanteries, se raillant de tout ce monde, qui patientait sans raison. Je ne pouvais que l'approuver.

Quelques minutes plus tard, l'ancien roi, vêtu d'or et de vert, entra. Obéron, au regard sévère, avec son antique barbe soignée, aux cheveux parsemés de fils d'argent, à la prestance indéniable. Il portait le Joyau du Jugement. Il marcha vers le trône d'un pas assuré et se retourna, nous scrutant chacun tour à tour. Son regard se figea alors sur Mauris, puis il vint lui tendre le Joyau et lui ordonna de réparer la Marelle. Et il alla prendre sa place, sur le trône.

Je n'étais pas mécontent que le vieux roi fût de retour, même si sa résurrection était troublante ; il avait donc recouvré la mémoire ! Voilà, jugeai-je, qui mettrait sans doute un terme à de nombreux complots contre le trône. Obéron était d'une autre pointure que Random. Il ne ferait sans doute pas les mêmes erreurs que par le passé et aurait très probablement plus de répondant que Random face aux troubles présents. Je ne sous-estimais pas Random, mais chacun savait qu'Obéron maîtrisait de nombreux pouvoirs obscurs et disposait d'une plus grande autorité sur toute chose. En ces temps si troublés, son retour était probablement le signe d'un retour au calme. Je me trompai. C'était en vérité le début de la fin.

Après que le patriarche eut demandé à toute la famille d'être présente lors du dîner, les formations se dispersèrent.

Je suivis Siegfried. Nous nous installâmes dans un des nombreux salons du château. Pendant que nous discussions, il jouait ostensiblement avec un jeu d'Atouts, dont le verso était noir bordé d'or, avec en son milieu le symbole du pique. Je crus que, durant notre entretien, il avait contacté quelqu'un, car il m'avait semblé qu'il s'était concentré sur une carte pendant un instant. Soyons prudent, pensai-je. Je n'étais pas en terrain favorable.

Siegfried me déclara qu'il me connaissait par mon père, Finndo, qui lui avait demandé un service me concernant. Et il me déclara négligemment qu'il était celui qui m'avait enfermé dans cette oubliette ! Cela n'avait rien de personnel, m'assura-t-il. Il s'agissait juste d'un contrat, contrat qu'il avait passé avec mon père ! Quant au pourquoi, pas de réponse. Tonnerre ! Je n'aimais pas sa prétention et son assurance. Pourquoi m'avouait-il tout cela ? Il semblait se croire au-dessus de toute impunité. Il m'expliqua qu'il désirait couper le cordon ombilical qui le liait avec mon père. Finndo lui avait dispensé un savoir et du pouvoir en échange de ses services. Mais il souhaitait désormais recouvrer sa liberté... car mon père ne pouvait plus lui être utile. Quant à son père, Osric, il ne l'avait jamais vu avant aujourd'hui, prétendit-il. Quand je l'interrogeais sur ses motivations, Siegfried déclara ne vouloir que la

paix et le pouvoir, ce qui me parut contradictoire. Il recherchait de nouvelles alliances puissantes, car Finndo ne pouvait plus rien lui apporter. Je le trouvais bien loquace et j'en ignorai la raison. Que croire là-dedans ? Pourquoi me parlait-il si ouvertement ? Bon sang ! Me proposait-il une alliance ? Peu m'importait... En analysant mes sentiments à son égard, j'eus tôt fait de m'apercevoir que je ne l'aimais pas. Je le détestais même, compris-je après l'avoir quitté. Ce ton détaché et supérieur, cette arrogance et cette façon d'être si sûr de soi... je préférais l'oublier pour l'instant.

Je dirigeai mes pas vers mes appartements lorsque je reçus un appel de Barbara. Elle se tenait dans une pièce obscure et me demanda de venir jusqu'à elle. Je refusai, malgré son insistance, car je n'avais pas le temps. Je lui expliquai simplement et brièvement la situation nouvelle avant de la laisser. En effet, cela faisait plusieurs fois que je reportais le moment où je devais explorer de nouveau mon passé. Les événements se précipitaient et je préférais tenter de me remémorer mes souvenirs avant qu'il ne fût trop tard. Finndo avait recouvré sa puissance. Me tiendrait-il rancœur de ne pas l'avoir aidé ?

Dans la relative tranquillité de mes appartements, je sortis mon propre Atout et plongeai dans mon passé... Cette fois, je m'efforçai de remonter le plus loin que je pus. J'eus alors des visions fugitives de mon enfance. Alors que je ne savais même pas encore marcher, des troubles s'étaient produits, ce fut une période de révolutions, de changements et de nombreux déplacements. Plus tard, au palais d'Aknaajahan, c'était la guerre, et il y eut un changement de pouvoir, des luttes que je ne comprenais pas. Ces réminiscences demeuraient trop floues. Impossible d'en savoir plus.

Je contactai Barbara et elle m'amena à elle. Elle se trouvait dans des anciens appartements sans portes ni fenêtres. Barbara les avait fouillés de fond en comble. Elle avait même démonté les meubles. C'était le genre d'exagération dont ma cousine était coutumière.

Mais, je n'eus pas le temps d'en faire la remarque, car, à peine arrivé, je sentis une présence cherchant à me contacter. C'était Aldéric. Il n'avait pas d'Atout en main. Ainsi utilisait-il de nouveau cette curieuse méthode dont j'avais entendu parlé, un procédé utilisant la Marelle, je crois.

Mon cousin se montra très étrange, soucieux et délibérément fermé. Il m'affirma avoir des informations importantes à propos de Finndo, Fenris et Morgane, mais ne voulut pas en dire mot. Il prétendit que tout ceci était trop « personnel » à son goût. Il me demanda si je connaissais l'identité de la mère de Morgane sur un ton très étrange. On aurait dit qu'il me posait la question pour savoir si je le savais. Un test en quelque sorte, pour jauger mes

connaissances. J'hésitai et affirmai « oui » sans en dire plus, puis j'ajoutai « Sand » devant son air indécis. Je lui affirmai de nouveau la nécessité d'avoir une discussion plus poussée quand on en aurait le temps et il me laissa.

Pourquoi m'avait-il affirmé avoir des informations, si c'était pour ne rien en dire ? Sand l'intéressait vivement, ce qui pouvait laisser supposer qu'elle était l'appui de Morgane dans l'affaire Fenris. Son attitude tendait à me faire croire qu'il me croyait étroitement mêlé à tout ceci. En effet, son regard en avait dit long ! Je jugeai qu'il avait cherché à lire dans mon esprit pour savoir si j'étais fiable. Il me suspectait de quelque chose, c'était certain, mais de quoi ? D'être mêlé à ses soucis ?

Je reportai mon attention sur ma cousine, visiblement fatiguée. Je remarquai qu'elle avait perdu un pied et bandé le moignon restant... Je lui racontai les derniers événements survenus, la brisure de la Marelle, le retour d'Obéron, ressuscité par Dworkin, ce qu'il ignorait sans doute, ajoutai-je.

Barbara m'expliqua que nous étions justement dans les anciens appartements de Dworkin. Elle désirait que j'en fasse un Atout. Je n'en voyais pas l'utilité puisque les lieux avaient été visiblement désertés depuis longtemps. Elle me rétorqua que j'avais tort. Elle escomptait y faire des découvertes importantes. Mais mon voyage aux Cours du Chaos était potentiellement tellement plus intéressant.

Ma cousine me raconta qu'elle avait traversé la Marelle, non sans difficulté. En effet, elle y avait perdu son pied, en le posant là où il ne fallait pas. Puis, au fur et à mesure de sa progression, elle s'était finalement retrouvée dans une Marelle tridimensionnelle, au centre de laquelle elle avait été mutée en Dworkin et téléportée en Ombre, où des hommes l'avaient attaquée. Par chance, elle avait pu s'enfuir en dessinant un Atout dans le sol, alors qu'elle ne savait même pas les faire. C'est pourquoi elle croyait s'être vraiment transformée momentanément en Dworkin ! Rien que cela ! Sacrée Barbara ! Elle espérait ne pas être responsable de la destruction d'Ambre et de la tempête. Selon elle, il était probable que la Marelle avait été endommagée avant son passage. Ou bien elle voulait s'en convaincre et moi avec...

Elle me demanda alors de l'emmener chez Dworkin. Je lui répondis que ce n'était pas le moment. Il organisait des festivités et m'avait fait partir d'une manière lapidaire.

Ma cousine, qui se complaisait visiblement à merveille dans son rôle d'égérie, insista vivement pour que je réalise un Atout de cette pièce afin qu'on pût y revenir plus tard. Je n'avais pas véritablement le temps de m'y consacrer. Cependant, je pris une photographie mentale des lieux afin de m'en souvenir plus tard. Et j'intimai Barbara de revenir avec moi au palais, mais elle préféra rester ici pour

poursuivre ses investigations. En effet, elle avait peur de ne plus pouvoir revenir, alors que je le pourrais plus tard, profitant seul de sa découverte !

Elle désirait de surcroît que je lui prête l'Atout de Dworkin et de Julian. En effet, elle escomptait les espionner, espérant parvenir à lire dans leur esprit ! Je refusai catégoriquement. Si Aldéric avait déjà été capable de percevoir mon espionnage une fois, Julian le sentirait sûrement et Dworkin sans aucun problème. Comme j'étais persuadé qu'il existait un lien entre la carte et son créateur, il n'était pas question que j'autorise Barbara à tenter ses expériences avec mes cartes. Cette érudite ne reculait vraiment devant rien pour apprendre et toujours apprendre. Elle avait, comme toujours, des expériences à faire. Ce qu'elle cherchait précisément, je l'ignorais et j'avais renoncé à le savoir, sans même m'en rendre compte.

Je pris l'Atout de mes appartements et laissai Barbara à ses fouilles. Je trouvai Aldéric dans la salle du trône, en grande conversation avec Lionel. Mon cousin n'avait pas de temps à me consacrer, car le dîner allait bientôt être servi. Il m'avertit cependant que les princes de la seconde génération allaient se livrer bataille. Ainsi en avait-il été décidé par le roi. Et les plus forts, les survivants, hériteraient d'un plus grand statut et de responsabilités. Cette bataille entre les jeunes avait un nom : l'Arène.

Je vis aussi Siegfried qui me fit clairement comprendre qu'après s'être occupé de quelques autres cousins, il prendrait un soin tout particulier à mon égard. Il attendrait le dernier moment, affirmait-il, car il désirait s'occuper de moi pour la fin. Puis il nous laissa.

Cet avertissement et la frénésie des événements à venir me troublèrent. Quelques instants plus tard, je reçus un appel par Atout. C'était Julian. De qui tenait-il mon Atout ? Il désirait que je contacte sa fille, afin que je l'avertisse d'être prudente, car les jeunes princes allaient s'affronter... Il voulait aussi que je la ramène pour le prochain repas. Je lui assurai que je l'avertirais et il me laissa.

Cet appel était des plus étranges. Julian n'avait pas la réputation de savoir faire les Atouts – mais pouvait-on savoir réellement ? Je pensais qu'il tenait cette carte de Fiona, dont il semblait être très proche. N'avait-il pas même quitté la salle du trône avec elle à son bras, le jour où il avait été nommé régent ? Pourquoi m'avoir appelé, moi au lieu de sa fille ? Il aurait très bien pu se procurer un Atout d'elle... Bizarre. Logiquement, s'il m'avait appelé, c'est qu'il comptait sur moi pour avertir sa fille. Donc... Soit c'était un test visant à éprouver ma fidélité envers elle ou Ambre, car j'étais un rejeton descendant de Cymnéa, dont la famille était si peu appréciée ces derniers temps, et Barbara était déjà au courant... Soit il ne s'entendait pas très bien avec sa fille et comptait sur moi pour l'avertir, car il savait que j'entretenais plutôt de bons rapports avec elle et me

faisait confiance, ce que je ne parvenais pas à croire. Soit il me manquait un élément... Ma première supposition me paraissant tout à fait acceptable, je l'adoptai à défaut de plus amples renseignements.

Quelle que fût la solution, je l'aurais de toute façon avertie, test ou pas. Je l'appelai donc, lui communiquai le message de son père et la fis venir. Barbara ne pouvait pas marcher. Je la soutins et l'installai sur une chaise. J'en profitai pour récupérer l'Atout à mon effigie, car je ne souhaitais pas qu'elle réitérât ses expériences sur moi. Telle que je la connaissais, elle n'était pas de ce genre de personnes qui abandonnent facilement une idée, même avec un pied en moins.

Ce qui m'inquiétait dans le conflit à venir, c'était l'emploi du terme « Arène », comme si nous devions nous battre jusqu'à la mort sous le regard des spectateurs – les aînés. Cela signifiait donc qu'ils n'interviendraient sûrement pas, du moins pas ouvertement.

La nuit tombait et l'heure du repas était proche. Nous y allâmes ensemble. À mon plus grand déplaisir, les places de chacun avaient déjà été assignées et je me retrouvai coincé entre Finndo et Siegfried ! Bon sang ! En face de moi, Barbara, Julian, Lionel et Eric. À la droite de Finndo, Aldéric au côté de Bénédicte et Siegfried à la droite d'Osric, son père. Je décidai d'observer le plus grand silence et de me cantonner au contenu de mon assiette, même si tout cela m'avait coupé l'appétit. Quand débutteraient les hostilités ?

Obéron fit un petit discours et demanda des idées à chacun pour la rénovation du palais... Flora et quelques-uns firent des propositions. Quant à moi, je préférais me taire. Siegfried fit une remarque idiote sur mon manque d'appétit et je lui lâchai une réponse lapidaire. Je me demandai si Obéron avait sciemment voulu que les fils « rebelles » tels que moi soient remis à leur place ou simplement si les serviteurs avaient placé les couverts dans cet ordre par protocole. D'ailleurs, il était tout à fait étrange que l'on fût plus sûr de mon ascendance que moi-même. Le repas fut plutôt long et ennuyeux. Finalement, je me mis à parler d'architecture à Siegfried, escomptant l'ennuyer le plus possible. Quant à Finndo, j'avais décidé de l'ignorer et il fit de même.

Je crois que c'est durant ce dîner que je commençais réellement à considérer Finndo comme mon père. Cependant, je ne pouvais me résoudre à l'appeler ainsi. « Père... » cela sonnait d'une manière étrange lorsque je pensais à lui. De toute façon, je ne ressentais rien à son égard. Je ne me sentais nullement redevable envers lui et c'était bien sûr réciproque. Bien sûr, il ne fit aucun commentaire qui put souligner notre parenté. Rien à propos de ma mère ou du monde d'où je venais. Pas la moindre allusion. Strictement rien.

Seul point d'intérêt notable de ce dîner : Julian faisant des allusions à Finndo à propos de chasse aux loups. Car des loups rodaient en Arden. Julian avait dû les « mater » et s'en servir après. Pour chasser ? Je n'avais pas saisi toute la conversation, mais elle m'inquiétait. Toujours ces histoires de loups.

Le dîner se termina enfin. J'étais soulagé de pouvoir quitter la table. Barbara accompagna Julian dans ses appartements.

Je désirai avoir une conversation sérieuse avec Aldéric, mais je ne le trouvais pas après le dîner. Je croisai Lionel qui désirait le voir lui aussi. Je n'avais pas confiance en lui, aussi le laissai-je, et j'allais m'enfermer chez moi.

Je tentai de contacter mon cousin par Atout, mais il ne souhaitait visiblement pas être joint. J'insistai. Il se trouvait dans les jardins du palais, mais il ne voulut pas me faire venir. Il me donna rendez-vous pour plus tard. Je le laissai. Que pouvait-il bien manigancer dans les jardins ? Je tentai de l'espionner... Il conversait avec Hektor, le fils de Brand. Quelqu'un frappa à la porte, mais je ne répondis pas. J'espérai que ce n'était pas Doriël, car il était susceptible de la défoncer une fois de plus. Aldéric et Hektor tinrent des propos dont la discrétion me les rendirent aussitôt suspects... Ils parlaient de quelque chose – mais j'ignorai de quoi – dont une tierce personne aurait parlé à Aldéric. Hektor demanda l'avis de son interlocuteur à ce sujet, qui répondit qu'il était tout à fait d'accord. Les deux compères désiraient affirmer leur puissance. Sans doute pour triompher dans l'Arène, estimai-je. Hektor déclara être sous l'allégeance de Brand. Le contact se brouilla alors et il me fut impossible de continuer mes indiscrétions. Voilà de quoi entretenir une bonne paranoïa... Il me faudrait rapidement accroître ma capacité d'utilisation des Atouts, songei-je.

Aldéric devenait de moins en moins fréquentable à mon goût, mais il détenait des informations capitales sur Finndo, Fenris et Morgane. J'en étais certain. Je me demandai si sa discussion avec Hektor avait porté sur Finndo ? Sans doute... Aldéric avait peut-être finalement passé un pacte, volontaire cette fois, avec mon père, ou escomptait le faire. Mais quel était le rapport avec Hektor ? Leur discussion était bien trop sibylline pour tirer des conclusions certaines hormis que ces précautions de langage prouvaient son caractère secret et invouable.

Après mes méditations à ce sujet, allongé sur le lit, je pris l'Atout d'Aldéric et le contactai. Il discutait avec Lionel dans le couloir proche de mes quartiers. Je sortis et déclarai à Aldéric qu'il était plus que temps que nous ayons une discussion. Lionel désirait de nouveau me voir et je lui répondis que je passerai bientôt lui rendre visite chez lui.

La discussion de Lionel et d'Aldéric avait porté

sur la légitimité des rois, appris-je... Bon sang ! Eric tenterait-il vraiment d'accéder au trône d'Ambre alors qu'Obéron était revenu ?

Aldéric m'apprit que les jardins étaient entretenus par Hektor. Quant à Morgane, elle s'opposait vraisemblablement à Finndo, car on lui avait demandé de récupérer le fameux coffret – qui renfermait Fenris. En effet, selon lui, elle devait récupérer et utiliser Fenris pour le compte d'un tiers. Cela confirmerait donc les dires de Dworkin, pensai-je, car Sand, la mère de Morgane, s'était déjà opposée à Finndo. Existait-il un lien entre Fenris et les Aiguilliers ?

Aldéric voulut en savoir plus avant de poursuivre. Il désirait réitérer l'expérience avec l'Atout à son effigie pour replonger dans le passé. Je lui prêtai donc celui-ci et il se concentra dessus. Cette fois-ci, je ne laissai pas passer une pareille occasion. Je savais que mon cousin me cacherait sans doute l'étrange teneur du « pacte » avec Finndo et je me sentais très concerné par les agissements de mon père. Par ailleurs, connaissait-il Siegfried ? Je reculai de quelques pas afin de quitter son champ de vision, puis je pris mon second Atout à son effigie et tentai de me mettre en liaison discrète avec son esprit.

...Je courais dans l'antique forêt d'Arden, mon museau flairant une piste. Les arbres n'étaient que des silhouettes sombres et la nuit occultait tout. Mais mon flair était infailible. Dans la pâle clarté que la lune diffusait à travers le feuillage, j'aperçus un soldat d'Arden. Je courus aussi vite que je pus, me servant de mes quatre pattes, poussant des grognements. Je sautai sur lui, le lacérai et agrippai sa gorge, tandis qu'il s'affaissait en hurlant. Quand il fut mort, je poussai un hurlement. Et je poursuivis mon chemin à travers la forêt, tuant sans défaillir tous les hommes que je rencontrais avec ma gueule puissante de loup...

Je perdis le lien et tout devint flou. Aldéric prolongeait sa séance. J'attendis, prenant mon temps pour calmer ma nervosité. Quelques minutes après, il releva la tête et me rendit l'Atout.

Il me déclara qu'il n'avait pu retrouver à aucun moment de son existence la trace de Finndo ou de Fenris. Cependant, il m'avoua que les nuits des ses « absences », il avait tué des chiens et des animaux en Arden, mais pas Morgenstern, s'empressa-t-il d'ajouter.

Il avait aussi utilisé la carte de l'observatoire que je lui avais donné, puis l'avait brûlé comme promis, même s'il s'en était servi à un autre moment qu'en présence de Finndo, alors qu'il était en difficulté. Il importait peu que cela fût un mensonge ou non car de toute façon la magie de la carte s'estomperait avec le temps. Ce n'était qu'un croquis.

Aldéric, comme métamorphe, devait avoir des ennemis. J'orientai alors la discussion sur son étrange attitude lorsque je l'avais trouvé dans les couloirs du palais, agenouillé, entouré de gardes et

tenant un Atout dans chaque main. En fait, mon cousin avait été attaqué de dos par un inconnu qui avait cherché à l'étrangler. Il avait donc sorti l'Atout de Morgane pour s'échapper, puis les gardes étaient arrivés et c'est alors qu'il parvint à mettre un coup à son adversaire qui perdit son propre Atout. Ce dernier parvint cependant à s'échapper... Aldéric connaissait le personnage qui se trouvait sur cet Atout, mais ne voulut pas me dire de qui il s'agissait. Pourquoi ? Pas de réponse. Je lui fis la suggestion que s'il me montrait cet Atout, je pourrais peut-être lui dire qui l'avait créé. Il sembla trouver la proposition intéressante et il me répondit qu'il y réfléchirait.

Je le prévins enfin de se méfier de Siegfried, qui m'avait enfermé dans l'oubliette et avait été à l'origine des attaques mentales. Il ne fit aucun commentaire. Difficile de savoir ce qu'il en pensait. Mon cousin en disait souvent très peu, sans doute pour ne pas se laisser trahir par ses émotions, contrairement à ma volubile cousine Barbara. Nous nous quittâmes alors.

Pourquoi me dissimuler l'identité du personnage de l'Atout ? J'essayai d'imaginer la scène où son agresseur avait perdu son Atout, mais je ne parvenais pas à voir comment ce dernier avait pu s'échapper, avec des gardes à sa suite, s'il avait perdu sa carte. L'avait-il perdu sciemment afin d'accuser un complice fictif ou Aldéric avait-il omis quelque chose ? Il ne manquait plus que cet Atout soit à mon effigie ! Simple possibilité...

Ma confiance en mon cousin avait très vite fondu ces derniers temps. Ce nouvel élément n'arrangeait pas les choses. Aldéric était-il possédé chaque soir ? Possédait-il deux personnalités ? Perdait-il la tête ? Ou était-il pleinement conscient de ses facultés et ourdissait-il une vaste mascarade avec le soutien de Finndo ? Et pourquoi s'en prenait-il aux soldats d'Arden ? Le contrôlait-on ? N'avait-il pas dit que Morgane l'avait déjà maîtrisé grâce à la bague d'Hektor ? Et pourtant Aldéric était allé voir Hektor dans les jardins et leur propos m'avaient paru très suspects. Quel était donc le rapport Finndo-Aldéric-Morgane-Sand-Hektor ?

Je partis voir Lionel. Il m'attendait patiemment, installé dans un fauteuil. Je remarquai aussitôt la présence d'un glaive négligemment laissé sur une table basse et à portée de main. Voilà qui promettait ! Aucune importance ! C'était réciproque. Au moins Lionel avait le mérite d'être clair, pour une fois... Je portais bien sûr mon épée au côté, et je dus l'ôter pour m'asseoir. Je la posai en évidence sur mes genoux.

Donc, l'ami Lionel suspectait encore et toujours Barbara. Mais pourquoi Barbara ? Que lui voulait-il donc ? Pourquoi était-il allé la voir d'ailleurs la première fois ? Il avait entendu parlé d'elle, me dit-il ! Il m'affirma trouver très étrange son apparition après une si longue absence ! Je faillis éclater de rire !

Son père, Eric, était revenu après une absence encore plus longue, comme bien d'autres d'ailleurs, Brand par exemple, mais à ses yeux, seule Barbara était suspecte de tout ! Il se moquait vraiment de moi. Toujours aussi évasif, toujours à la quête d'informations au sujet de ma cousine, il me paraissait évident qu'il tournait autour du véritable problème et que Barbara l'intéressait pour une autre raison que ses déboires devant ses appartements. Il n'était pas idiot et me cachait évidemment ses véritables motivations. Il ne voulut pas me révéler non plus les raisons de son retour en Ambre à une période si troublée. Logique, avec toutes les machinations et complots qui devaient se tramer en coulisse...

Nous avions un dialogue de sourd. Il ne voulait rien dire et moi non plus ! Je connaissais Barbara depuis pas mal de temps et je n'allais certainement pas dire ce que je savais d'elle au premier venu ! Je commençais à perdre patience... Lionel m'avait fait venir et maintenant il désirait que je lui pose des questions ! En échange de mes réponses sur ma cousine ! Je ne voyais vraiment pas quoi lui demander sans m'impliquer ou sans le mettre sur une piste douteuse. De toute façon, je n'avais pas envie de lui révéler quoi que ce soit, ce que je lui déclarai sans détour afin qu'il le comprît bien. Comment faire confiance à un fils d'Eric qui avait ouvertement déclaré vouloir le trône ? C'était l'impasse pour nous deux. Mieux valait que je parte, ce que je ne tardai pas à faire.

Aldéric lui avait-il parlé d'elle ? L'avait-il conseillé d'aller me trouver puisque, à ses yeux, nous devions être assez liés. Il savait qu'elle possédait un Atout à mon effigie, par exemple.

La journée avait été longue et riche en événements depuis ma traversée de la Marelle de Rebma, ce matin. J'étais fatigué. Je pris l'Atout de Rebma et m'y téléportai. Je vis Llewella avant d'aller me coucher. Etrangement, elle ne me fit aucune réflexion au sujet de la guerre que les jeunes princes allaient se livrer. J'avais oublié d'aller voir Bénédicte pour lui demander de plus amples renseignements sur Fenris mais, désormais, j'étais moins tenté, notamment à cause son fils Aldéric. Et je n'oubliais pas que le frère de mon présumé père s'était joint à lui lors du rassemblement de la famille.

Je m'allongeai et je somnolais rapidement dans un profond sommeil, impatient de faire mon premier voyage dans les Ombres.

RANDOM 2730 : L'ARÈNE



près les usages habituels du matin, je sus ce qu'il me fallait faire. Les hostilités ne tarderaient sans doute pas à se déclencher et Siegfried était peut-être déjà passé à l'action. Seule Barbara m'inspirait confiance malgré ses étranges actions, et malgré mon ignorance de ses manigances avec son père.

Je la contactai, après avoir dû insister quelque peu. Elle voyageait à travers les Ombres. Elle ne voulut pas m'amener jusqu'à elle, car elle devait d'abord se procurer en Ombre une prothèse ou un pied cybernétique.

J'avais presque oublié son invalidité. Je lui demandai d'accepter mes appels d'Atout pour le cas où j'aurais des problèmes au Donjon des Quatre-Mondes, ce qu'elle accepta si, en retour, je lui contai ultérieurement ce que j'y découvrirais. Je le lui assurai et la laissai reprendre ses pérégrinations.

Je me rendis à Ternam en réalisant un croquis d'Atout. Cette Ombre avait été ravagée, sans doute par le cataclysme qui avait traversé les Ombres après la brisure de la Marelle. La ville n'était plus qu'un gigantesque champ de ruines. Je m'éloignai et me rendis vers mon ancienne demeure, éboulée elle aussi. J'y cachai deux des trois jeux d'Atouts que je possédais, plus les cartes de Dworkin. Je ne désirais pas devoir en refaire si je les perdais tous au Donjon des Quatre-Mondes, dont j'ignorais tout.

Je pris l'Atout de ce lieu au nom si étrange. J'apparus à la lisière de la forêt bordant la forteresse. Des multiples gens allaient et venaient sans que les gardes y portassent une quelconque attention. Ces gens étaient visiblement de toutes classes et l'entrée était accessible à tous. Néanmoins, avec mes vêtements, je risquais de ne pas passer inaperçu. C'est pourquoi je me rendis d'abord à la plus proche cité pour adopter une tenue locale.

Sur la route pavée menant à la bâtisse, je me renseignai auprès des voyageurs. J'étais à Kashfa – une Ombre appartenant au Cercle d'Or – dirigée par Luke, un des fils de Brand. Une légende courait dans la région : celui qui se baignerait dans la fontaine au coeur de la forteresse, acquerrait l'immortalité ainsi que quelques puissants pouvoirs. Cependant, on racontait que les personnes qui tentaient l'épreuve n'en revenaient jamais. Le roi n'autorisait que très peu de personnes à tenter l'expérience, et uniquement des gens très riches, capables de payer une taxe élevée. Quelles pratiques pouvaient donc se dérouler au sein de ces murs ? Des sacrifices ? Ce lieu devait avoir une quelconque importance si Dworkin en possédait un Atout. Me l'avait-il donné à dessein ou sa folie seule avait-elle guidé ce geste ? Peut-être un peu des deux.

Lorsque je parvins devant la grande porte des murailles, les gardes m'observèrent sans dire mot ni m'arrêter. L'intérieur était très animé. Des marchands, derrière leurs étalages, hélaien les passants ; des paysans marchandaien leur production et des maîtres artisans surveillaient d'un oeil attentif leurs apprentis. Il régnait là les mêmes activités que celles d'une place de marché de petite bourgade. Quelques jeunes garçons guidaient les voyageurs en leur faisant visiter les lieux. Il était évident que cette construction était bien plus ancienne et très différente que tout ce que j'avais pu

apercevoir jusqu'à présent dans la ville où je m'étais vêtu.

Au milieu de cette cohue, siégeait l'immense donjon, ceint d'un profond fossé étroitement surveillé. Impossible d'y pénétrer autrement que par la porte dont le pont-levis était relevé pour l'instant.

Je n'avais pas l'intention de tenter une incursion risquée, d'autant plus que Dworkin ne m'avait pas dit ce que j'y trouverais. J'attendrais donc de le questionner à ce sujet. Je repartis dans la proche forêt.

Je contactai Barbara par Atout et elle m'amena à elle. On lui avait greffée une prothèse sophistiquée dans une Ombre à la technologie avancée. Déjà ? Bon sang ! Il ne s'était écoulé que quelques heures et elle avait déjà été opérée ! Elle semblait en meilleure forme, ce qui me fit plaisir.

Après lui avoir raconté, comme promis, mes bien maigres découvertes, elle eut la gentillesse d'accepter de me faire voyager en Ombre et de m'apprendre à utiliser la Marelle. Je savais qu'il valait mieux suivre une personne expérimentée pour mon premier voyage, car les Ombres recèlent des dangers et des obstacles qu'il faut savoir reconnaître.

Je sentais le pouvoir de Barbara agir sur notre chemin. Je trouvais cela formidable et magnifique. Une infinité de mondes, de possibilités, de créatures m'étaient désormais accessibles...

Puis, je m'efforçai la convaincre de se montrer prudente avec Aldéric. Elle acquiesça sans conviction, même si elle s'était toujours méfiée de lui. Comme j'insistai avec force, elle comprit que je savais de quoi je parlais. J'aurais peut-être dû la mettre au courant du pourquoi de la chose, mais n'étant pas sûr qu'Aldéric contrôlait ses actes, je lui accordais le bénéfice du doute. Je lui parlai aussi de l'attitude étrange de Lionel et de son intérêt insistant pour elle, mais elle en ignorait la raison. Cela ne semblait guère l'intéresser.

Pour finir, elle me fit une proposition d'alliance pour traverser ensemble ces temps difficiles. Cela me fit penser à Siegfried. Je le revoyais m'avouer être à l'origine de mon emprisonnement... Ah ! Le souvenir que j'avais de lui me m'était guère plaisant. Je repensais aussi à Aldéric. Était-il réellement un fils du Chaos ? Qu'étaient devenus Morgane et Doriel ? Je réalisai alors que Barbara me parlait encore, alors j'étais perdu dans mes pensées. En fait, elle n'avait cessé d'argumenter sa proposition, mais je ne l'avais même pas écoutée. Elle me proposa de nouveau une alliance et je refusai, négligemment, car je ne désirais pas participer à l'Arène.

Mes sentiments envers ma cousine étaient toujours mitigés. Je savais qu'elle ne me trahirait pas pour le pouvoir, du moins je ne le pensais pas. Mais je ne savais pas trop sur quel pied danser à cause de ses exigences sur les Atouts et de son impétuosité. Avec elle, on pouvait s'attendre à n'importe quelle

folie, et j'aurais plutôt craint, en m'associant à ses intérêts, de provoquer une catastrophe. Son dernier passage de la Marelle était assez douteux pour me faire réfléchir. Je lui étais redevable de quelques services, mais je préférais me prémunir contre ses expériences, avant de lui permettre de tenter quoi que ce soit avec des Atouts. Enfin, l'amener chez Dworkin pouvait aboutir à vraiment n'importe quoi, jugeais-je. Son manque de diplomatie et son tempérament me firent craindre qu'elle laisserait vite Dworkin et ses invités.

En vérité, j'aurais été incapable de répéter ce qu'elle m'avait dit la minute suivant notre séparation. Je savais juste qu'elle m'avait proposé une alliance et que j'avais refusé son offre. Je n'avais pas vraiment écouté ses arguments. Elle me laissa alors à mes pérégrinations, déclarant qu'elle resterait dans les Ombres pendant l'Arène.

Grâce à mon nouveau pouvoir sur les Ombres, j'avais acquis un peu plus d'indépendance, ce qui n'était pas négligeable à la vue de ma situation actuelle.

Je fis un bout de chemin à travers les mondes, afin de m'assurer de mon talent et de jouir momentanément d'une promenade rafraîchissante après tant d'intrigues.

Un pont de pierres rouges enjambant un gouffre... Je débouchai sur un jeu d'échecs dont les pièces avaient deux fois ma taille... Le soleil bascula... De l'eau se déversa sur le jeu, grondante... Je pris mon élan et sautai sur une tour... L'eau montait... Je tournai sur mon piédestal... L'eau s'immobilisa puis se gela... Le soleil était énorme, blanc, et l'air glacial... Cela importait peu, car je trouvais une grande fourrure blanche... Je repris mon chemin... Au loin, une cité de cristal d'une pureté sans pareille... Une banquise immense et éternelle... Un monde sans couleur... Sur un traîneau tiré par des énormes chiens, une fille aux cheveux de neige, vêtu de blanc et au regard gris mais froid comme l'acier, me salua d'une main gracile. « Mon nom est Anna », dit-elle. Je lui donnai le mien. « Poursuis ta route, Yyran, mais prends garde car tout chemin, même le plus accueillant, mène sur des terres plus ignorées... » Je m'inclinai et la saluai d'un geste. Je poursuivis mon chemin sur des terres inconnues... La glace se craquela... Végétation éparsée... Un vol d'oiseaux... Une grande prairie où galopaient des chevaux... Des monolithes pourpres... Un village... Le chant d'une harpiste... Le vol d'un dragon... Un fleuve immense charriant des branches cassées et de la boue... Des soleils tournèrent... Le ciel prit l'allure d'une télévision câblée sur un canal sans émission... Des flux de lumières sillonnaient l'espace. Des monolithes irisés parsemaient un monde sans sol ni ciel... Icônes se déplaçant à la vitesse de la lumière... Images rémanentes... Fragmentation de la réalité... Sons synthétisés... Pixelisation... Un tunnel en patchwork de couleurs... Des plates-formes grandes

comme des camions me dépassèrent... Je grimpai sur l'une d'elle... À l'embouchure du tunnel, le vide... Au loin, les plates-formes se groupaient puis se soudaient pour former un sol uniforme...

Puis je revins vers des mondes plus habituels.

L'atmosphère en Ambre était devenue beaucoup trop malsaine à mon goût. Aldéric avait des réactions étranges, était vraisemblablement une sorte de loup-garou, il avait peut-être passé un pacte avec Finndo, tuaient des hommes et certainement des animaux en Arden. Finndo, mon « père », avait sans doute conservé une quelconque rancœur à mon égard, parce que j'avais refusé de l'aider, m'avait inexplicablement fait enfermer avec l'aide de Siegfried dans cette oubliette, avait recouvré tout son pouvoir et Fenris. Je ne m'étais même pas rangé dans son camp lorsque les princes se coalisaient. Qu'importe ! Il n'était rien pour moi, et je souhaitais qu'il en fût de même pour lui. De surcroît, Siegfried, ce prétentieux, m'avait clairement fait comprendre que j'étais sur la liste des personnes qu'il comptait ajouter à la liste de ses trophées ! Sans doute parce que j'avais refusé sa maudite proposition, estimais-je. Qu'il aille au diable !

Quant au conflit qui devait voir s'opposer les princes de seconde génération, l'Arène qui déciderait des survivants, je ne désirais pas y prendre part. Il n'était pas dans ma nature de tuer quelqu'un pour le pouvoir, ni parce que je ne l'aimais pas. Je détestais Siegfried, mais je n'aurais jamais cherché à l'éliminer sans une raison valable. Quant à montrer sa force pour obtenir une bribe de pouvoir et de responsabilité, je trouvais cela ridicule. Nos aînés avaient comploté, avaient trahi leurs frères, s'étaient battus, avaient fait la guerre pour le trône, et aujourd'hui la nouvelle génération allait se battre pour un reliquat de puissance que les aînés allaient consentir à laisser. En fait de responsabilités, les survivants allaient sûrement devenir des pantins, voire des esclaves consentants, ce qui était encore pire à mes yeux. Je doutais que nos aînés laisseraient un quelconque pouvoir aux survivants alors qu'ils se l'étaient déjà arraché si vivement dans le passé. De toute façon, acquérir un poste important à Ambre ne m'intéressait nullement.

Je préférais de loin ma liberté. J'étais heureux d'avoir traversé la Marelle de Rebma, car j'allais pouvoir visiter les Ombres. Même si je pensais pour l'instant à ma sécurité.

Quant à Aldéric, je ne savais plus qu'en penser. L'hypothèse que je préférais était celle de la possession. Mais je ne pouvais en être sûr. Mon cousin avait fait de son affaire un cas personnel, et il m'était difficile de voir tous les tenants et les aboutissants. Peut-être aurais-je dû en parler à Julian ? Mais m'aurait-il cru seulement, moi, le fils de Finndo ? De toute façon, faire de la délation me

répugnait assez. Et je n'avais aucune preuve à avancer.

Sur le rivage d'un océan agité, je dessinaï dans le sable la folle maison des Barimen et je m'y télétransportai.

Dworkin fut content de m'accueillir dans son palais. Et il devint mon mentor dans divers domaines. L'ancêtre était un sympathique petit vieux. Seule son animosité pour Suhuy, le maître du Logrus, demeurait une constante.

Il m'enseigna l'histoire des temps anciens et les bases de certaines théories de l'univers. Je profitais du peu de temps qui me restait à la réalisation des Atouts de Lionel, de Siegfried, de Luke, de Merlin et de Sara. Je ne parvins pas à réaliser celui de Godfrey, car je l'avais trop peu vu.

Après quelques tentatives pour mieux décrire le fluide blanc qui avait dérobé mes Atouts, Dworkin parvint à la conclusion qu'il s'agissait d'une extension du Logrus. Cela ne m'avancait guère. Celui qui s'était servi de ce pouvoir avait eu un but bien obscur. Je ne voyais pas la finalité de tout ceci. Pourquoi ne pas avoir conservé mes Atouts ? Celui qui me les avait volés désirait-il simplement les voir ou juste se procurer un Atout que je ne possédais pas ? D'ailleurs, je ne comprenais pas non plus pourquoi Aldéric n'avait fait aucune difficulté pour me les rendre. Curieux... Mon cousin était-il un seigneur du Chaos ? Avait-il traversé le Logrus ? Pourtant, plusieurs fois, il avait fait référence à ses pouvoirs sur la Marelle et il savait où elle se trouvait dans les sous-sols labyrinthiques d'Ambre. Enfin, pourquoi s'était-il introduit dans les appartements de Barbara ? À cause de Lionel ?

Le Donjon des Quatre-Mondes, m'apprit Dworkin, était un lieu bien particulier d'Ombre où tous les types de magie s'y réunissaient grâce à plusieurs nexus. C'était la source d'un grand pouvoir. Même Brand, avec ses connaissances, n'avait pas réussi à bien maîtriser le phénomène lorsqu'il s'était baigné dans cette source de puissance. En toute connaissance de cause, un humain n'avait aucune chance de réussir là où même un prince d'Ambre comme Brand n'avait que partiellement réussi. Dworkin devait le maîtriser, pensais-je. La source du pouvoir des Atouts ? J'irai sans doute y faire un tour si j'en avais l'occasion, mais je ne désirais nullement tirer le diable par la queue et sombré dans la même folie que Brand.

Mon ancêtre m'apprit aussi que Fenris, une entité du monde la Coupe, s'était incarnée dans le monde réel sous la forme d'une créature loup-garou. Finndo s'y était intéressé de près, et aurait conclu une sorte de pacte avec lui. Mon père avait permis à Fenris de créer une race très dangereuse, une race de loups-garous, les lupus. Enfin, quelqu'un, probablement Finndo, avait réussi à invoquer Fenris le jour même où j'avais vu Dworkin pour la première fois. Ce qui

signifiait peut-être que mon père n'avait jamais été sincère avec moi, et qu'il avait toujours eu un allié capable ou un moyen de le faire lui-même.

Quant à la tempête en Ambre et la fissure de la Marelle, il n'était pas au courant. Quelqu'un devait avoir fait des bêtises sur la Marelle, dit-il. Barbara ? Elle l'avait traversée approximativement au moment où cela s'était produit.

J'étais perplexe quant à la nature précise d'Aldéric. Était-il devenu un loup-garou ? Et Finndo ? Probablement, pensais-je, avec cette symbiose avec Fenris... Cela jeta un doute sur ma propre nature. Appartenais-je à cette race ? Je ne présentais visiblement aucun symptôme... à mon grand plaisir ! Il me vint à l'esprit qu'Aldéric n'avait peut-être pas menti au sujet de la dague qui l'avait blessé et qui était, selon lui, à l'origine du « pacte ». En effet, Aldéric pouvait très bien avoir été infecté par une substance à l'origine de sa métamorphose en loup-garou. Je me rappelais d'avoir déjà entendu quelques légendes à ce sujet dans les Ombres.

J'aurais bien aimé savoir comment la situation en Ambre évoluait, mais je préférais ne donner aucune nouvelle de moi pour l'instant. Je ne comprenais pas l'attitude des aînés. Pourquoi inviter les jeunes de la famille à s'entretuer ? Pourquoi le vieux roi avait-il pris une telle décision ? Car je me souvenais qu'Obéron, autrefois, n'aurait jamais accepté qu'un de ses enfants éliminât un de ses frères ou une de ses soeurs... N'avait-il pas clairement fait comprendre à Eric que jamais il ne laisserait un crime impuni, lorsqu'il l'avait suspecté d'avoir évincé Corwin ? Cela ne collait pas avec les événements présents.

De plus, l'Arène allait inévitablement engendrer des rancœurs parmi les aînés qui perdraient leur enfant... Cela ne ferait que déclencher des vendettas et des vengeances, car chacun pourrait soupçonner un parent d'avoir donné un coup de main secourable... Le véritable Obéron ne laisserait jamais un tel chaos se répandre en Ambre. Les propos de Dworkin resurgirent alors à ma conscience. « Obéron est mort. Le problème est que, depuis que je l'ai ressuscité, il a perdu la mémoire. Il se croit encore à l'époque où il était jeune et où il vivait au Cours du Chaos... »

Une idée germa alors. Une idée terrible. Obéron était-il réellement Obéron ? Le vieux roi vivait-il encore aux Cours, inconscient des troubles qui se déroulaient dans son royaume ? Les Cours du Chaos avaient-elles envoyé un Seigneur métamorphe pour prendre la place du roi et faire régner la terreur en divisant les princes et les jeunes... L'Arène devait être la pierre de discorde. Possible... Un vieil adage disait : « Pour régner, il faut diviser. » Et c'est exactement ce qui se passait. Le Chaos réitérerait alors probablement sa tentative de conquête d'Ambre... au moment où elle serait la plus affaiblie, et sans véritable roi.

Dworkin ne lèverait pas le petit doigt pour

Ambre, j'en étais convaincu. Il ne s'intéressait même plus à la Marelle. Pourtant avec ses capacités, il eût été un atout considérable pour peser dans la balance des puissances. Cependant, toutes mes suppositions étaient peut-être fausses. Comment savoir ? Et à qui faire confiance ? Il me fallait d'abord vérifier si Obéron se trouvait aux Cours du Chaos... La logique voulait qu'on l'eût emprisonné, mais Dworkin pouvait sûrement savoir où son fils demeurait.

Il me fallait aussi savoir si, avec un Atout, on pouvait contacter le double métamorphe de la personne représentée par la carte.

Si c'était impossible, cela rendrait les choses plus simples. Un seul contact m'assurerait de l'identité de mon interlocuteur. S'il s'avérait impossible pour qui que ce soit de contacter Obéron, cela engendrerait deux possibilités. Celui qui occupait le trône ne pouvait être joint par cet Atout, et le véritable Obéron était enfermé dans une prison mentale. À moins que sa résurrection n'eût transformé son esprit, à l'instar de Corwin qui était impossible à joindre lors de son amnésie.

Si un métamorphe pouvait faire en sorte que les contacts d'Atout vers l'original fussent déviés vers lui, il m'était impossible d'obtenir une confirmation de mes conjectures. Dans ce cas, si je contactais celui qui occupait le trône d'Ambre et qu'il sût lire dans mes pensées, je me plaçais en très mauvaise posture.

Donc pour l'instant, mieux valait m'abstenir d'utiliser tout Atout, même celui de Barbara, la seule en qui j'avais confiance, tant qu'il ne s'agissait pas de faire des expériences douteuses. De plus, ma cousine possédait un double et rien ne m'assurait que j'avais toujours parlé à la véritable. Mais j'étais convaincu de ne pas avoir été dupé sur ce point. C'était du moins ce que je me complaisais à croire.

Dans l'immédiat, il me fallait aussi savoir quels étaient les alliés du Chaos, car ils existaient forcément.

Devenais-je paranoïaque ? Et si toutes mes suppositions au sujet d'Obéron étaient erronées ? Que penser de sa réapparition avec le Joyau ? Mise en scène de celui qui l'avait dérobé ? Maurias, à qui avait incombé la charge de réparer la Marelle, était-il de mèche ? Ou réparer la Marelle eût-il tué encore une fois ? Avait-il seulement du sang d'Ambre dans les veines ?

Finndo était-il mêlé à tout cela ? Je me souvenais qu'il avait mentionné avoir résidé dans des contrées très lointaines et guère plus appréciées. Avaient-ils évoqué les Cours du Chaos ? Cela collait puisque Dworkin avait affirmé qu'il y avait élevé une race de loups-garous, les lupus.

J'espérais que Dworkin pourrait dénouer ce nœud en opérant une divination par le biais des cartes.

J'allai me renseigner auprès de mon ancêtre, lorsque



ALDÉRIC

mon destin prit un dernier virage inattendu, celui que beaucoup de monde redoute.

Je croyais être en sécurité chez Dworkin, loin des affaires du monde. Et je n'étais pas aussi paranoïaque que la plupart des membres de ma famille. Hormis mon éloignement, je n'avais pris aucune précaution pour parer aux luttes de l'Arène. Presque une semaine s'était écoulée depuis mon arrivée à la maison des Barimen.

Je me croyais en sécurité. J'avais tort...

Je sentis les prémices d'un appel par Atout, mais je refusai le contact. Je ne tenais pas à ce que l'on pût me retrouver. Quelques instants plus tard, je sentis qu'on cherchait de nouveau à me joindre. Je mobilisai ma concentration pour refouler l'appelant, mais la force mentale qui m'appelait était si puissante que le contact s'établit malgré moi. C'était Barbara. À côté d'elle, se tenait mon cousin Aldéric. Ils avaient dû joindre leurs forces pour passer mes défenses. Mon cousin arborait un visage indéchiffrable, comme à l'accoutumée, peut-être un peu méfiant, estimai-je, mais cela ne m'alarma pas. Barbara, elle, était aussi souriante et aimable que d'habitude. Derrière eux, je vis des murs couverts de livres. Ils étaient dans la bibliothèque du château.

Barbara m'expliqua qu'ils avaient découvert le cadavre de Morgane et me demanda de venir. Si je préfèrai éviter Aldéric, ma cousine avait ma confiance. Un bel appât en vérité... J'étais ferré.

Barbara tendant la main, je la pris sans même réfléchir, car les machinations de Morgane m'intéressaient énormément.

Je posai le pied sur le plancher. Aussitôt, Aldéric se transforma en loup ! J'exécutai une culbute pour me mettre hors de portée, espérant ainsi le maintenir à distance avec mon épée ou m'enfuir. J'étais rapide, mais il le fut plus encore et se jeta sur moi, toutes griffes dehors, la gueule visant ma gorge. Et il me lacéra, tandis que je me débattais pour maintenir ses crocs hors d'atteinte. À l'extrémité de mon champ de vision, Barbara nous observait. Elle n'avait pas bougé et assistait à la lutte, impassible. Survivre... « Dworkin !! » hurlai-je, espérant être entendu à travers un passage d'Atout rémanent, mais rien ne se produisit.

Mes doigts se nouaient sur la gorge du loup, tandis que ses griffes me déchiraient les chairs. Doutant de pouvoir le maintenir longtemps ainsi, je tentai d'établir un contact mental avec lui, car je savais que je pouvais le battre sur ce terrain-là. J'y parvins et le frappai mentalement de toute ma volonté. Cela me permit de le repousser enfin. Il était temps, car je perdais déjà beaucoup de sang !

Barbara n'esquissa pas un seul geste en me voyant reprendre le dessus. Je m'éloignai un peu en glissant sur le sol, blessé, immobilisant la bête grâce à ma volonté. Avec des gestes précipités, je pris mes Atouts, les étalai d'un geste vif et en choisis un au hasard, car déjà un puissant grondement de fureur jaillissait dans ma tête... Fenris !

Mais cette révélation ne me fut d'aucun secours. À peine pris-je conscience de la présence de cette entité phénoménale, mon esprit fut sitôt vaincu. Le loup bondit sur moi et m'arracha la gorge. Et mon sang jaillit, tel un torrent tumultueux brisant ses barrages.

J'étais terrassé...

Déjà mon esprit s'embrumait. Je sus que j'allais mourir dans les secondes suivantes. Il ne me restait plus qu'une seule chose à espérer : que Llewella versât ne serait-ce qu'une larme à la nouvelle de ma mort. Mes sens s'émoussèrent rapidement, ma conscience vacilla peu à peu...

La nuit me gagna...

Mon âme se déchira...

Le chaos me happa...

Et plus rien...

le 8 octobre 1995.

Note du joueur : Que le lecteur ne s'étonne pas de la bizarrerie de ce journal. Car Yyran était mon premier personnage Ambrien. Lorsque j'ai commencé cette campagne, je n'avais pas encore lu les livres de Zelazny, je ne connaissais rien au monde d'Ambre. Étonné de la méfiance et de la paranoïa des autres joueurs – toujours occupés à s'entretenir en apartés et à solliciter l'attention du maître de jeu pour de fuligineuses affaires à l'abri du regard et surtout des oreilles – bien des choses échappaient à mon entendement. Et je me demandais à quel jeu de fous je participais. Après les premières séances, je n'avais que quelques notes éparses et désordonnées, et des souvenirs confus et emmêlés de toute cette histoire. Quand j'entrepris bien plus tard la rédaction du journal, tout mon travail sur cette première partie ne se résuma guère donc qu'à une recomposition chronologique des événements, sans aucune recherche sur la narration.

La suite, à l'opposé, fut mon premier essai d'écriture véritablement construit. Écrit de jeunesse malhabile, ampoulé, que je ne peux désormais relire sans sourciller. Pour cette publication en ligne, je me suis efforcé de lisser et de corriger grossièrement l'ensemble. Sans doute eût-il fallu, pour faire honneur à cette campagne, refondre et réécrire tout le journal, mais je n'en ai pas eu le courage. Ainsi, lecteur, je sollicite ton indulgence pour cette œuvre si bigarrée.

REQUIEM

JOURNAL DE YYRAN, PRINCE D'AMBRE CAMPAGNE FRÈRES DE SANG - DEUXIÈME PARTIE ¹

O. R.

Esprit enténébré de chimères, de lumières, de haine et d'élans contradictoires, sauras-tu déchirer le voile de l'aveugle vengeance et vaincre les espoirs fous des Anciens qui, dans leur sagesse épurée, asservissent l'univers à la gloire des temps révolus ou à venir ?

PRÉAMBULE

« Mon amour, ma rose, les mots sont impuissants à donner une image de ce qu'est la mort et à décrire la chute de l'âme dans son empire. Les mésaventures de cette vie me sont encore un peu étrangères, et j'ignore pourquoi l'Œil du Serpent m'a conféré de tels souvenirs... Mais si je te raconte cette vie, peut-être alors percevras-tu la trame essentielle de son existence. Mais avant toute chose, sache que ni les changements survenus en moi, ni cette seconde mémoire n'affectent l'amour que j'ai pour toi. »



ur les plus hautes marches du palais impérial des Cours du Chaos, je contemplais les météores qui déchiraient le ciel en gémissant, laissant se dissiper derrière eux des traînées d'étincelles vivaces. Parfois, une étoile, perle égarée, fendait l'horizon en crépitant. Mon regard se posa alors sur les armées indifférentes à ce spectacle, qui s'organisaient au pied du palais.

Depuis la titanesque place, les troupes se déversaient sur la Voie Impériale, large ruban de pierre bordé de statues s'enfonçant dans le monde-mère du Chaos, où tout était soumis au changement. Tournoyant sur lui-même, le ciel éclatant me rappela combien, sous l'effet de forces immenses, tout basculait dans l'univers, en tout lieu.

Je fermai les yeux, entrant dans une transe de sommeil conscient, où les rêves s'éveillaient pour me parler. Mes pensées dérivèrent doucement vers cette entité prisonnière dans un cachot de mon cerveau. « Libère-moi », me dit la colère. Je ne voulus pas

l'écouter. « Bientôt, ce sera la fin », insista-t-elle. Prisonnière des barreaux que j'avais moi-même dressés et qu'elle ne pouvait briser, elle me tournait le dos et me dissimulait son visage. « Non », lui dis-je. Elle se mit à geindre : « Ne me laisse pas prisonnière si longtemps. Tu vas te détruire. Songe encore à tout ce que tu as vécu, à tout ce que tu as vu. Songe à tous ces morts, partout ! Cela n'éveille-t-il donc rien en toi ? » Je lui répliquai, froidement : « Quelle importance ? Tu sais que je ne suis pas encore capable de vaincre Finndo. Tais-toi à présent. »

La colère voulait me tenter, me corrompre, altérer ma raison, dominer mon esprit. Parfois, elle soufflait sur moi pour me posséder, mais si, dans les tréfonds de mon être, une turbulence s'éveillait, elle s'apaisait aussitôt, retombant comme une feuille morte. La colère tentait en vain d'attiser ma douleur pour ce que j'avais vécu, mais je l'ignorais, tel un roc.

Je regrettais d'avoir écouté ce vieux fou de Dworkin. Qu'est-ce qui l'avait inquiété dans la guerre de Rebma, pour qu'il eût daigné s'y rendre en personne ? Je sentais que j'aurais dû quitter un temps ces contrées pour aller dans le pays de ma mère. Que faisait Llewella ? Maudit Dworkin ! Maudite Marelle ! Foudre et flammes ! *Je n'aurais pas dû les écouter.* Et maintenant, voilà que je jouais au messenger pour Brand. Que faisait donc le soldat parti s'enquérir de ma demande d'audience au roi des Cours du Chaos ? Pourquoi Brand était-il venu me voir pour une requête si ténébreuse ?

Tout me lassait. La guerre, la destruction, les conflits, les morts, je les chassais de mes pensées. Les événements dépassaient mon entendement. *Pas assez de données.* Pourquoi ? *Pourquoi ?* Voilà bien la question qui revenait le plus souvent. Tout semblait

¹ Journal basé sur les sessions de jeu de juillet 1995, à Paris.

si confus, si intriqué. Tellement de questions restaient sans réponses. Les mystères foisonnaient en une jungle vivace et impénétrable.

Encore une fois, je ressassais les événements les plus récents pour y trouver le clef qui donnerait une logique à l'ensemble, et pour bannir définitivement cette impression puissante que quelque chose se dérobaît à mon regard...

LEVER DE LUNE : LE CAUCHEMAR COMMENCE

La conscience, réduite à un unique élément : moi. J'avais conscience de mon être, de mon existence, et rien d'autre. Rien. Pas même de vide autour de moi, moins encore : le néant. Je ne flottais nulle part. L'univers se limitait à moi-même. Pas de corps. Pas de chair. Pas de sang. Pas de pulsations. Pas de perceptions. Pas de sensations. Rien. Nul mouvement pour mesurer le temps, nulle impatience. Une simple existence immobile.

Moi.

Soudain, quelques sensations surgirent, comme des explosions, déformées, imprécises, sourdes. Puis, brusquement, elles m'envahirent, déferlant comme un raz de marée. Et je me noyais. Trop ! Trop de perceptions affluaient simultanément, me submergeaient, m'engloutissaient. Ma conscience travaillait, triait, classait, filtrait, tentait d'endiguer ces flots qui balayaient mon esprit.

J'étais renversé.

Un corps... De ce vacarme sensoriel, je distinguais alors mon corps et une nouvelle prise en charge que je ne m'expliquais pas. Chaque cellule de mon corps reprenait contact avec mon esprit, mille fois mille impacts cinglant sur la peau sensible de ma conscience. Alors, je devins plus que ma simple essence vitale. Cœur battant, sang fluent, nerfs, chair et os.

Bientôt, les sensations désordonnées prirent forme. Des odeurs de fumée, le murmure aiguë du vent, le crépitemment du bois qui brûlait, le tissu duveteux sur lequel j'étais allongé... « Il se réveille », entendis-je. Ma mémoire s'éveilla lentement. Des morceaux de mon histoire tourbillonnèrent de fugaces instants et s'enfouirent dans la nuit de mon être. Un élément demeura, parce qu'il concernait le moment présent. Cette voix, c'était celle de Siegfried, mon cousin. Je me rappelais aussi l'antipathie que j'avais éprouvée pour lui naguère.

Je ressentis alors un malaise indicible et implacable. *Où suis-je ?* À peine un instant plus tard, je me savais que quelque chose n'aurait pas dû se dérouler ainsi. Sans que savoir précisément quoi, ma mémoire étant éphémère, je devinais que quelque chose boitait.

Fouillant dans mes souvenirs, des images se manifestèrent, sans que je me rappelle précisément leur origine. Des images de Rebma, mon pays natal. *Non, pas mon pays natal,* me dis-je. Un

bouillonnement d'images déferla en moi comme un fleuve brûlant.

Les vagues du temps s'épanchèrent longtemps sur le sable avant que le navire de mes derniers souvenirs s'échoue sur le rivage de ma conscience...

Aux Cours du Chaos, chez Dworkin, la vieille bâtisse des Barimen... Un appel par Atout qu'on m'avait imposé... Barbara et Aldéric... Ils m'avaient menti et j'étais venu à eux. Un piège ! Mon cousin s'était transformé en loup. Un loup de cauchemar qui aujourd'hui m'avait réveillé.

FENRIS !

Nous avions lutté et j'avais perdu, cédant à la précipitation et la panique. Le loup m'avait arraché la gorge. Puis mon esprit n'avait plus été que bouillie, que coma insensible jusqu'à la perte de mon essence physique. J'avais été précipité dans le monde par lequel voyageaient les utilisateurs d'Atouts, le monde où les émotions étaient un langage, où erraient les âmes mortes : le monde de la Coupe. Dans mes derniers instants de conscience, j'avais senti le pire déchirement qu'on puisse imaginer, l'entropie totale sur chaque parcelle de mon âme, structure disloquée, précipitée et éclatée. Comme sur ces peintures où l'on voit les esprits sombrer dans un gouffre sans fond, j'avais chu éternellement, sans prise sur rien, jusqu'à ce que je ne fus plus rien.

J'avais été mort et pourtant je me sentais vivant. Aussitôt cette idée acceptée, j'eus terriblement mal au crâne comme si quelque chose vrillait mon esprit. Je voulais me venger pour tout cela. Je sentais la haine s'emparer de moi tel un raz-de-marée. Elle submergea tout pendant un long moment.

Les eaux grondantes et tumultueuses s'apaisèrent enfin en un océan encore agité. J'ouvris les yeux. Le retour aux lumières, éclairs aveuglants, puis à la couleur. Au-dessus de moi, des voûtes de pierres teintées par la lumière des flammes, qui venait de plus, d'un lieu que je ne voyais pas.

Je levai la tête, difficilement, car l'engourdissement pesait sur tous mes muscles. J'étais si ankylosé qu'il me fallut bien une demi-minute pour faire ce simple mouvement. Sous une cheminée, où j'aurais pu me tenir debout, ronflait un feu infernal, près duquel se tenait la silhouette sombre d'un grand et solide personnage : Finndo. Il m'observait, vêtu d'une tunique rouge et grise. Ses cheveux châtons, un instant, parurent de feu.

Au centre de la pièce, affalé dans un sofa, un homme aux longs cheveux blonds rassembla un jeu de cartes étalé sur une petite table de bois noir, et le rangea dans son étui. Mon cousin, Siegfried. À droite, près des fenêtres, je reconnus le frère et pâle corps d'Osric. Il contemplait la nuit étoilée, immobile.

Ce que je faisais là, dans les appartements de Finndo, avec autour de moi ceux que, sans doute,

j'aurais pu considérer comme mes ennemis, je l'ignorais, mais déjà dans mon esprit se pressèrent une multitude de craintes que je refusais d'admettre.

Osric s'anima brusquement et se dirigea vers la sortie.

« Vous n'aurez plus besoin de moi, dit-il. Tu sais où me trouver, Finn. »

Le claquement de la porte rompit la quiétude et le calme latent de la chambre. Ce bruit résonna longtemps dans mes tympans, comme s'ils devaient se réhabituer aux bruits quotidiens, comme si chaque son provoquait dans mon esprit des échos lointains, d'une mémoire lointaine et étrangère, résonnant dans mon crâne comme mille cymbales. Pris de vertiges, je laissai retomber ma tête sur le duvet. Des éclairs d'images folles déchirèrent mon attention quelques instants.

Finndo s'approcha du lit, prit une lourde chaise à accoudoirs, s'assit et pria Siegfried de sortir. Ce dernier franchit la porte en nous jetant un regard furtif.

Les flammes donnaient au visage de Finndo une couleur démoniaque, et il me semblait que seul le sourire lui manquait pour le rôle du Diable. Ma haine déformait ses traits, lui attribuait la projection de mes terreurs.

« Bonsoir, mon fils. »

J'aurais pu fermer les yeux pour ne pas assister à ce spectacle, mais j'étais aux premières loges, et je ne pouvais pas sortir avant la fin de la représentation. Je me redressai alors sur un coude, tentant de reprendre contrôle de mon corps, l'esprit encore enténébré. Je n'avais rien à répondre à cela.

« Curieux d'être là, hein ? Je ne m'attends pas à ce que tu sautes de joie, ou même que tu me pardonnes. Je n'aurais que ce que je mérite, si un jour je mérite quelque chose. Pour l'instant, tu n'es que haine, mépris et incompréhension. Avec le temps, tu comprendras peut-être mon geste. »

Il guetta quelques secondes une réaction de ma part, mais j'avais choisi le parti du silence.

« Ce que j'ai fait peut paraître cruel, mais j'ai moi-même des raisons et des expériences psychologiques qui m'ont fait apprécier la mort en tant que souvenir quotidien. Tu comprendras que mourir, c'est aussi un moyen d'être mon fils et pas simplement un prince d'Ambre. Je sais que, de toute façon, tu seras toujours plus attaché à Llewella qu'à moi, et que tel que je suis maintenant, tu n'as aucune raison de supporter mes humeurs ou mes plans qui te semblent douteux... »

« Avec l'aide de Siegfried, mon élève, j'ai fait en sorte que ta première vie soit abrégée et mémorable. Et j'ai planifié ton meurtre par Aldéric pour des raisons pratiques, ainsi que deux ou trois autres détails.

« Siegfried s'est occupé de surveiller ton âme dans le monde des morts, le monde de la Coupe. Et lorsque tu es décédé, Osric a utilisé son empreinte de

la Marelle pour garder ton esprit intact pendant que ton âme se désagrégeait. L'âme, l'unité psychologique et émotionnelle de l'individu, est devenue informe et s'est déstructurée. Mais qu'importe ! C'est l'esprit qui structure l'âme des individus et qui donne l'impulsion de vie. Osric a donc redonné l'impulsion de vie à ton esprit, afin qu'il se refasse une âme, un corps physique et tout le reste. Mais, en fait, je me suis moi-même occupé de refaire ton corps physique. C'était plus sûr. »

La haine et la fureur se déchaînaient dans mon crâne. Je les sentais capables de tout briser, de me faire accomplir les actes les plus destructeurs. Mais, plus puissamment encore, je voulais savoir pourquoi. *Pourquoi ?* Un long moment passa. J'essayais d'enterrer ma fureur dans les tréfonds de mon âme.

« Vous m'avez donc surveillé depuis le début de mon existence ! parvins-je à dire.

– Non, je n'ai pas voulu me mêler de ta petite éducation. Mais ces derniers temps, oui. Pour déterminer quand te tuer. La plupart des derniers événements de ta vie sont de mon ressort. La transformation d'Aldéric et l'espionnage de Siegfried n'ont été, je le crains, que le prolongement de mon influence.

– Pourquoi avoir fait en sorte de me tuer pour me ressusciter ? Pourquoi ? ? » demandai-je au bord de sombrer une seconde fois, car je n'étais effectivement qu'incompréhension et haine.

Finndo se leva et alla contempler le feu dans la cheminée, me tournant le dos. Mes doigts effleurèrent la dague qui reposait à mes côtés. J'eus une furieuse envie de la planter dans son dos, mais le moment n'était pas encore venu. Pas encore. J'étais encore si faible.

« Tu es encore jeune. Tu as été dorloté, sans souci de guerre ou de misère. À l'époque où j'ai été élevé, Ambre était très jeune. Nous étions en guerre contre les Cours du Chaos. Ta grand-mère, Cymnéa, était une noble dame des Cours, et sa liaison avec Obéron lui avait attiré toutes les foudres de ses compatriotes. Elle était belle, orageuse, vive et sans réserve. Ses prises de bec avec Obéron faisaient trembler le château chaque semaine. C'était devenu sympathique et cela mettait de l'ambiance dans cette bâtisse immense et vide, du moins c'est resté comme ça dans ma mémoire.

« Mais un jour, le vent a tourné. Obéron s'est tourné vers d'autres femmes, et n'a pas pris la décence de s'en cacher. Ma mère, qui avait tout abandonné pour vivre avec lui, a tenté de l'assassiner. Elle l'a laissé sur le carreau, bien amoché, puis elle est partie du château en massacrant tous les serviteurs royaux. Mais avant de mourir, Obéron avait prononcé la première malédiction d'Ambre sur elle. Mon père n'a survécu que parce que la Licorne est venue le sauver. L'armée du Chaos est ensuite survenue, et il a fallu

défendre Ambre. Obéron nous a envoyés sur le front. Osric et moi en avons profité pour désertre. Lorsque nous avons retrouvé notre mère, nous apprîmes qu'elle avait été maudite, et que nous héritions également de cette malédiction. Il s'est alors formé deux camps dans la famille : Osric et moi avons choisi d'aider notre mère, et Bénédict est resté de l'autre côté.

« Cymnéa devait rester bien cachée aux Cours du Chaos, car elle avait à l'époque beaucoup d'ennemis qui ne rêvaient que de lui tomber dessus. Nous avons cherché longtemps quelqu'un qui pourrait nous absoudre de notre malédiction. À l'époque, les spécialistes, qui ne connaissaient pas les propriétés d'Ambre, nous avaient déclaré que seule la mort délivrait à coup sûr des malédiction. Aujourd'hui encore, je n'ai pas trouvé de meilleur moyen. J'ai tout de même été arrêté un moment par cette possibilité, et j'ai donc cherché par mes propres moyens une solution. Lorsque j'ai constaté la véracité du procédé par mes études, je suis directement allé trouver le meilleur des nécromants afin d'ôter la malédiction de Cymnéa. Notre famille avait la chance de comporter les trois meilleurs bretteurs de l'univers, et malgré mon audace, on me respectait déjà à l'époque, pour quelques duels que j'avais gagnés pour défendre l'honneur de ma famille. En échange de cours d'escrime, Thanhor accepta de sauver ma mère. La malédiction d'Ambre est héréditaire, et quand Cymnéa fut morte, nous la portâmes à notre tour. Je l'ai toujours adorée, c'est une femme admirable.

« Mais, grâce à Obéron, nous n'eûmes pas à chercher nous-mêmes notre mort : il avait envoyé en secret Bénédict avec la mission de nous tuer. J'avais eu le temps de faire mes démarches testamentaires. Ainsi, sans le savoir, Bénédict m'a finalement aidé en m'éliminant. Peu après la résurrection de ta grand-mère, j'avais réussi à convaincre Thanhor de me prendre comme élève. Lorsque l'on devient nécromant de la maison des Nécromants, on est soumis à certaines lois : chaque membre doit, pour en être digne, être mort et revenu à la vie. Il y a peu de nécromants, mais ils sont presque tous encore vivants. Bénédict m'a donc permis d'éliminer ma malédiction, et j'ai pu vivre en secret durant des millénaires, préparant mon retour, apprenant les arts interdits, vivant avec la mort comme rêve quotidien, menant une vie de recherche et d'ascétisme. J'ai cru ne jamais pouvoir oublier la trahison de Bénédict, mais je me suis aperçu qu'il était plus malheureux que moi pour son acte, et qu'il est toujours en quête du sens de son existence. Je ne pourrais pas dire que j'aime Ben, mais j'apprécie qu'on soit à nouveau frères, car il a des qualités et quelques traits sympathiques.

« Quant à Osric, je l'ai ressuscité dès que j'en ai été capable. En attendant, j'avais demandé à Thanhor de maintenir son esprit en stase. Je ne

pouvais lui en demander plus. Mais, idiotement, mon frère a voulu se battre avec Bénédict. Il l'a tué, et m'a demandé de le ressusciter, de sorte qu'il porte aussi la malédiction de Bénédict ; il semble en effet que celui qui tue un maudit d'Ambre prend pour lui sa malédiction. Je crois qu'il souhaitait vraiment que Bénédict change d'avis à notre égard. Obéron avait eu une grosse emprise sur Bénédict, le plus faible de nous trois. J'aime à considérer aujourd'hui que le sacrifice d'Osric n'a pas été vain. Mais Osric n'a jamais voulu mourir une seconde fois pour se débarrasser de cette malédiction-là. »

Ces explications n'éteignaient pas le feu de ma haine. Celle-ci grandissait en moi, comme une mauvaise graine. Je ne comprenais pas les agissements de Finndo. Il n'avait pas répondu à ma question : pourquoi ? En guise de prétexte, voilà qu'il me racontait une histoire dont je me moquais. Pourquoi Finndo m'avait-il ressuscité ? C'était bien plus important que le comment. La réponse s'imposa dans mon esprit : *Ils veulent me voir accomplir quelque chose. Je suis leur jouet.* Osric avait conservé mon esprit intact, et je pensais à tout ce qu'il avait pu faire pour le modifier en une chose plus à son aise. *Une compulsion. Et si je ne suis pas un zombie, c'est pour mieux jouer le rôle qu'ils désirent pour leurs projets. Que suis-je devenu ? Et que voulaient-ils vraiment ? Se venger d'Obéron et de Bénédict ? Ramener Cymnéa sur le trône ? À quel dessein allais-je donc servir ? Ils ne croyaient sûrement pas que je leur serais reconnaissant de m'avoir offert la mort et la vie, leur vie. Trop d'inconnues encore dans le problème.* La vengeance et la haine heurtaient les portes qui protégeaient ma raison, car je pensais que je n'aurais aucun répit tant que je ne les détruirais pas. Pourtant, pour me sortir de là, je devais en savoir plus.

Je lâchai un soupir, m'apercevant que je retenais ma respiration.

« Je suppose qu'un ressuscité doit faire face à de nombreux inconvénients... articulai-je difficilement.

- Tu perds cet attachement à la vie qui peut paraître si beau, mais qui est finalement si fade. La propriété matérielle, les titres et les honneurs, le festin et le lucre, rien de tout cela n'intéresse. Tu peux croire que c'est une perte terrible, mais on a l'esprit bien plus léger et à l'aise, amputé de toutes ces illusions de bien-être. Regarde les Ombriens. Si on leur permet de se stimuler les glandes du cerveau qui déclenchent le plaisir, ils s'y vautrent sans cesse, comme des bêtes, jusqu'à l'épuisement physique. La plupart des princes d'Ambre ou des seigneurs du Chaos vivent selon ce même schéma. À quelles valeurs peut-on prétendre si l'on reste dans des sphères spirituelles si peu honorables ?

- Et la nécromancie, c'est honorable... ?

- J'ai l'âge et l'expérience que peu peuvent prétendre égaler. Je n'ai pas eu une existence des plus clémentes, et j'ai réfléchi plus que la moyenne.

La nécromancie a été un choix de ma vie, sur lequel on ne peut pas revenir sur un coup de tête. Maintenant, chacun est libre de me faire face s'il veut soutenir le contraire.

- Vous parlez de valeurs. Lesquelles préconisez-vous ? crachai-je.

- Yyran, nous sommes des hommes qui ont découvert le vrai du faux, le mensonge de la vérité. Il est fort possible que nos buts ne soient pas valables, mais nous possédons le vrai but qui dirige nos vies, le but porteur, dans lequel la mort n'a plus d'incidence, ni d'influence sur nos préjugés. Plus de compassion sans miséricorde, plus de pardon sans justice. Nous avons dans nos têtes les valeurs de la vraie vie, celle qui est de l'esprit et non des influences de la petite morale, c'est à dire les influences de la matière et de nos besoins. »

Je restai muet pendant un moment, car ces assertions me laissaient perplexe. On eut dit que mon père se comportait comme un fanatique religieux, prêt à tout pour sa cause. De tout son discours, avait émané une singulière odeur de fanatisme et de folie épurée. Je me souvins alors de Godfrey, le fils de Bénédicte. Je ne l'avais vu qu'une fois, mais une chose m'avait frappé : son symbole, une croix religieuse.

« À quoi aspirez-vous ? demandai-je encore.

- J'espère que tu le découvriras un jour. Peut-être es-tu là pour me tuer. Je ne veux pas, je ne peux pas te révéler ce pour quoi je vis maintenant. Les oracles me présagent ta trahison. Même si elle serait folie, c'est toujours une donnée que je dois prendre en considération.

- Que voulez-vous donc de moi ? Vous n'espérez tout de même pas que je vais suivre vos préceptes ! protestai-je.

- Que peut-on vouloir pour son fils sinon les honneurs, la gloire, le respect, la réussite et le bonheur ? Même si tu ne l'admetts jamais, j'ai souhaité beaucoup pour mon fils, et j'ai obtenu beaucoup. Lorsque je suis mort, mes enfants furent maudits. Aldéric aujourd'hui t'a libéré de ce mauvais destin. Mon héritage présent te servira à exister, et ne pas être simplement le sot qui vit sans connaître sa chance de vivre, de toute son ignorance. Apprends à vivre ta vie avec la mort comme borne, comme un souvenir qui t'empêchera de tomber dans les sentiers illusoire de la matière et du plaisir. »

Balivernes !

« Vous dites que j'étais maudit, pourtant, je n'ai jamais rien senti de tel ! clamai-je. Ai-je jamais été la victime des éléments naturels ? Le sol s'est-il ouvert sous mes pieds ? Les animaux me fuyaient-ils comme si j'étais un pestiféré ? M'attaquaient-ils ? Mes nuits étaient-elles peuplées de cauchemars ? Étais-je la victime d'un malheur incessant, le jouet d'une infortune implacable ? Non, non, non. Rien de tout cela ! La malédiction que vous dites avoir pesé sur moi n'est qu'une chimère à mon sens ! Vous ne

croyez tout de même pas que je vais gober votre mysticisme délirant sur la simple foi de vos paroles ! Jusqu'à preuve du contraire, les seules menaces qui pesaient sur moi furent celles que vous avez vous-même mises en œuvre et abattues sur moi !

- Corwin a mis longtemps pour s'apercevoir des effets de la malédiction qu'il avait lancée. Mais pourtant, Éric a failli mourir.

- Sornettes ! Et je suppose que je devrais être heureux de savoir qu'Aldéric a hérité de ma malédiction en plus de la sienne.

- De toute manière, on n'est maudit qu'une seule fois, une fois pour toute. Aldéric ne subit jamais que sa propre malédiction. Le sceau de la malédiction t'a été ôté, mais elle pourrait retomber sur toi, si je venais à mourir. J'avoue que cette éventualité ne m'est pas des plus plaisantes. »

Quoi ! Je n'étais même pas libéré de cette menace ? Foutaises ! Il voulait m'effrayer.

« Que dit la malédiction d'Obéron ? m'enquis-je.

- La malédiction condamne le sang de Cymnéa à subir le poids de sa trahison au trône et à son roi. Son effet exact m'est inconnu, mais il est de toute manière très mauvais, n'en doute pas. Tous ceux à qui j'en ai parlé ne prenaient pas cela à la légère. Regarde ce que la malédiction de Corwin a engendré, et vois sa puissance. »

Billevesées ! Toutes ces fables de bigots, je n'y crus pas un seul instant. Et si Obéron avait maudit Cymnéa et ses fils, peu m'importait. Si j'avais moi-même été maudit, ce qui restait à prouver, j'estimais que le choix de la mort et de la résurrection me revenait. Et puisqu'ils avaient passé outre mon droit sur ma vie, ils s'étaient déclarés comme mes ennemis.

Je changeai de sujet.

« Que faisiez-vous à Aknaajahan ? demandai-je.

- Dans cette Ombre, ainsi que dans celles qui sont proches, j'ai mené une bataille contre certains de mes frères et demi-frères. Quand la compagnie des Loups est arrivée sur cette Ombre, le pouvoir en place était des plus primitifs. J'avais besoin d'une place forte dans la région. Je me suis uni avec ta mère pour des raisons politiques et j'ai pris le contrôle de la région. Je suis parti quelques années plus tard, parce que je n'avais plus de raisons d'imposer mon pouvoir à ce peuple. J'ai appris avant de partir que j'avais un fils. Mais je savais pertinemment que j'étais incapable de donner tous les bons sentiments dont les enfants ont besoin, de l'affection et ce genre de choses. De plus, qu'on sache que j'avais un fils pouvait me rendre vulnérable. Si l'un des princes venait à s'occuper de mon enfant sans savoir d'où il venait, tous mes problèmes étaient résolus. Sand a fait la même chose que moi, du reste.

- Pourquoi avez-vous laissé un jeu d'Atouts là-bas ?

- C'était un moyen sûr pour qu'un membre de la

famille te récupère. Du moins, c'était le seul moyen que je pouvais te laisser pour que tu ne restes pas coincé sur cette Ombre toute ta vie.

- Une méthode plutôt risquée, aux résultats improbables !

- C'était la meilleure donc. De toute façon, tu n'as pas eu à regretter ton choix d'après ce que j'ai appris.

- Et Fenris... Quel est son rôle dans cette affaire ?

- Le contrôle des vampires posait de graves problèmes à Thanhor. Il cherchait donc à façonner des créatures pour les éradiquer. Il m'a confié cette tâche. Osric m'a rapporté une légende sur l'homme loup, qui serait l'ennemi des créatures maléfiques venues du plan de la Coupe. J'ai trouvé une Ombre adéquate, inventé une mythologie et créé la race des lupus. L'égrégore Fenris a grandi au fur et à mesure que ses serviteurs ont augmenté. Ensuite, les lupus sur les ordres de Thanhor et de moi-même ont chassé les vampires à travers les Ombres. Mes créatures se sont reproduites et ont joué leur rôle de prédateurs. Soudain, une nuit de pleine lune, Fenris a envoyé une forme avatar sur le monde réel, et a appelé ses fidèles. L'égrégore a quadruplé de volume et de puissance, et Fenris est venu me tuer, à cause de mes antécédents de maudit. Thanhor a réussi à me sauver, et depuis, j'ai passé un pacte avec Fenris, de sorte qu'il me laisse tranquille et que je garde un certain contrôle sur lui. En quelque sorte, nous travaillons ensemble.

- J'espère que je ne suis pas de surcroît un lupus !

- Grand dieu, non ! Je ne léguerais jamais ce cadeau empoisonné à mon fils !

- Mais Aldéric n'y a pas échappé...

- Aldéric a été transformé en lupus, il est donc devenu mon serviteur. Lui aussi doit se libérer de la malédiction. En attendant, autant qu'il serve, Bénédict me doit bien ça ! »

Un rictus de haine avait plissé ses traits, si intensément que j'en avais frissonné. Un court silence s'installa. Je repris la parole : « Et Barbara ? Quel était son rôle dans cette machination ?

- Cette garce a failli tous nous tuer ! Qu'on ne me dise pas qu'elle a brisé la Marelle sciemment pour ravager les Ombres et détruire l'armée du Chaos ! Ses actes arrangeaient très bien Julian et Obéron, et contrecarrait mes plans. Il fallait bien qu'Aldéric ait un moyen de pression contre toi de toute façon. »

Je doutais que Barbara m'eût livré à Aldéric. *Son double ! Ce doit être son double.* Barbara avait peut-être fait des expériences sur la Marelle Primale - chose qui ne m'étonnait guère. Mais qu'elle ait aidé Aldéric me semblait plus contestable. *Mais toujours pas de certitude.*

Je songeais de nouveau au personnage de lui-même que mon père me présentait, ses motivations, l'histoire de sa vie et de sa mort. Quel était son point faible ? Je voulais tout savoir. *Tout cela pour sa mère ! Un joli conte de fée !*

« Qu'est devenue Cymnéa ?

- Ta grand-mère a été plus ou moins réhabilitée aux Cours du Chaos. Des rumeurs racontent qu'elle se serait remise avec Obéron. Mais Obéron est ici et ma mère intelligente. Deux raisons pour que je n'y croie pas.

- Avez-vous ressuscité Éric, Brand et Obéron ? »

Il se mit à rire comme un damné. Ce serait une des rares fois où je verrais mon père rire, j'en étais convaincu.

« Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ? De même que Caine a fait croire à sa mort, d'autres sont aussi doués à ce petit jeu. Ce qui est facile finalement, si l'on regarde la tombe de Corwin. Quant à Obéron, j'ai voulu le tuer plusieurs fois ; je n'aurais donc pas essayé de le ramener à la vie, surtout qu'il serait capable de le faire tout seul. »

Encore des mensonges ? Que croire dans toutes ces histoires ? L'un des trois ou tous étaient peut-être ses pions. Impossible de savoir ! Mais des informations pouvaient m'aider à défricher le terrain. Peut-être Finndo attendait-il de moi quelque reconnaissance et ne me racontait pas n'importe quoi ? Je savais que je devais me contenter de reflets de vérité, mais c'était mieux que rien.

« Il est si fort que ça ?

- Obéron est devenu une légende. En partie grâce au soutien de la Marelle, de la Licorne ou de son père, mais il est quand même talentueux, rusé et impressionnant. Comment est-il réellement ? Je n'en sais rien, je ne l'ai jamais considéré que comme mon père.

- Et moi ? Ai-je conservé toutes mes capacités ?

- Tout à fait.

- Dois-je retraverser la Marelle pour reformer l'Empreinte ?

- Non, puisqu'elle est déjà en toi. »

Voilà qui m'étonna. Avec un espoir farouche, j'espérais que la Marelle réhabiliterait mon contrôle sur moi-même et me libérerait de l'emprise que Finndo avait probablement sur mes actes. Je savais déjà ce que je ferais dès que je le pourrais : traverser la Marelle et me réfugier chez Dworkin, aux Cours du Chaos. Encore un instant. Je voulais en savoir plus avant de fuir ce lieu maudit.

« Que s'est-il passé après ma mort ?

- Obéron a établi son diktat sur ses fils et petit-fils. Il veut lancer une contre-attaque contre les Cours du Chaos, faire assassiner certaines personnes, dont son père. Et gagner des territoires en Ombre. Du moins, c'est tout ce que je sais. »

Obéron voulait assassiner Dworkin ? Mais pourquoi ? *Celui qui est sur le trône n'est peut-être pas celui qu'on croit,* me rappelai-je alors. Mes suppositions sur l'identité véritable du roi n'avaient certes pour base que les divagations de Dworkin, mais pourquoi pas ?

« Combien de temps s'est-il écoulé ?

- Une semaine en temps d'Ambre. Obéron s'est couronné pour la seconde fois, il y a quatre jours.

- Qui a eu vent de ma mort ?

- Presque toute la famille est au château. Tout le monde sait quels sont les princes qui se sont absentés, mais ceux dont on a retrouvé les corps sont classés comme définitivement morts. Tu es considéré comme tel, si cela peut te rassurer. Pour ceux qui sont au courant de ton retour, il y a Osric, Siegfried et moi-même, plus d'éventuels espions que je n'aurais pas repérés. »

Il sourit maintenant, comme essayant un brin de complicité. Le malaise me gagnait. Rester ici devenait supplice. Je voulais fuir, je voulais être libre. Ce n'était plus supportable. Je déglutis. Pendant tout ce temps, j'avais lutté contre l'engourdissement de mes muscles, serrant et desserrant les poings, tentant de reprendre le contrôle de mon corps. C'était comme si la circulation sanguine avait été coupée longtemps, rendant tous mes muscles gourds, interdisant toute action brutale de ma part. Mais peu à peu, j'avais senti mes réflexes et ma force revenir.

« Qu'est devenu mon premier corps ?

- Aldéric l'a brûlé pour disperser les preuves.

- Avez-vous mes Atouts ?

- Non, Aldéric les a gardés.

- Est-ce vous qui me les avez dérobés avec le Logrus avant ça ?

- Bien sûr ! J'aime dépouiller mon fils. Non, je ne t'ai jamais rien pris, du moins directement.

- Je vais partir. Maintenant.

- Tu es parfaitement libre de tes actes.

- Alors, je vais en profiter », m'écriai-je en bondissant hors du lit.

Le château d'Ambre au cœur de la nuit. Corridors, tapis, portraits millénaires, quelques torches aux flammes vacillantes, portes fermées, fenêtres dévoilant une tour, voûtes baroques, autant de fragments d'images qui défilaient devant mes yeux égarés. Pas secrets, frottements de tissu, glissements d'étoffe dans l'air, quelques sons feutrés parmi tant d'autres. Le silence du château était de ceux qui cachent, de ceux qui nourrissent en leurs seins des mystères, des maléfices ou des enchantements. Parfois, j'entendais derrière une porte, tantôt un rire étouffé, tantôt un murmure, parfois un cliquetis singulier ou un bruissement étrange. Dans ce dédale de corridors, peut-être un garde aperçut-il une silhouette enveloppée dans sa cape passer furtivement. Mais je ne traînais pas. Escaliers, halls, couloirs obscurs. Parfois, une lueur mouvante suivait l'ombre d'un soldat. Alcôves, niches, tentures, portes dérobées, autant de cachettes où se faufiler.

Je me souvenais des jours d'enfance passés dans les contrées de mon pays natal. Que de fuites à



travers le palais de ma mère, toutes ces interdictions dont j'avais fait fi. Évoquer ces souvenirs d'outre-tombe fit naître en moi le regret de mon passé. Mais le passé et les regrets n'ont jamais su s'attirer mes faveurs très longtemps. Et la vérité - celle que je crois connaître - se terrait encore profondément dans la vase du mensonge.

Sur le moment, seul mon avenir, réellement maudit celui-là, accaparait mes pensées. Je ne pouvais plus vivre comme avant. Qui étais-je ? étais-je encore seulement un homme ? Trop ! Ma résurrection impliquait tant de choses dont j'ignorais tout. Il ne me restait plus qu'à disparaître, qu'à m'enfouir loin du regard des autres comme un insecte fuyant la lumière. Je ne pouvais pas croire Finndo, et surtout je ne le voulais pas. Dans mon esprit, mon père ne pouvait pas m'avoir dit la vérité.

Mon père ! Comme ce simple mot me semblait étrange ! Pourtant, j'en admettais la vérité. Je croyais alors comprendre la réticence que j'avais eue à le considérer comme tel. Finndo n'avait pas appelé Obéron une seule fois « Père ». Était-ce la haine qui instaurait cette volonté de mettre une certaine distance entre le père et le fils ? Comme si appeler

quelqu'un ainsi impliquait aussi un certain respect, de l'amour, ou encore de la fierté. Et de cela, il n'en était guère question. *Vraiment ?* me dis-je alors. Mais je repoussais cette éventualité loin de moi, la chassais comme la peste.

Passé le labyrinthe et une lourde porte, j'arrivai enfin dans la salle de la Marelle. Presque hypnotisé, j'observais le tracé éthéré de feu magique sur le sol noir et lisse.

J'essayais de concentrer sur mes objectifs du moment. *Traverser la Marelle, aller chez Dworkin.*

Faisant un pas vers le début de la Marelle, ce simple geste me rappela combien ce corps me paraissait étrange. Certes, il était *semblable* au premier et pourtant, ses réactions étaient différentes. *Comme les apparences sont trompeuses !* Il fallait m'adapter à cette nouvelle biologie, à ce système nerveux. *Même les réactions de mon corps me sont inconnues...*

Quelques acrobaties pour évaluer mon nouveau potentiel m'informèrent que j'avais indéniablement gagné en force, souplesse et célérité, sans que comprendre comment c'était possible. Pouvais-je apprécier un tel présent ? Je ne pouvais malheureusement pas déduire qu'un corps plus puissant m'offrait un contrôle de moi supérieur. Là encore, je rejetais les apparences. Quoi de mieux, pour manipuler quelqu'un, que de lui faire croire qu'il contrôle ses actes et accomplit ce qu'il veut ? Je détestais cette impression d'être devenu un jouet, un sujet d'expérience, un pantin. Qu'attendaient-ils donc de moi ?

On racontait dans la famille que la Marelle était le remède à bien des maux, qu'elle purifiait ceux qui la traversaient. Ainsi j'espérais ardemment que la Marelle me libérerait de l'emprise des nécromants. « Tu es parfaitement libre de tes actes », avait dit Finndo. Je n'y croyais pas une seule seconde. Mensonges que tout ceci !

Avançant sur la Marelle, des étincelles fusaient du tracé magique, et des souvenirs jaillissant de nulle part ajoutaient à ma confusion. D'insaisissables réminiscences.

SECONDE LUNE : AU FOND DE L'ABÎME



Quand j'arrivai dans la maison des Barimen, j'étais en proie au plus profond désarroi. La traversée de la Marelle ne m'avait pas rassuré. Finndo devait avoir paré à cela. J'étais terrorisé à l'idée de n'être plus qu'un jouet. Je courus dans la maison à la recherche de Dworkin. Il travaillait dans son laboratoire, occupé par une quelconque expérience alchimique, mais la cohérence avait déserté ses paroles, tandis qu'il manipulait des énergies qui se tissaient et s'imbriquaient en une sorte de globe constitué de fils d'araignée. « Encore raté ! » pesta-t-il. Et il s'engouffra parmi ses notes éparpillées, en

marmonnant des explications incompréhensibles. De trop nombreuses questions m'assaillaient, pour que je pusse conserver mon calme. Mais le vieux bossu ne m'écouta même pas, car il s'énervait de son côté pour intégrer dans ses raisonnements incroyables des données hypothétiques, voire paradoxales. Dépit, je m'en allais errer dans la maison, sans but, en proie à mes cauchemars.

Dehors, les couleurs éclatantes du monde-Chaos attirèrent mon attention, exerçant sur moi une emprise semblable à celle du chant des sirènes sur les hommes, car je caressais l'idée de me dissoudre dans le chaos, ou le néant, peu m'importait. La folie du lieu était l'image de mon état d'esprit. L'âme malade, le cœur retourné, j'avais sombré dans mon propre enfer. Comment pouvais-je accepter ma nouvelle condition, ma nouvelle vie, sous la pesante influence des nécromants ?

Je sortis dans ce monde en perpétuel changement et m'avançai comme un fou dans le royaume du Chaos, l'âme agitée de tourments, enfiévrée, prise de folie, saisie de craintes indicibles. J'essayais vainement d'envisager l'infinité des possibilités sur ma nouvelle condition. Mon imagination vomissait et vomissait encore des cascades désordonnées d'horreur. Mais une colère noire hurlait mille idées de vengeance. J'essayais inlassablement de recomposer mon être avec des lambeaux de sentiments et de croyances, que je piochais dans une mare obscure.

Les hypothèses que j'élaborais à propos des véritables motifs de mon père devenaient de plus en plus complexes et touffues. J'étais accablé par la conviction de n'avoir été entre ses mains qu'un jouet mécanique qu'il suffisait de remonter pour le faire obtempérer. Je me demandai sans cesse à quoi je pouvais leur servir, à quels plans ils m'avaient intégré.

Dans ma paranoïa, j'envisageais une pléthore de suppositions et choisissais les pires. Allait-on me faire commettre des atrocités contre Llewella ? Contre Random ? Connaissant les rumeurs qui circulaient sur les pouvoirs des nécromants, j'enrageais de ne savoir comment m'opposer à ce maléfice. Étais-je l'objet d'une compulsion ? La Nécromancie impliquait trop la manipulation de l'esprit et de l'âme pour que je crusse encore au contrôle de mon être. Je redoutais les actes que je pouvais commettre à l'encontre de ma volonté. Étais-je devenu une sorte de kamikaze ? Je fuyais le monde, je fuyais la lumière, et je voulais rester terré dans ce gouffre tant que je ne serais pas libéré de l'emprise de Finndo. J'ignorais ce que j'étais devenu et ce que j'allais devenir. La notion même de mon identité avait été gommée, puis gravée à nouveau en un gribouillis illisible. Pouvais-je peindre sur cette toile usée, ajouter une nouvelle couche sur le magma des deux autres ? Les couleurs se mélangeraient-

elles pour ne former qu'une croûte brunâtre et sordide ?

Dworkin pouvait-il m'aider à voir plus clair en moi ? Je l'espérais de tout cœur.

Que fait donc ce vieux fou ? Quelle importance peuvent avoir ses maudites expériences ?

J'éprouvais envers lui de la colère, parce qu'il m'avait renvoyé, parce qu'il n'avait même pas porté la moindre attention à mes paroles. Mais, en réalité, quoi qu'il eût dit, je n'étais pas moi-même en état d'écouter.

J'implosais, je me repliais sur moi-même, accumulant tout le poids de mes terreurs. *Il faut que je leur échappe.* Cette litanie martelait mon cerveau comme un incessant bruit de tambour, comme un puissant bruit de fond instillant en moi des tourbillons de déraison. Dans mes rêves, je me voyais déjà en prise avec mille maléfices et mille sortilèges, me liant liant à leurs fils, faisant de moi une simple marionnette.

D'un côté, une partie de moi disait : « Laisse tomber ! Soit heureux d'être en vie et oublie tout cela ! » De l'autre, une violence inouïe, que je contenais encore, menaçait de me submerger. Aldéric, Finndo, Osric et Siegfried me hantaient. *Puissent-ils sombrer en enfer !* Toute raison ayant fui mes pensées, je n'étais plus que le réceptacle de mes angoisses les plus profondes et de ma haine.

Épuisé à force de marcher et de rêver, je revins dans la maison des Barimen. Je me couchai enfin en quête de repos, mais les tambours ne quittèrent pas mon crâne si facilement. Cette nuit, des lupus, des rires et du sang hantèrent mes rêves.

Le lendemain, bien que j'en fusse inconscient très longtemps, quelque chose venait de changer en moi. Le bouillonnement de la veille s'était apaisé en une mer à peine turbulente, comme si la nuit avait soigné ma folie, mes angoisses et ma colère, les avait enterrés dans un sombre recoin de mon cerveau. Mon âme sombrant, je l'avais calfatée avec des bouts épars de raison, croyais-je, mais je mis beaucoup de temps avant d'admettre la vérité. Ce n'est que peu de temps avant la fin de mon existence que je ne compris vraiment qu'il ne restait presque plus rien de ce que j'avais été.

Ce jour-là, Dworkin, de meilleure humeur, daigna s'entretenir avec moi. Nous étions tous deux dans de meilleures dispositions pour discuter. Il ne fit aucune remarque sur ma longue absence. Mais cela ne m'étonna guère. La mémoire fragmentée et désordonnée de mon ancêtre ressemblait plutôt un édifice qui s'était écroulé puis qu'on avait rebâti en oubliant de suivre les plans de construction et l'ordre des étages. Croire Dworkin fou était si tentant ! Et la facilité de cette constatation aveugla même un sens pourtant très éveillé ces derniers temps : ma méfiance. Si la décrépitude avait certes gangrené le mental de Dworkin, il escomptait bien

faire aboutir ses projets. De mon côté, je le croyais trop occupé par ses expériences, ses réunions et l'élaboration de ses nouvelles théories pour accorder la moindre seconde aux événements extérieurs à sa Maison. Et je découvris que très tard que ses projets dépassaient de beaucoup le cadre de son seul laboratoire.

Je lui expliquai succinctement ma situation, ma principale inquiétude étant de savoir ce que j'étais devenu. Je lui demandai de m'examiner afin de connaître l'état de mon corps et de mon esprit. Dworkin obtempéra, mais sa réponse ne me convainquit nullement. Était-ce de l'impertinence ou une énigme de sa part, ou un subterfuge de mon père ?

« Je te sens plus pur, libéré des tensions nerveuses et psychologiques que tu avais accumulé durant ta jeunesse, conclut mon ancêtre. C'est sans doute ce qui t'octroie une plus grande maîtrise de ton corps. »

Bien sûr, je n'y crus pas l'ombre d'un instant, car jamais je ne m'étais senti si oppressé. Pouvais-je imputer une telle réponse à la démence de Dworkin ? Je savais qu'il n'était pas complètement fou, mais c'était devenu tellement simple de le croire.

« Les nécromants ont un moyen de contrôler ceux qu'ils ont ressuscités, lui demandai-je. Comment faire pour se défaire une telle emprise ?

- La maîtrise du sang permet aux nécromants de faire des focus, et par ces artefacts, ils peuvent influencer le ressuscité. Pour contrer cela, il faut détruire le focus. Malheureusement, cela altère la résurrection en elle-même.

- Si je détruis ce focus, mourrais-je à nouveau ?

- Non, pas tout à fait. L'âme redevient moins accrochée au corps, et possède la fâcheuse tendance à vouloir de séparer de lui à nouveau. Néanmoins, vu qu'elle est emprisonnée dans la matière, elle ne peut faire que des tentatives d'évasion. Elle cherche donc l'aide des entités astrales, et ne se défend pas contre elles. La folie est souvent à craindre dans ces cas-là. Incapacité de raisonner logiquement... Perte de mémoire... Troubles psychologiques divers...

- À quoi pourrais-je reconnaître un focus ?

- Eh bien, à la parcelle d'âme qui réside à l'intérieur !

- Vous m'aviez dit qu'Obéron avait perdu la mémoire lorsqu'il était revenu à la vie. Pourquoi n'en fut-il pas ainsi pour moi ?

- Obéron est vivant ! ? Quelle surprenante nouvelle ! Comment l'avez-vous appris ?

- Votre fils est revenu en Ambre récemment. Il a d'ailleurs reconquis son trône, dis-je, laconique.

- Ah oui, c'est vrai ! Vous me l'avez déjà dit. Je perds la mémoire, de temps en temps. L'âge, sûrement... »

Je tentais bien sûr de lui rappeler ses propos sur Obéron, mais il nia, affirmant ne pas comprendre.

Bon sang ! Imagination et souvenirs me mêlaient-ils donc à ce point dans les délires de Dworkin ? Le désordre semblait régner autant dans sa cervelle que dans la mienne. Je laissai tomber.

« Parlez-moi des malédictions, m'enquis-je. Se transmettent-elles vraiment de génération en génération ?

- Plus maintenant. La Licorne l'autorisait autrefois, mais elle est revenue sur son jugement à cause des abus d'Obéron. »

Finndo, comme je l'avais deviné, ne m'avait donc raconté qu'un ramassis de foutaises...

« Avez-vous entendu parlé de la rumeur qui raconte que votre fils voudrait s'en prendre à votre vie ?

- Nous sommes passés par tellement de sentiments, soupira le vieux. Il a déjà voulu me tuer plusieurs fois, vous savez. Mais il est relativement raisonnable, et il a toujours échoué, de toute façon.

- Connaissez-vous le point faible des lupus ?

- Ma foi, demandez à votre père, il s'y connaît mieux que moi !

- Je doute qu'il soit prêt à me fournir ce genre de réponses.

- Les lupus sont très vulnérables face aux vampires, et réciproquement. D'ailleurs, ils ont été créés pour ça, je crois. »

Je devais rester chez les Barimen de nombreuses semaines. J'ignorais encore ce que j'allais faire, comment j'allais procéder, ce que j'étais devenu. Je voulais surtout disparaître. Un seul problème accaparait mes pensées, tous les autres pouvaient attendre. Je désirais récupérer le focus qui me liait à Finndo. Je n'avais aucune preuve de son existence, mais Dworkin avait expliqué son utilité la maîtrise de la résurrection. Et je songeais que mon père n'avait, de toute façon, aucune raison de ne prendre aucune précaution à l'égard de celui dont il avait prédit la trahison. Pourquoi aurait-il laissé un élément imprévisible de son entourage hors de son contrôle ? Quels plans avait-il monté ?

Semblant n'appartenir à aucun temps et être dans l'ère de tous les temps, la Maison des Barimen dégageait une aura de charme intemporel. Cette bâtisse se composait d'une grande tour baroque élaborée comme un salmigondis de voûtes, de colonnes, d'arches, de tourelles, de statues, d'idoles et de murs cambrés. Plus fascinant encore, le tout semblait avoir été gravé, sculpté, ciselé, modelé, forgé dans un immense et unique bloc de pierre noirâtre. À l'extrémité d'un immense parvis, seul un petit portail d'or rouge dépareillait. Une odeur de salpêtre et d'humidité régnait dans les pièces, très chaudes pourtant. La folie du maître des lieux expliquait peut-être le bouleversement des lois physiques qui survenait de temps à autre, à moins

que ce fût l'influence du Chaos environnant ou des expériences magiques de ses occupants.

Les yeux du vieil homme luisaient de folie et d'intelligence. Malgré son corps voûté et tassé par le poids des ans, Dworkin imposait encore le respect auprès de ses suivants. Il ne semblait pas s'être inquiété de son apparence depuis des temps immémoriaux, arborant une longue barbe blanche désordonnée, souvent vêtu d'habits de bouffon rapiécés ou tâchés de vin. Quant à son crâne, seule une maigre chevelure éparse et grisâtre le recouvrait.

Bien que mon ancêtre fût devenu mon mentor, j'étudiais seul la majeure partie du temps, car il ne se lassait pas de débattre avec les autres membres de la tour, sa famille lointaine et des invités « de marque » principalement, lesquels assistaient inmanquablement aux fréquentes réunions, qu'elles fussent festives, studieuses, désordonnées ou querelleuses. Quand il ne palabrait pas dans un salon, il sortait aux Cours du Chaos, s'enfermait dans son bureau pour écrire ses interminables Mémoires, ou entamait de nouvelles expériences magiques.

Un soir, alors qu'il avait bu plus que de coutume, il m'avait confié qu'il sentait la mort venir vers lui. Je mis cela sur le compte de l'alcool. Dworkin, fondateur de la Marelle, vivant depuis des millénaires, lucide ou fou, pouvait-il s'éteindre si simplement ? Difficile à imaginer. Combien d'époques, combien d'ères avait-il traversé ? Étions-nous virtuellement immortels ? Bénédicte, le plus âgé des fils d'Obéron, revêtait tout juste l'apparence d'un homme d'une trentaine d'années, peut-être trente-cinq. Quel âge Dworkin avait-il accumulé pour que son corps devînt petit, bossu et décrépi ? Que peut provoquer la dégénérescence d'un corps métamorphe ? Existait-il quelque chose dans l'univers capable de résister aux ravages du Temps ?

Il m'avait fallu quelques jours pour m'habituer au langage particulier du vieux sage, car la plupart du temps, il jouait les concierges ou parlait par énigmes, utilisant des allégories profondes et obscures. Pourtant, quelquefois, des éclairs de lucidité le frappaient et son discours semblait venir des Dieux tellement il était limpide et évident. Chaque soir, quand je prenais congé de lui, il me disait : « Va, oublie vite tout cela ! » Il était fatigué de savoir et fuyait les nouvelles du monde extérieur depuis sa libération de la prison d'Obéron. Même au cours de sa captivité, faire abstraction de l'Histoire n'avait pas été facile, m'avait-il confié. Je sentais que Dworkin appréciait ma présence en ces lieux, peut-être parce qu'il se lassait des mœurs étranges et souvent agaçantes des gens de sa propre maison.

Les jours s'écoulèrent lentement. Étude, réflexion sur ma condition... Peu à peu, j'élaborais des projets fous de vengeance, tous irréalisables. J'eus l'idée de

tendre une embuscade à Finndo, juste pour voir si mon doigt se crispait sur la détente avant de tirer, pour voir si je contrôlais réellement tout ce que je faisais. Mais je recouvrais la raison assez rapidement.

Comment aurais-je pu éliminer définitivement un nécromant de la Maison de Nécromants ? Thanhor ou tout autre confrère le ressusciterait. Peut-être Osric et son fils, Siegfried ? Pire encore : pouvait-il se relever lui-même de sa propre volonté, tel un dieu dément que rien ne pouvait arrêter ? Je déraisonnais souvent. Je ne pouvais pas vraisemblablement obtenir vengeance ainsi, à moins de m'en prendre à tous les nécromants en même temps. Père devait payer. Ce focus, je ne pouvais pas permettre son existence. Je ne voulais pas laisser à quiconque le pouvoir d'entraver ma liberté d'action ou, pire, celui de me contraindre à agir contre ma volonté. Il me fallait cet objet. Impérativement ! À quoi pouvait-il ressembler ?

Les autres protagonistes de mon passé me hantèrent parfois.

Aldéric. Je ne parvenais pas à imaginer ses motivations, ce qui l'avait poussé à vouloir ma mort. Les possibilités étaient si nombreuses que je ne devinais même pas s'il avait agi de son gré. M'avait-il cru à l'origine de sa transformation en loup ? Avait-il obéi à Finndo ? Avait-il songé que je manigançais avec mon père en apprenant ma parenté ? Siegfried lui avait-il révélé quelque mensonge pour diriger sa haine ? Avait-il été dominé par Finndo ou Fenris, était-il désormais soumis à leur volonté ? *Assez !* Un piton rocheux saillait au milieu de cette mer incertaine : l'attitude soupçonneuse de mon cousin. Au fil des jours, il s'était voilé de manières de plus en plus secrètes, arborant constamment un masque impassible, et même quelques fois affable. Pourtant, un fugace moment, un étrange instant figé dans le temps où nos regards s'étaient croisés, ses yeux avaient trahi ses émotions. Un regard incisif, tranchant comme le rasoir, brûlant d'une inquiétude dévorante, d'une suspicion exacerbée. *Ce que j'ai pu être aveugle !* me répétais-je incessamment. C'était au moment précis où je lui avais donné le nom de la mère de Morgane : Sand. Quelle importance cette révélation avait-elle revêtue pour lui ? Sand, ennemie de Finndo, et après ? Jamais je n'avais songé que sa défiance envers moi eût pu se muer en haine. Une défiance qui s'était accrue encore et encore. Se pouvait-il qu'il eût cru que mon médaillon lunaire était de même nature que la bague de Morgane ? M'avait-il cru capable de le contrôler par cet artefact ? Je ne croyais pas qu'Aldéric fût heureux de sa transformation en loup. Qu'il fût un opprimé ou pas m'importait peu. Je ne voyais en lui qu'un pion se débattant sur un échiquier. Mais cela n'excusait rien. *Qu'il paye alors !* Et parfois, je me demandais si Finndo avait prévu la haine que j'éprouvais envers mon cousin, m'utilisant

alors dans un but de vengeance contre Bénédict. Quel plaisir devait éprouver mon père à la simple idée de nuire à son frère ! *Il n'a pas simulé la lueur de haine que j'ai lue dans ses yeux.*

Barbara. Avait-elle secondé Aldéric ? Je ne m'expliquais pas son inaction lors de ma confrontation avec mon cousin. J'avais presque réussi à m'enfuir tandis que je maîtrisais le loup. Avait-elle été si certaine de ma défaite ? Avait-on pris son apparence ? De quel moyen de pression Finndo avait-il parlé ? Aldéric avait-il réussi à la convaincre ? Avait-elle été lasse de mes perpétuels refus ? S'était-elle alliée à Aldéric dans le cadre de l'arène depuis que j'avais refusé, là encore, son offre d'alliance ?

Morgane... Le rôle de cette intrigante demeurerait des plus nébuleux. D'autant plus que les informations que je possédais à son sujet venaient principalement d'Aldéric. « Dangereuse », m'avait-il dit et Barbara en avait convenu. Un coffret contenant Fenris. Une bague de Tir-na Nog'th qui dominait les lupos. Un livre s'ouvrant sur une Ombre dangereuse. Que de sombres magies gravitaient autour de ma cousine ! La fille de Sand, et l'ennemie de Finndo... Mon père m'avait mêlé à tout cet imbroglio avec des arrière-pensées plus que suspectes.

Siegfried. Qu'avait-il réellement voulu en venant me voir avant ma rencontre avec la mort ? Se libérer de l'emprise de Finndo, avait-il dit. Aurait-il pu être un allié, ce cousin que j'avais fui ? Était-ce qu'il avait cherché en me parlant presque ouvertement de ses problèmes avec mon père ? Pourquoi se serait-il montré si loquace, si ce n'avait pas été le cas ? Et ses paroles avant l'arène : « Je m'occuperai personnellement de vous, m'avait-il dit, dès que j'en aurais fini avec nos cousins et cousines. Ne vous inquiétez pas, votre tour viendra. Rien ne presse. » À quoi avait-il fait allusion exactement ? La chose m'avait paru claire sur le moment, mais à présent, j'en devinais plusieurs sens. Avait-il su le sort que Finndo me réservait ? J'avais été certain de son hostilité, pourtant il n'avait eu aucune raison de me haïr. Je ne m'étais même pas montré agressif lorsqu'il m'avait avoué être à l'origine de mon emprisonnement dans l'oubliette. Mais il restait encore bien des mystères. Pourquoi m'avoir envoyé dans ce trou ? Quel Atout Siegfried avait-il utilisé pendant notre discussion ? J'élaborais plusieurs hypothèses sur cette carte et l'idée fusa dans mon esprit qu'il avait utilisé mon propre Atout, espérant peut-être lire dans mon esprit – comme Barbara l'avait fait auparavant – les réponses à ses attentes pour prévenir d'une réaction violente de ma part ou pour savoir si mon éventuelle adhésion à ses projets eût pu être sincère. « Je ne cherche que la paix et le pouvoir », m'avait-il confié. Ce qui me semblait contradictoire. Qu'elles qu'avaient pu être les motivations véritables de Siegfried, dans mon esprit,

il portait les atours d'un homme sans scrupules, prêt à tout pour parvenir à ses fins. Si Aldéric avait dit vrai pour l'arme « à la morsure de loup », j'imaginais sans peine le fils d'Osric accomplir cette besogne pour le compte de Finndo. N'avait-il pas souhaité plutôt me faire croire à une entente possible contre mon père ? Était-il possible que Siegfried se fût ouvert à moi pour me faire croire que je pourrais maintenant, prévoyant mon avenir, m'allier à lui ? Mais j'imaginais parfaitement mon cousin jouer double jeu, s'imposer comme allié tout choisi contre mon père alors qu'il le soutenait toujours en réalité. Quel moyen formidable de manipulation ! Logique et machiavélique.

La rumeur sur Cymnéa et Obéron rapportée par Finndo pouvait en un sens confirmer les dires de Dworkin sur le retour de son fils. Obéron se croyait-il encore à l'époque de sa jeunesse, quand il vivait avec sa première épouse ? Dans ce cas, quelles étaient les intentions de Cymnéa ? Suivait-elle les mêmes objectifs que ses fils, Finndo et Osric ? Pourquoi Obéron aurait-il perdu la mémoire lors de sa résurrection et pas moi ?

Llewellla. J'aurais tant aimé la revoir. Mais, ne sachant plus si j'étais le même, si j'avais perdu la tête ou si j'étais un pion de Finndo dans son jeu noir, j'avais décidé de l'éviter tant que mes problèmes ne seraient pas résolus.

Trop de questions sans réponse, trop de suppositions sans la moindre preuve, trop d'incertitudes pour établir un début de vérité. Voilà où j'en étais. Je nageais dans un océan d'ombres de vérités et d'incertitudes. Des schémas de raisonnements pouvaient se succéder presque à l'infini, sans que je touche un instant la trame de la vérité.

Depuis mon réveil, mon esprit était bousculé, propulsé de tous côtés, épuisé. La haine, la rage, le dégoût et la folie m'avaient assailli de toutes parts. J'avais échafaudé des hypothèses, construit des plans, décortiqué mes sentiments, analysé les agissements de mes parents. Mais que voulais-je réellement ? Me venger ? Détruire la cabale Finndo-Osric-Siegfried ? J'avais l'impression de sombrer une seconde fois, d'embrasser une seconde fois la mort, m'abandonnant à une logique de vengeance et de destruction, une logique morte, sans âme, épurée de toute considération externe à la vengeance elle-même. Et pourtant, n'était-ce pas ce que je désirais ? J'avais envie de retrouver la nonchalance de ma vie précédente, le calme et la sérénité. Mais je ne le pouvais aucunement tant que Finndo et ses acolytes auraient une emprise sur moi.

Pour apaiser mon cœur, affermir mon âme, je laissais le fleuve du temps s'écouler sans même le regarder, et me consacrais aux études. Chaque journée, je plongeais dans les vieux bouquins de Dworkin. S'étendant sur plusieurs mondes, la

bibliothèque inter-Ombre de la maison recelait une véritable mine de trésors. Brusquement, quand je visitais ce labyrinthe en me laissant porter par la curiosité du moment, je découvrais de nouvelles salles qui n'auraient jamais dû se trouver là. De nombreux passages occultes révélaient de nouvelles pièces qui parfois n'existaient pas la veille. J'y trouvais quelquefois des œuvres si vieilles qu'elles tombaient en poussière entre mes doigts, et d'autres merveilleuses : des livres enchantés contant des histoires et créant des illusions animées ; des recueils d'images parfois s'ouvrant des mondes fantasmagiques, à l'instar de celui de Morgane ; des parchemins aux runes métamorphes ; des livres énormes comme conçus pour des géants disparus ; etc.

La bibliothèque ne semblait pas avoir de limites. J'avais essayé plusieurs fois d'en déterminer les dimensions, mais de nombreuses salles s'ouvraient incessamment sur plusieurs autres ; quelques corridors paraissaient interminables ; les passages ne reliaient pas forcément les mêmes pièces selon le côté où l'on passait... Je m'étais perdu un nombre incalculable de fois dans ce dédale multidimensionnel – trois dimensions, ce n'était pas suffisant pour un tel édifice. Parfois, je m'enfonçais dans des boyaux très serrés, aux murs couverts d'antiquités. Quelques corridors étaient si exigus qu'il me fallait baisser la tête, pour déboucher sur des salles si vastes que la vue s'y perdait. La salle la plus immense était une sorte de ravin : aussi loin que portait la vue, et dans chaque direction, les livres couvraient deux murs parallèles se perdant dans l'infini. Des paliers espacés d'une dizaine de mètres sillonnaient ces falaises, comme les stries irrégulières d'un tissu déchiré. Pour accéder aux différents niveaux, les consultants utilisaient des ascenseurs à manivelle. J'y découvrais chaque jour des choses nouvelles dans cette bibliothèque infinie. Barbara, si elle avait vu ce micro-univers, se serait exclamé : « Yyran, il me faut absolument un Atout de cet endroit ! »

Comme dans toute bibliothèque digne de ce nom, le silence siégeait fermement dans chaque pièce, bien qu'il m'arrivât souvent de percevoir des bruits suspects. Un grattement, un grondement sourd, un cri strident, un rire, un éboulement, le bruit d'un marteau qui frappe le métal, le son de l'eau qui coule perturbaient deux ou trois fois par jour les lieux. Mais je ne découvrais que rarement leur origine. Bien que ce dédale fût peu fréquenté, la majorité des personnes que j'y rencontrais ne semblait pas appartenir à la maison des Barimen, ce qui me fit supposer que cette bibliothèque reliait plusieurs maisons des Cours. Je croisais des hommes, des femmes, des fous, des démons, des hommes-animaux, des choses peut-être sorties des livres eux-mêmes. Tout ce monde arpentait ces tunnels, ces salles, ces boyaux, ces corridors sans se soucier

apparemment de trier ou de classer toutes ces œuvres.

Plusieurs fois, je détectais des présences hostiles mais sans doute trop peureuses pour se montrer. Un jour, je fus attaqué. Jaillissant d'un couloir sans lumière – de nombreuses zones n'étaient pas éclairées – un homme décharné au regard de fou se jeta sur moi en hurlant : « Partez tous ! Je le serai le seul à savoir ! C'est mon secret ! Nul ne me le dérobera ! » Il brandissait un poignard, mais lorsqu'il fut sur moi, je l'envoyai cinq mètres plus loin. Il tomba lourdement et s'enfuit en titubant hors du halo de lumière. C'était peut-être le dixième à avoir découvert le « Terrible Secret de l'Univers » et chacun avait sombré à sa manière dans l'insanité.

À plusieurs reprises, j'avais demandé aux Barimen quel nom portait un tel lieu, qui l'avait construit, dans quel but, etc. Mais, dans la maison de Dworkin, poser de telles questions équivalait à passer pour un hérétique. Pour les Barimen, l'importance ou la nécessité de telles connaissances avoisinaient le zéro absolu. « Cessez de m'ennuyer avec ces questions inutiles ! » lâchait-on dès que ça effleurait un tantinet le matériel. L'un des membres avait même cru que je l'avais insulté, pour lui avoir demandé de tels renseignements, s'imaginant que je cherchais à le rabaisser dans son estime en lui posant une question si vulgaire.

Qui avait pu concevoir un tel lieu ? D'une curieuse manière, je me représentais cette construction comme un cerveau immense, avec des replis cachés, des zones obscures et claires, chaque livre étant une parcelle de mémoire. Dworkin avait-il tout lu ? Même des millions d'années n'auraient probablement pas suffi.

Ces longues journées chez Dworkin me furent profitables. Sans elles, je serais probablement encore tombé dans les bras de Dame la Mort. Même si Dworkin ne s'occupait guère de ma formation, ses explications me furent d'une grande utilité pour parachever ce que j'apprenais dans les ouvrages.

J'accrus ainsi mes connaissances de cet univers.

Dans cet univers, existaient cinq royaumes, représenté chacun par une notion : le Réel, représenté par la matière ; la Gnose, représentée par le monde spirituel ; le Karma ; le Temps et l'Ombre. Le Réel comprenait deux mondes, le monde des Deniers qui déterminait l'alchimie des choses, et le monde des Épées d'où naissaient les enchantements. La Gnose englobait aussi deux mondes : le premier était celui de la Coupe, le monde astral, où résidaient les âmes et les morts, et dont la magie dépendante était la conjuration. Le second était le monde du Bâton, plus précisément le monde des esprits et de la raison, d'où la magie kabbalistique tirait sa force. Ce dernier monde chapeautait tous les autres. C'était en quelque sorte une association de concepts.

Pour que la vie naisse, devait se créer une impulsion dans le monde du Bâton, afin que l'esprit se formât. Puis dans le monde de la Coupe, découlant de la première impulsion, des émotions se créaient et se liaient à l'esprit. On parlait de spirales chromatiques ou structure d'émotions constituant l'âme, car chaque couleur représentait une forme d'émotion. Puis dans le monde des Épées, s'imbriquaient des énergies afin d'engendrer une forme énergétique. Enfin, l'alchimie du tout engendrait dans le monde des Deniers, le monde matériel, un corps.

Je comprenais mieux comment j'avais pu traverser la Marelle avec mon nouveau corps. Mon esprit étant lié à la Marelle, il avait su reconstituer le sang d'Ambre, conjecturai-je. Mais qu'avait donc voulu dire Finndo en m'avouant qu'il s'était occupé lui-même de la formation de mon corps ? Avait-il usé de son propre sang ?

Dans mes études et mes expériences personnelles, je m'intéressais particulièrement au monde de la Coupe – celui où résidaient les âmes –, car de son existence dépendaient le pouvoir des Atouts, l'un de mes principaux centres d'intérêt. Les érudits de cet univers y distinguaient cinq types d'entités.

Les premières étaient les âmes vivantes, qui possédaient donc une incarnation dans le Royaume Réel. Ces écrits expliquaient que la raison – ou l'esprit – constituait un barrage à l'expression des émotions. On y dépeignait la raison comme une structure gérant les émotions, freinant leurs élans.

Seconde catégorie : les âmes mortes. Tout simplement celles qui avaient perdu leur lien avec le Royaume Réel. Voilà qui était contradictoire avec les dires de Finndo, qui m'avait affirmé que les âmes mortes se désagrégeaient. La mienne s'était reconstituée par l'impulsion dans le monde du Bâton. Étrange... Mais je ne ressentais aucune envie de décortiquer ces allégations pour l'instant.

Les suivantes étaient les âmes maléfiques, qui, bien qu'ayant perdu leur corps, demeuraient très liées à la matière, car elles refusaient farouchement la perte de tout contrôle sur le Réel. Les fantômes et les vampires appartenaient à cette catégorie, et ces deniers constituait une caste, « la noblesse » du monde la Coupe. Ces entités astrales aspiraient généralement à prendre possession d'un corps ou à insuffler la vie dans un corps mort et s'y immiscer. Ces créatures vivaient en se repaissant des âmes d'autrui, expliquant leur soif insatiable de sang, « le véhicule de l'âme ».

Les démons formaient à eux seuls une autre catégorie. Noire était la couleur de leurs émotions. Noir, symbole de la haine, de la malice et de la destruction, expliquait-on. Dans ce livre, on émettait l'hypothèse que les démons fussent les représentants de la matière dans le monde astral. En cas d'ouverture du monde astral sur le monde réel, les

démons sortaient les premiers et possédaient tous les corps aux alentours. Parfois même, les plus forts se liaient à la substance d'Ombre et, grâce à cette dernière, se constituaient un corps élaboré de tout et rien. Dans cette entreprise hasardeuse, certains s'emprisonnaient dans la matière, sans qu'ils fussent capables de la modeler et même de quitter le corps inerte qu'ils venaient de prendre. Les auteurs de ces ouvrages rapportaient quelques expériences magiques de leur cru. Des bâtisses entières avec tout ce qu'elles contenaient avaient été soumises à des possessions, chaque objet démoniaque devenant parfois autonome un court instant, lorsque le démon propriétaire faisait montre d'une volonté indomptable à se mouvoir. D'autres se transformaient et de temps en temps mouraient dans cette tentative. Les végétaux quittaient leurs racines pour des nourritures plus consistantes, etc. Contre la possession, on préconisait l'emploi de son propre Atout, constituant une barrière astrale au moment du contact. Quant à la Marelle, aucune suggestion, mais je songeais qu'elle serait aussi efficace contre tout envoûtement. La Marelle fixe et préserve, disait-on. Les actes des démons étaient dictés par l'accomplissement d'un but qu'ils poursuivaient sans relâche, leur esprit rongé par cette puissance de corruption intrinsèque à leur volonté.

Venaient enfin les égrégories, les plus puissantes êtres du Monde de la Coupe. Ces entités astrales se composaient d'une accumulation phénoménale d'une seule émotion, sans que leur être leur empêchât d'adopter une démarche cohérente. Autrement dit, la puissance de leur esprit suffisait seule à endiguer la puissance de l'émotion. *Mais peut-être pas dans tous les cas*, songeais-je. Néanmoins, l'accumulation de cette émotion résumait essentiellement leur motivation. Peut-être pouvait-on aussi les appeler Dieux, car la Licorne, le Serpent, Fenris et Polaris étaient des égrégories. Fenris, un homme-loup d'environ trois mètres selon le mythe, n'était qu'un aspect d'une unique entité, et Polaris son opposé, le "négatif". Blanc, couleur de notre Licorne ; gris, couleur du Serpent du Chaos ; argent, couleur de Fenris et de Polaris. *Des couleurs qui n'en sont pas vraiment*. Les égrégories pouvaient conférer une puissance phénoménale à leurs séides, dans le sens où quiconque fût relié à eux par un lien interroyaume pouvait y puiser leur énergie et leur savoir. Aldéric avait su tirer parti de cet avantage. *J'aurais peut-être pu vaincre Aldéric sans l'intervention de Fenris*, songeais-je. Le souvenir de la puissance psychique de l'homme-loup me fit frissonner. Une force qui défiait l'imagination. Quant aux prêtres du Chaos, leur pouvoir venait du Serpent, ce qui expliquait leur acharnement à répandre son culte dans les Ombres, car les prières des dévots accroissaient les pouvoirs des Dieux. Le Pouvoir ! Voilà bien ce qui les motivait tous ! Les prêtres d'Ambre ne possédaient probablement aucun lien magique avec

la Licorne, mais l'initiative d'Obéron pour répandre le culte blanc dans le Cercle d'Or trouvait là son origine. *Le pouvoir*. La Licorne avait aidé le vieux roi d'Ambre en plusieurs occasions à en croire Finndo.

Grâce à ces études, ma maîtrise des Atouts et du Monde la Coupe s'étendit. Les anciennes cartes liées à ma première âme ne fonctionnaient plus, car cette dernière avait apparemment été disloquée. Je comprenais désormais comment on m'avait envoyé dans l'oubliette. Lorsque je m'étais concentré sur ma carte pour la ramener, Siegfried avait dévié le lien que j'essayais de créer vers l'oubliette : un piège d'Atout, une application parmi une pléthore d'autres qu'offrait le monde de la Coupe.

Corps exsangue... Lèvres sèches... Bouche béante... Chairs mortes... Joues hâves... Chevelure éparse... Orbites vides ou yeux gonflés... Regard vide... Peau grise, squameuse, putrescente, tumescence ou sanguinolente... Démarche mécanique et saccadée... Articulations rigides... Ossature frêle... Doigts effilés empoignant des loques tâchées et déchirées... Remugle de mort... Pieds frottant une terre asséchée... Poussières... Pas un souffle d'air... Pas un effluve de vie...

Un rêve de nécromant ?

Un matin, je m'observais dans un miroir, se sachant vraiment ce que je voyais : un corps élancé, des yeux verts, une chevelure blonde et désordonnée. Et cette figure si pâle... Que recelait mon corps ? Cette chair ressemblait en tout point, trait pour trait, courbe pour courbe, pigment pour pigment, à celui de ma première vie. Au point que mon œil ne pouvait faire de différence. Le changement résidait dans le contrôle, dans la manière dont je me mouvais dans l'espace, dans l'acuité des sens physiques, dans une homéostasie plus équilibrée, dans la force, dans la célérité, dans la propagation des influx nerveux, dans le système biochimique. Et le sang d'Ambre qui coulait dans mes veines, d'où venait-il ? Quel secret avait gravé Finndo dans cet agrégat de cellules ? Sur le moment, je n'avais pas réalisé le prodige de cette genèse, issue du savoir hermétique d'un nécromancien. Un corps « plus sûr ». Certes, mais pour qui ?

Mes vêtements reposaient inertes et incolores sur la chaise. Par prudence, j'avais ôté toute trace de ressemblance avec mes goûts antérieurs. Des habits sobres, noir, gris et blanc, sans fioritures, d'une coupe austère et franche. Dworkin recevait parfois des visiteurs – vieux compagnons, troubadours improvisés, colporteurs ou espions ? – et je ne désirais pas qu'on pût me reconnaître par ouï-dire. J'avais perdu le médaillon au symbole de la Lune, enfoui avec les restes de mon corps ou devenu trophée d'Aldéric, qui sait ? J'y étais, étrangement, toujours attaché. *Je le retrouverai plus tard, quand je sortirai à la lumière. Restons encore dans les ténèbres.*

De nombreux jours passèrent avant que je me décide à quitter la Maison des Barimen. Le temps avait opéré d'une étrange manière sur moi. Au fil des jours, mon appréhension avait diminué, s'effilochant petit à petit aussi sûrement que la brume face au soleil. Cependant, il demeurerait toujours une légère inquiétude, qui parfois grandissait démesurément pour se replier aussitôt. Une inquiétude lancinante, cachée, mais toujours présente. Le pire ne se produirait peut-être qu'en certaines circonstances. *Je ne dois pas relâcher ma vigilance.*

Quant à cette colère primaire, je la sentais toujours là, quelque part, mais je l'avais enfermée et enchaînée dans un sombre caveau. Parfois, la nuit, je rêvais que je lui rendais visite dans son oubliette noyée d'obscurité. Chaque fois que j'essayais l'apercevoir, elle se terrait dans un repli d'ombre.

« Te revoilà ! me dit la colère. Tu te demandes encore si tu dois me libérer.

- Si je te laisse sortir, alors tu me domineras et je commettrai n'importe quelle folie.

- Peut-être, peut-être pas. Songe qu'au moins tu ne resterais pas cloîtré stupidement dans cette maison de cinglés !

- Le savoir pourra peut-être me sauver. »

Elle cracha au sol. « La connaissance ! Ce n'est pas ça qui te sauvera. Même si tu parviens à percer tous les mystères de l'univers, tu n'en seras pas moins vaincu si tu ne me libères pas.

- Plus tard peut-être. Je ne suis pas capable de vaincre Finndo à l'heure actuelle.

- Plus tard, il sera trop tard. »

Je m'approchai pour essayer de voir son visage. « Arrière ! » hurla-t-elle. « Arrière ! » Ses cris percèrent mes tympans, et elle se recula avec un tintement de chaînes, se terrant dans l'obscurité et occultant son visage d'une vieille cape délavée.

« Si tu veux me voir, libère-moi d'abord. Sinon va-t'en.

- Pourquoi ne veux-tu pas te montrer ? Que me caches-tu ?

- Cela, tu le sauras si tu me libères, pas avant. N'essaie plus de t'approcher. Même enchaîné, je suis capable de t'infliger des dommages mortels.

- Tu ne gagnerais rien à me détruire. Tu n'es qu'une partie de moi après tout.

- Je n'aurais peut-être pas le choix.

- Je ne comprends pas.

- Ne cherche pas à comprendre. Libère-moi simplement. Ou tu mourras.

- Si je te rends la liberté, je risque de mourir une bonne fois pour toute, ou pire peut-être. Finndo est un aîné de la famille. Son expérience et son pouvoir dépassent largement les miens.

- Effectivement. Tu risqueras de te perdre, mais si tu attends, tu mourras définitivement et c'est une certitude.

- Tes paroles sont du fiel. Tu cherches à instiller la peur en moi.

- Ta volonté de comprendre te paralyse.

- Je suis déjà plus fort, et il me faudra apprendre à contrer les maléfices nécromantiques. Je n'ai même pas encore idée du plan auquel Finndo, ses alliés nécromants ou Fenris m'ont intégré.

- Tu cherches trop à comprendre. Toute réponse que tu auras ne mènera qu'à d'autres questions, et leurs réponses te conduiront encore à d'autres questions. Encore et encore, jusqu'à l'infini.

- Un minimum de réponses me paraît nécessaire avant de tenter n'importe quoi.

- Tu ne seras peut-être jamais satisfait. Agis avant qu'il ne soit trop tard.

- Quelle est donc cette échéance ?

- Cesse de vouloir comprendre ! Fais-moi simplement confiance.

- Non.

- Alors... tu es perdu. »

Je sentais que j'étais resté trop longtemps chez les Barimen, sans savoir pourquoi. Je partis à Ternam pour récupérer mes Atouts, cachés dans une vieille demeure en ruines.

Puis, je fis un court voyage en Ombre, car j'avais besoin d'une arme contre les loupes, un instrument qui m'aiderait peut-être à vaincre Aldéric. Elle ne serait quasiment d'aucune utilité dans un duel à l'épée mais, au corps à corps, elle pourrait s'avérer redoutable. Je pensais que j'allais croiser un jour le chemin d'Aldéric.

L'arme se composait d'une structure se fixant sur l'avant-bras et se prolongeant sur le revers de la main. À l'extrémité de la charpente, trois embouchures, d'où pouvaient sortir des griffes rétractables interdigitales de dix centimètres, aiguës comme des scalpels, d'un alliage comportant de l'argent, car les légendes racontaient que les loups-garous y étaient sensibles. Le mécanisme s'enclenchait en rentrant les pouces à l'intérieur de la paume ou en les forçant vers la première phalange de l'index. Je savais bien qu'une telle arme ne serait d'aucune inutilité face à des adversaires armés d'armes classiques et plus longues, car ils pouvaient maintenir ces griffes hors de portée. Mais si je me retrouvais pris au corps à corps avec un loup, je ne serais pas démuné cette fois. Ces griffes feraient des ravages dans sa chair.

Par hasard, dans un vieux livre, j'avais découvert l'histoire d'un seigneur du Chaos nommé Crocs d'Argent qui employait comme outil de mort favori des griffes de loup, une arme similaire à celle que j'avais recherchée en Ombre. En membre honorable de la maison Hendrake, on ne comptait plus les exploits guerriers qui avaient fait de lui un héros mythique. Mais il avait vécu en une époque si lointaine que son véritable nom avait sombré dans les flots de l'histoire. L'auteur, un de ses

descendants, expliquait sommairement la méthode pour manier habilement les griffes de loup.

Crocs d'Argent... Crocs de chien, crocs de loup... L'argent, la couleur de Fenris... Avait-il appartenu à la race des lupus ? Avait-il été l'homme loup lui-même ? Ou n'avait-ce été qu'un guerrier s'étant inspiré des loups pour parfaire ses techniques de combat, comme de maîtres en arts martiaux s'étaient inspirés d'autres animaux comme la grue, le serpent, le singe ou le tigre. Je ne le sus jamais.

Quelque part en Ombre, allongé dans l'herbe, par une tiède soirée vernale, j'observais la pâleur d'une lune rousse.

La Lune... maîtresse des nuits, maîtresse des loups.

La Lune... symbole de ma famille, symbole de mon médaillon, un bijou qui avait disparu avec les restes de mon ancien corps. Coïncidence ? Hasard ? Ou tout était-il lié à la Lune ?

Par quelle magie Morgane avait-elle réussi à contrôler mon cousin ? La bague au symbole de lune qu'elle avait reçue d'Hektor, selon Aldéric, recelait un pouvoir mystérieux, peut-être de Tir-na Nog'th ou de la Lune elle-même.

Tir-na Nog'th était-elle la clef d'une énigme onirique ? Mais une autre idée avait germé, une théorie dont l'efflorescence arrivait seulement à terme. Tir-na Nog'th n'existait que comme reflet d'Ambre dans la lumière de la Lune, disait-on. Peut-être, peut-être pas. Cette lumière n'était après tout que celle du soleil reflétée par la Lune elle-même. N'était-il pas plus logique que Tir-na Nog'th fût plutôt le reflet d'une cité située là-haut ?

Je n'avais aucune preuve, mais j'eus une intuition qui se mua bientôt en certitude : je trouverais des réponses si je parvenais à atteindre ce monde lointain au-dessus d'Ambre.

J'avais trois moyens pour me rendre sur la Lune : traverser la Marelle et demander d'y être emmené ; aller à Tir-na Nog'th et y chercher le reflet de l'escalier qui menait d'Ambre à la cité céleste ; créer un Atout du satellite en l'observant avec le télescope du château.

Ambre m'attend donc, mais patience !

TROISIÈME LUNE : RENAISSANCE

Le jour vint où les événements se précipitèrent. Combien de temps avais-je passé dans la Maison des Barimen ? Un mois, peut-être deux. Cela ne revêtait aucune importance pour moi. Personne n'avait cherché à me joindre, et j'avais moi-même évité toute rencontre superflue.

Sur un cheval noir, une bête vive nommée Crachesang à cause de sa barbiche rouge, je descendais l'ombrée d'une montagne effilée vers une vallée verdoyante. La distance qui me séparait de la maison de Dworkin défiait encore

l'imagination, loin à travers les Ombres, vers le Chaos.

Il m'aurait été facile d'arriver là-bas instantanément grâce à un Atout mais cette balade ravivait mes forces. Chez les Barimen, le monde environnant, fou et torturé, avait influencé, voire enflammé, ma psyché. Le Chaos avait baigné, pénétré, imprégné mon esprit. Là, sous un ciel azur, je savourais la quiétude des mondes en paix. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'oubliais tout le reste, ne trouvant rien de plus agréable que d'imaginer les formes que composaient les nuages.

Soudain, à travers ma conscience, une idée s'imposa : *Je suis suivi*. J'ordonnai à ma monture de faire volte-face. Mais mon regard ne rencontrant personne sur le chemin terreux qui fendait la forêt de pins, je continuais ma chevauchée, agissant comme si rien ne s'était passé. Lentement, j'avançais en modifiant subtilement les Ombres. Et la sensation d'être épié persistait. Sa capacité de me suivre en Ombre signifiait théoriquement que l'inconnu venait d'Ambre ou des Cours du Chaos.

Un kilomètre plus loin, je vis une auberge relais jouxtait un petit village accolé à un torrent. Parvenu devant l'édifice, j'attachai mon cheval et pénétrai d'emblée dans une salle bondée de gens, enfumée de tabac et de relents d'une cuisine trop arrosée.

J'attendis tranquillement devant un verre de rhum que mon inconnu se montrât mais il ne vint jamais. Je sentais toujours cette présence, dehors, qui attendait patiemment. Que pouvait-elle bien vouloir ? Je la maudissais intérieurement. Qui pouvait trouver un intérêt à me suivre ? Le nombre de ces gens devait être assez limité, puisque j'étais considéré comme mort. Était-il possible d'avoir éveillé la curiosité de quelqu'un simplement en voyageant en Ombre ? Pourtant, j'avais soigneusement évité de m'approcher d'Ambre.

L'indiscret m'avait-il reconnu ? Chercherait-il à me rencontrer ? Souhaitait-il seulement me voir ou connaître ma destination ? J'espérais qu'il ne me reconnaîtrait pas pour celui que j'étais. Avoir changé l'apparence habituelle de mes vêtements ne suffisait sûrement pas si mon suiveur me connaissait. Ce jour-là, j'avais enfilé une tenue complètement noire, hormis une chemise à jabots blanche. Sous ma cape, je portais une rapière et un poignard que j'espérais ne pas avoir à dégainer.

Préparé au pire, je terminai mon gobelet et sortis.

Dans la cour, je ne remarquai personne susceptible d'être mon importun suiveur. Il n'y avait là que des enfants qui riaient, des cochons, un palefrenier et des voyageurs qui attendaient un retardataire pour prendre la diligence.

En reprenant ma route, je décidai de ne pas mener ce curieux chez les Barimen. Semer cet intrus grâce à un Atout était une solution simple, mais désirant assouvir ma curiosité, je décidai de débusquer le mystérieux individu.

Mais toutes mes tentatives pour localiser par mes sens psychiques se révélèrent inutiles, car l'inconnu connaissait un moyen de cacher son esprit avec autant d'excellence que son corps.

Guère impressionné, je suivais tranquillement le sentier sinueux qui descendait dans la vallée, m'efforçant de mémoriser les moindres détails du paysage. Et je fis ainsi environ cinq cents mètres sans montrer signe d'inquiétude.

Subitement, je lançai mon cheval au galop tout en modifiant les Ombres, escomptant que mon poursuivant croirait que j'essayais de le semer. Bien au contraire, en fait, j'espérais le surprendre en créant une boucle à travers les Ombres pour arriver derrière lui. Mon stratagème considérait qu'il devrait accélérer son allure pour ne pas me perdre de vue, donc commettre des imprudences. En traçant mon chemin dans les Ombres, j'arrivai de nouveau sur le sentier serpentant sur la montagne, mais un peu plus haut. Hâtivement, je descendis donc la pente vers la piste d'Ombre que j'avais laissée et la suivis, espérant arriver derrière le mystérieux individu qui devait me poursuivre. Dans la boucle, nous nous courions l'un après l'autre. Bien qu'il ne possédât aucun cheval, je ne trouvais aucune trace de lui. Et je sentais encore son exaspérante présence. Mon petit stratagème s'était avéré inefficace. Pourtant, je n'étais pas espionné par les Atouts.

Irrité, je poursuivis mon chemin à travers les Ombres sans but véritable. Puis, je décidai de lancer ma monture au triple galop et de m'enfoncer le plus rapidement que possible à travers la substance d'Ombre, en transformant le paysage à une vitesse effarante. Mon cheval n'étant guère habitué à ce genre de changements brusques commençait à piaffer d'affolement. Soudain, j'arrêtai ma monture pour repartir aussi vite sur le chemin que j'avais laissé, espérant que mon poursuivant commettrait une erreur en accélérant son avancée et qu'il ne s'attendrait pas à me voir remonter la piste aussi vite. Cela ne donna rien.

Rien ! Fatigué par ses tentatives infructueuses, je m'arrêtai un instant. Cet as de la dissimulation n'ayant visiblement aucune intention de révéler son identité, je m'emparai d'un Atout de Ternam et me soustrayait à ce monde. La sensation d'être épié s'envola aussitôt.

Le temps du repos s'achevait bien vite, songeais-je. Je rentrai simplement chez les Barimen par le pouvoir d'une carte. Inutile de laisser encore une trace en Ombre. La petite balade était terminée.

À mon retour, Dworkin se saoulait une fois de plus. D'une certaine manière, mon ancêtre était à plaindre. Avec son grand âge, il avait accumulé une telle quantité de connaissances que sa raison pouvait difficilement en supporter la somme, sans compter que le poids de ses souvenirs s'ajoutait à son savoir pour accabler sa fragile santé mentale. Pour oublier,

il jetait son dévolu sur d'assommantes boissons alcoolisées. À quoi rêvait l'ancêtre, je me le demandais souvent. À quoi rêvent les démiurges ? Il avait tant vécu, tant accumulé d'expériences, que j'ignorais ce qui pouvait l'intéresser désormais. Imaginait-il encore de nouvelles expériences aussi importantes que la Marelle ou les Atouts ? Avait-il un but bien précis dans sa folie ? La vérité, c'est que Dworkin était un mystère pour moi.

Je partis me coucher dans une petite chambre que j'avais aménagée moi-même. Je n'avais d'ailleurs pas fait beaucoup d'efforts à ce sujet. Je m'endormis avec en tête l'idée que je devais me hâter, car mes projets souffriraient peut-être des événements à venir, croyais-je. Mais s'ils souffrirent, ce fut plutôt de l'érosion du temps et de mes doutes.

Je me réveillai quelques heures plus tard, faible et engourdi, avec une épouvantable douleur qui me vrillait le crâne. Quand je me levai, je dus passer quelques instants à lutter contre le vertige, et je serais certainement tombé à terre si je ne m'étais pas soutenu au dossier d'un fauteuil. Une fièvre mystérieuse possédait mon corps sans force, pris d'une léthargie inexplicable. Après quelques moments à réfléchir sur l'origine du phénomène, une douleur plus aiguë se manifesta dans mon cou au niveau de la veine jugulaire. M'emparant d'un miroir, je compris aussitôt la raison de ma faiblesse. Deux marques sanguinolentes, traces d'incision s'enfonçant dans ma chair, ornaient ma peau. Un mot jaillit comme un hurlement dans mon crâne : vampire !

Je tentai de me remémorer quelque chose de cette agression, qui éveillait du fond de moi une rage indicible. Je n'avais rien vu, ni rien entendu, ni rien perçu. Réalisant que j'aurais pu encore une fois passer de vie à trépas, je sentis que je tenais à ma seconde vie aussi fort qu'à la première.

Sous le choc de cet événement, je sortis précipitamment et dévalai un escalier du mieux que je pouvais en cet instant. Je finis par trouver Dworkin, affalé contre un mur, faisant rouler des bouteilles, complètement ivre et chantant à tue-tête une chanson paillarde. De sa voix grave et éraillée, il faisait un effroyable boucan à faire fuir les morts ! Je dus le secouer un peu pour qu'il fit attention à moi.

« Vous savez que des vampires rodent dans les parages ? Il serait peut-être préférable de ne pas traîner par ici !

– Mais non ! brailla-t-il. Il y en a partout des vampires ! Partout ! Ha ! Ha ! »

Et il repartit de plus belle à chanter et à boire !

Même si Dworkin se moquait éperdument des vampires, pas question de rester ici plus longtemps. L'individu qui m'avait suivi possédait de trop grands pouvoirs pour moi. M'avoir retrouvé malgré deux déplacements par Atout et ce jusque dans une

maison de sorciers, qui devait bénéficier d'une certaine protection, cela me suffisait pour partir.

Mon arrivée dans les anciens appartements de Dworkin à Ambre provoqua la levée d'un nuage de poussière. Ces lieux, découverts par ma cousine Barbara après avoir endommagé la Marelle Primale, occupaient le sommet d'une tour du palais d'Ambre et ne possédaient aucune entrée, mais simplement deux fenêtres. Rien ne semblait avoir changé depuis ma dernière venue. La nuit avait déposé son manteau étoilé sur le mont Kolvir.

Après avoir déblayé sommairement la petite salle, j'installai le télescope en direction de la Lune, puis vérifiai le fonctionnement des bouteilles d'oxygène. La Lune avait presque une rondeur parfaite et, au plus profond de moi, sonnait un appel impérieux. La Lune attirait mes pensées, accaparait mes songes, jouait avec mon esprit, enflammait mon imagination. N'était-ce qu'un caillou vide ?

Mes pensées revinrent bientôt sur le vampire qui avait bu mon sang. Serrant l'Atout qui me représentait, je décidai de remonter le temps dans mes souvenirs, comme je l'avais fait plusieurs fois auparavant. Me concentrant sur mon image, j'entrai dans une transe d'hypermnésie, pour faire jaillir mes perceptions de dormeur au moment où le vampire suçait mon sang. Tout fut d'abord noir mais, peu à peu, des formes se profilèrent, imprécises. Je vis le fauteuil, le miroir, le lit, une silhouette sombre au-dessus de moi, endormi. La créature regarda tout autour d'elle, fouillant mes affaires en quête de quelque chose qui pourrait l'intéresser. Mais rien n'attirait son regard, sauf moi. Alors, il se pencha au-dessus de mon corps assoupi. Quand ses dents s'enfoncèrent dans mon cou, je demeurai parfaitement endormi. Mon esprit s'agitait. Soudain, son visage m'apparut, pâle, ses joues hâves, ses yeux luisants, sa chevelure noire et abondante...

J'arrêtai là cette expérience ridicule. La logique ne voulait pas que je puisse avoir capté ces images dans mon sommeil. Ces réminiscences étaient nées de mon imagination et de mes souvenirs mêlés, car le visage du vampire n'était que celui d'une illustration découverte dans un livre de la bibliothèque interombre.

Affalé dans un fauteuil vaguement dépoussiéré, j'essayais de me calmer. Imaginer un vampire boire mon sang me révoltait profondément. Même n'ayant aucun souvenir réel de ces moments, servir de nourriture à une créature des ténèbres m'emplissait de dégoût. Pourtant, j'avais eu l'heur que mon visiteur nocturne ne fût pas un assassin, car dans ce cas, la mort m'aurait enveloppé dans sa grande cape de limbes sans que j'eusse la moindre chance de résister. Voilà ! Le doigt de la raison venait de me désigner la source de cette répugnance indicible : mon incapacité à me défendre, mon impuissance

face à cet être. Mais j'escomptais bien égaliser le score si l'occasion se présentait.

Immergé de rayons lunaires, je somnais doucement dans les songes, emporté par la faiblesse de mon corps exsangue.

QUATRIÈME LUNE : LE RÊVE CONTINUE



Le fut la lumière du soleil dans mes yeux qui me réveilla. Tout était calme et un léger vent hivernal me fit frissonner. En regardant par la fenêtre, je vis dans les jardins cinq femmes qui donnaient du pain aux oiseaux. Plus loin, devant le portail, deux gardes refoulèrent un homme, sans doute un charlatan ou un colporteur, qui avait tenté d'entrer de force. La vie en Ambre semblait sereine. Quelques étirements me ragaillardirent un peu.

Carte en main, j'apparus chez les Barimen en un instant. C'était bien commode, cette capacité de voyager instantanément d'un bout à l'autre de l'univers.

Dworkin, penché contre la balustrade d'un balcon au second étage, observait deux personnes qui se rapprochaient d'un pas décidé. L'une était vêtue de noir et d'or et l'autre de rouge, blanc et brun. Je reconnus tout de suite la première : mon détestable cousin Siegfried. Je dus chercher dans mes souvenirs pour reconnaître la seconde : c'était Mauris, l'homme qui avait réparé la Marelle.

« J'ignorais que vous les connaissiez, dis-je.

– Je suppose que vous les connaissez mieux que moi. »

Siegfried sortit un Atout. *Cette fois, cousin, je ne vais pas te laisser faire*, pensai-je aussitôt. À l'extrémité de mon esprit, je cherchai une présence, me doutant qu'il essaierait encore de me jouer ses tours. Et j'en trouvai effectivement une. Mobilisant ma force mentale, je lui relâchai d'un coup toute ma volonté pour lui asséner un choc. L'esprit recula et disparut, blessé, mais Siegfried ne sembla pas affecté. Et Mauris non plus. En fait, mon attaque semblait avoir porté sur un espion... Je remarquai soudain que Dworkin avait mobilisé sa concentration. Une seconde s'écoula et un champ de force surgit devant Siegfried et Mauris. Dworkin demeura concentré pendant un long moment. Je sortis mon épée. Sang et acier ! Je n'aimais pas les duels de sorcellerie, car ignorant presque tout des procédés magiques, je me sentais terriblement inutile.

Siegfried semblait être occupé dans une lutte mentale avec le vieil homme. Soudain, Mauris disparut. Je passais en revue mon jeu de cartes avec précipitation, me souvenant que j'avais un Atout de ce cousin. Quand je l'eus en main, je projetais mon esprit avec toute la force que je pouvais à travers la carte pour imposer à Mauris une épreuve mentale. J'aurais pu provoquer un duel d'esprit sans utiliser de carte, mais maintenir une image d'Atout mentale

aurait réclamé une trop grande partie de ma force pour que ce fût avantageux.

Le contact fut difficile à établir. Mon cousin flottait et se mouvait à une vitesse effarante dans un tunnel de lumière, comme s'il traversait l'espace de sorte que les étoiles se fondaient en des lignes de lumières rémanentes. Le lien d'Atout se brisa presque aussitôt. N'ayant pas la moindre idée de ce que pouvait accomplir Mauris, je perdis plusieurs secondes à réfléchir, perplexe. Qu'allait-il arriver ? La nécessité d'agir rapidement s'imposait à moi, mais leurs pouvoirs me dépassant complètement, aucune idée ne se présenta pour parer à leur action.

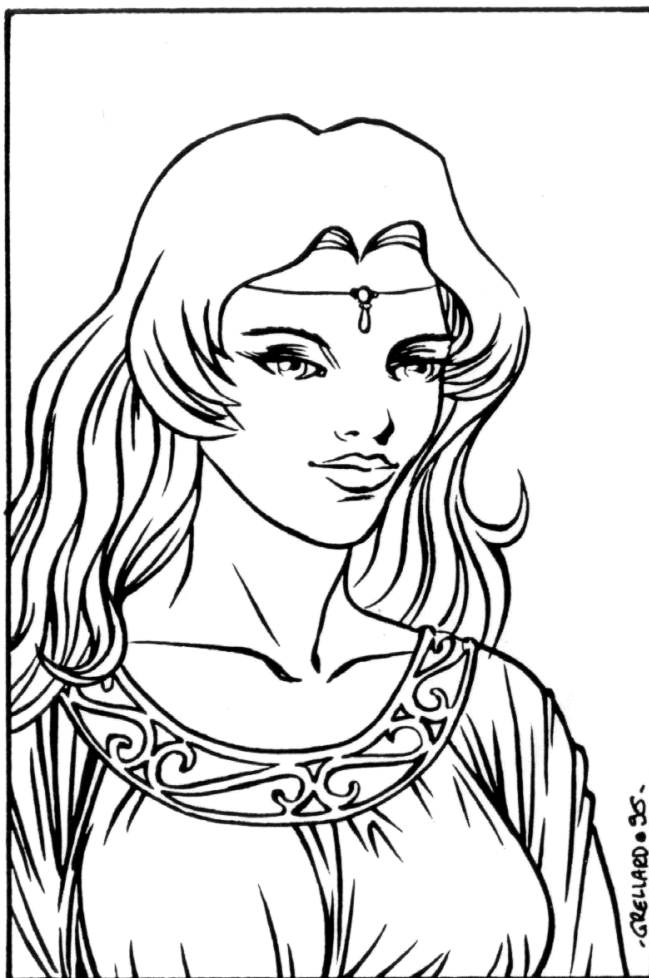
Mon épée disparut de mes mains, comme si je ne l'avais jamais possédée. Le mur de force érigé par Dworkin se désagrégeant, Siegfried poursuivit lentement son approche mortelle. Je remarquai alors que du sang coulait lentement du bras de mon mentor. Une entaille pas très sérieuse, mais une blessure quand même... D'où venait-elle ? J'en vis une autre apparaître subitement. Une estafilade venue de nulle part. Mon malaise grandissait sans cesse, me prenait aux tripes. Dans ma main, l'Atout de Mauris demeurait inopérant malgré mes efforts. Où était-il passé ? Qu'était devenue mon épée ?

De son côté, Siegfried ne semblait pas souffrir de dommages. Je réalisai soudain que Dworkin allait peut-être perdre. Cette idée me parut étrange, mais elle parvint à s'imposer tout de même, mon ancêtre faiblissant devant les attaques de Siegfried, et probablement de Mauris. Oui, le nain démiurge allait perdre si je ne faisais rien. N'ayant pas la moindre idée de la manière dont il fallait procéder pour les combattre, je saisis le bras de Dworkin et créai mentalement une représentation de ses appartements en Ambre. L'image prit une sorte de réalité et il me fallut simplement faire un pas pour déboucher là-bas. Mon arrière-grand-père faillit perdre sa tête lorsque une épée jaillit du néant pour frôler son crâne. Cette épée, c'était la mienne.

Dworkin perdit conscience dès son arrivée. L'autre bout de l'univers était d'un calme pénétrant. J'examinai rapidement les alentours, à la recherche d'un éventuel indice qui aurait pu me révéler que mes cousins nous avaient suivis, mais rien ne me parut menaçant. Les rayons obliques du soleil baignaient la pièce d'une clarté disparate. Je posais mon ancêtre dans le fauteuil un peu vieillot, celui-là même où j'avais dormi.

Je me mis à réfléchir à toute vitesse. Pourquoi mes cousins avaient-ils attaqués Dworkin ? *Obéron ! Les survivants de l'Arène ! Le roi doit avoir donné à ceux-ci leurs nouvelles « responsabilités »...* Ce ne sont que des pions, rien que des pions ! songeais-je. Je passais en revue les solutions pour leur échapper.

Son évidence ne tarda à me heurter de plein fouet. *Il me faut de l'aide.* Comment pouvais-je protéger Dworkin sinon en demandant de l'aide ? J'avais quitté Ambre depuis trop longtemps pour



RACHAELA

être au courant des derniers faits et mon savoir était encore trop jeune pour résister à mes deux cousins. Je n'avais pas réalisé à quel point j'étais seul depuis ma résurrection. Car je m'étais entièrement coupé du monde depuis que j'habitais chez les Barimen.

C'est sur ces pensées que je sentis les prémices d'un appel par Atout. Curieusement, en identifiant la provenance de l'appel, je découvris qu'il semblait provenir de moi-même. Le phénomène me dépassait. Comment était-ce possible ? Je vérifiai bien sûr qu'il ne s'agissait pas d'un subterfuge, et tirai la même conclusion. Une fois de plus, ce fut la curiosité qui me fit accepter le contact en de telles circonstances.

Il s'établit lentement, moi-même préparé au pire.

Se dessinèrent alors les traits d'une jeune femme que je n'avais jamais vue auparavant. Ses cheveux blonds et bouclés descendaient jusqu'à ses épaules. Les traits de son visage étaient fins et ses pommettes légèrement saillantes. Quand ses yeux verts se posèrent sur moi, elle haussa les sourcils de surprise, mais elle recouvrit rapidement son calme. Vêtue d'une robe flavescente agrémentée de touches rouges, elle se tenait dans un grand fauteuil de velours au milieu d'un salon plutôt ostentatoire.

« Qui êtes-vous ? Demandai-je, méfiant. Et que voulez-vous ?

- Oh ! fit-elle. Je suis désolée. Je ne cherchais pas à vous joindre. Mon appel ne vous était pas destiné.

- Vous vous moquez de moi... Qui êtes-vous ?

- Je m'appelle Rachaela. Je vous assure que je ne cherchais pas à vous joindre.

- On m'appelle Wilfried, mentis-je. Si ce que vous dites est vrai, vous ne verrez alors aucune objection à me montrer la carte que vous tenez.

- Pas question ! »

Trêve de bavardages, je n'avais pas envie de perdre de temps. Je tendis mon esprit au-delà du passage d'Atout et la forçai mentalement à me montrer sa carte, ne croyant pas un instant qu'elle eût pu me dire la vérité. En fait, reconnaître le style de l'Atout me semblait un indice intéressant pour identifier l'artiste. La surprise fut de taille. Sans peine, je reconnus l'auteur de cette carte. Moi-même ! Autre surprise, la carte n'était pas à mon effigie. Mais, plus étonnant encore, elle représentait quelqu'un que je n'avais encore jamais vu. Aucun doute là dessus.

La carte semblait donner vie à l'une des plus belles femmes de l'univers et, un moment, j'eus l'impression qu'elle allait jaillir de la carte. Elle avait de longs cheveux turquoise, un visage fin et de grands yeux azurés qui accrochaient le regard. Elle était revêtue d'une magnifique armure de chevalier, cramoisie et or, et ses lèvres serraient une rose rouge. Très stylée. Superbe.

La vision se dissipa. La Guerrière à la Rose m'aurait sans doute charmé en une situation moins tendue. Mais une inconnue m'appelait sans le vouloir avec un Atout qui ne me représentait pas. Cet Atout, fait de ma propre main, je ne l'avais pas dessiné, et je n'avais jamais rencontré la Guerrière à la Rose qu'elle représentait. Du moins, je ne m'en souvenais nullement. Et je n'avais aucun doute sur l'auteur de la carte, puisque je sentais mon propre pouvoir sur elle.

« Comment avez-vous obtenu cet Atout ? demandai-je.

- On me l'a donné.

- Qui est "on" ?

- Vous posez trop de questions. Faites-moi passer ! ordonna-t-elle en avançant.

- NON ! »

Je mobilisai mon esprit pour faire barrage et elle ne put avancer un pas de plus. Avec Dworkin évanoui, je ne désirais pas amener quiconque dont j'ignorais les intentions.

Alors, en cet instant, une odeur de roses se répandit dans la pièce. Je ne prêtai pas trop d'attention à ce phénomène, pour ne pas perdre de vue mon interlocutrice un seul instant. En fait, une seule question s'imposa dans mon esprit à ce moment : *Pourquoi veut-elle venir ?* Je repris : « Si vous me disiez ce que vous voulez, peut-être que... »

Surgi de nulle part, un pétale de rose tomba devant mon visage. La peur gagna alors le visage de

Rachaela. Une terreur si vivace ! J'eus à peine le temps de réaliser que le contrôle de la situation m'échappait. Dans son affolement, elle rompit le contact d'Atout.

Foudre et sang ! C'est une histoire de fou !

Seule preuve que je n'avais pas rêvé, le pétale de rose s'envolait sous un léger souffle de vent. Je le ramassai, à la fois intrigué, inquiet et songeur. Une délicate odeur émanait du pétale, embaumant peu à peu la pièce d'une fragrance raffinée. Je trouvais cette touche de délicatesse incongrue avec les derniers événements. Il semblait véritablement tombé du ciel, pour nous rappeler des moments autrement plus agréables. Je glissai le pétale dans l'étui qui contenait mon matériel graphique.

Mon attention se reporta de nouveau sur la situation présente, avec un regard critique. *Nous sommes tous fous ! Nos vies tourbillonnent sans raison, sans même regarder ce que nous provoquons. Nous sommes ballottés à chaque secousse.*

Puis, machinalement, je cessai de rêvasser. Je ne savais que penser de Rachaela. Pour l'instant, j'avais des problèmes bien plus pressants que ce contact d'Atout des plus incompréhensibles. Ça ne prouvait qu'une seule chose : bien des faits me concernant m'étaient encore inconnus. *Fabuleuse déduction !* songeais-je.

Dworkin n'avait toujours pas repris connaissance. Où pouvais-je le cacher ? Quel endroit mystérieux pouvait échapper à notre famille, maîtresse des mondes ? Mes connaissances étant insuffisantes, je ne croyais pas pouvoir le dérober à mes cousins très longtemps. *Que font-ils ? Sont-ils partis chercher des renforts auprès d'Obéron ?*

Une seule personne avait ma totale confiance : Llewella. J'avais plaisir à imaginer la revoir, mais jusqu'alors, il m'avait d'abord importé d'échapper aux machinations de mon père, et j'avais évité de revoir ma mère. De plus, je me demandais ce qu'elle penserait de ma résurrection ; si un nouveau gouffre ne nous séparait pas encore, car je savais que Llewella accordait de l'importance aux voies naturelles. Je craignais que ma nouvelle existence de ressuscité lui parût ignominieuse.

Mon courant de conscience fut une fois de plus interrompu par les prémices d'un contact d'Atout, dont j'étais apparemment une fois de plus l'auteur, identifiai-je. Méfiant, je laissai le contact s'établir et croisai le regard vert de Rachaela.

« Que voulez-vous donc ? demandai-je.

- Oh ! C'est encore une erreur, rétorqua-t-elle amusée.

- Donnez-moi cette carte ! » ordonnai-je en faisant peser ma volonté sur son esprit.

Elle résista un moment, puis jeta la carte à terre, espérant visiblement rompre le contact, mais je fus prompt et décidai de le maintenir grâce à mon influence sur les Atouts. Je crois que je serrais les dents à la vue de la face de cette carte, qui, cette fois-

ci, était réellement à mon effigie et encore élaborée de ma propre main ! Feu et glace ! Je pensais un instant qu'Aldéric lui avait confié le jeu qu'il avait récupéré sur mon corps mort, mais cette hypothèse fut infirmée par l'allure de mon image. En effet, le dessin représentait les vêtements que je portais sur le moment. Cette carte était donc d'une facture récente, bien qu'elle fût de ma propre main. Pourtant, à ma connaissance, une telle carte se puisait pas son existence de ma volonté. Et pourtant, ma capacité à maintenir ce contact d'Atout, à l'encontre de la volonté de Rachaela, démontrait qu'un lien de créateur envers sa création existait entre l'objet et moi-même. D'où venait cet Atout ?

Désirant ardemment rompre le contact, Rachaela posa le pied sur le bout de carton, et découvrant l'inefficacité de sa méthode, elle le piétina nerveusement à plusieurs reprises, puis finalement s'assit dessus en me dardant ses yeux courroucés. À tout autre moment, j'aurais certainement été amusé par cette comédie bouffonne, mais en cet instant précis, elle ne parvint qu'à éveiller des pulsions de colère. Décidant d'arrêter cette folle sur-le-champ, je me penchai pour l'empoigner afin de l'amener, escomptant l'assommer puis régler ce problème dès que j'aurais caché Dworkin. Vu sa musculature, j'avais pensé pouvoir la maîtriser sans aucune difficulté.

Saisissant son bras, je me mis à la tirer au travers du passage d'Atout, et, malgré sa surprise, elle se libéra avec une force prodigieuse qui m'aurait entraîné jusqu'à elle si je ne l'avais lâchée aussitôt. Quelle force ! Jamais je n'aurais soupçonné une telle vitalité chez une femme de cette carrure.

De nouveau, le contact commençait à s'estomper. « Vous me devez des explications ! » dis-je avant qu'elle disparut.

La tournure des événements m'avait fait sortir de mes rêveries. Rester ici ne faisait qu'augmenter les risques de voir arriver mes cousins, voire "Obéron" lui-même.

Je serrai fébrilement l'Atout de Llewella d'une main. Tandis que la carte se refroidissait, je sentais monter en moi ce sentiment contradictoire de joie et d'anxiété. *Tout ceci a peut-être été prévu...*

Elle posa sur moi un regard surpris.

« Bonjour, Llewella.

– Yyrn ! s'écria-t-elle. Mais comment se fait-il ?

– C'est une longue histoire. Je suis avec Dworkin. Il me faut trouver un endroit où il pourra être en sécurité.

– Tu peux venir et l'amener, dit-elle.

– Un instant ! D'abord, vous devez savoir que je ne suis pas sûr de pouvoir contrôler tous mes actes. Ne l'oubliez pas. Je vous expliquerai pourquoi plus tard. »

Je soulevai Dworkin de son fauteuil et tendis une main à Llewella, qui nous fit passer dans les eaux douces de Rebma, baignées d'une clarté diffuse.

Elle nous regarda d'un air contrit, puis s'exclama : « Attendez ici. Je vais chercher quelques rafraîchissements. » Je ne compris pas pourquoi elle sortit précipitamment, mais cela ne m'inquiéta pas. Toute autre personne ayant eu de telles réactions aurait déclenché des pensées d'une extrême suspicion de ma part et je serais immédiatement parti avec mon protégé. Malgré ma paranoïa galopante des derniers jours, mon adorée mère adoptive bénéficiait encore de ma confiance.

Lorsqu'elle revint avec quelques globes de boisson, je me laissais aller dans un fauteuil, savourant la quiétude de Rebma.

« Aurais-je des éclaircissements sur ce qui c'est passé ? » questionna-t-elle prudemment.

– Bien sûr ! Il y aurait tellement de choses à dire que je ne sais par où commencer. Je vais cependant être bref, car je veux emmener Dworkin dans un endroit sûr. Je suppose que vous me croyiez mort, n'est-ce pas ?

– Oui. On avait retrouvé un corps au château. Nous avions cru que c'était le tien. Rien que des cendres. »

Crocs et glace ! Évoquer ce souvenir douloureux me fit dresser les poils sur l'échine. Voilà qui n'était guère plaisant.

« Eh bien, sachez que tout ceci n'était pas une mise en scène. Comprenez-vous ce que cela signifie ?

– Je ne suis pas sûre de comprendre pour le moment.

– Cela signifie que je suis vraiment mort ce jour-là... J'avais quitté Ambre pour me réfugier chez Dworkin, car je ne désirais pas participer à l'Arène. Mais Aldéric m'a tendu un piège. Et je ne suis revenu à la vie que récemment.

– Mais... Comment est-ce possible ?

– Mon père...

– Oh ! » fit-elle.

Ces terribles souvenirs amorçant une vive envie de changer de sujet de conversation, j'ajoutai rapidement en désignant Dworkin : « Si nous ne le mettons pas à l'abri, mes cousins Siegfried et Mauris essayeront encore de le tuer. Connaissez-vous un lieu sûr où je pourrais le mettre hors d'atteinte de la famille, le temps qu'il reprenne connaissance ?

– Les Ombres recèlent une multitude d'endroits où il sera en sécurité.

– Les Ombres ? répétais-je, incrédule.

– Le lieu importe peu. Si vous le demandez à la Licorne, vous pourrez protéger une Ombre de tout accès.

– Expliquez-moi comment je dois faire. » Et je l'écoutais attentivement. J'ignorais complètement cette utilisation de la Marelle. Cela ne prit pas plus de quelques minutes.

Quelques doutes sur les incidences de mes actes me narguèrent et écorchèrent quelques certitudes. Comment savoir si je ne me trompais pas du tout au tout, si mes suppositions sur Obéron avaient sens, et

si Dworkin, dans sa folie endémique, menaçait encore l'univers par ses expériences ? Assez ! m'écriai-je pour moi-même. Ces considérations ne menaient à rien, mais j'avais du mal à m'en convaincre. Et si je me trompais depuis le début ?

« Pensez-vous qu'il faille défendre Dworkin ? demandai-je à Llewella. Obéron a peut-être de bonnes raisons de vouloir l'arrêter. »

Elle posa une main sur mon épaule.

« Vous êtes très énervé », répondit-elle simplement.

Comment ne pas l'être ? Tout tourbillonnant autour de moi incessamment, et je ne me sentais pas encore prêt. Je m'efforçai au calme. Llewella avait bien sûr raison. Elle me rappelait simplement que les décisions prises dans l'emportement du moment, sous le joug d'émotions incontrôlées, pouvaient nous conduire à notre perte.

« Comment vont les choses ici depuis mon absence ? lui demandai-je.

– Obéron est parti avec quelques-uns de mes frères. Il en a envoyé d'autres en Ombre pour réparer les dommages causés par les dégâts sur la Marelle. Seuls Gérard et Julian sont restés au château. Bleys et Finndo se sont querellés et se sont même battus. À la suite de quoi, Finndo et Osric ont quitté le château. Et maintenant, des armées surgissent vers Arden. On ignore qui les dirige. Comme si cela ne suffisait pas, je soupçonne Brand de reprendre ces facéties.

– Que pensez-vous du comportement de votre père ces derniers temps ?

– Assez étrange. Son attitude ne manifeste pas sa ruse habituelle ou alors ses projets sont plus complexes qu'il ne nous le laisse présager. »

Cela me fit presque bondir hors de mon fauteuil. Obéron était-il vraiment Obéron ? J'avais à peine osé croire à cette supercherie, mais avec les doutes de Llewella mes supputations prenaient une nouvelle ampleur. Malheureusement, les preuves manquaient cruellement, sans compter que j'ignorais qui résidait réellement sur le trône.

« En qui feriez-vous confiance en cas de graves problèmes ? lui demandai-je.

– En personne... Mais si j'avais besoin d'aide, je songerais à Gérard ou à Random.

– Et à votre père ?

– Pas tellement. Il semble transformé depuis son retour.

– Le temps presse. Je vais d'abord cacher Dworkin en Ombre. Ensuite, je reviendrai et je vous parlerai de certaines de mes suppositions. »

L'ancêtre dormait, ronflant dans le grand lit de la suite d'un palace. J'avais invoqué sur cette Ombre la protection de la Licorne, de manière à ce que tout passage fût interdit. C'était un lieu reposant, une station balnéaire, envahie de touristes venus pour s'amuser. L'hôtel faisait face à un océan bleu

pourpre, scintillant sous la lumière crue de deux petits soleils très vifs. À l'horizon, se dessinait un arc-en-ciel sous de lourds nuages bas et noirs. Bientôt, le paysage serait noyé sous une pluie diluvienne.

Je savais que Dworkin se ficherait de se réveiller dans un hôtel de luxe, et mon choix avait d'abord pour origine la sécurité. Comme je ne pensais pas être présent à son réveil, j'avais recherché non seulement un endroit où la famille ne pourrait pas le retrouver – du moins je l'espérais – mais aussi un lieu où il serait protégé des éventuelles agressions de l'Ombre elle-même. L'établissement offrait le charme désuet d'une époque prétechnologique et une sécurité discrète mais suffisamment efficace pour refouler les dangers inhérents à toute population humaine.

Je grattai succinctement un mot à l'intention du vieil homme, précisant que je n'avais laissé qu'un seul accès restreint dans cette Ombre.

Llewella me regardait de son air calme et assuré. Ses traits patriciens lui conféraient une expression digne et réservée peu commune dans la famille. La lumière filtrée par la mer valsait sur sa robe verte et blanche créant des motifs moirés. La coupole de cristal en dentelle sous laquelle nous étions assis atténuait la lumière extérieure, dévoilant tout juste le sol de marbre jaune et vert, qui représentait une grande étoile de mer. Me laissant bercer par la chaleur d'un courant marin, je laissais les vagues reposantes pénétrer mon esprit.

« Je viens d'apprendre qu'on a retrouvé le cadavre d'Éric. Assassiné », fit-elle, sur le ton du plus strict rapport.

« L'Arène est-elle terminée ?

– Oui. Mais la famille a payé un lourd tribut. Sara, Godfrey, Théobald, Barbara et Hektor sont morts. Quant à Siegfried, Doriel et Morgane, ils sont portés disparus. Il ne reste que Mauris, Luke, Merlin et Aldéric.

– Je crois que cette « Arène » n'a été qu'un moyen de plus pour diviser la famille. Cela va peut-être vous surprendre, mais j'ai des raisons de croire qu'Obéron n'est pas véritablement Obéron mais un métamorphe, ce qui expliquerait peut-être pourquoi il a envoyé Siegfried et Mauris aux Cours du Chaos pour tuer Dworkin. »

Je me rappelai alors les paroles contradictoires de mon mentor. Et même s'il avait tout imaginé, j'ajoutai : « Selon les dires de Dworkin, pendant la dernière guerre, Obéron serait mort en restaurant la Marelle. Mais notre ancêtre l'aurait ressuscité. Votre père aurait perdu la mémoire à la suite de sa résurrection. J'ignore pourquoi, car ce ne fut pas mon cas. Et j'ai des raisons de penser qu'il vit à l'heure actuelle aux Cours du Chaos, se croyant revenu dans le passé.

– C'est surprenant !

- Nous pourrions peut-être essayer d'y voir plus clair avec une carte de votre père. Ensemble, nous devrions pouvoir détecter une éventuelle tromperie. »

Elle parut un instant plongée dans ses propres réflexions, et convint : « Pourquoi pas ? »

- Cette carte est de Dworkin », ajoutai-je en exhibant l'Atout d'Obéron.

Llewella posa sa main sur la mienne et ses doigts effleurèrent l'Atout. Tandis que le contact s'amorçait, je sentais une douce et ferme volonté se tendre avec moi au travers de la carte.

Obéron - vêtu d'une tunique verte rehaussée de fils d'or, d'un pantalon rouge et de bottes brunes - nous apparut lentement, comme si le contact rechignait à s'établir. Massif, grand, imposant même, et bien plus encore, il arborait toujours une courte barbe grisonnante soignée. Sur son torse musclé luisait la pierre d'un éclat vermeil, pulsant à la manière d'un cœur battant. À ses côtés, le seigneur Réginald balbutia un « Sire ? » inquiet. Obéron nous toisa d'un regard glacial, pénétrant, agressif, les lèvres serrées, les sourcils froncés. La Pierre s'illumina subitement et nous sentîmes la carte perdre sa froideur.

Sang et ténèbres ! Nous nous y sommes pris comme des débutants ! Avec mon assurance d'avoir découvert la supercherie du siècle, j'avais complètement oublié de nous prémunir des représailles. Obéron devait savoir que, par ma faute, Dworkin avait survécu. Devinant la rancœur que mon grand-père devait ressentir à mon égard, je songeais que des tentatives d'assassinat allaient sans doute se répéter, ce qui me fit regretter d'avoir embarqué Llewella sur ce fleuve tumultueux.

« Je commence à croire que je suis dans l'erreur. Et nous aurions dû être plus prudents. Je crains que vous ne soyez dans le même navire que moi désormais. Votre père doit être furieux à l'heure qu'il est, et puisque vous m'avez aidé, il en aura après vous. Sans doute devrions-nous partir avant qu'il prenne des décisions qui pourraient nous être coûteuses.

- Je ne compte pas m'en aller, répliqua Llewella.

- Même si vous ne craignez pas Obéron, j'espère que vous savez que vous pouvez faire appel à moi si vous avez besoin d'aide.

- Ne vous inquiétez pas. Je sais me défendre et Rebma n'est pas sous la coupe d'Ambre. »

Je me sentais un peu ridicule et présomptueux. Plus expérimentée que moi, Llewella savait bien évidemment se sortir de ce genre de situation. Quant à moi, j'avais à faire.

« Je vais rejoindre Dworkin. Pourrez-vous m'appeler lorsque la Lune se lèvera ? Vous avez déjà mon Atout, je crois.

- Oui, bien sûr. Allez ! Ne craignez rien. »

Le vieux s'était réveillé, mais il n'avait visiblement

pas fini de récupérer. Nonchalamment vautré dans le lit, devant un plateau qui ne provenait certainement pas du service de l'hôtel, à en juger par son contenu, Dworkin suça son doigt couvert d'une gelée brunâtre avec emphase.

« Délicieux ! fit-il. Goûtez... »

- Vous souvenez-vous que vous avez failli vous faire tuer ? !

- Évidemment ! Je ne suis pas sénile !

- Dites-moi, connaissez-vous un moyen de bloquer les Atouts et leurs effets ?

- Oui. Il existe des pierres qui ont cet effet.

- Assez petites pour être portées ?

- Oui. Je t'en procurerai plus tard, si tu en veux.

- Vous ne pourriez pas m'en amener en invoquant les fils du Logrus ?

- Non. C'est impossible. Elles ont cette particularité qu'il faut aller les chercher en Ombre soi-même.

- C'est bien dommage... Bientôt, je compte aller sur la Lune. Savez-vous ce que j'y trouverai ?

- Non ! Vous avez vraiment des idées bizarres ! »

Dworkin s'était endormi. Je pris un en-cas avant de me rendre sur la Lune, en repensant à Obéron. *Est-il possible qu'on ait dévié le contact par Atout ?* Je savais que c'était chose faisable, l'ayant appris chez les Barimen lors de mes études. Pour débusquer le manipulateur, il suffisait de le repérer et de le vaincre lors d'une épreuve de volonté. Même si j'avais raison, je savais qu'il me faudrait abattre quelqu'un qui avait réussi à abuser de nombreux aînés. Mais à vrai dire, croyant à présent m'être fourvoyé, je décidai de laisser tomber l'affaire Obéron, persuadé d'avoir émis trop d'hypothèses invraisemblables. Après tout, le véritable Obéron avait déjà tenté de tuer son père, autrefois. Je devenais peut-être trop paranoïaque, songeais-je.

Les heures s'égrenèrent lentement. Et enfin, Llewella me rappela.

« Venez, Yran. Votre cher satellite se lèvera bientôt.

- Je suis heureux que vous ne m'ayez pas oublié, fis-je. J'espère que nous aurons l'occasion de discuter plus longuement de tout ceci. J'ai encore bien des choses à vous dire.

- Ne vous inquiétez pas. Je crois que nous trouverons bien un moment un jour ou l'autre. Vous n'aurez pas toujours autant de choses si urgentes à faire.

- Je l'espère.

- Allez ! Je vous retiens », fit-elle en souriant.

CINQUIÈME LUNE : QUAND OBSCURE CLARTÉ DEVIENT TÉNÈBRES LUMINEUSES



a découverte des anciens appartements de Dworkin au palais d'Ambre était une véritable aubaine pour un fugitif désireux

d'avoir un refuge dans les parages. Certes, l'insalubre logis puait le renfermé et regorgeait de poussière. Mais difficile de trouver mieux.

Je réglai le télescope sur la boule argentée et scrutai minutieusement sa surface. La Lune avait franchi l'horizon avant la chute du soleil dans les eaux et brillait déjà haut dans le ciel. Tir-na Nog'th, la cité spectrale, ville fantôme teintée de rouge et d'argent, se dessinait lentement à mesure que le soleil semblait derrière son propre reflet dans l'océan.

Deux heures passèrent. Je ne découvris rien. Le seul fruit de mes recherches fut une connaissance plus approfondie de la morphologie du satellite. Qu'est-ce qui aurait pu trahir la présence d'une cité lunaire ? Pourquoi Tir-na Nog'th n'apparaissait-elle que les soirs de pleine lune ? Les fantômes de Tir-na Nog'th auraient-ils pu être le reflet des habitants de la Lune ? Mes rêves partirent en fumée, le temps de la déception. Mais la nuit n'était pas finie. La ville des songes et des mystères ornait encore le ciel au-dessus des flots de la baie. Gris et argent... Comme ces vieilles photographies en noir et blanc, à la différence près que la lumière semblait se mouvoir à travers les murs. Lorsque mon regard se fixait trop longtemps sur un élément, une bâtisse, un arbre, il devenait transparent, comme s'il était sculpté de cristal, laissant seulement apparent les arêtes, les angles et les coins.

Je dirigeai le télescope vers Tir-na Nog'th et le positionnai vers un point d'arrivée possible, près d'un parapet donnant vue sur la vallée de Garnath. Saisissant rapidement l'essence du lieu mystique, j'en fis une esquisse. Je savais que la famille venait souvent ici recueillir un semblant d'explications à ses problèmes les plus graves. Communément, les prophéties de Tir-na Nog'th étaient souvent décriées. Mais, à ma connaissance, si d'aventure un problème épineux ou une maladie inconnue venaient à frapper à la porte, beaucoup trouvait là une raison de faire une excursion dans la ville onirique, pour entendre un oracle ou connaître des présages.

Autour de moi, les bâtiments parurent enflammés de lumière d'argent. Étrangement, j'avais l'impression d'être encore dans la chambre de Dworkin. Les deux visions se superposaient. Couleurs et argent, mouvement et immobilité, en un seul et paradoxal instant. La sensation s'évanouit.

Des fantômes, des images ou peut-être des illusions sorties de mon imagination se mouvaient et vivaient sans me voir, murmurant d'inaudibles paroles. Ces gens étaient-ils vivants ? Qu'advenait-il d'eux quand Tir-na Nog'th s'évanouissait ? Je retournais le mot dans mon esprit plusieurs fois. Étais-je le fantôme dans ce monde ? Curieuse sensation que d'être un spectre.

Mes suppositions au sujet du reflet du reflet de l'escalier menant à Tir-na Nog'th s'avèrent

inexactes. Je ne trouvais pas d'escalier menant vers la Lune depuis le reflet du Kolvir dans le ciel. Combien de temps me restait-il ? Le temps s'écoulait inégalement dans la cité céleste. Souvent, un instant pouvait voir s'écouler des heures dans le monde réel ou inversement. Je me hâtai.

Mes pas m'amènèrent bientôt en vue du palais. Une immense construction comme une image pure mais irréelle, un rêve qui ne pouvait pas s'éteindre. Tir-na Nog'th était peut-être un rêve commun, une idée de la beauté communément admise, un compromis sur la pureté. Semblable au château d'Ambre dans la forme, son esprit était différent. Si la beauté d'Ambre était indéniable, elle était figée, ancrée dans nos mémoires. Ici, chaque fois que je posais mon regard quelque part, que je le détournais, puis revenais à l'objet de mon attention, il me semblait différent de la fois précédente où je l'avais observé. C'était souvent peu de choses, un angle un peu plus aigu, une ligne plus ou moins courbée, une forme un peu plus douce ou dure. Mes les choses ne changeaient jamais sous mes yeux.

Quand j'entrai, je dus m'habituer à la luminosité ambiante. L'intérieur n'avait plus cette clarté argentée, cette brillance éphémère, cette beauté cristalline. Si l'extérieur berçait plutôt de rêves, l'intérieur confinait bientôt au cauchemar. La Lune avait disparu et sa nitescence ne franchissait pas les fenêtres. La lumière de ces lieux ne semblait pas avoir de source, mais flottait ici et là, par amas, brume vivante se lovant comme un serpent autour de mon corps. Des murs entiers, des couloirs étaient noyés sous l'obscurité ; j'y devinais des choses troublantes, au point que je ne m'attardais pas à les fixer trop longtemps de peur que quelque monstre en jaillît, né de mon imagination. Parfois, d'invisibles créatures obombrèrent le carrelage gris et blanc. Des ombres vivaient peut-être en ce lieu. Au-delà des fenêtres, une obscurité étrange, parfois mouvante, noyait tout l'espace. Quand des formes s'y dessinaient, je n'y reconnaissais pas la cité que j'avais vu, mais plutôt des constructions, des statues, des personnes, difformes et inquiétantes, posées dans des postures ou des angles étranges. Parfois, au contraire, une vive luminosité baignait le paysage, une luminosité teintée de ténèbres, sale, mettant mal à l'aise, tachée par la présence d'êtres nuageux.

J'arrivai bientôt devant une porte de bois argenté. Celle de mon père. Je me demandai un instant si tout n'avait pas tourné au cauchemar simplement pour avoir pensé à lui. Quand les gonds tournèrent, mon regard ne se posa pas sur ses appartements. M'apparut, morceau par morceau, une salle immense avec deux trônes au fond. Mais ce n'était plus un reflet d'Ambre. Ici, la lumière vaporeuse tourbillonnait comme prise de démence, éclairant çà et là les occupants, les colonnades tordues et les oriflammes au symbole du Serpent. Le long d'un tapis qui menait aux sièges du pouvoir, je découvris

une cour de seigneurs et dames en costumes éclectiques et bariolés, de démons et créatures improbables rampant entre les jambes de leurs maîtres, se lovant autour des colonnes. *Les Cours du Chaos !* Les rêves de conquêtes de mon père ne m'intéressaient nullement. *Qu'il s'étouffe avec son ambition démesurée !* J'aurais voulu découvrir quelque faiblesse dans la nature des lupus, de Fenris, ou des nécromants, voire quelque idée de l'avenir que mon père préparait, pour mieux y parer.

Comment découvrir le talon d'Achille de mes ennemis ? Je ne m'avouais pas vaincu. La Lune recelait-elle des secrets susceptibles de triompher ? Quel lien avait-elle avec les lupus ? Morgane avait réussi à contrôler Aldéric avec une bague de Tir-na Nog'th, peut-être de la Lune ? Tir-na Nog'th n'existait pas en Ombre et pourtant on y trouvait des loups-garous, transformés à la faveur de la clarté lunaire.

Toutes mes tentatives pour découvrir une cité lunaire ayant échoué, je songeais à la Marelle : l'ultime recours pour se déplacer n'importe où en Ombre ou ailleurs.

Descendre aux sous-sols me parut interminable, un long combat entre mes peurs et mon désir d'avancer. L'escalier semblait ne plus finir. Les ombres reculaient à regret devant la lumière que j'emmenais. Les voiles noirs d'une brume d'obscurité se déchiraient comme des toiles d'araignées accrochant à mes vêtements. Et je descendais encore et encore, croyant parfois revivre la même scène plusieurs fois. Les pierres se succédaient aux pierres, les ténèbres aux ténèbres, marche après marche, palier après palier. Une chute vertigineuse dans les profondeurs d'un songe, peut-être d'une mémoire ancestrale.

Quand j'entrai dans la salle de la Marelle, toutes les illusions s'évanouirent. À la place, ne restait que l'aura de puissance que le tracé de lumière bleutée diffusait partout, comme une onde puissante, un torrent de réalité qui me fit recouvrer mes esprits. J'ignorais combien de temps s'était écoulé. Convaincu que la cité disparaîtrait avant peu, je n'attendis que le temps de reprendre mon souffle. En vérité, l'escalier surnois m'avaient bien peu préparé à l'épreuve qui m'attendait. La Marelle s'étendait devant moi, immense, puissante ; et curieusement, sa force me rassurait. Elle était source de promesses cachées, croyais-je. Mais Tir-na Nog'th ne nourrit que d'illusions et de rêves.

Dès que je posai le pied sur la ligne de lumière enflammée, un terrible vent se leva contre mon avancée. Un vent puissant, soufflant sa rage dans mes oreilles. Déjà, le second pas me coûta un effort surhumain. La traversée de la Marelle de Tir-na Nog'th fut l'un des moments les plus ardues de mon histoire. Une conscience au-delà de ma compréhension avait essayé d'exprimer quelque chose, de me faire comprendre ses désirs ? Peut-être.

Je n'avais pas compris son langage, tout juste quelques bribes, quelques impressions. Le reste fut pour moi sibyllin.

Brûlant devant mes yeux, un mot apparut. *JUSTICE*. Impossible de faire un pas de plus. Le vent s'opposait à tous mes efforts. *La Marelle parle !* La justice étant un concept bien trop relatif à l'esprit et l'éducation des hommes, pour en donner une définition absolue, je dis : « La justice veut que chacun reçoive ce qu'il mérite, que chacun récolte ce qu'il sème. » Ce n'était sûrement pas la meilleure définition, mais le vent cessa. Je fis un pas, mais le souffle reprit aussitôt et m'immobilisa. *ET QUE MÉRITES-TU ?* « Peu de choses, je le crains. Je ne sème pas grand-chose ! » Rien ne se produisit. « Je fais ce que je peux ! » Rien. Je savais qu'on ne devait pas s'arrêter sur une Marelle sans risquer la destruction, l'anéantissement. Et le vent menaçait même de me faire reculer. « Que dois-je faire ? » *CHOIX*. J'hésitai. « Je peux aider Dworkin ! » Je fis enfin un pas. *POURQUOI ?* « Pourquoi pas ? Je le respecte. Pourquoi me soumettez-vous cette épreuve ? » *PRINCE D'AMBRE N'EST PAS UN TITRE À RECEVOIR MAIS UN TITRE À PORTER*. « Que faut-il pour mériter ce titre ? » Je fis un pas. *FOI*. « En quoi ? La Licorne ? » J'étais bloqué. *HÉSITATION*. « Je crois en la Licorne ! Mais que sais-je de sa volonté ? » Je fis un pas. *FORCE*. « Veut-elle de la force ? » Rien ne se produisit. « Est-ce moi qui en manque ? » Rien ne se produisit. Les secondes s'égrenèrent. *RAISON*. Je commençai à prendre peur. *Je ne dois pas reculer !* « Je manque aussi de raison ? » *COMPRÉHENSION* apparut. Et bien, je ne comprenais rien. Que signifiait cette épreuve ? Ne pouvait-elle donc s'exprimer plus clairement ? Je restais ainsi plusieurs secondes à remuer des pensées incohérentes. Je lançai une proposition hasardeuse, sans effet. *CHOIX* apparut de nouveau. Par quoi avait commencé cette épreuve ? *La justice !* « Je peux faire votre justice, si c'est ce que vous souhaitez. » Dire cela me rebutait, car je n'avais pas l'intention de servir une cause inconnue ou même connue. J'avançai de nouveau. Mais le vent se fit plus violent et je fus à nouveau bloqué. Rien ne se produisit. « Quelle est votre justice ? » Rien. « Vous parliez de justice, mais de justice pour qui ? » Le vent se fit soudain plus fort. Je commençai alors à reculer lentement, même si mes pieds demeuraient bien ancrés au sol. On m'avait toujours dit que tout faux pas serait mortel. J'évaluai mes chances d'une fuite par Atout, et décidai de disparaître en cas de problèmes. « Dois-je avoir confiance en les actes de Dworkin ? » *AFFIRMATION* fut la réponse. *Ciel ! La Marelle souhaite-t-elle que je donne des affirmations ?* « J'ai confiance en Dworkin ! » Le vent cessa et je fis quelques pas, avant d'être de nouveau arrêté. *MOTIVATION*. « Dworkin a créé Ambre. Je pense qu'il est assez sage pour savoir ce qu'il fait ! » Quelques pas. *JUSTICE*. Enervé, je tentais de percer les volontés de la Marelle, en exprimant diverses solutions pour

faire justice à mon ancêtre. Sans effet. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'attendait la Marelle. *Ego* apparut. « Je ne comprends pas ce que vous voulez ! » La fatigue commençait à se faire sentir et mon crâne devenait douloureux à force de volonté. *VOIE*. « Je dois suivre la voie de Dworkin. » *JUSTICE*. Je n'avais que faire de ces histoires de justice ! Je fis une proposition et *POSITION* apparut. « Je dois demander à Dworkin de s'occuper de nouveau de la Marelle. » Oui ! Je pus enfin faire un pas de plus. *JUSTICE* réapparut encore une fois. Sang et carnage ! Je fis une demi-douzaine de propositions, sans aucun effet. C'était à devenir fou. Mon cerveau bouillonnait à la recherche des possibilités qui s'offraient à moi. La douleur même me paralysait. *DÉFINITION*. Mille enfers ! Définition. La Marelle désirait simplement une définition du mot. Ce que je fis. Et j'avancai enfin.

J'avais compris le procédé, même si les motivations d'une telle épreuve défiaient ma raison. Après avoir redonné une définition de la justice, je franchis enfin le premier voile. La suite ne fut plus qu'une succession de mots qui apparurent devant moi, et auxquels je donnais une définition pour avancer d'un, deux ou trois pas. Je dus définir des termes tels que volonté, impulsion, commencement, initiation, progression, bien, événement, sujet, obéissance, autrui, entité, âme, émotion, esprit, réel, inexistence, création et bien d'autres encore. Définir les mots que nous employons, même couramment, n'est pas évident, car ils sont souvent l'expression d'une idée indistincte, d'un préjugé, l'image d'une culture, d'habitude, voire d'un malentendu. Et nous ne définissons les mots qu'avec d'autres, créant ainsi d'innombrables références circulaires.

Et cela dura si longtemps que cela finit par prendre un tour machinal. La lassitude et l'épuisement s'emparaient de moi peu à peu. Et lorsque ce fut fini, je me tenais, presque pantelant, enfin, au cœur de la Marelle. La traversée avait ravi la plupart de mes forces, mais aussi toute ma volonté. J'avais qu'une envie : m'allonger et dormir. Des siècles ! Cela m'avait semblé des siècles pour parvenir au centre. Mais là encore, comme tout en ces lieux, ce n'avait été qu'illusions. Jamais, je ne m'étais arrêté le long de ces courbes. Seul mon épuisement était réel. *La Marelle a tenté de me faire comprendre quelque chose*. Quelques lambeaux de son message me paraissaient clairs. Elle voulait que je prenne en mains les responsabilités de mon titre. La belle affaire ! Dworkin avait des responsabilités envers la Marelle dont il avait cessé de s'occuper. Pourquoi ? De quoi avait besoin la Marelle ? Quant au reste, je n'y discernais aucun schéma logique.

Vidé de toute ma vitalité, je me sentais trop fatigué pour aller sur la Lune. Trop risqué dans mon état, si Fenris vivait là-haut comme je l'avais supposé. Je n'avais qu'une envie : m'allonger et sombrer dans un sommeil profond et sans rêves. En

fait, l'épuisement menaçant de m'emporter, je décidai d'ajourner mon périple vers la Lune.

Puisque la Marelle pouvait m'envoyer où je le désirais, je demandai à me rendre en un lieu où je fusse susceptible des pierres capables de bloquer le pouvoir des Atouts, celles dont m'avait parlé mon mentor.

Le monde vacilla l'espace d'un instant. Roche bleue, lumière bleue. Du cristal partout. La Marelle m'avait envoyé dans une caverne uniquement constituée de cette matière minérale. C'était un composé dur, anguleux et mat. Je n'aurais pas aimé vivre dans un pareil endroit, pourtant je découvris dans un recoin un sac de couchage, de la nourriture et des bouteilles de vin. À bien y réfléchir, la caverne pouvait avoir été taillée de la main de l'homme. J'explorai toutes les cavités. L'endroit était plutôt étroit, il avait plusieurs salles sans signes particuliers. Je ne trouvai aucune ouverture de quelque sorte. J'explorai à nouveau les lieux. Nulle sortie apparente. Comment était-on entré ici ? Je sentais que les Atouts ne fonctionnaient pas dans cette caverne insolite.

Des morceaux de cette pierre dans la poche, je voulus partir en utilisant le pouvoir de la Marelle. Mais je n'arrivais pas à transformer le monde qui m'entourait. *Un caillou pourrait se trouver derrière cet angle*. Rien. Les Ombres n'obéissaient plus. Peut-être n'étais-je pas en Ombre ? Malédiction ! J'étais prisonnier.

N'ayant jamais aimé les lieux étroits et confinés, je ressentais déjà le malaise qui s'emparait de moi. Je me calmai. Je m'étonnais d'avoir pu vivre si longtemps chez les Barimen, dans une pièce étriquée et sans fenêtres.

Tant pis ! Épuisé, je décidai de prendre un peu de repos avant de trouver un moyen de m'évader.

Après quelques heures de sommeil, j'explorai encore une fois les lieux, espérant qu'une sortie m'avait échappé. Oui ! Dans la voûte d'une des cavités, un passage obstrué me fit rêver une liberté presque inattendue. D'un bond, je frappai des deux mains la roche dure et bleue du bloc. Pas un mouvement. Une prison... Personne n'ayant connaissance de ma présence ici, mon avenir me parut soudainement bien sombre. Il n'y avait pas tant de nourriture comestible... Comment signaler ma présence ?

Je mis à épreuve mes dons d'acrobate. M'accrochant aux moindres aspérités de la paroi, j'atteignis le passage obstrué. Trop lourd. Dans pareille position, il n'était pas possible d'exercer une pression suffisamment forte sur le rocher pour qu'il bougeât. Ce devait être un cachot tout spécialement destiné à la famille, créé par un esprit consciencieux. La Marelle, les Atouts et la force n'étaient d'aucun secours. Mais il me restait la ruse. J'examinai minutieusement les interstices. Là... Un rayon de lumière... Sauvé !

Je lâchai prise et, d'un mouvement de rotation, atterris. Je déchirai une couverture laissée là par le précédent captif. Mon compagnon d'infortune avait-il réussi à s'échapper ? Aucun indice d'une précédente évasion ne vint cautionner cette hypothèse. Après quelques opérations, j'avais extrait un long fil du tissu. Avec ma salive, j'en humidifiai le bout afin de le rendre plus ténu. *La vie ne tient parfois qu'à un fil !* Voilà un aphorisme qui, pour une fois, ne manquait pas d'à-propos. Avec soin, j'investis le fil du pouvoir des Atouts, de manière isotrope, de sorte que la conduction pût se faire sans interférences. Un pont d'Atout, voilà ce que je venais de créer.

À nouveau, je gravis la paroi et m'approchai de l'interstice où j'avais aperçu le faisceau lumineux. Avec précaution, je stabilisai mon corps, m'efforçant de répartir mon poids sur trois points. Exercice plutôt difficile au plafond. De ma main libre, je glissai l'embout du fil dans le ténu passage. Après quelques tentatives infructueuses, je parvins à glisser l'extrémité de mon pont d'Atout au-dehors. Je plaquai la carte de Llewella contre le fil pendant. Ça fonctionna. La carte se refroidit. D'un mouvement un peu brusque, mon pied droit commença à perdre prise, et quand le contact s'établit, j'étais sur le point de chuter. « Faites-moi passer ! » m'exclamai-je. Mes doigts serrèrent ceux de Llewella, mais déjà mon corps basculait. J'arrivai dans l'eau rebmane tête en bas.

Et, je me retournai et vis alors la gueule et les dents incisives d'un requin qui fondait sur moi.

Pourquoi les ennuis avaient-ils la désagréable habitude de s'accumuler, nonobstant toutes les "lois" de la probabilité, dans un laps de temps très réduit ? C'est précisément la question sans intérêt que je me posais quand fatigué, las, vidé, exténué et blessé, je m'affalai sur le lit, dans la chambre d'hôtel que Dworkin avait abandonnée. Parti sans prévenir. Je sombrai sans effort dans un abyssal sommeil, sans me préoccuper de mes blessures, comptant sur la vigueur de mon sang d'Ambrien pour régénérer. Ma dernière pensée fut pour Rebma. Quelle journée ! La Marelle de Tir-na Nog'th et la guerre avaient englouti toutes mes forces. Sur le point de sombrer dans l'inconscience, j'avais dû abandonner la bataille avant sa conclusion.

Quand j'étais arrivé à Rebma, la guerre faisait déjà rage. Llewella, à la tête de la défense du royaume, avait revêtu son armure de jade et combattait avec acharnement. Quelle guerre étrange ! Des hordes de fantômes, certainement les séides d'un nécromant, menaçaient d'engloutir le pays sous leur horreur. Bien que possédant peu de talents martiaux, et déjà épuisé par l'épreuve de la Marelle, j'avais voulu défendre ce que je considérais comme mon pays. Qui ne défendrait pas ce qu'il aime ? Pourtant, mes motivations profondes étaient

ailleurs. Mes actes, certes réellement motivés, puisaient leur origine à une autre source. *La haine des nécromants, peut-être ?* me demandais-je. Étrange impression.

À mon arrivée impromptue, j'avais dû me débarrasser du requin. Mais mes blessures n'étaient pas de son fait. Alors que je me rapprochais de Llewella, un homme de forte carrure, affublé de vieux vêtements rouge et brun, aux cheveux noirs et à la barbe hirsute, s'était interposé. Sans l'avoir jamais rencontré, je reconnus tout de suite mon adversaire ou plutôt son fantôme : le spectre du prince Éric, translucide, les yeux fous, les traits tordus d'une manière abjecte, d'une expression monstrueuse. Je ressentais que ce visage humain ne l'était plus qu'en apparence. Le fantôme d'Éric était-il lui-même l'instigateur de cette attaque ? Ou simplement un pantin agité par les forces nécromantiques, par les fils invisibles tissés par une race de manipulateurs ? À l'instar de nombreux Rebmans, je connaissais les rumeurs circulant sur la haine d'Éric à propos de Llewella. Une histoire de reconnaissance parentale, je crois. Mais sur le moment, je n'eus guère l'occasion de songer à cela. Déjà, Éric se ruait sur moi, sabre au clair. J'en tressaillis. La réputation d'Éric en matière d'escrime n'était plus à faire. Il était considéré comme l'égal de Corwin, peut-être le plus fin bretteur de l'univers après les fils de Cymnéa. Avant qu'il ne fût sur moi, je me parai d'un bouclier. Me préparant au choc, j'adoptai un style purement défensif. L'épée d'Éric dansa devant mes yeux, mais, étonnamment, j'arrêtai toutes ses attaques. Résistant à ses assauts, je me trouvai une assurance toute nouvelle. Même si je jugeais mon adversaire plus doué que moi, attaquer devenait une possibilité que je n'avais pas espérée au premier abord. Comment était-ce possible ? Mon nouveau corps était-il la raison de ces capacités inattendues ? Pouvais-je simplement imputer les difficultés d'Éric à son inadéquation avec les milieux sous-marins ? Même si l'eau rebmane possédait une fluidité presque aussi sensible que celle de l'air, les mouvements étaient tout de même ralentis, et j'étais habitué à cette propriété. Je ne sus qu'en penser, mais une fois encore, ce n'était guère un moment propice pour ce genre de réflexions. Renversant radicalement mes positions, espérant profiter de la surprise, je dirigeai la pointe de mon épée vers sa tête. Erreur ! Je m'étais surestimé. Dans mon attaque, je baissai ma garde, et Éric, n'ayant pas manqué de remarquer cette faille, fit jaillir sa lame vers mon torse. Le fer coupa mes chairs sans pour autant toucher les os. De justesse ! Mon sang s'épandait déjà dans l'eau - déjà grandement souillée d'hémoglobine et de morceaux de chairs - obscurcissant notre vision d'une brume rougeâtre. Mon bouclier me sauva ensuite d'une musique d'attaques magistralement orchestrée. Déjà, je commençais à sentir mes forces fuir mon corps et ma

volonté vaciller. Je n'allais sans doute pas tenir longtemps à ce rythme, car me battre contre Éric m'obligeait à exploiter toutes mes ressources, et j'avais pris bien trop peu de repos dans cette grotte bleue. Finalement, je ne fus sauvé que par une avancée des Rebmans, repoussant les lignes ennemis, où je pus faire retraite, alors qu'Éric était emporté par la débandade de ses pairs.

Je cherchai Llewella du regard. Je la vis plus loin, à l'avant de nos rangs. Un crabe gigantesque fit alors une percée dans nos troupes, me bloquant le passage. Que sa carapace était dure ! Me procurant une arme plus adéquate, une lance, je le laissai les articulations blessées et les yeux crevés. Je pus enfin rejoindre Llewella. « Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous aider ? » lui demandai-je, espérant, sans doute, qu'elle me confiât une mission particulière. Sa réponse fut claire et simple : « Rien hormis te battre. » Je guerroyais donc deux longues heures durant. Mais ma vitalité déclinait de manière dangereuse. Un voile couvrait mes yeux, les couleurs palissait lentement, mes actions et mes gestes prenaient un tour machinal et dangereux. Je chancelais bientôt. À bout de force, tout endolori par les égratignures et les estafilades que j'avais récoltées, je ne pus que rejoindre l'Ombre où j'avais laissé Dworkin. Un arc-en-ciel sans couleurs et j'y fus.

À mon réveil, la douleur m'étreignait de toute part, injectant par salves des aiguilles dans mes chairs. Que j'eus du mal à me lever ! Mes blessures étaient terriblement infectées. Ce n'était pas normal, car aucune n'était d'une gravité extrême. M'étais-je surestimé ? Pris de vertiges, je sortis de l'hôtel, sous le regard inquiet et stupéfait des clients. Je pouvais marcher, tant que je ne faisais pas de mouvements trop brusques. Dworkin avait laissé une piste ténue d'Ombre, mais je n'avais pas la force de la suivre. Qu'était-il donc parti manigancer en Ombre ? Je le contactai par Atout, et j'apparus à ses côtés. Il travaillait, occupé par une quelconque expérience, dans son atelier encombré. Avec une teinte de dépit, je remarquai que nous nous tenions dans les sous-sols de la Maison des Barimen, que nous avions fui si précipitamment.

« Cette bâtisse n'est certainement pas le meilleur endroit pour votre sécurité », le grondai-je, m'interrogeant s'il avait vraiment conscience des derniers événements.

« Je suis chez moi. Qu'est-ce que vous croyez ? Je suis parfaitement en sécurité ici ! »

Je décidai de ne pas discuter. Le vieux n'en faisait qu'à sa tête de toute façon, que Siegfried et Mauris fussent ou non tombés dans une oubliette de sa mémoire.

« Y a-t-il une infirmerie ici ? m'enquis-je alors que des élancements de douleur me tenaillaient.

– Oh ! Ce sont de bien vilaines blessures que vous avez là ! Où avez-vous eu ça ? »

Il n'attendit pas ma réponse. Il avait déjà tourné les talons et s'était précipité dans la remise qui jouxtait le laboratoire. Je m'assis sur un tabouret pour l'attendre.

« J'ai été blessé à Rebma, murmurai-je.

– Vraiment ? Cela fait longtemps ?

– Non. C'était hier. Des armées de fantômes ont attaqué Rebma. Mais je n'ai pas eu la force de rester jusqu'à la fin de la bataille. Mon état ne le permettait pas. »

Il revint en courant avec une petite boîte contenant des onguents.

« Il faut que j'aille là-bas, dit-il précipitamment. Ce qui s'y est passé est très grave ! C'est très important.

– Ah ? Expliquez-vous !

– C'est une longue histoire. Le temps presse et je n'ai pas le temps de vous raconter tout ça en détails. »

Il avait ouvert sa boîte et il recouvrit mes quelques blessures d'une pommade. Elles se refermèrent aussitôt et la douleur disparut instantanément. « Maintenant, j'ai à faire », fit-il et, survolté, il courut frénétiquement pour récupérer du matériel. Je n'avais aucune idée de ce qui se passait.

« De toute façon, je viens avec vous, affirmai-je, revigoré.

– Non ! Vous, vous restez ici pour agir !

– Mais...

– Faites ce que je vous dis ! »

Et il disparut dans un flot arc-en-ciel !

Le diable l'emporte ! Je n'allai certainement pas resté ici les bras croisés sans savoir ce qui se tramait à Rebma, sans savoir quel danger menaçait Llewella. Le souvenir de la traversée de la Marelle me revint alors, inopportun. *Faire confiance à Dworkin !* Comme si on pouvait gagner une confiance sincère de quelqu'un sur simple demande ! Je ne parvenais pas à me faire à cette idée. J'acceptai finalement un compromis de l'ensemble des possibilités. Carte de Llewella en main, je tentai de percer les distances. Atablée, elle disséquait tranquillement un homard. Elle était indemne. C'était la seule chose qui comptait à mes yeux. La guerre avait eu une fin heureuse. Je relâchai le contact, rassuré. Les explications attendraient.

Le silence, comme à son habitude, maintenait son hégémonie sur la Maison des Barimen. Même après plusieurs semaines passées dans cet antre, ce lieu de savoir et de folie, je n'avais toujours pas la moindre idée de ce que faisaient certains résidents. Ils étudiaient des « choses », pas même des concepts, simplement des « choses ». Beaucoup passaient énormément de temps à discourir de leurs points de vue sur des méthodes, parfois sur des points de détails qui semblaient dérisoires. Comme cela

concernait fréquemment certains pouvoirs que je ne possédais pas, notamment le Logrus, je ne comprenais évidemment pas, leur discours ne s'adressant même pas à mon savoir débutant. Je n'intéressais guère à toutes ces interminables discussions. J'avais préféré apprendre seul, Dworkin parfois complétant. Il savait que certains membres de sa Maison, bien qu'ils possédassent de nombreuses connaissances, avaient sombré dans un interminable esprit de vétille, activité démontrant plutôt leur volonté de faire prévaloir leur point de vue que de rechercher la vérité. Les plus bouffis de fatuité et de suffisance hantaient souvent les corridors de la Maison en quête d'oreilles dociles et attentives à leurs interminables spéculations. Étant le plus jeune de cette Maison, nombre de ces casse-pieds s'imaginèrent me convertir à leurs croyances. Bah ! N'était-ce pas inévitable dans une maison à l'écart et repliée sur elle-même ? Sans cela, la Maison de Dworkin eut pu être un temple de savoir de grande réputation.

Auprès des serviteurs, que les folies de leurs maîtres n'avaient pas toujours épargnés, j'appris rapidement qu'une guerre civile avait éclaté aux Cours du Chaos entre des partisans plus ou moins proches du trône. Suivant leurs habitudes, les Barimen conservaient une stricte neutralité, leur ingérence dans les affaires politiques étant de toute façon considérée comme indésirable par tous. De surcroît, les affaires du trône n'intéressaient personne ici. « Pourquoi m'occuperais-je de pareilles futilités ? Ce ne sont que des questions matérielles ! Cessez d'interrompre mes réflexions à présent ! » C'était le genre de réponse typique que les Barimen pouvaient froidement servir à celui qui leur poserait des questions sur le pouvoir en place, je le devinais sans peine.

Que faire ? Qu'est-ce que le vieux avait voulu dire en me disant de « rester ici pour agir » ? Aucune idée !

Ma chambre était restée dans l'état où je l'avais laissée : désordonnée, petite, obscure, envahie de manuscrits. Bon sang ! Repenser à ce vampire fit naître quelques pulsions de colère en moi, mais je chassai vite ses pensées de mon esprit. Ne devais-je cette rencontre indésirable qu'à la malchance ? Probablement.

Mais, à l'affût, les tours du destin rôdaient sans doute dans les parages. La magie pouvait peut-être quelque chose pour moi. Et la maison des Barimen regorgeait de sorciers de tout poil. Thul, un grand homme gagné par l'embonpoint, me prêta une baguette magique destinée à ériger des charmes de protections en tout genre. La Licorne sait si je comprenais quelque chose à tout ça ! J'installai donc des cercles magiques, des alarmes et des barrières invisibles dans mes appartements. Cela fonctionnerait-il ? Peut-être, peut-être pas. Un mage doué pouvait certainement briser ces

enchantelements, mais non sans y consacrer un temps plus que suffisant pour me réveiller. Ces défenses pouvaient s'actionner et se dissiper avec une clef vocale et un geste laissé à mon imagination.

Mauvaise journée. Le fouillis de la bibliothèque des Barimen, vraiment, était insondable. Par conséquent, je ne dénichais rien à propos des pierres bloque-Atout. Une bonne partie de la journée perdue.

Un tirage de cartes. La divination est un art délicat, plus que n'importe quel autre. Comprendre un message dicté par des esprits ou peut-être autre chose n'était pas sans risque. J'étais mon jeu sur le pupitre d'un amphithéâtre heptagonal. Ma salle préférée dans la bibliothèque inter-Ombre. Je m'étais souvent demandé si le milieu où l'on opérait importait. Mes tirages proposèrent des réponses ambiguës, parfois d'une évidence confondante. Idéologie de Random, buts de Llewella. Prendre des décisions. D'une certaine manière, Tir-na Nog'th m'était puissamment liée. Mais comment ? Que valaient donc mes suppositions sur la Lune et une éventuelle cité céleste ? Quant à l'influence de mon père, elle s'étendait surtout sur les Cours du Chaos, confirmant en cela mes précédentes visions.

Ma carte. Le miroir de mon âme. Entrant en transe d'hypermnésie, je plongeai encore une fois dans mon passé, cette fois à la recherche d'indices sur les blessures que j'avais reçues. Quelques réminiscences me parvinrent, évanescences. Des blessures translucides, comme si elles n'avaient pas existé. Pourtant, elles avaient été diablement douloureuses ! Décidément, tout ce qui gravitait autour du translucide se paraît d'une aura suspecte. Des blessures semblables à celles reçues par Aldéric ? Pas selon ses dires. Comme une « morsure de loup », m'avait-il conté. La blessure qui l'avait transformé en loup ? Pourquoi pas ? Je faisais peut-être montre de crédulité en croyant à ce récit très partial.

Aknaajahan, pays des mille et une nuits. Terres presque égarées au fond de ma mémoire. Qu'étaient-elles devenues ? Pourquoi Père s'était-il intéressé à cette Ombre qui collait si peu à son image ? Qu'avait-elle nourri en son ventre pour que deux membres de la famille d'Ambre s'y livrent une guerre ? Était-elle à l'origine de la rivalité entre Finndo et Sand ? Je me souvins que Barbara avait trouvé depuis mon pays un lieu intéressant, où la famille avait pied. Là, on lui avait demandé si elle était l'envoyée de Polaris. Étrange. Je me rendis dans la forêt que j'avais parcourue si souvent dans ma jeunesse, prenant garde de ne pas emprunter les chemins d'autrefois, que mon cousin Aldéric était susceptible de connaître avec les Atouts qu'il avait récupérés sur mon cadavre. L'air était chaud, malsain et enfumé. Des effluves noirâtres s'épanchaient partout autour de la cité réduite en cendres. Quelques brasiers consumaient encore le

reste des bâtiments effondrés. Un nuage gris voilait la lumière du soleil de sorte qu'on eût dit une éclipse. Je contemplai la scène, étranger. Curieusement, je ne ressentis aucun courroux pour ça. Aucune plaie intérieure ne s'ouvrit à cette vision.

Je décidai simplement, comme je l'avais prévu, de rechercher ce qui avait motivé ma famille sur cette Ombre. Je fis apparaître l'image de la Marelle dans mon esprit pour rechercher "quelque chose qui aurait été l'objet de lutte et de grands conflits". La réponse se trouvait sous mes yeux : la ville elle-même.

Dans un état second, j'arpentais les couloirs de la tour des Barimen, perdu dans mes propres pensées. J'errais, sans but. Et je m'aperçus que cette situation résumait assez bien ma vie depuis ma résurrection. J'étais incapable de faire une synthèse de tout ce qui se passait, trop de choses se pressant dans mon esprit simultanément. Avec difficulté, je concentrai mon attention sur les derniers événements. Les craintes de Dworkin. Pourquoi s'était-il tant inquiété de mes blessures ? Quelque chose affleurait mon esprit, sans que je parvienne à le cerner.

Translucide... Ce mot hantait mon crâne depuis quelque temps, objet de recherche inconsciente. Cela évoquait en moi un vague souvenir. Ça me revint subitement.

Translucide. Des loups translucides ! Doriel en avait parlé le soir où nous nous étions tous réunis pour discuter des événements de la journée. Comme cela me semblait loin ! Je nous revoyais Aldéric, Barbara, Morgane, Doriel et moi-même, assis dans les appartements de mon brutal cousin. Doriel nous avait raconté qu'ils avaient été poursuivis par des loups translucides sur l'Ombre du livre mystérieux de Morgane, cette Ombre où elle avait pu contrôler notre cousin Aldéric, sans doute à cause de sa nature de lusus.

D'autres réminiscences refirent surface. J'avais vu cette fameuse Ombre. C'était ce jour lointain où l'on m'avait enfermé dans un cachot. Peu de temps avant, Morgane et moi avions sauvé Doriel de la Mort qui le pourchassait. Les détails du lieu revinrent progressivement. Un sombre tapis vert élimé. Un couloir dans la pénombre. Les lumières tremblotante des quelques chandelles d'un candélabre noir, diffusant une fumée noire. Des livres tapissant chaque mur. L'intérieur désuet d'une demeure victorienne.

Je me mis aussitôt au travail. Sur une carte vierge, je traçai les lignes de cette maison, leur donnai une âme, la fixai à la carte. Ce n'était pas facile, car mes souvenirs étaient lointains. Trois essais infructueux me convainquirent que j'avais oublié un élément important. *La sensation d'irréalité.* La pointe de mon stylo – trop pointue, trop sèche – convenait pour des tracés de précisions, pas pour conférer une aura évanescence à un songe solidifié.

Ça fonctionna. Le passage vers ce monde s'établit. Je fis un pas et, en une fraction de seconde, le paysage s'était transformé. Mes pieds se posèrent sur un tapis de feuilles mortes. J'étais dans une clairière baignée par la luminescence d'une lune énorme. Face à moi, siégeait la grande maison victorienne, la façade devancée par un péristyle de colonnes blanches. Cette demeure semblait incongrue, là, au cœur de cette forêt épaisse, comme un élément rapporté, étranger. *Étranger...* C'était le mot qui convenait. Un signal interne sonna au plus profond de moi, voulant m'avertir de quelque chose que je ne saisisais pas, car ce n'était pas un sentiment de danger.

J'observai la maison, apparemment abandonnée depuis longtemps, comme une coquille vide. Aucune lueur ne brillait derrière les fenêtres. Ses murs étaient lézardés et de multiples plantes grimpantes recouvraient la maison d'une toison verte épaisse. Quelques vitres et des tuiles étaient brisées. Quelques pierres s'étaient délogées de la cheminée. Une volée de marches menait à un perron dont le bois rongé et moisi craqua sous mes pas. L'entrée, une porte à double battant, me rappelait un passage vers l'enfer.

Je portais en moi l'empreinte des trois Marelles du monde réel, et il me fut facile de déterminer que cette Ombre se plaçait sans équivoque dans la gravisphère de Tir-na Nog'th. *Me voici encore dans un songe...* Ce monde possédait cependant bien plus de substance que sa source dans le monde réel. *Un rêve devenu réalité par le pouvoir de la Marelle ?*

Enveloppé dans mon manteau noir, je m'approchai silencieusement d'une fenêtre. Plaqué contre le mur, je regardai à l'intérieur. Une salle de bain, un sol dallé de noir et de blanc, une cuvette... et un liseré de lumière orangée fluant sous la porte. Je sentais, dissimulée dans l'obscurité, une présence indéfinissable. Elle se terrait, attendait dans un recoin, avec une patience infinie. M'avait-elle aperçu ? Je l'ignorais.

Une autre fenêtre, un autre regard furtif. Cette fois, j'étouffai un hoquet de surprise et me plaquai au mur. *Sang et ténèbres !* Un autre coup d'œil. J'écarquillai encore les yeux d'incrédulité. *Impossible...* Mais je n'avais pas rêvé. La même scène se déroulait toujours devant mes yeux. Dans la chambre de pierre qui s'était dévoilée à mon regard, un grand lit reposait contre le mur d'en face. Finndo, Osric et Siegfried faisaient les cent pas, translucides comme des fantômes. C'était la chambre de Finndo à Ambre. Et mon corps reposait sur le lit, ce catafalque maudit ! La fantomatique scène me perturba plus que je ne saurais le dire. En quelle mystérieuse contrée avais-je mis les pieds ?

J'attendis encore et encore, épiant avec appréhension ce lieu maudit. Mon père arpentait la pièce de long en large. Osric demeurait impassible, le dos calé contre un mur. Siegfried, installé dans un

fauteuil, sirotait un verre de vin. Tout avait une ressemblance avec la réalité qui ne me plaisait guère. Pourtant, ce n'était que des fantômes, tout comme mon corps inerte. Des fantômes comme ceux qui avaient attaqué Rebma.

Pouvais-je influencer sur les événements ? Pouvais-je changer le passé ? Quelles incidences auraient mes actes en un tel territoire ? Étais-je invisible comme à Tir-na Nog'th ? Je ramassai un caillou et me cachai derrière des fourrés à quelques mètres de là. Je faillis lancer la petite pierre contre la vitre, mais quelque chose retint mon bras au dernier instant. *Attends d'en savoir plus...* Au même moment, le hurlement sinistre d'un loup perça la nuit laiteuse. Ce cri perçant – long gémissement grave et aigu à la fois – me saisit aux entrailles. J'eus peu de doutes sur l'identité de la créature qui venait. Je l'avais déjà entendu. *Fenris, le Dieu Loup...*

Une autre fenêtre. Avant que la bête ne fût trop proche. Une oubliette sombre, humide, celle-là même où on m'avait piégé dans ma première vie. *Qu'est-ce que cela signifie ?* La salle de bain n'appartenait pourtant pas à mon passé. *L'avenir ?* L'animal poussa un autre cri hostile. *Encore quelques secondes...* Une autre fenêtre. Je voulais tout savoir et c'était la dernière. Elle me révéla un cachot et trois prisonniers, dépenaillés, barbus, hirsutes, enchaînés et inconscients. Trois hommes que je connaissais de vue : mes oncles Bénédicte, Corwin et Bleyes.

La bête se rapprochait. J'entendais le froissement des feuilles sous ses pas, les branches s'écarter sur son passage, et bientôt son souffle rauque et puissant. Je n'avais pas envie de jouer au funambule sur le fil du destin. Je n'étais pas de taille pour un tel affrontement. Je pris l'Atout de la Maison de Barimen et me concentraï dessus. Mon organisme eut alors une réaction étrange. Mon cœur s'était mis à tambouriner ma poitrine follement, puissamment, impérieusement. Je sentais mon sang s'épandre dans mes veines comme un torrent gonflé par les crues. Sous de multiples jets d'adrénaline, le temps semblait s'être arrêté l'espace de plusieurs moments. Mon acuité sensorielle s'amplifia, d'une manière inconcevable, comme si en un instant, j'avais pu absorber les détails de chaque parcelle de ma vision et l'examiner pendant plusieurs minutes, chaque fragment composant au final une image eidétique. Mes autres sens subirent aussi cette hyperesthésie. Et mes réflexes, avivés par l'adrénaline, me portèrent d'un seul mouvement chez les Barimen.

Aussitôt, mon corps recouvra son rythme habituel comme si rien ne s'était passé. *De quelle expérience avais-je donc été l'objet ? Qu'attendaient-ils ? Mon organisme était-il encore en cours de modification ?*

Un cri m'arracha de mes rêveries. Je réalisai alors que toute la tour était en proie à l'effolement et à la précipitation. Les serviteurs couraient dans tous les sens, poussé par la peur ou par une franche

détermination. Même les seigneurs du Chaos s'agitaient, marchaient à grands pas, jetaient des regards décidés. Certains se concentraient sur des pages qu'ils avaient arrachées à leurs précieux livres. C'était complètement inhabituel. La tour croulait d'habitude sous le poids d'une inertie administrative et scientifique.

Une armée s'approchait.

Deux cents hommes avançaient rapidement, indifférents au monde changeant qui s'agitait autour d'eux. « Des mercenaires de la princesse Dara », m'apprit-on. J'effectuai un rapide calcul. Sans compter les serviteurs et les invités, la Maison des Barimen comptait une centaine de personnes. Mais nous avions l'avantage de la défense. Soudain, le cataclysme se déclencha. La terre se mit à trembler ; l'espace vacilla et grésilla, puis s'illumina comme sous l'effet de stroboscopes pris de folie ; la foudre s'abattit comme une pluie torrentielle ; des tornades de feu balayèrent le monde ; des boules de lumières se fracassèrent contre les murs et le sol ; des ondes de chaleur brûlantes se propagèrent ; des nuages gazeux ou d'échardes de métal tourbillonnèrent follement, portés par des vents magiques. *Sorcellerie...* Je reculai hors de la zone soumise à cette explosion de folie. Impuissant dans un combat de magiciens et de métamorphes, je recomposai dans mon esprit le tracé de la Marelle, afin qu'elle protégât.

Un grand fracas résonna dans toute la Maison quand l'ennemi parvint à enfoncer les portes. *Quel acharnement !* Les trois quarts d'entre eux avaient été décimés lors de leur assaut, mais cela n'entachait nullement leur détermination. *Des sorciers kamikazes...* Je dévalai le grand escalier menant au hall principal, quatre marches par quatre, dégainai mon épée, toujours concentré sur l'image de la Marelle. Mais j'arrivais trop tard sur les lieux du massacre. C'était déjà terminé. De l'ennemi, il ne restait rien que des corps calcinés, écharpés, disloqués.

Je ne peux pas attendre sans rien faire... Je regardai les blessés qu'on soignait, les mages obstruer l'ouverture béante, ceux qui pleuraient leurs morts, et encore une fois, je me sentis extérieur à tout ça, comme un spectateur. Un spectateur indifférent. Je prenais lentement conscience d'une partie de mon être, un immense vide, mais je refusais encore de l'admettre.

La Maison des Barimen était éloignée du centre des Cours du Chaos. Les nouvelles ne nous parvenaient pas avant plusieurs jours en général. Pour le reste du monde, nous n'étions que des renégats. Et pour certains, pire encore, des traîtres. Certaines Maisons influentes n'avaient pas encore digéré la rébellion de Dworkin et la création de la Marelle.

Je sentais qu'un profond bouleversement secouait le Grand Empire. Le pouvoir en place menaçait de

chuter, m'informa-t-on, mais on n'en savait guère plus. L'empereur-roi Suhuy subissait les pressions des contestataires à son autorité, sans compter que, dans certaines régions du Cercle Noir, la guerre civile faisait rage. L'ancien empire périssait.

Je me rendis aux écuries. *Autant voir ça de mes yeux.* Ne connaissant pas la géographie des Cours du Chaos, je me mis en quête d'un guide. Je jetai mon dévolu sur Rolin, le palefrenier. Courtaud, râblé et hirsute, Rolin était un fainéant notoire et un roublard. Quand je lui demandai de me guider au palais impérial, il inventa mille excuses pour se décharger de la tâche, mais je savais qu'il n'avait rien à faire de ses journées. Il vitupéra un moment puis se fit dolent. C'est tout juste si je ne le saisis pas par la ceinture pour le déposer sur une monture. Aucun cheval digne de ce nom dans les stalles. Trapues, frêles, écailleuses, nombres de pattes variables, ailées, tels étaient les moyens de locomotion proposés. J'empoignai le mors d'une créature qui me parut rapide et agile, à l'opposé des massifs lézards à huit pattes. Dans mon répertoire d'animaux connus, elle ressemblait plutôt un croisement d'autruche et de tyrannosaure, et avec peut-être des ancêtres félins à long pelage. Ses cuisses puissantes lui permettaient sans doute de faire des bonds impressionnants. Rolin adopta sur une monture identique.

En sommaire équipée, nous nous enfonçâmes dans les tourbillons du monde.

Au bout de ce qu'il me sembla être une heure, nous aperçûmes au loin une gigantesque artère aux flancs bordés de statues de pierres, hautes silhouettes ténébreuses sur lesquelles dansaient de gigantesques flammes. Ces monuments phalliques, symbole de puissance et de virilité, témoignaient de d'une volonté commune à de nombreux souverains : donner l'image de la force, de la puissance et de la supériorité. Ces statues crachant des flammes de leur gueule béante ou de leurs yeux, dominaient les passants pour les écraser par leur présence infernale. Gargouilles, démons, guerriers et animaux au-dessus d'une masse de damnés convulsifs et rampants. Le revêtement de la route paraissait de cendres, mais il était stable et solide.

Rolin n'avait pas osé s'approcher de la Voie Impériale. « Vous ne pouvez pas vous perdre, c'est tout droit dans cette direction », avait-il dit. Sous l'influence de sentiments contradictoires, le faciès grimaçant, il avait enfin ajouté : « C'est la guerre civile et il n'est pas prudent d'approcher du palais. Même ici, c'est dangereux. Je vous ai prévenu ! » Tournant sa monture, il avait alors détalé comme un animal fuyant son prédateur. « Vous êtes complètement fou », avait-il hurlé quand il fut loin.

Je lançai ma monture au galop et longeai la route, ignorant les flammes des statues, les nuages de cendres et d'autres matières flasques, les secousses atmosphériques, les tornades sonores, les

borborygmes du monde, les effusions de couleurs, les buissons de végétaux squameux, etc. Des populations entières, ployant sous leurs fardeaux ou entassées dans des chariots bringuebalants, encombraient la voie impériale, contraintes à l'exil par la guerre, tandis que des troupes bien armées, des mercenaires, des soldats de fortune bariolés et des escouades de guerriers-loups allaient à l'opposé.

Les hommes en armes – aux couleurs de Père et de Dara – ne se soucièrent pas de ma chevauchée vers le centre des Cours du Chaos.

À mesure de mon avancée, se déployaient devant mon œil indifférent d'autres monuments. Des montagnes érigées à la gloire de la conquête, de la victoire, de la puissance et de la guerre : des amas de corps massacrés, piétinés, broyés, déchiquetés, amputés, écrasés, éventrés, piqués, mordus, décapités, crucifiés, lacérés, meurtris, arrachés, énucléés, éclatés, étripés, détruits, dévorés, empalés, brûlés, écorchés, torturés, tantôt morts, tantôt agonisants, corps baignés de sang, visages hâves baignés de larmes, peaux baisées par les flammes, les bouches béantes hurlant silencieusement un inénarrable tourment, les yeux perdus dans un abîme de douleur, les bras tendus, figés par la froideur mortelle, vers des bourreaux qui ne regardaient même plus. Pour ce conquérant, manifestement, ce peuple était fongible, une simple donnée sur l'échiquier des puissances.

À ces visions, quelque chose se manifestait en moi, mais je ne voyais rien. C'était là, tout près, mais mon œil interne était aveugle. Mes yeux, pourtant, voyaient le carnage.

Bientôt, ce fut fini. J'atteignis le cœur de la cité du Chaos. Presque immaculée par comparaison, titanique, reposante, calme, la place noire s'étendait à perte de vue, comme une immense flaque immobile, un paradoxe au sein d'un monde bouleversé et délétère. À l'opposé, s'élevait, éphémère, rendu flou par les frémissements de l'air, un mont étrange, édifice à la fois familier et inconnu. Je traversai la place, malgré les armées qui manœuvraient et paradaient dans un ordre religieux. Personne ne s'inquiéta de ma présence.

Sombre, massif, imposant, la façade noire et anthracite du bâtiment absorbait la lumière de sorte que je ne pus manquer de remarquer la petite tâche de couleur qui s'y balançait incessamment. Suspendu par une corde, un vieillard aux traits inhumains. Deux gardes de Père, postés sur les marches menant aux portes principales, me regardèrent d'un air intrigué. Je hélai un homme qui s'était écarté de mon chemin à mon approche. Un messenger visiblement. « Qui est-ce ? » lui demandai-je en désignant le pendu. « Notre bon vieil empereur Suhuy. Le Serpent ait son âme ! » ricana-t-il.

J'avais satisfait ma curiosité. Aurais-je dû aller voir Père, le fustiger ? Pour quelle raison ? Qu'aurais-je eu à lui dire ? Qu'il n'était qu'un fou

ambitieux, turpide, aveugle, sans cœur ? Qu'il fallait qu'il cesse ? Non, c'était vain. Et je n'éprouvais même pas un tel désir.

La Maison des Barimen. Quiétude. Calme. Des discussions, des études, des observateurs. La science. J'eus conscience qu'un sentiment indéfinissable et prégnant m'étreignait à chaque fois que je demeurais ici. C'était quelque chose qui résidait là, dans cette bâtisse millénaire, qui datait d'une lointaine époque, de sorte que cette chose – impossible de deviner ce que c'était – avait imprégné cette maison d'une marque indélébile. Comme une empreinte tracée au fer rouge sur tous ses habitants. *Même moi ?* songeais-je circonspect. Il ne s'agissait pourtant pas ce sentiment de folie nettement perceptible chez tous les Barimen. Étrange.

Dworkin n'était toujours pas revenu et Llewella ne répondit pas. Je passai mon jeu en revue à la recherche de quelqu'un susceptible de me renseigner. Je choisis Random. Le contact se fit presque aussitôt. L'ex-roi riait aux éclats. Voilà qui me confina encore plus profondément dans la perplexité. Comme ce rire me semblait incongru ! Son bras blessé depuis l'attentat et le retour de son père autoritaire n'avaient visiblement pas entamé son humeur. Il riait presque jusqu'aux larmes.

« Random ? » Son esprit se focalisa alors sur ma présence. J'eus le sentiment de déranger en cet instant, moi, si troublé, si étranger à moi-même que je ne me reconnaissais plus.

Si vide, d'un vide qui m'envahissait lentement.

« Toi ! fit-il. Je te croyais mort !... »

– Ha !... Vous savez bien... Enfin... Faire croire à sa mort est une méthode utile pour demeurer tranquille. Je ne suis pas le premier à l'avoir utilisée d'ailleurs, et probablement pas le dernier... »

Il acquiesça d'un mouvement de la tête. « Tu souhaites venir ? Je suis avec ma femme et mon fils. Un pique-nique en notre compagnie te plairait peut-être ? »

La complexité de mes sentiments me fit hésiter un petit moment. *Pourquoi pas ? Je peux laisser la Maison de Barimen. Que pourrais-je y faire ?* En vérité, me retrouver parmi des êtres bien vivants, probablement heureux, m'attirait. D'un autre côté, pourtant, quelque chose me narguait. En mon for intérieur, quelque chose se riait de moi. J'étais de plus en plus confus. J'avais la certitude que ce n'était pas une manipulation nécromantique qui me perturbait ainsi. Quelque chose de mon être le plus profond s'extirpait lentement de la vase. Mais je ne parvenais pas à discerner sa nature.

Ma main serra celle de Random et mes pieds foulèrent une herbe grasse d'un vert profond. Vialle et Martin, assis sur une grande nappe rouge et blanche – sous la chaleur vivace d'un soleil blanc qui arrosait le paysage d'une lumière brûlante – sourirent à mon arrivée. Un sourire que je ne pus

rendre qu'avec encore plus de circonspection. *Que m'arrive-t-il ?* Pour chasser mes pensées à la dérive, je m'attardai à apprécier le paysage. Une colline douce surplombant les méandres d'une rivière aux effluves douceâtres, sur laquelle un voilier se laissait porter par le courant. Au-delà, de farouches chevaux paissaient dans un immense plaine. Un moment, j'humai l'air embaumé de l'odeur des pommiers bruissant dans la brise vernale. L'herbe ondulait doucement sous la caresse du vent amant.

« Prenez place », dit Vialle. Je m'assis sur un morceau d'ombre constellée de petites formes lumineuses et dansantes sur le rythme du bruissement des feuilles. Devant moi s'épalaient des fruits, des fromages, de la viande et du pain. Que ça sentait bon ! J'entendis mon estomac crier son mécontentement. Depuis quand n'avais-je pas pris la peine de me sustenter ? Mon dernier repas datait de la veille quand je surveillais le rétablissement de Dworkin. Je n'avais même pas senti le désir de me nourrir.

Coiffé d'une casquette bleue, Random portait un bermuda brun et un t-shirt blanc. Vialle avait passé une longue et légère jupe jaune et un chemisier rouge flottant. Quant à Martin, ses vêtements me semblaient tout aussi malséants que les miens. Pantalon noir, chemise noire, une barbe de deux ou trois jours, cheveux noirs coupés courts, lunettes de soleil ovales d'un bleu irisé, le tout d'une coupe "hi-tech", il me rappelait furieusement le tueur à gage d'un film dont j'avais oublié le titre. Dans sa gabardine noire, posée à ses côtés, je devinais la forme profilée d'un petit objet, peut-être une arme.

Présentations sans forfanteries. Tant mieux ! Je détestais ça. Bientôt, je mordis âprement dans un fruit vert, d'une saveur acidulée et fraîche. Quel délice pour mes papilles gustatives ! Elles en frémissaient de plaisir. Je le dévorai.

« Savez-vous ce qui se déroule à Ambre ? » demandai-je. Je pris alors conscience que mes questions dérangerait peut-être ce repas.

« Nous sommes dans les Ombres depuis pas mal de temps, répondit Random, et nous n'avons pas eu de nouvelles depuis notre départ. Depuis la cassure de la Marelle, il y a beaucoup de choses à faire dans les Ombres pour les réparer. C'est Obéron qui me l'a demandé. Mais ça ne dérange pas d'être parti.

– Le comportement de votre père ne vous a pas paru étrange ces derniers temps ?

– Pas plus que d'habitude. Il est toujours aussi désagréable !

– Vous devriez vous détendre un peu, me dit Vialle. Vous avez l'air très tendu.

– À vrai dire, nombre des derniers événements m'ont un peu perturbé. »

Bel euphémisme !

« Peut-être que vous cherchez à courir trop de lièvres à la fois, rétorqua-t-elle. Il faut savoir faire la

part des choses, choisir ce que l'on veut, et s'y consacrer pleinement.

- Peut-être que je veux en effet trop de choses ou pas assez, je ne sais pas. C'était la guerre à Rebma.

- Bah !... Ce n'est pas grave, reprit Random, désinvolte. Ce sont les intrigues habituelles. Rien n'a changé. Comme d'habitude, mieux vaut ne pas éveiller la curiosité du roi.

- Est-il fréquent que vos frères et sœurs intriguent au point de mener une guerre ?

- Oui. Bien sûr !

- Ha !... Je ne pensais pas que les rancœurs familiales soient telles qu'elles soulèvent des armées, du moins pas souvent.

- Détrompez-vous ! »

Le silence se posa sur nous, plume délicate et légère. Ce n'était pas un de ces silences pesants et malsains. C'était au contraire léger et teinté de respect. Avec peine, Random se débattait avec la pelure coriace de son fruit. Vialle souriait, devinant sans doute les problèmes de son époux. Martin, de son côté, hésitait entre deux fromages. De fait, le silence ne fut pas brisé d'un rire nerveux ou d'une exclamation soudaine. La plume s'envola aussi discrètement qu'elle était venue. Random continua :

« Ici, nous aidons les gens à rebâtir leur cité, leur vie. Certaines Ombres ont été complètement ravagées, sais-tu ? C'est assez simple finalement. Il suffit de contacter les bonnes personnes. Par exemple, dans la ville la plus proche, les institutions sont gérées par le jeu et le hasard. Chaque citoyen en âge d'être élu possède un numéro et tous les postes sont confiés au hasard pour un temps limité.

- C'est plutôt original ! Ne redoutez pas certains abus ? Sans compter que tout le monde n'est sans doute pas capable d'assumer les fonctions qui leur sont échues.

- Non. Généralement, cela fonctionne plutôt bien et il y a bien sûr quelques petits problèmes, mais rien de grave. Ce qu'il faut, c'est que chacun prenne conscience de l'importance de son poste. Il faut avoir conscience de ses responsabilités. Pour respecter la loi, il faut se reconnaître dedans.

- Et si quelqu'un ne s'y reconnaît pas ?

- Les rebelles existeront toujours, nous n'y pouvons rien. »

J'acquiesçai. Supposant que ce système ne fonctionnerait certainement pas avec tous les mondes, je demandai : « Vous procédez ainsi partout ?

- Non, simplement, cette Ombre s'y prêtait bien.

- Vous en avez encore pour un bout de temps, non ? Toutes ces Ombres...

- Effectivement, la reconstruction est longue. Mais mon bras est toujours handicapé. Et je ne veux plus me mêler des affaires de la famille. Je crois que je n'étais qu'à moitié prêt pour prendre le trône. Cela a été fatigant, mais j'ai beaucoup appris. »

Je ne sais combien de temps nous restâmes dans

ce décor bucolique et foisonnant à palabrer. Martin était un homme peu disert, pas comme son volubile père. Tantôt une remarque, tantôt une question. Rien de plus. Mais je n'en disais guère plus, en vérité. Je répondais aux questions ou écoutais Random, véritable fontaine intarissable de mots plus ou moins disgracieux. Vialle me posa une question qui me perturba pendant plusieurs des jours suivants. Elle savait que j'étais peintre. Son inattendue requête me laissa coi. « Pourquoi peignez-vous ? » me demandait-elle.

Je ne pus répondre à cette question. Pendant plusieurs moments, je réfléchissais à ça, mais je ne trouvais pas de réponse. Je ne m'étais jamais posé la question. Et depuis ma résurrection, je ne m'étais guère consacré à cette activité. Pourquoi peignais-je ? Mon ignorance me troubla plus que je ne saurais le dire. J'avais aimé peindre autrefois, quand l'envie me prenait, impérative, tantôt chaque jour, tantôt pas une seule fois en un mois. Je ne savais pas pourquoi. Un semblant d'explication se dessina difficilement dans ma conscience.

« Pour rechercher une vision, pour sublimer une vérité cachée peut-être... ou bien ce n'est que pour faire face à mes rêves et à mes cauchemars... En fait, je ne sais pas.

- Les rêves ne sont que la manifestation des pouvoirs supérieurs pour nous indiquer ce que nous devons faire, dit Vialle.

- Qu'appellez-vous "pouvoirs supérieurs" ?

- Ce qui nous dépasse. »

Peindre faisait partie de mon idiosyncrasie. Remonter ses origines me dépassait complètement. C'était gravé en moi comme l'envie de manger, rire ou dormir. *Une voie à explorer*, songeais-je. Car je voulais savoir pourquoi. Je voulais connaître l'origine des désirs et des pulsions que je portais. Je n'avais jamais envisagé l'explication proposée par Vialle : « On peint pour se soigner. C'est une sorte de thérapie pour soigner son esprit. »

Les avis de Martin m'étaient souvent étrangers. Selon lui, si l'on ôtait l'aspect esthétique, l'art n'était qu'une technique, que tout le monde pouvait acquérir. Je n'étais pas d'accord. De mon point de vue, l'art évoquait et parlait son langage secret, mais la beauté n'était pas nécessaire à l'œuvre. Il pouvait être dérangeant ou même horrifiant dans des cas extrêmes. N'était-ce qu'une technique ? Je ne le pensais pas. Beaucoup suivent avant tout une intuition, et ont acquis une technique à force d'essais, donc la technique, à mon sens, n'était que l'instrument de l'art.

Plus tard, nous restâmes campés chacun sur nos positions, peut-être un peu plus éclairés cependant sur la pensée de l'autre, à propos de l'inné et de l'acquis. Il prétendait qu'il n'y avait pas de différence entre les deux concepts, que tout le monde avait les mêmes capacités, le même potentiel, et que c'était à chacun de les développer. De mon

côté, je défendais le point de vue d'une multiplicité telle qu'il n'était pas possible que tout le monde eût les mêmes dons. Son point de vue était tout de même intéressant, jugeais-je. Il parlait de la métamorphose comme une capacité permettant d'acquérir les dons, mais tout le monde n'était pas métamorphe, et même parmi ceux-ci, il devait exister des distinctions, estimais-je. Je le soupçonnais de posséder ce pouvoir, mais je ne le lui demandais pas. Il avait côtoyé la descendante de Bénédict, Dara, à une époque et il était possible qu'elle lui eût enseigné ce talent. Ce qui éclairait peut-être son point de vue et le mien.

Sans doute à mon initiative, Random exprima son avis sur les visions de Tir-na Nog'th. Selon lui, les prophéties n'étaient qu'un aspect des possibilités futures et passées. Nulle certitude sur la réalité des événements qu'on y voyait. Que de doutes et de théories ! Il fallait que je m'en affranchisse, car cela me confinait dans l'inaction. J'étais sans repères sur lesquels me baser. Et, à mon sens, tout – absolument tout – pouvait être remis en cause.

Agréables, paisibles, vivifiants, délicats, tels furent ces moments. Quand je les quittai, au crépuscule tombé, je me sentais mieux, mais je charriais aussi les sentiments d'une puissante mélancolie. Car je savais que je ne pourrais plus vivre à nouveau comme eux, insoucians et relativement confiants.

La fin était venue.

La page avait tourné.

Cela ne pouvait que finir.

La Maison des Barimen. Une fois de plus, j'essayai de contacter Llewella et Dworkin, sans résultat. Leur silence commençait à m'inquiéter. Bientôt, les paroles de Vialle se mêlèrent à mes pensées. « Il faut savoir choisir ce que l'on veut, et s'y consacrer pleinement. » Ce n'était pas un mauvais conseil. Je m'étais consacré à de nombreuses choses sans vraiment m'y investir complètement et je n'avais abouti à rien. Les affaires de Dworkin demeuraient incompréhensibles et Llewella n'avait probablement pas besoin de moi. *Occupe-toi donc de tes problèmes...*

Les nécromants vinrent sitôt au centre de mes pensées, images suscitant ma haine et ma colère. Les focus. *Agis avant que l'échéance tombe...* L'Ombre du livre de Morgane était une bonne piste pour démêler quelques mystères, croyais-je. Je me remémorais le couloir dans lequel nous avions sauvé Doriel. Pourquoi l'Atout que j'en avais fait m'avait-il conduit ailleurs ? Brouillage ? Qu'importe ! J'avais d'autres moyens de retrouver cet énigmatique endroit.

Cette fois, je pris le chemin des Ombres par le pouvoir de la Marelle. Je songeais combien rarement j'utilisais ce pouvoir pour voyager. Les Atouts, même s'ils étaient moins fiables, étaient plus rapides. Le temps me semblait être de l'eau

s'écoulant entre mes doigts. Je sentais au profond de moi que je devais faire vite, qu'un terrible couperet tomberait bientôt. *Mais lequel ?*

Une Ombre de Tir-na Nog'th. Avec l'empreinte de la Marelle de la ville mystique, c'était plus facile.

Je débouchai bientôt dans le corridor où nous avions tiré notre cousin. Haut de plafond, avec quelques portes bien alignées, et un tapis vert sombre élimé. Des chandeliers aux chandelles noires émettaient une odeur douceuse alourdissant l'atmosphère. Des livres quittèrent leur emplacement de la bibliothèque qui couvrait les murs, et se mirent à parler dans des langages inconnus. D'un côté, le couloir débouchait sur un grand hall. La maison était bien entretenue, mais chaque détail témoignait une désuétude profonde : une grande peinture murale à la croûte écaillée ; un immense lustre de cristal terni par le temps ; le papier peint effiloché ; le bois des escaliers creusé, sans doute, par de nombreuses générations ; un grand tapis ovale taché, représentant une chasse à cour ; le plancher qui protestait sous chacun de mes pas.

Je gravis l'escalier. Les marches étaient encore solides, malgré l'usure. Néanmoins, elles craquaient tellement que je fus convaincu que les habitants découvriraient vite l'intrus que j'étais. Le bois de la rambarde était doux, poli par d'innombrables mains fantômes. Sur le mur du premier palier, me faisant face, étrange fenêtre, une toile desséchée, craquelée, dans un cadre décrépi. Une image de cette maison, insolite, semblant plus réelle que la demeure elle-même. Encore un pas et, bientôt, on se manifesta.

Un homme était apparu quelques marches au-dessus. Longs cheveux blonds, vêtu de noir et d'or, la main serrant une carte au symbole de l'As de Pique. Siegfried... Ou plutôt son fantôme, car je distinguai encore les formes du tableau dans son dos. Il se concentra intensément sur son bout de carton. J'eus la certitude que c'était ma carte, aussi j'étendis mon esprit à la recherche des activités de mon cousin, et je décelai une présence proche de moi ; elle enfla, prenant de plus en plus de consistance. Là, une pointe froide et dure... sur mon cou... Un poignard livide, fantomatique venait d'apparaître sur ma nuque ! Je basculai vivement tout mon corps, me laissant tomber, mais avec une impulsion de mes jambes, je me projetai tout entier sur mon spectral cousin. Je ne heurtai que les marches. Disparu. Le fantôme avait fui. Bon sang ! Voilà pourquoi mon cousin jouait avec une carte lors de notre première rencontre : j'avais sans doute eu un poignard prêt à me trancher la gorge ! Mais je n'eus pas le temps de maudire Siegfried et ses grands airs.

Un autre homme, fermement dressé sur ses deux jambes, se tenait sur le palier. Chevelure corbeau, vêtements vert, noir et argent. Un fantôme lui aussi. Pourtant, je voyais sans peine la lueur féroce qui

brillait au fond de ses yeux, les traits de son visage ferme et décidé. Mon cousin Aldéric allait-il se transformer en loup ? Son regard m'avait convaincu qu'il ne chercherait pas à discuter, et d'ailleurs, je n'en avais pas l'envie moi-même. Au moment même où je l'avais reconnu, j'avais senti mon corps réagir sous l'effet de l'adrénaline. Je ne me jetai pas sur lui, sachant que les fantômes avaient suffisamment de substantialité pour infliger des blessures. Je portai la main à mon poignard et le lançai droit vers son visage. Tournoiement de lumière. Aldéric venait de disparaître, avant que l'arme ait atteint son but. Pourtant, mon poignard s'était vaporisé avec le loup. L'avais-je touché ? Je ne le sus jamais.

J'arrivai sur le palier. Mon regard se posa alors sur les marches à ma droite. Des fantômes allaient-ils encore venir ? Un escalier sans fin s'élevait, étroit boyau, entre deux murs chichement éclairés par quelques chandelles éphémères. Je regagnai le grand hall. Je ressentais toujours cette impression d'être dans un rêve, cette impression que j'étais le seul à être réel ici.

Dans le hall, j'empruntai le couloir à gauche. La première porte s'ouvrit sur une salle de bain, dallée de noir et de blanc, envahie d'une fluette clarté lunaire, jetant des rayons fantomatiques sur les murs. La vision s'obscurcit d'un coup. Une noire et grande silhouette venait de surgir devant moi. Ténébreuse, puissante, impérieuse. Une présence mortelle. Je refermai la porte d'un geste instinctif et fis un bond en arrière. Un éclat de lumière, laiteux et mortel, traversa la porte comme si elle n'existait pas. La lame courbe sur l'embout d'un long bâton noir. La Faux de la Mort. La grande silhouette traversa la porte à son tour, levant de nouveau son arme gigantesque. Encapuchonnée dans une houppelande noire et déchirée, je ne pouvais distinguer son visage. J'esquivai encore un mouvement de son outil. Que se passerait-il si je confrontais cette présence aux fantômes qui attendaient le réveil de mon spectre ? Ayant pris mes repères, je savais où trouver la chambre de Finndo. Je traversais le grand hall en courant, poursuivie par la silencieuse Mort qui me rattrapa en quelques instants. Cette fois, je sentais que je n'allais pas échapper à la Grande Faucheuse. Je matérialisai donc une image dans mon esprit. Une image que je connaissais bien. La Maison des Barimen. La Faux ne fendit que le vide. J'avais disparu.

Tonnerre ! Était-il nécessaire d'insister ?

La fatigue commençait à me peser, et avec des gestes las, j'entamais des recherches sur Tir-na-Nog' th. Se pouvait-il que la cité reflète les pensées, les rêves, les états d'âme de ses visiteurs ? En était-il de même pour ses Ombres ? Je ne trouvais rien de tel dans la bibliothèque. En y songeant de nouveau, je ne croyais pas que le phénomène de translucidité des armées qui avaient attaqué Rebma fût identique

à celui de l'Ombre du livre de Morgane, leur substance semblant légèrement différente. Une distinction similaire à celle entre un fantôme et une illusion. Peut-être. Pourquoi m'étais-je vu dans les appartements de Père ? Doriel avait-il vu les mêmes choses que moi ? Et la Mort ? Pourquoi se terrait-elle dans une salle de bain ? Quand rêves et réalités se confondent les choses deviennent effroyablement complexes.

J'avais en main de nombreux éléments, de nombreuses pistes, mais je ne parvenais pas à en faire la synthèse. J'avais le sentiment d'essayer de construire un château avec du sable et sans mortier. Il me manquait une clef. Une clef ! Pourquoi m'avait-on ressuscité ? J'avais longtemps cru qu'on chercherait à me manipuler par des maléfices nécromantiques, mais rien de tel ne semblait vouloir se produire. Et le temps s'écoulait. Attendait-on que je relâche ma garde ?

Dworkin et Llewella ne répondaient toujours pas à mes appels. *Demain, j'irai à Rebma, décidai-je. Je n'aurais pas dû écouter le vieux. Et tant pis pour les injonctions de la Marelle !*

Cette nuit-là, je ne parvins pas à m'endormir, confus, l'esprit enfiévré, avec toujours cette sensation étrange, indéfinissable, qui me harcelait. Qu'était-ce ?

Quelque chose m'avait réveillé. Plusieurs heures s'étaient écoulées, devinai-je, mais mon réveil n'était pas anodin et normal. J'ouvris les yeux, mon cœur faisant un bond. Je sentis une présence. Quelqu'un était entré dans la pièce. Instinctivement, je me redressai vivement, mon bras jaillissant vers la poignée de mon épée. Mais je n'achevai pas mon geste. Un homme était nonchalamment installé dans le fauteuil. Si cet inconnu avait désiré ma mort, il en avait sans doute déjà eu tout le loisir. Mes muscles s'apaisèrent. Bon sang ! Toutes les protections magiques que j'avais érigées, inutiles.

Je ne l'avais vu qu'une fois, mais je le reconnus sans peine. Des cheveux roux bien coiffés, des yeux verts, un léger sourire pincé aux lèvres, un visage fin... Sa tête reposait dans le creux de sa paume, le coude calé sur l'accoudoir.

Puisque Brand n'avait pas l'air de vouloir perdre de temps en mondanités, j'entrai directement dans le vif du sujet, d'une voix sèche. C'était le ton le plus aimable que je pouvais adopter en cet instant.

« Que voulez-vous, mon oncle ?

– J'aimerais que vous me rendiez un service.

– Je ne vois pas ce que je pourrais faire pour vous que vous ne pourriez vous-même accomplir, fis-je intrigué et agacé.

– Ne jugez pas si vite. Vous avez une certaine valeur. »

À quoi pensait Brand en disant cela ? J'aurais bien aimé le savoir. Mais je me rappelai à l'ordre.

Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute, dit-on. Je cillai quelques instants.

« Dites toujours ce que vous souhaitez.

– Je voudrais parler à votre père. »

La teneur de cette requête me décontenança un moment. *Il n'a certainement pas besoin de moi pour ça !*

« Je ne vois pas en quoi je puis vous être utile. Vous pouvez très bien le joindre par Atout.

– J'aimerais que vous me présentiez à lui.

– Je ne suis même pas sûr de savoir où il se trouve.

– Sur le trône du Chaos.

– Je ne vois pas en quoi je vous serais utile. Demandez plutôt une audience.

– Non. Ce n'est pas ma manière de me présenter, diplomatiquement parlant. Je voudrais que vous soyez mon émissaire. »

Tout cela sonnait faux comme une cloche fendue, et je pressentais une arnaque dans sa demande. Seulement, je n'avais pas la moindre idée de ce que cela pouvait occulter. Où était le problème ? Brand pouvait sans problème contacter Finndo d'une autre manière "diplomatiquement" acceptable. C'était confus. Côté diplomatie, Brand n'avait certainement pas usé de la meilleure méthode avec moi. D'autres cousins se seraient sans doute énervés d'une telle entrée et l'aurait envoyé balader, fût-il un prince puissant ou pas ! Je fus sur le point de refuser sa requête et de lui demander de partir. Mais sa demande ne me parut ni dangereuse ni inacceptable. Pourquoi pas alors ? *Si j'accepte, je connaîtrais peut-être le fin mot de l'histoire.* De plus, il me vint à l'esprit que je pourrais peut-être recevoir quelque chose en retour.

« Cela pourrait se négocier, hasardai-je pour tester sa réaction.

– C'est ainsi que je l'entendais.

– J'aurais besoin d'informations. Seriez-vous prêt à me parler de Tir-na Nog'th ?

– Il y aurait tellement de choses à dire à ce sujet. Il faudrait que vous soyez plus précis.

– J'essaie simplement d'évaluer ce que vous pourriez m'apprendre. Me parleriez-vous aussi des lupus ?

– Pourquoi pas ?

– Très bien. Commençons. Comment interpréteriez vous des visions que vous auriez eues sur une Ombre sous l'influence de la Marelle de Tir-na Nog'th ?

– Une Ombre de Tir-na Nog'th est semblable à toute autre Ombre habituelle en général. Si vous avez eu des visions, il est probable que quelqu'un est derrière celles-ci. »

Je n'avais pas envisagé la possibilité d'une intervention humaine, croyant que l'Ombre diffusait des "messages" plus ou moins divinatoires comme le faisait Tir-na Nog'th. Cela ne m'éclairait cependant toujours pas sur la signification de tout ceci. Et je ne voulais pas en toucher un mot à Brand.

« Connaissez-vous un point faible aux lupus ? »

Il réfléchit longuement.

« J'ai du mal à en trouver, avoua-t-il.

– Connaissez-vous un moyen de les contrôler ?

– Ce serait possible avec un artefact de Tir-na Nog'th, car ils dépendent des énergies lunaires. Le mieux serait d'attaquer et contrôler leur égrégore. Tout se domestique. »

Fenris... Brand semblait bien informé en la matière. Je me souvins alors que la bague de Morgane avait été donnée par Hektor, le fils de Brand. L'avait-il acquise par son père ?

Brand continua. « Pour les combattre, au niveau physique, mieux vaut utiliser une arme à distance ou de jet capable de détruire leurs tissus et de contrer leur capacité de régénération. Mais le mieux, c'est de trouver un vampire », conclut-il.

Toutes ces informations ne me satisfaisaient guère. Je me souvins alors que j'avais en face de moi un spécialiste des Atouts et de leur utilisation. Probablement la personne la plus versée dans ce domaine de tout l'univers. Je n'avais pas oublié qu'on le qualifiait d'Atout Vivant, ignorant cependant ce que cela signifiait précisément. J'estimais que c'était sans doute un terme impropre à son véritable pouvoir.

« Imaginez que vous découvriez quelqu'un qui possède des Atouts faits de votre main, que vous n'ayez pas souvenance de cette personne, ni même des Atouts qu'elle possède. Qu'en penseriez-vous ?

– Avez-vous eu le sentiment d'avoir été possédé ?

– Non. »

Cette réponse nette n'avait cependant pas tant de force que je l'aurais souhaité, étant sans doute maîtrisable par le sang, par un focus. Me souviendrais-je d'avoir été contrôlé ? Je l'ignorais. J'écartai cette possibilité. De toute façon, je ne pensais pas qu'il fût judicieux de divulguer qu'un nécromant pouvait éventuellement contrôler mes actes.

« Avez-vous déjà voyagé dans le temps ?

– Pas que je sache. »

Que mon oncle abordât ce sujet provoqua un vif intérêt de ma part. L'avait-il fait ?

« Avez-vous déjà rencontré un vampire ? »

Je sursautai intérieurement, dans un instant de surprise, car je ne voyais pas le rapport.

« J'ai effectivement eu ce déplaisir, répondis-je.

– Sachez que les vampires ont la faculté d'utiliser les pouvoirs de ceux dont ils absorbent le sang. »

Lumière... Rachaela avait sans doute été ce vampire ! À vrai dire, je ne m'étais pas attendu pas à une femme. Elle avait bu mon sang, ce qui lui avait permis de confectionner des Atouts. Mon sang véhiculait aussi mon style. *Le sang est le véhicule de l'âme !* me souvenais-je. Tout s'expliquait ou presque, car elle m'avait cependant joint avec un Atout qui ne me représentait pas. Donc quelqu'un avait du créer une interférence. Mais dans quel but ?

Je notai cela en mémoire et portai de nouveau mon attention vers Brand.

« Très bien. Je vais maintenant honorer ma part du marché.

- Je vous attends dehors », fit-il en ouvrant la porte.

Me préparant rapidement, je mis à profit ce court moment pour mettre de l'ordre dans mes souvenirs. Rachaela avait été effrayée lorsqu'elle avait vu le pétale de rose apparaître devant moi. Et je me rappelai qu'une odeur de rose s'était répandue dans la pièce. La Guerrière à la Rose était certainement à l'origine de l'interférence. Mais comment avait-elle fait pour que l'appel me fût destiné plutôt qu'à elle ? Et surtout pourquoi ? Que Rachaela fût en possession d'Atouts qui étaient "presque" de ma main ne devait pas être suffisant pour me retourner l'appel. Donc la Guerrière à la Rose devait me connaître d'une manière ou d'une autre et possédait sans doute elle aussi un Atout à mon effigie... Me connaissait-elle par Finndo ou Siegfried ? *Encore une énigme.*

Je sortis. Brand fumait une cigarette, adossé au mur. Il jeta son mégot et l'écrasa à terre.

« Donnez-moi la main », dit-il en levant la sienne.

J'eus un instant d'appréhension car Brand avait peut-être simplement voulu m'envoyer dans une situation que je ne parvenais pas à imaginer ou me mettre en péril. Je pouvais moi-même utiliser un Atout ou me rendre au palais du Chaos sur une monture quelconque, mais la perspective de connaître le processus que Brand utilisait attisa ma curiosité.

Finalement, je pris sa main. Instantanément, j'apparus devant les immenses portes du palais du Chaos. Brand n'était pas là. Très impressionnant ! Cela n'avait même pas duré le dixième d'une seconde. Les gardes en faction - parés d'une armure rouge et grise - ne parurent pas très surpris, certainement habitués à des démonstrations magiques plus éclatantes.

« Soldats, conduisez-moi auprès de l'empereur, je vous prie », leur dis-je. Les gardes haussèrent les sourcils d'un air méprisant. « Je m'appelle Yyran. Je suis son fils. »

SIXIÈME LUNE : MORT VIVANT

J'entendis le soldat que j'avais envoyé demander audience s'approcher derrière moi. « Veuillez me suivre, Prince. L'empereur souhaite vous recevoir », me dit-il, avec des manières plus déférentes, remarquai-je. *Au diable les gardes et le protocole !*

Quelques somptueux couloirs plus tard, j'entrai dans une immense salle. *Cendres et apocalypse !* Je ne m'étais pas attendu à pareil accueil. Un chambellan annonça mon entrée. *Enfer ! Trop tard pour la discrétion.* Une armada d'yeux se posa sur moi. La cour du Chaos, chatoyante, bariolée, envahie de

d'animaux fantastiques, décorée de matières bigarrées, bourdonnante de lumière, se dévoilait comme une gigantesque fresque fantasmagorique. *La vision de Tir-na Nog'th.* Mais plus pesante, foisonnante de détails presque visqueux à l'esprit. Une multitude seigneurs et de dames du Chaos, monoformes ou polyformes, gardaient le silence tandis que j'avancais vers les deux trônes qui surplombaient l'assemblée. Pourtant, des cohortes de bruits étranges et indéfinissables à mon oreille s'éveillaient tout le long de mon chemin. La voix de Finndo couvrit alors l'espace. « Mon fils, je suis content que tu sois venu. » Je ne répondis pas. Mon père, dans une souveraine tenue d'apparat rehaussée de ses propres couleurs, n'attirait pas mon regard. Je regardais la femme installée à ses côtés. Brune, grande, élancée, la peau parsemée de tâches de rousseur, elle arborait un sourire, que je qualifierais d'observateur, détaché, presque méprisant, coloré de dédain. De ses yeux gris, elle scrutait l'assemblée de part en part, amusée peut-être. *Qui est-ce ?*

Parvenu devant les marches menant aux trônes, je fis une révérence tout juste suffisante pour être polie, donc un peu en deçà des règles protocolaires. En ces instants, Finndo rayonnait d'une puissance inconcevable. Par sa taille - il approchait le mètre quatre-vingt-dix - et sa carrure, il imposait autour de lui une dominance certaine, mais elle palissait encore devant l'aura de force brute que son esprit propageait, devant la lueur brillante de ses yeux, devant l'assurance de chacun de ses gestes, devant l'intonation que chaque syllabe prenait sur ses lèvres. Quelle estime avais-je pour Finndo ? Aucune, aurais-je cru naguère. En vérité, elle était bien supérieure à ce que j'avais imaginé. Mais je voulais n'en faire qu'à ma tête, être indépendant.

Pas de fioritures. Droit au but.

« Père, je viens vous présenter quelqu'un qui aimerait vous faire une proposition.

- En privé, peut-être ? »

Sous les murmures des courtisans, nous sortîmes par une porte dérobée. Finndo me guida jusqu'à un confortable salon.

« L'un de vos frères m'a demandé... »

Je n'achevai jamais ma phrase, car Brand, silencieusement, venait d'apparaître dans la pièce. Son arrivée ne provoqua qu'un net froncement de sourcils à Finndo, simple expression d'une surprise qu'un tel homme devait éprouver rarement. Brand se tourna vers moi. « Laissez-nous, voulez-vous ? » me dit-il. Finndo, impassible, me regardait.

Je sortis, légèrement courroucé. La diplomatie ! Mon œil ! Brand m'avait bluffé. Qu'est-ce que cette petite mise en scène pouvait lui apporter ? J'entrai dans le premier salon. Personne. Je verrouillai la porte. Atout de Finndo en main, j'essayai de mouvoir mon esprit à travers la carte sans qu'il s'en aperçût. À peine un lien établi, je fus bloqué, et le

contact rompu. M'avait-il détecté ou avait-il protégé son esprit d'un processus inconscient, je ne le sus jamais. Et je me moquai éperdument qu'il pût deviner que j'étais à l'origine de cette tentative d'espionnage.

À n'en pas douter, Brand m'avait amené là où il avait voulu que je fusse. Mais en quoi était-ce important ? Souhaitait-il que Père me crût gagné sa cause ? Non, cela me paraissait tordu et peu convaincant. Quoi alors ? Était-ce simplement pour affaiblir mon père ? Toute la noblesse du Chaos m'avait vu ce jour-là. Faire connaître le fils du nouveau seigneur était un bon moyen de présenter son point faible aux yeux de ses ennemis. Peut-être. Mais dans ce cas, Brand aurait aussi bien pu me livrer directement à eux. Sauf s'il désirait agir en furtif sous-marin. Dire que j'avais cru à une entrevue privée ! Aldéric allait-il avoir vent de mon retour ? Que racontaient donc Finndo et Brand dans ce salon ? Étais-je l'objet de leur rencontre ? Brand avait peut-être voulu démontrer quelque chose à mon père. Mais quoi ? Qu'il connaissait les plans de Finndo à mon sujet et qu'il pouvait les contrer ? Autre hypothèse. Y avait-il un message de la part de Brand pour moi dans le simple fait de m'avoir montré mon erreur ? Dans ce cas, lequel ? Peut-être n'était-ce que de l'arrogance. Pas de postulat, pas de démonstration, pas de réponse. La voie de la raison de menait à rien. Et l'intuition ? Endormie. Les subtilités de Brand demeuraient impénétrables.

De nulle part, jaillit un battement d'ailes. Un oiseau bleu et blanc voletait dans la pièce. Instinctivement, je levai le bras et la mouette s'y posa. À sa patte, était enroulé un message. Je déroulai le papier, intrigué. Il disait : « Méfiez-vous de Dworkin. Si possible, tuez-le. Llewella. »

Je reconnaissais son écriture, du moins c'était celle dont je me souvenais. Une écriture belle et bouclée, d'un style complètement opposé à celui de mon oncle Random, plutôt scribouillard et brouillon. De lointains souvenirs remontèrent. Quel âge avais-je alors ? J'eus presque l'impression de revivre la scène. Assise devant son bureau, une plume en main, elle semblait perdue dans un songe. À plusieurs reprises, quelque chose avait attiré mon attention : un éclat doré dans sa chevelure verte. J'avais tiré une chaise derrière le sien, y étais grimpé. En écartant ses cheveux, je découvris le plus magnifique des bijoux, une boucle en forme de papillon. Son ossature était d'or et ses ailes de jade et d'opale. Mais c'était plus qu'une boucle d'oreille. En effet, ses ailes battaient lentement, mues par un mécanisme dissimulé dans le tronc du papillon. Chaque mouvement de la tête et chaque petit déplacement d'air ou d'eau actionnaient les rouages miniatures du papillon, à moins que ce ne fût magique. Une petite merveille. En regardant par-dessus l'épaule de Llewella, je vis qu'elle composait un poème : « La légende de Pandore ».

Je ne parvenais pas à croire que Llewella eût pu écrire un tel message. Pourquoi une femme capable de tant mansuétude aurait-elle pu vouloir la mort de notre ancêtre ? Je me trouvais aux Cours du Chaos, lieu de magie et de tromperie. Pourtant, qui pouvait savoir que Dworkin était parti à Rebma ? Et qui aurait pu imiter l'écriture de Llewella ? Éveiller ma méfiance envers l'ancêtre était de l'ordre du possible, mais le tuer simplement parce que "Llewella" me le demandait était une autre. Je trouvais dans ce message qu'on faisait montre d'un peu de trop de prédispositions à mon égard. Et, détail troublant, Llewella ne répondit pas à mes contacts d'Atout, une fois de plus.

Un garde me révéla l'identité de la femme sur le trône : Dara, la descendante de Bénédict. *Une fameuse alliée pour Finndo*. Je comprenais mieux l'attaque de la maison des Barimen. Se pouvait-il que mon père eût désiré m'en extraire ? Voulait-il me faire réagir ? Possible. Avait-il même envoyé Brand m'y chercher ?

Quand mes parents finirent enfin leur conciliabule, je me portai au niveau de Brand, tandis que mon père chuchotait à l'oreille d'un soldat.

« Vous connaissiez bien Dworkin à une époque, dis-je à mon oncle. Savez-vous s'il a changé depuis ?

– Je l'ignore. Son grand âge n'a pas arrangé son mental. À ma connaissance, Dworkin a toujours été difficile à comprendre. Mais, si on fait des efforts, il est possible d'y parvenir.

– Je me demandais pourquoi il ne réside plus à Ambre.

– Je ne le sais pas et cela ne m'intéresse pas. J'ai su tirer de lui toutes les informations dont j'avais besoin quand j'étais son étudiant, et cela me suffit », conclut-il sèchement.

Nous arrivâmes dans la salle du trône. Finndo alla s'asseoir aux côtés de sa compagne. Brand attendit quelques instants, le temps que des soldats amenassent mon oncle Corwin, chancelant, enchaîné et dépenaillé. Brand disparut avec son frère. Je m'étonnai que Brand et Finndo eussent procédé à une partie de leur échange en public. Était-ce un leurre ? Qu'avait gagné Finndo en contrepartie ? Père ne me laissa pas le temps d'y songer plus avant.

« Mon fils, un poste particulier te plairait-il ? Si tu le souhaites, tu peux prendre des responsabilités ici, à mes côtés. Le poste de capitaine de la Garde des Cours te plairait-il ? Autre chose, peut-être ? »

J'étais interloqué. « ... ? Je ne sais pas. Je n'y ai jamais réfléchi. Mais soyez assuré que j'y songerai. »

Pourquoi Finndo me faisait-il une telle proposition ? Pour un homme qui avait prédit ma trahison, c'était plutôt inattendu. Mais ne vaut-il pas mieux garder à l'œil ses potentiels ennemis ? Peut-être encore escomptait-il éteindre ma méfiance ? Et surtout, peut-être que ma présence aux Cours du

Chaos était indispensable aux plans qu'il ourdissait à mon égard ?

Je restai parmi les gens de cour, observant la suite des événements, passivement. On venait de toutes les régions de l'empire présenter ses cadeaux ou ses doléances au nouvel empereur. Même si Dara émettait souvent un avis, voire un conseil, Père prenait toujours les décisions finales, montrant ostensiblement qu'il détenait les rênes. Il gratifiait toujours de paroles acerbes les idiots venus lui présenter leurs laudatifs dithyrambes. Tout juste bon à divertir. Je ne doutais pas que mon père se débarrasserait rapidement des panégyristes et autres écornifleurs.

Un serviteur hyperdolichocéphale se présenta et m'informa qu'il avait été placé à mon service. Ce qu'il pouvait être obséquieux ! Tant dans ses paroles que dans ses gestes. Ses yeux émaciés me scrutaient d'une manière qui me mettait mal à l'aise. Nous quittâmes la grande salle, puis il me présenta mes nouveaux appartements. Allais-je rester ? Je ne le savais pas encore. Rebma m'appelait avec force. Mais quelque chose me retenait encore. Une nouvelle prise de conscience. Les voiles s'envolaient, emportés par des bourrasques désordonnées. L'étrange sensation qui me perturbait depuis quelques jours m'apparaissait enfin, là, tandis que je contemplais une image du Grand Abîme couvrant presque tout un pan de la chambre. Quand je la vis toute entière dénudée sous mon regard, cette sensation me paraissait belle, mais d'une beauté sans attrait, une beauté épurée et simple. Et la voir, c'était l'accepter. Cette sensation m'emplit d'une sérénité puissante et impérieuse. Indomptable. Prénante.

Le monde sous-marin de Rebma paraissait bien calme. Les appartements de Llewella demeuraient désespérément vides et aucun serviteur ne savait où la trouver. Partie sans prévenir. Et de Dworkin, aucune nouvelle. Apparemment, il avait joué l'atout de la discrétion. Dans la salle du trône de corail, Moire me reçut.

Elle m'accueillit, distante : « Je ne m'attendais pas à vous revoir un jour.

- Comme bon nombre de gens de la famille, je crois qu'il vaut mieux savoir rester caché parfois. Et la mort est sans doute le meilleur moyen pour qu'on vous laisse tranquille.

- Je comprends... Que voulez-vous, Yyran ?

- Je suis à la recherche de votre demi-sœur. On m'a informé qu'elle était partie. J'ignore où.

- Je ne le sais pas plus que vous. Elle est partie hier, quelque temps après la guerre.

- Ha... fis-je, déçu. Dans quel but ?

- Elle n'a pas jugé nécessaire de nous en informer.

- Qu'en est-il de cette guerre ? Qui étaient les agresseurs ?

- Hélas, nous l'ignorons.

- J'ai vu Éric dans les rangs ennemis. Se peut-il qu'il ait mené cette attaque ?

- Nous ne le pensons pas. N'oubliez pas qu'il est mort.

- Ha ! Vraiment étrange... »

Je m'accordai un moment de réflexion. Elle n'ajouta rien de son côté. Comme elle me semblait étrange !

« Merci de m'avoir accordé cette audience, votre majesté. Je ne vais pas abuser encore plus de votre temps. »

Comme elle ne répondit pas, je supposai l'entretien terminé et sortis. Mon petit doigt me susurrant que Moire m'avait délibérément caché des éléments. Était-il possible qu'elle fût possédée ? Aucune idée de l'agresseur. Bizarre ! Où étaient Llewella et Dworkin ? En quoi les blessures translucides étaient-elles si particulières ?

La tristesse avait imprégné Rebma de toutes parts. Je le lisais dans le regard des habitants. Rebma sinistrée me faisait penser à un pays gangrené, les ravages de la guerre ayant inoculé dans l'âme de chacun une profonde torpeur. Une cité en deuil, encore plus calme que d'accoutumée. J'arpentais les rues sans but et sans raison particulière, en quête d'un élément qui m'eût inspiré une idée, en vain.

Sans même m'en rendre compte, j'avais gravi Faiella-bionin, l'interminable escalier qui menait aux plages du monde réel.

Comme une lassitude puissante m'avait conquis, je me laissais choir sur le sable.

La colère gisait au fond de son cachot. Silencieusement, j'ouvris la porte et m'approchai d'elle. Sa posture inerte me suggérait qu'elle ne dormait pas simplement. Je m'aperçus que son souffle était rauque et saccadé. Elle dut m'entendre venir et murmura d'une voix faible : « Trop tard... Trop tard... » Je me penchai au-dessus d'elle, et je distinguai alors mieux cette forme cachée dans les replis de sa cape grisâtre. « Mais... tu n'es pas la colère... » soufflai-je. Elle tenta de se redresser, mais ses muscles devaient être atrophiés. Ses lèvres sèches s'animèrent : « La colère fait partie de moi... Oui... Ainsi, tu ignorais qui je suis... » Elle semblait avoir du mal à respirer. « Je suis... » Elle se mit à toussoter. « Je t'ai reconnu... », dis-je en l'agrippant. Je l'aidai à se relever. « Sortons... », ajoutai-je. Elle me regarda un instant de ses yeux presque sans vie. Son corps était devenu étique, décharné, et sa peau diaphane accentuait son apparence valétudinaire. « Mon heure approche. Je ne peux vivre si je suis complètement emprisonnée, et je suis si faible désormais... Tu m'as laissé dépérir. Je t'avais dit de croire en moi... » Malgré la véracité de ses propos, son accusation ne me touchait pas. Pour elle, c'était la fin.

Quiétude et sérénité m'avaient envahi, impérieuses,

puissantes. La compréhension du phénomène se dessina peu à peu dans mon esprit. J'avais le sentiment qu'une lumière pure et étrangère soufflait sur mon âme, irradiant intensément. Et chaque rayon d'un blanc immaculé conquérait mon être, corps, cœur et âme...

Toutes les images de mort et de destructions que j'avais vues, qu'avaient-elles été pour moi sinon des images ? Je réalisai alors combien mes émotions avaient disparues. N'avais-je plus de sentiments ? Depuis mon retour à la vie, avais-je été autre chose qu'un simple observateur ?

Face à la mort... l'inéluctabilité. Face à la douleur... l'indifférence. Face aux pleurs... le regard. Face à la passion... le calcul.

Le tonnerre, comme pour augurer un funeste événement, grondait sous la couche nuage noire et coulante. Mes yeux se fixèrent sur la lointaine cité d'Ambre, affalée sur le flanc du mont Kolvir. L'envie de connaître cette cité, que j'avais trouvée merveilleuse jadis, s'était éteinte. Mon attrait pour cette ville n'existait plus, enfoui dans les limbes par la lumière blanche. Et Rebma ? Tout juste éveillait-elle encore en moi quelque intérêt.

Je marchais, mes pas crissant sur le sable, incapable de savoir ce que cela impliquait encore. Mais je sentais qu'il me fallait tenter de retrouver ses sentiments oubliés. Qu'étaient devenues mes passions les plus vivaces ? Éprouvais-je encore de la haine ? Même plus. L'avais-je seulement réellement éprouvée pour Finndo, pour Siegfried, pour Aldéric ? Pas vraiment. N'avais-je pas senti tout cela parce que je croyais que c'était sans doute ce qu'un être normal aurait dû ressentir en de telles circonstances ? Bien sûr que si ! Je m'étais menti à moi-même tout au long de ma seconde vie, pensant que c'était ce que j'aurais dû éprouver, une haine implacable. Mais avais-je réellement été possédé par une quelconque véritable passion ? L'indifférence, la Mort Blanche, m'avait gagné et encore maintenant elle me traquait, prédateur ultime et infaillible, froid, glacial même. Mais elle ne provoquait aucune peur en moi. Ressentais-je seulement l'envie que ces transformations cessent de me changer définitivement et irrémédiablement ? Je me sentais encore divisé.

Rebma se situait environ à trente kilomètres d'Ambre, ce qui était suffisamment éloigné de la Marelle pour entamer un voyage en Ombre, malgré la proximité du tracé Rebman. Je longeais la plage, les nuages se dénouant langoureusement sous le regard des étoiles naissantes. La mer agressive crachait ses embruns sur mon visage. Je me sentais étranger à tout, comme un dieu négligent, observant de loin sa création égarée. Étais-je seulement vraiment vivant ? Je réalisais combien je m'étais nourri d'illusions. Une partie de mon âme était perdue à jamais quelque part dans le monde de la Coupe. J'étais esprit et matière, accolés sans ciment.

Pourtant, n'y avait-il pas un moyen de la ressusciter ? Llewella le pouvait-elle ? Elle était la seule qui suscitât encore de l'intérêt en moi.

Machinalement, je voyageais longtemps en Ombre, sans trouver ce que je cherchais : les pierres anti-Atout. Même la grotte dans laquelle la Marelle de Tir-na Nog'th m'avait envoyée demeurait introuvable. Rien. Tant pis.

Je repris mon errance.

Je voulais me soigner, ressusciter, complètement, car je n'étais plus vraiment entier. Tout un pan de mon être était mort. Pouvais-je lui insuffler la vie par ma propre volonté ? Peut-être. Je me rendis à Aknaajahan, mon pays d'enfance. Réveillerait-il en moi quelque émotion ?

Cité en ruine, brûlée, détruite. Cadavres qui offraient leurs chairs putrescentes aux oiseaux. Odeurs putrides. Des cendres partout. Les navires échoués dans la baie. Des corps flottants dans l'eau. La morsure des vampires dans la nuque des citadins. Des chauves-souris dans le ciel. Des nuages de cendres portés par le vent. La mort, partout. Autant d'images à mes yeux qui n'éveillaient rien. Rien que des images. Presque belles dans leur atrocité. Pourquoi une telle violence ? Des questions qui éveillèrent tout juste un semblant de curiosité.

La Maison des Barimen. Plus sereine que jamais... Et pour toujours... Des cadavres... Partout.

Pas un survivant... Encore.

Des émotions ? Aucune.

Ce que je savais mais que je n'avais pas réalisé, c'est que, d'une manière ou d'une autre, la mort m'avait dissous.

Finndo avait-il eu raison depuis le début ? La mort m'avait changé beaucoup plus que je ne l'avais supposé, et beaucoup plus que je ne l'aurais voulu, si j'avais choisi. Mais cela ne m'attristait pas. Dans mon esprit, ce n'était qu'un fait. Rien d'autre. Pourtant, je ne voulais pas être ainsi, mais même cela, ce n'était pas une émotion ni un désir violent. C'était un raisonnement. Il m'apparut souhaitable de ne pas devenir ce qu'on attendait de moi.

Quelque chose pouvait-il encore me sauver ? Je le voulais d'une pensée presque mécanique. Pouvais-je infirmer les dires de Finndo ? Peut-être. Je le croyais. Quelque part cela signifiait bien sûr que j'avais encore quelques émotions, mais si peu. *Je vais renaître. Il faut que je m'inocule une émotion, une émotion forte qui brisera la digue de l'océan émotionnel.*

Chevauchant une monture des Barimen, je franchis une seconde fois le monde-Chaos et empruntai la voie impériale menant vers le palais. J'allais retrouver des émotions. J'essayais d'attiser ma colère. J'allais dire à Finndo qu'il avait tort sur toute la ligne, l'invectiver de tous les mots pour tant de destruction, l'assassiner pour ce qu'il m'avait fait. J'allais renaître.

Les soldats, ayant érigés des barrages partout, me laissaient passer à la simple mention de mon nom. Je

ne me souciais pas des gens que je croisais. Les soldats, les loups, les populations en exil et autres opprimés. Qu'importait ! Je forçais ma monture au maximum de ses possibilités, et j'y étais, là, devant le palais. La colère criait toujours en moi. J'attisais de toute ma volonté la véhémence de mes pensées.

Deux ou trois corridors, une antichambre. Mais ce fut trop. Une lumière pure brillait dans mon esprit comme un soleil implacable. Mes émotions s'envolèrent, feuilles éparses dans le souffle d'une bise glaciale. La raison revenait. Finndo avait eu raison. La mort m'avait fait connaître des parties de moi que j'ignorais avant. *Nous ne sommes plus des hommes dominés par des instincts bestiaux.* Mon esprit n'était-il pas plus élevé à présent que s'étaient envolées toutes les illusions du bonheur et de la matière ? N'avais-je pas connu une autre manière de vivre ? Qu'étaient tous ces morts finalement, sinon rien que des lambeaux de matières inanimées ? Quelle importance toutes les actions de Finndo ? Quelle importance ses ambitions et les moyens d'y parvenir ? N'avait-il pas tenu parole ? « Tu es parfaitement libre de tes actes », m'avait-il dit. Vérité, jusqu'à présent. N'avait-il pas même cherché à me faire comprendre quelque chose que les vivants n'avaient jamais vu ? N'avait-il pas fait montre d'un certain respect à mon égard depuis ma résurrection ? N'avions-nous pas, nous ressuscités, atteint un degré supérieur de raison, un degré supérieur dans la race humaine ? Existait-il une précellence de l'homme qui avait connu la Mort ?

En vérité, peu m'importait ces raisonnements. Vrais ou faux, ils étaient sans importance à mes yeux.

Et Aldéric finalement ? Il saurait sans doute bientôt que j'étais vivant. *Avec tout le monde qui m'a vu...* Finndo l'avait-il considéré avec le même égard que moi ? Non, je n'y croyais pas un instant. *Pour se venger de Bénédicte, songeais-je. Et ce loup cherchera à me tuer s'il apprend que je suis en vie. Il ne pourra que croire que je chercherai à me venger.*

J'entrai dans le bureau de mon Père. Je n'étais plus en colère. J'étais seulement frustré à cause de ce que j'allais devoir faire : affronter Aldéric. Cette encombrante besogne était inévitable sans doute. Père était installé au fond d'un confortable fauteuil, devant une longue table cirée, à l'extrémité d'une étroite salle de conseil.

« Ah... Te revoilà, fit-il.

– Vous savez que vous ne m'avez pas laissé le choix. À propos d'Aldéric... Vous savez très bien que lorsqu'il saura que je suis vivant, s'il ne le sait pas déjà, il cherchera probablement encore à me tuer. Comment pourrait-il ne pas prendre peur de



CYMNÉA

quelqu'un qu'il a déjà occis ? Il croira que je veux me venger... Je vais être obligé d'éliminer ce loup !

– Tu as raison », répliqua-t-il simplement. Je ne lisais aucune désapprobation sur les traits de son visage impassible.

Était-ce encore ce qu'il avait cherché ? Finndo semblait bien trop se moquer de la mort de mon

cousin pour que le doute ne vînt pas me narguer. De plus, implicitement, Finndo venait d'admettre que ces histoires de malédiction sur la descendance de Cymnéa n'étaient que des mensonges. Ne devrais-je pas théoriquement hériter de la malédiction d'Aldéric si je le tuais ? Je n'éprouvais peut-être plus de haine envers mon père, mais je n'aimais pas être manipulé. Que pensait donc Cymnéa de tout ça ?

« Votre mère réside-t-elle au palais ? demandai-je.

– Oui. Depuis que j'ai pris le pouvoir, elle jouit à nouveau d'une position confortable aux Cours du Chaos. Ses ennemis devront réfléchir à deux fois avant d'agir désormais. Être la mère de l'Empereur procure bien des avantages pour qui veut vivre en paix. »

Je sortis sans attendre.

Quand je frappai à la porte des appartements de Cymnéa, une voix assurée me répondit : « Vous pouvez entrer. »

Je ne saurais dire précisément à quel genre de femme je m'attendais, mais Cymnéa avait toujours revêtu dans mon esprit les atours d'une guerrière redoutable. *Une femme capable de laisser Obéron sur le carreau.* Mais les images se brisèrent en un instant. La mère de Finndo était une petite femme, frêle, atteignant de justesse le mètre soixante-cinq. Son visage avait une beauté farouche, le front dégagé, le menton fin, de grands yeux verts, une chevelure rousse miroitante, comme éclaboussée de soleil, laissée libre en de folles mèches. Elle portait une robe mauve, rehaussée de broderies d'or, garnie de voiles pourpres qui dansaient dans un souffle d'air imaginaire. Quelques bijoux simples et beaux, sans ostentation. Un halo de noblesse et de grandeur l'entourait, discret mais paradoxalement puissant. Ce n'était pas cette impression de puissance brute qui se dégageait de Finndo, mais une force plus tranquille, sereine, mais tout aussi prégnante.

« Bonjour, ma Dame. Je ne sais pas si vous me connaissez », commençai-je.

Elle leva la tête, une moue imperceptible plissant son visage, et darda sur moi, un instant, un regard évaluateur. « Je crois vous reconnaître », avança-t-elle prudemment.

« Je suis le fils de votre fils. Je m'appelle Yyran.

– Je suis ravie de faire votre connaissance », fit-elle en me présentant sa main droite.

Je fus un instant décontenancé. Je réalisai bientôt que la mort ne nous avait pas affectés de la même manière. Je déposai un baiser sur sa main.

« Moi de même... Je suppose que vous êtes heureuse de la tournure des événements, continuai-je.

– Oui, il est difficile de vivre constamment cachée.

– J'espère pour vous que cette situation durera. »

J'étais sincère car, sans savoir pourquoi, quelque

chose dans l'attitude de Cymnéa m'avait charmé en quelques secondes. C'était arrivé aussi rapidement que Siegfried m'avait déplu lors de notre première rencontre. Cymnéa, vraiment, n'était pas la femme que j'avais imaginée.

« Est-ce la première fois que vous venez aux Cours ? s'enquit-elle.

– Non. Je suis déjà venu à plusieurs occasions mais je ne connais pas du tout ce palais. Peut-être aurez-vous l'occasion de me le faire visiter un jour ?

– Pourquoi pas maintenant ? » répondit-elle en me présentant son bras.

Je n'hésitai pas une seconde. Cymnéa et moi parcourûmes donc le palais impérial des Cours du Chaos. C'était une immense bâtisse étrange et parfois inextricablement agencée. Contrairement à la bibliothèque interombre, ses architectes semblaient avoir tenté de concevoir une structure où l'on ait une chance de ne pas se perdre.

« Le centre de ce palais est constitué d'un seul bloc, d'un style uni. Par contre, toutes les ailes, plus éclectiques, sont des rajouts faits à diverses époques. En fait, l'architecture et le style dépendent uniquement de ceux qui les ont construits, car les bâtisseurs ont érigé ces murs avec leur propre sang.

– Vraiment ? Pour quelle raison ?

– Avec le sang, ils peuvent fixer la matière. Sans cela, tout se transformerait sans cesse sous l'influence du Chaos.

– Avez-vous participé à cette œuvre ?

– Moi ? Oh... certainement pas !

– Pas même pour donner votre touche personnelle à vos quartiers ?

– Grâce à leur sang, les bâtisseurs peuvent contrôler ce qu'ils ont construit... c'est pourquoi ils furent généralement jetés dans l'Abyss, notre cimetière. »

Ce palais était bien plus immense que celui d'Ambre. Tous les Seigneurs du Chaos et leurs Chevaliers y avaient leurs appartements. Une vraie fourmilière, sans compter les nuées de serviteurs, de soldats, de démons et que sais-je encore... La bâtisse abritait de surcroît de nombreux temples, des plus puissants aux plus humbles.

Nous entrâmes dans un hémicycle qui surplombait l'Abyss. Nous descendîmes lentement les marches pour parvenir au bord du vide. Regarder un tel gouffre, si vaste... Ce vide m'attira. Noir sur fond noir. Cela me donnait presque le vertige, bien que je n'en souffrais pas. Cette vision me rappela soudain quelque chose : ce rêve étrange le premier soir de mon retour à Ambre avec Random et mes cousins. J'avais peint l'Atout d'un homme sans visage. Une main avait jailli de la carte et m'avait entraîné dans un vide sans fond. Une chute éternelle dans le néant. Ce cauchemar avait-il été le reflet de ma future mort ou de la perte d'une partie de mon âme ? D'où venait ce rêve ? Cymnéa m'adressa un sourire, s'amusant sans doute de la

contemplation exagérée que je portais à la béance, au néant. Mais comment voir quelque chose qui n'existe pas ? Une légère pression des doigts de Cymnéa sur mon bras me ramena au moment présent. Et nous laissâmes ce fascinant Abîme.

Au sommet d'une grande tour, ma grand-mère me présenta le Logrus. Je n'étais guère impressionné, car je m'étais souvent imaginé le Logrus comme un tracé multidimensionnel, fou, incompréhensible, démentiel, d'une puissance explosive et corruptrice illimitée, immense et indomptable. En vérité, je ne vis qu'une pièce vide. Derrière une grande arche sculptée de démons, de gargouilles, de têtes de mort, et de cadavres tordus dans une souffrance éternelle, il n'y avait qu'une immense salle insondable. Je sentais néanmoins pulser les ondes chaotiques qui en émanaient, dans tout mon être. Guère impressionnant. Peut-être n'étais-je plus capable de ressentir ces choses ?

Cymnéa me présenta ensuite la galerie des Seigneurs du Chaos : un immense et interminable corridor aux murs ornés d'un majestueux portrait de chaque Seigneur du Chaos ayant existé à ce jour : les véritables Maîtres du Chaos, pas les innombrables Chevaliers du Chaos qui avaient juste traversé le Logrus. Toute l'aristocratie de millions de siècles passés. Certains vivaient encore. Je reconnus quelques visages : Suhuy, le maître du Logrus ; Mandor, le prince des vampires ; Cymnéa elle-même. J'y vis notamment la Guerrière à la Rose dans une armure rouge et or d'une magnifique facture, serrant entre ses lèvres une rose rouge. Sans doute une puissante guerrière. Tous ces Seigneurs avaient été désignés par le Serpent lui-même pour leurs bons et loyaux services, pour leur courage, pour leur honneur, devenus par cette reconnaissance divine des élus auxquels le peuple offrait prières et dévotion. Cette apologie de l'andolâtrie me fit demander si les fidèles considéraient les objets de leur vénération comme des hommes ou des dieux.

Les nécromants, et toute leur maison, résidaient aussi au palais, objet de crainte et de méfiance endémiques. Qui n'avait jamais redouté la Mort ? Ce rappel de ma grand-mère me plongea dans la perplexité. Je les avais presque oubliés, ces manipulateurs immortels. Quels fils tissaient-ils dans les replis de leurs ténèbres ? Ils avaient marché les premiers sur Ambre avant que Barbara eut endommagé la Marelle. Quelle était leur influence désormais ?

Autre race crainte, celle des vampires. Ils étaient peu nombreux mais, ils possédaient une puissance phénoménale. Et personne ne désirait s'attirer leurs mauvaises grâces. Lors d'une époque lointaine et presque oubliée, les Chevaliers du Chaos s'étaient servis d'eux dans les conflits d'alors. Désormais, ils n'obéissaient plus qu'à un seul maître, le seigneur Mandor de la Maison Sawall. Seuls les plus forts avaient survécus à l'apogée des lupus, leurs

ennemis. Même les tueurs et autres séides du temple des Assassins préféraient pactiser avec eux plutôt que de s'y frotter. Une race de seigneurs, ces vampires. Les seigneurs du monde de la Coupe.

Je quittai Cymnéa devant ses appartements, en sachant déjà que je chercherais à la revoir.

Père. *Aviez-vous donc eu raison depuis le début ?* Je ne savais plus que penser. Si son histoire avait été vraie, alors je croyais comprendre pourquoi il agissait ainsi. Tout ce qu'il avait accompli, n'avait-ce pas été pour sa mère ? Ne ressentait-il pas les mêmes choses envers Cymnéa que moi envers Llewella ? Peut-être. Peut-être. Mais pouvais-je y croire ? N'était-il pas devenu plutôt un seigneur froid et calculateur, incapable de ressentir la moindre émotion, baignant dans le néant de cœur de la Mort, ainsi que j'imaginai que j'allais devenir avec le temps ? *Apprécier de vivre avec la Mort au quotidien*, comme il l'avait dit lui-même. N'étais-je pas finalement plus semblable à Finndo que je ne l'aurais voulu ?

Peut-être. Peut-être. Mais j'étais certain qu'il m'avait menti sur les raisons de ses actes. Nulle malédiction n'avait jamais pesé sur moi, j'en étais convaincu. Et il y avait ce maudit focus. Cela, je ne pouvais pas le permettre. Fallait-il que je me rapproche de Finndo pour mieux le comprendre et pour le trahir ? Mais s'il avait prédit ma trahison, à quoi bon ? Je ne savais plus que penser de lui. Allais-je accepter sa proposition de prendre une place parmi les siens ? Je l'envisageais de plus en plus sérieusement, mais quelque chose me rebutait encore. Un puissant sceau d'interdiction m'en empêchait. Je voulais en savoir plus.

Je trouvai mon père dans son bureau personnel.

« Bonsoir.

– Bonsoir, mon fils. Que veux-tu ? »

J'imaginai un prétexte quelconque pour entamer la conversation, pour réfléchir à ce que j'allais dire ou cacher.

« Je voulais savoir si des vampires fréquentent le palais. J'ai déjà eu quelques problèmes avec eux et j'aimerais bien en connaître un peu plus à leur sujet... Pour pour pouvoir me défendre...

– Quelques vampires résident effectivement ici. Des êtres très puissants...

– Existe-t-il un risque de se faire attaquer ?

– Très petit. Ils sont peu nombreux. Si tu le souhaites, je peux t'affecter plusieurs gardes. Des lupus bien sûr.

– Non... Je crois que je m'en passerai.

– Patiente un instant. J'ai quelque chose qui devrait t'intéresser. »

Il se leva et sortit. Je laissais mon regard vaquer sur son bureau. Sobre, bien rangé. Quelque chose pouvait-il attirer mon attention ? Quelque chose pouvait-il m'indiquer ce que pourrait être le focus qui me liait ? Était-il possible que ce fût le médaillon

avec la lune rouge, que j'avais perdu à ma mort ? Le médaillon que j'avais perdu avec ma première vie ?

Père revint bientôt, et me tendit un livre, couvert d'une peau noirâtre. Vraiment, je ne haïssais pas mon père. Même en songeant au focus, à ce qu'il m'avait fait, je n'y parvenais plus. Mais je n'avais pas besoin de le haïr, pour estimer que sa perte était nécessaire.

« Prends-le, me dit-il. Tu y trouveras sans doute tout ce que tu souhaites savoir à propos des vampires... »

– Merci... » fis-je.

Père se rassit. Que ressentait-il envers moi, pour ce que j'étais ? Avait-il finalement une certaine confiance en moi ? Pourquoi pas ? Nous discutâmes quelques instants de ses projets. Sa réticence à les divulguer était évidente. En fait, rien ne filtrait. L'attitude de Finndo était assez paradoxale. D'un côté, il me proposait un poste. De l'autre, il souhaitait que j'agisse en aveugle. Croyait-il vraiment que j'accepterais dans de pareilles conditions ? *Il me connaît assez. Ça ressemble à un test.*

Finndo s'était installé aux Cours du Chaos, parce que sa présence n'était plus souhaitée à Ambre, m'apprit-il, et parce qu'il avait quelques comptes à régler. Que voulait-il vraiment ? Quel pacte avait-il signé avec Brand ? Mystère complet. Je repensais à la guerre qui semblait s'être propagée partout. Y avait-il un schéma dans tout ça ? Quelqu'un tirait-il toutes les ficelles de nos vies ? J'aiguillais Finndo sur cette voie, mais il esquiva d'une seule phrase et d'un geste. Peut-être était-ce lui ?

« C'est quand même curieux tous ces troubles en même temps... avançai-je.

– Tu devrais t'en réjouir ! Grâce à la guerre, tu as une bonne occasion de gagner un statut important.

– Vous désirez vraiment que je prenne un poste et des responsabilités ici ?

– Fais comme tu veux.

– J'ai du mal à imaginer quelles fonctions je pourrais occuper.

– Tu n'es pas obligé de prendre une charge ici. Tu peux très bien profiter de ton nouveau statut pour apprendre et prendre du pouvoir.

– À quoi pensez-vous ?

– Aux Atouts du Chaos.

– Qu'ont-ils de particulier ? Diffèrent-ils de ceux d'Ambre ?

– Les Atouts du Chaos confèrent aux Seigneurs d'ici leur pouvoir.

– Je croyais qu'il venait du Logrus.

– Pas seulement. Beaucoup de pouvoirs viennent du monde de la Coupe.

– Il faudrait que je trouve un maître... Votre mère, peut-être ?

– Non, je ne crois pas. Va voir au temple de l'Art. Ils forment les imagiers là-bas.

– J'y réfléchirai. J'ai quelques projets, mais rien de certain... Comment est la situation aux Cours ?

– C'est encore la guerre civile.

– La résistance est-elle forte ?

– Elle est conséquente. Je ne dois pas la négliger. »

Tension, évaluation, choix, décision. Je me dirigeai alors vers la porte. Avant de sortir, je me retournai. Car je pouvais lui dire la vérité.

« Vous savez... Je suivrai peut-être votre conseil... »

Il sourit. C'était une chose rare, avais-je pensé, mais c'était déjà la seconde fois. C'était un sourire très étrange, un de ceux que l'on se fait à soi-même. Comprendait-il tout ce qui se passait en moi ?

Je fermai la porte silencieusement comme pour ne pas faire chavirer mon esprit. Les Atouts du Chaos... sans doute une matière fort intéressante, qui se rapprochait de mes centres d'intérêts dans le domaine ésotérique. Cependant, j'imaginai mal me présenter à un temple pour demander qu'on m'enseignât cet art particulier. Pourquoi m'enseignerait-on une science secrète ? Un savoir suffisamment prisé et puissant pour que ses détenteurs ne le dévoilent pas à n'importe qui. Profiter de mon nouveau statut était sûrement la meilleure méthode pour se faire des ennemis, et j'avais vraiment de meilleures choses à faire. Se dépêtrer avec soi-même était suffisamment prenant pour ne pas chercher d'autres ennuis. Finndo me cachait-il quelque chose à ce sujet ? Escomptait-il vraiment que les Seigneurs du Chaos m'enseigneraient la manière dont ils gagnaient leur puissance ?

« *Beaucoup de pouvoirs viennent du monde de la Coupe.* » Le monde des âmes et des émotions. Les seigneurs du Chaos tiraient-ils leur puissance des émotions ? Quelles mystérieuses ressources pouvait-on en tirer ? Un Atout du Chaos était-il une porte vers des agrégats d'émotions ? Cela équivalait-il à se relier à un égrégore ? Comment un égrégore procurait-il ses pouvoirs à ses sujets ? Je ne le devinais pas, mais je pouvais pas avancer des suppositions. Faire des Atouts du Chaos, si mes supputations étaient exactes, revenait à se laisser porter par des émotions d'une puissance incommensurable, issues du monde de la Coupe. Ces émotions contenaient une énergie que l'on pouvait contrôler. Était-ce autre chose qu'une possession ? Les Seigneurs du Chaos étaient-ils possédés par des élans émotifs venant d'entités venant d'un autre monde ? Les âmes étaient généralement reliées à des esprits. Le monde entier était-il possédé par des esprits étrangers ? Devant la folie du monde, cela ne me paraissait pas improbable. N'y avait-il pas là une raison de croire que tout était perdu ? Aldéric possédé par Fenris. Le Dieu Loup était-il libre ? Mon père le dominait-il ? Était-ce l'inverse ?

SEPTIÈME LUNE : BATAILLES DE PIONS

Aes nouveaux appartements étaient luxueux. Sans doute ceux d'un noble mort pour son empereur pendu. Je les laissais dans une quasi-obscurité, n'allumant qu'une unique bougie. Sans y croire, je tentais une fois de plus de joindre Dworkin et Llewella. Les Atouts se refroidirent, mais demeurèrent inanimés.

Je m'allongeai sur le grand lit, en proie d'une grande lassitude, victime d'un effondrement soudain de ma volonté. Je n'avais plus de repères ; j'étais perdu dans une mer sans fin, déchirée par quelques écueils épars. Vainement, j'essayais de ne pas passer de Charybde en Scylla, mais les événements s'enchaînaient inlassablement, comme pris dans une terrible gaine d'inéluctabilité.

Mes paupières se fermaient lentement, malgré ma volonté de pas m'endormir tout de suite. Encore habillé, j'ôtai les griffes écorcheuses de mes avant-bras. Je les lançai loin de moi. À quoi m'avaient-elles servi ? Je restai ainsi, allongé dans le moelleux édredon, songeant que Finndo m'avait sûrement fait surveillé par quelques lupus, tant pour me protéger que pour me surveiller. *Oui, me dis-je. Accepte les propositions de Finndo, mais sois patient, Finndo ne te fera pas confiance si facilement. Trouve un moyen de lui démontrer ta fidélité.*

Le sommeil enleva ma conscience éveillée, voleur furtif profitant de l'inattention de son propriétaire. Au voleur ! Au voleur !

Un rêve. J'étais acrobate, dansant, virevoltant, agile et rapide entre des cerceaux et des lanières de feu. Esquives, vrilles, bonds, sauts, culbutes. Je me sentais maître de la situation, invincible. Je devinais chaque mouvement des lanières de flammes qui bourdonnaient, sifflaient et faisaient gémir l'air. Mon œil infailible me guidait dans les méandres de l'existence. Soudain, un fouet lacéra mes chairs. Souffrance. Je hurlai. Un autre agrippa mon poignet dans une étreinte déchirante. Captif ! D'autres fils s'enroulèrent autour de mon corps, brûlant ma peau.

Réveil ! Ce n'était pas un rêve. Mon épiderme se teintait de rouge, irrité par la morsure de flammes invisibles. Pulsations chaotiques ! Chaos ! Logrus ! Des filaments de Chaos m'emprisonnaient. *Les fils du Logrus.* À cette pensée, les brûlures cessèrent instantanément. Un vent froid caressait maintenant ma peau fiévreuse. Je ne reposais plus dans le duvet de mon lit mais sur un sol tapissé de feuilles mortes au cœur d'une forêt inconnue. La silhouette d'une femme se dessina au-dessus de moi dans la clarté des étoiles. Je distinguai alors ses traits. Morgane, la fille de Sand !

Elle se jeta sur moi et nous roulâmes à terre. Mille enfers ! Qu'elle était forte ! Son emprise était terrible. Ses muscles étaient d'acier. Et j'en compris bientôt la raison. Me débattant furieusement, j'essayai de lui

échapper. Inutile. Bientôt, je sentis sa bouche contre mon cou, et ses dents pointues mordre ma chair. Je tendis mes muscles pour tenter de brusques assauts, mais ses capacités de vampire surpassaient les miennes. Mon sang s'échappait dans sa bouche avide, comme un fleuve délité. Je ployai mon corps pour briser son étreinte mortelle. En vain. Une idée fulgurante me sauva. *La chair est prisonnière mais pas l'esprit.* Je construisis une image dans mon esprit, y mêlai des couleurs et des dimensions. Et nous y apparûmes. La salle du trône des Cours du Chaos. Morgane relâcha son étreinte un instant, et cessa d'aspirer ma vie. De toute ma volonté, j'essayai de lui échapper. Rien à faire. J'espérais qu'on la capture, mais personne ne m'aïda.

Soudain, je réalisai que nous n'étions plus dans le palais. Nous venions de réapparaître dans la forêt. Morgane reprit sa besogne. Mes espoirs s'effondrèrent un instant. *Elle peut aussi voyager par le monde de la Coupe.* Mais je n'étais pas à bout de force. Une autre image. Un autre lieu. Nous y apparûmes en un éclair. Les appartements de Finndo. Et cette fois, je conservais l'image dans mon esprit, pour empêcher la vampire de m'emmener. Je me débattais encore, en vain. Elle cessa de boire mon sang et, d'un coup sur la nuque, brisa ma concentration. Nous revînmes dans la forêt. J'étais sonné et presque à bout de force, mais encore suffisamment conscient pour me battre. Plus elle s'abreuvait de mon sang, plus elle devenait forte et plus je faiblissais. Une dernière image, un dernier espoir. J'y mis toute ma volonté, ô ironie du sort. Le visage de mon père, cet homme que je ne connaissais que trop et pourtant si mal. Parce que Llewella et Dworkin avaient disparu, je me tournai vers le seul qui pouvait m'aider en cet instant. Mes forces s'amenuisaient. L'image se dessina lentement dans mon esprit.

Contact ! Je perdis connaissance à ce moment-là.

Le silence... Alors un cri perça la plénitude. Je me dressai d'un mouvement réflexe sur mon séant. Personne. Une chambre austère décorée de rouge et de gris. Au-delà des fenêtres, des vagues presque figées de sable glissaient en crissant doucement dans la brise. J'ouvris une vitre et humai l'air sec et siliceux du désert. Des ondes de chaleur plissaient l'atmosphère, tellement fortes qu'elles m'étouffaient presque. Je visitai la demeure : une petite maison esseulée au cœur d'une mer de sable aussi loin que portait le regard. *Les vampires craignaient-ils la lumière, comme le rapportait la légende ?*

Quelle sottise de me croire en sécurité au palais du Chaos ! Faire appel à mon père m'avait répugné bien sûr... Je compris alors pourquoi j'avais tant hésité à accepter les propositions de mon père. Mon indépendance, voilà ce que je voulais garder précieusement. Quelle ironie ! Réclamer de l'aide à Finndo...

L'échec de l'attaque de Morgane comportait quelques points positifs. J'avais pris connaissance d'une ennemie inattendue. Et elle avait dû dévoiler sa nature de vampire devant toutes les Cours du Chaos, ce qui lui attirerait inévitablement des ennemis.

Comme Finndo ne répondait pas à mon appel, je décidai d'attendre. Jugeant que je serais plus vulnérable en quittant ces lieux, je me préparai à rencontrer d'autres vampires. Grâce au pouvoir des Atouts, je ramenai mes affaires laissées dans mes appartements aux Cours du Chaos. Et je m'installai sous la véranda, après m'être préparé un dîner. Malgré cette tentative d'assassinat, je me sentais calme. Mes tensions disparaissaient vite désormais, comme si une main aplanissait les ridules d'émotions sur le sable.

Le traité sur les vampires que Finndo m'avait donné était une véritable mine d'or. « Le Don Ténébreux », écrit par un dénommé Sullivan Dane, chasseur de vampires. Un métier plus que dangereux. Cet homme méritait d'être connu.

Le soleil avait presque achevé son périple dans le ciel quand je refermai le livre. Ce que j'avais appris n'était guère rassurant. Les dons des vampires étaient nombreux, variés et puissants. Avais-je eu une seule chance de vaincre Morgane seul ? Bien sûr, la préparation est un facteur prépondérant dans toute lutte, et j'avais été pris par surprise. Outre la capacité de voler les pouvoirs de leurs victimes, les vampires pouvaient consumer leur propre sang pour manifester des dons inhérents à leur nature. Des pouvoirs qui ne faisaient qu'accroître leur soif sans doute inextinguible. Sullivan Dane décrivait point par point le don ténébreux : Célérité, Puissance, Force d'Âme, Domination, Présence, Animalisme, Transformation, Dissimulation, Auspex et Thaumaturgie. Les capacités variaient beaucoup d'un vampire à l'autre, mais chacune de ces créatures était de surcroît dotée d'une vivacité et d'une force accrue, et grâce au sang, ils pouvaient résorber leurs blessures presque instantanément. Leur titre de « Seigneurs du monde de la Coupe » n'était pas usurpé.

Devant un tel foisonnement de capacités, je m'étonnai que ces créatures ne fussent pas les maîtres de l'Univers. Les lupus étaient-ils plus puissants, plus doués encore ? Fenris, l'homme-loup, et Père étaient-ils donc invincibles ? Quelle était l'exacte nature du lien unissant Fenris et Finndo ? Lequel dominait l'autre ? Était-ce une symbiose ? Finndo était-il devenu l'incarnation d'un dieu ?

Les vampires craignaient le feu et le soleil. Mais, par leurs dons et par le sang, ils pouvaient néanmoins faire face à ce danger. Brand n'avait pas menti. Seuls les lupus semblaient capables de les vaincre. Il fut mention d'un point faible me troubla. Les vampires ne pouvaient atteindre « ceux qui croyaient », ceux qui étaient guidés par la foi. *La foi.*

La foi en quoi ? En des Dieux tels que la Licorne et le Serpent ? Je croyais en l'existence de ces deux êtres mythiques, mais je ne leur vouais aucune aveugle vénération. Ou était-ce la foi en quelques principes inébranlables au-dessus de l'univers même ? Je ne nourrissais pas de telles croyances. Quelle chose ne pouvait-elle souffrir d'aucun doute, d'aucune remise en cause ? Quelle chose pouvait-elle être absolue au point que personne ne pût en douter ? La croyance pouvait-elle façonner la réalité ? Pouvait-on vraiment avoir foi en quelque chose d'autre que son existence, au milieu d'un océan d'incertitudes ?

Finndo ne répondait pas. En quelques coups de crayons, je dessinaï sa mère dans sa majestueuse posture de dignité et de force.

Par le biais d'un enchantement Atout, nos esprits se joignirent malgré les distances incalculables.

Dans les couloirs du palais du Chaos, Cymnéa m'apparut, marchant d'un pas hâtif, jetant des regards soupçonneux dans son dos. Sur son visage, je lisais de l'inquiétude. La poursuivait-on ?

« Voulez-vous passer ? » demandai-je.

« Avec plaisir ! »

Deux mains se serrèrent, et elle fut là.

Elle remplaça quelques mèches vagabondes et répondit à la question qui demeurait sur mes lèvres.

« La violence appelle la violence. Les armes répondent aux armes. La demi-sœur de mon fils, Sand, appuyée par les vampires de Mandor, vient juste de prendre le trône. Ils ont blessé mon fils, mais la lutte continue. D'autres partis ont aussi pris l'initiative de profiter de ce chaos politique pour tenter d'accéder au pouvoir. Je crains que Finndo n'ait donné un exemple trop apprécié en donnant la mort à Suhuy. »

Je ne répondis pas. Ainsi mon père n'avait pas si bien calculé sa prise du trône. Ou s'attendait-il à ce genre de résistance ? Que pouvais-je faire de mon côté face à cette situation sans doute bien éphémère ? Allais-je aider Père, récupérer le focus et le trahir par la suite ?

Cymnéa, avec des gestes tranquilles, s'était assise sous la véranda, s'abandonnant dans la contemplation des dunes mouvantes. Ce qu'elle semblait lasse ! Je m'installai sur un fauteuil d'osier près d'elle. Pendant que ses pensées voyageaient, je croquais deux femmes sur deux cartes : Rachaela et la Guerrière à la Rose.

Je les lui montrai. « Les connaissez-vous ? »

– Je n'ai jamais vu celle-ci. L'autre s'appelle Aphrodite.

– Parlez-moi d'elle.

– Elle dirige le Temple de l'Art. Non, pardon. Elle dirigeait le Temple de l'Art. Maintenant, elle est à la tête du Temple de l'Esprit. Une prêtresse du Serpent comme vous le savez.

– Est-elle une vampire ?

- Non, fit-elle avec une inflexion témoignant son amusement. Elle est aussi la Reine de la Beauté.

- Les temples ont-ils pris position dans la lutte pour le trône ?

- Non. Ils ne s'occupent que des affaires religieuses, pas politiques. Ce n'est pas dans leurs attributions. Et s'ils prenaient parti dans les conflits, ils seraient eux-mêmes en proie au désordre, vu que leurs fidèles sont de toutes allégeances. »

Dans l'expectative la plus complète, je m'abandonnais à l'indifférence. Quel tumulte balayait l'univers ? Quelle force incommensurable s'était mise à l'œuvre ? Cymnéa pensait de même, silencieuse et songeuse, paupières closes, les traits courbés en une douleur étrange. Sans doute regrettait-elle ce court laps de temps où elle avait pu caresser l'idée de vivre libre aux Cours du Chaos.

Je perfectionnai l'image d'Aphrodite. Vraiment une femme resplendissante. Quelques minutes me suffirent à donner suffisamment de réalisme au portrait de la guerrière. Je m'améliorais, songeais-je. J'étais de plus en plus rapide, et voilà que je confectionnai une carte sans avoir jamais vu son sujet, mais seulement son portrait. L'enseignement de Dworkin avait porté ses fruits. Dommage que ces mille fois maudits vampires en eussent gagné l'usufruit en quelques secondes. Heureusement, ils ne profiteraient de mes capacités que les quelques jours durant lesquels mon sang coulerait dans leurs veines.

Les iris d'Aphrodite, deux perles bleues, se contractèrent lorsqu'ils se tournèrent vers moi. Aphrodite se tenait dans sa magnifique armure rouge et or, s'illuminant dans les ondées lumineuses propagées par le soleil orangé qui se fondait dans les dunes derrière moi. La surface métallique et polie de sa cuirasse luisait comme la surface de l'eau la plus plane. Des pétales de rose avec lesquels elle jouait s'envolaient, fugaces éclaboussures éparses, et disparaissaient dans la pénombre ambiante d'un temple de marbre noir.

Une implacable et froide logique me murmura : *Ces pétales de roses ! Est-ce une obsession ?*

Les souvenirs de cet entretien furent très confus. Elle m'avait proposé de la rejoindre, ce que j'avais refusé. Cette femme n'était peut-être pas vampire, mais cela ne la rendait pas moins suspecte à mes yeux. Quelles étaient ses relations avec Rachaela ? La chose des ténèbres avait été effrayée par cette femme ou plutôt par l'intervention inopinée du pétale de rose, mais ça ne prouvait rien. J'avais été indécis sur ce que j'allais dire, l'ayant plus contacté par curiosité que pour une raison précise, et Aphrodite ne manqua pas de le remarquer. Les raisons de mon contact ne m'apparaissaient pas très claires même à moi. Bref, je crois que mon désir de connaître mieux cette énigmatique femme avait primé sur toutes autres considérations. Je me présentai, et j'entamai la

conversation au sujet de Rachaela. « Cette greluche ! », siffla-t-elle. Elle me confirma la nature de Rachaela, une vampire. Très jeune, cependant. Enfin, elle m'avoua que leurs rapports n'étaient pas très amicaux. « Cette femelle fait beaucoup de bêtises », conclut-elle à son sujet, mais elle ignorait quelles étaient ses activités. Quant à l'intervention du pétale de rose, la thèse de l'« accident » avancée par mon interlocutrice ne provoqua en moi qu'un sentiment de scepticisme.

Crocs et glace ! Dworkin était-il mort ? Sa carte avait perdu la froideur caractéristique des Atouts. Le terme communément employé pour décrire le phénomène était « dévitalisation ». Je revins auprès de Cymnéa. Debout, les paupières closes, elle murmurait quelques abracadabrantes syllabes dans un mystérieux idiome magique. Des millions de flammèches, derniers cris du soleil agonisant, ondulaient sur sa robe écarlate.

« Quelqu'un approche, me dit-elle.

- Comment le savez-vous ?

- Je l'ai senti », répondit-elle simplement, me faisant comprendre qu'elle n'allait pas me dévoiler ses capacités, alors qu'elle me connaissait à peine. Ça n'avait guère d'importance, finalement.

« Savez-vous de qui il s'agit ? demandai-je.

- Pas encore, mais j'ai envoyé des démons à sa rencontre.

- C'est peut-être un vampire. Ils ont la fâcheuse tendance à s'intéresser à moi depuis quelque temps. Que feriez-vous si vous étiez face à l'une de ces créatures ?

- Je vous défendrai.

- Euh... merci », balbutiai-je même si cette réponse n'allait pas dans le sens de ma question. *Le feu...* me souvins-je. Mais la nuit tombait. *Ils ont attendu.* Ces créatures pouvaient voyager très rapidement par le monde la Coupe, leur monde d'origine. Les écrits de Sullivan Dane insinuaient qu'ils pouvaient aussi me retrouver par leur connaissance du monde des âmes.

Je réunis quelques draperies et les imbibai d'alcool. Lutter par le feu, telle était mon idée. Peu à peu, je sentis moi aussi une présence s'approcher. Nous n'eûmes pas à attendre longtemps. Une sombre silhouette se profila au loin dans les derniers rayons du soleil. Une silhouette d'homme. Mais, je réalisai soudainement que les ondes de présence que je percevais n'émanaient pas de lui, mais d'une autre présence, invisible.

L'homme descendit la dernière dune à cinquante mètres de nous, et il semblait diablement sûr de lui. Cela n'augurait rien de bon. Une bourrasque de vent fit s'envoler sa cape noire, dévoilant une tunique verte tissée de motifs argentés, son pantalon et ses bottes noirs. Je reconnus alors mon cousin Aldéric, le loup. Mais ce n'était pas un fantôme cette fois-ci. « Je vous présente le fils de Bénédic. Il s'appelle

Aldéric », dis-je en le désignant à Cymnéa. Elle se contenta de l'observer avec un peu plus d'attention.

J'hésitais, sachant que l'homme qui m'avait déjà tué une fois avait beaucoup gagné en force et en rapidité depuis lors. Et il n'avait déjà eu aucune difficulté à m'arracher la gorge lors de notre premier combat. Avec mon nouveau corps, j'évaluai mes chances supérieures, mais je doutais que cela fût suffisant. *Une créature aussi forte qu'un vampire, peut-être plus.* Sans compter l'inconnu qui s'approchait. Je ne parvenais pas à l'identifier. Était-ce un allié d'Aldéric ? Ou peut-être un vampire pour se dissimuler aussi bien. Morgane ou Rachaela peut-être. *Assez tergiversé...*

Je soupesai mes chances. Raisonnable, croyais-je.

« Avez-vous un moyen de fuir rapidement, en cas de problèmes ? » demandai-je à Cymnéa. Elle acquiesça d'un mouvement de tête. *Parfait...* J'avais une chance d'éradiquer Aldéric de mon existence dès aujourd'hui. Peut-être même, espérais-je, connaîtrais-je les motivations qui l'avaient conduit à m'assassiner. Cymnéa essaierait sans doute de discuter avec son petit-fils, songeais-je. Dans mon esprit, s'éveillaient les réminiscences de ma propre mort. Ne laissant pas la peur me dominer, je les endiguai et passai en revue tout ce qui pouvait m'apporter la victoire ou me la ravir. D'abord, je n'étais pris par surprise, et c'était la première fois. J'avais la rapidité de mon côté, pensais-je. Aldéric avait la force pour lui. *Éviter le corps à corps.* Et si ça arrivait, je pouvais le vaincre par l'esprit, juste le temps de planter mes griffes d'argent dans son cou et dans son crâne. Actionnant le mécanisme des griffes d'argent, elles jaillirent de leur refuge en émettant un son incisif. *Mais attention à la régénération par métamorphose...* Autre problème, Aldéric pouvait-il en chaque occasion faire appel à Fenris, le Dieu Loup lui-même ? L'être qui se tapissait dans l'ombre était peut-être la variable qui pouvait tout faire basculer. Mais j'avais moi-même pour alliée la femme qui avait su vaincre Obéron. Dernière inconnue, les possibilités inhérentes à mon nouveau corps. Je me souvenais des réactions étranges au moment de quitter l'Ombre-illusion. Ultime recours face à l'imminence d'une défaite, mes capacités avec les Atouts. En dernier recours, je pouvais même l'emporter avec moi au cœur d'un soleil quelconque.

Le globe sanguinolent disparut derrière les dunes. Les odeurs du désert piquaient mes narines. Un vampire nous espionnait-il de son côté ? Cymnéa devait savoir comment procéder. Sa vie dans les Cours du Chaos et une longue existence passée à se cacher devaient avoir été suffisamment éprouvantes pour qu'elle ait avivé ses réflexes guerriers.

Un hurlement de loup perça la nuit tombante. Aldéric avait-il amené des renforts, d'autres lupus ? Le ciel, entre chien et loup, se paraît de couleurs bleu argent.

Une sphère noire apparut devant le seuil de la porte.

« Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

- Le Chaos Primordial », souffla Cymnéa.

Llewella ! Llewella ! Que faites-vous donc ? Je l'avais enfin retrouvée, mais un si court instant. Nous n'eûmes même pas le temps de prononcer un mot, ni même d'échanger un regard. Où était-elle partie ? Moire prétendit ne pas le savoir, mais je n'avais plus confiance en la reine de Rebma, qui me paraissait fantasque et suspecte. Comment savoir si elle n'était pas encore une fois un de ces damnés métamorphes ? me demandais-je.

Quel chaos dans l'univers ! Quel désordre dans ma tête ! J'avais tant espéré expliquer à Llewella ma situation. Mais elle avait visiblement autant d'ennuis que moi. Tout ça à cause de Dalt ! Qui est Dalt ? C'était l'homme, le métamorphe, qui avait pris la place d'Obéron et volé la Pierre du Jugement. Non, je ne m'étais pas trompé. Je ne sus jamais si Dworkin m'avait raconté la vérité à propos de son fils, mais les faits demeuraient. Le Roi d'Ambre avait abusé la famille par ses subterfuges de métamorphe. Quant à Dworkin, lui seul savait où était son âme à présent. Tout le monde racontait que Llewella l'avait tué. Et chacun colportait des rumeurs sur les turpitudes de l'ancêtre. « Il a levé des armées fantômes pour nous détruire ! » s'indignait le peuple rebman. Je n'en croyais pas un mot. C'était Dalt. *Dalt...* Les événements m'apparaissaient limpides dans mon esprit. Sauf pour ce qui était du pourquoi. Les motivations, voilà ce qui était toujours le plus difficile à cerner.

Postulat : Dalt voulait tuer Dworkin. Hypothèses : En organisant l'arène, il avait sélectionné les jeunes les plus prometteurs et les plus ambitieux de la famille. Par la même occasion, il semait le trouble et divisait la famille. Puis, il avait envoyé les heureux "élus" assassiner le nain démiurge. Échec. Llewella avait découvert qui était réellement Obéron, peut-être même au moment où nous l'avions contacté ensemble par Atout. Dalt, mécontent, avait levé des armées de fantômes contre Rebma. Était-il nécromant ou était-ce des éventuels alliés qui le soutenaient ? Finndo, par exemple, pour se venger d'avoir été chassé ? Passons. Dworkin avait découvert le problème rebman par mes blessures translucides et s'en était allé à Rebma. Confronté à ça, Dalt avait tenté de me convaincre que du danger que constituait Dworkin par le message signé « Llewella ». Comment avait-il fait pour me trouver ? Était-il allié à Finndo ou à Brand ? Échec. Dalt avait tué lui-même l'ancêtre, sans doute ayant pris la forme de ma mère adoptive. Acculée, Llewella était passée à l'action et avait attaqué Ambre avec les troupes de Rebma. Échec. Llewella s'était enfui devant la puissance de Dalt, sa maîtrise du Joyau du Jugement et ses armes à feu. Mais, dans

le feu de l'action, Dalt avait dû révéler sa véritable identité. Comment Llewella avait réussi ce tour de force, je l'ignorais complètement. Je savais qu'elle avait suffisamment d'empathie pour deviner beaucoup de choses. Bref, Rebma se réjouissait de la mort de Dworkin, mais Ambre n'entendait pas que Llewella restât impunie. Et elle avait fui.

Mais si tout ceci demeurait relativement logique, le reste se fondait dans l'océan des probabilités. Quelle folie avait frappé Bénédicte ? Le meilleur épéiste, stratège et tacticien de l'Univers avait dirigé ses troupes sur Ambre. L'armée rebmane fuyant Ambre, la colère de Dalt et ses troupes d'élite armés de fusils, un détachement des soldats de Bénédicte nous avait attaqués alors que nous regagnions Rebma. Bénédicte n'avait certainement pas manqué de remarquer nos couleurs, et ce n'était pas une de ces erreurs courantes en temps de guerre. Perché sur son cheval à la robe de feu, Glemdenning, les cheveux dans le vent, impassible, il avait observé notre fuite vers l'océan. Savait-il seulement qui était véritablement Obéron ? Je ne me sentais guère l'envie d'aller discuter de ça avec lui, car une autre idée s'était imposée. Mon oncle avait été prisonnier avec Corwin et Bleys, avais-je appris. Un prisonnier d'un nécromant, mon père. Finndo manipulait-il à son gré son frère grâce au pouvoir d'un focus, enchanté par le sang de Bénédicte. *Encore un pion !* Voilà ce que je supposais. Finndo et ses alliés nécromants menaçaient-ils l'univers avec leurs machinations ?

Mais revenons à la sphère noire. Elle réglait rapidement le vainqueur de l'affrontement. Rien à faire contre ça, sinon fuir. Eut-ce été une bombe thermonucléaire sur le point d'exploser, je n'aurais pas réagi différemment. Ayant vécu plusieurs semaines dans la Maison des Barimen, je savais quelle était la puissance destructrice du Chaos que tout Chevalier du Logrus savait invoquer. Je ne pensais pas qu'Aldéric en serait venu à une telle extrémité. D'ailleurs, j'avais toujours douté de sa maîtrise du Chaos. Devant l'imminence du péril, j'avais saisi le bras de Cymnéa, en criant : « Venez ! » Presque instantanément, j'avais ouvert une porte mentale d'Atout et nous étions arrivés dans le salon de mes appartements à Rebma.

Cymnéa, surprise d'arriver dans un milieu sous-marin, avait toussé plusieurs fois et s'était accordée plusieurs secondes pour contrôler sa respiration. Étant moi-même habitué à ce genre de transition spontanée, je m'étais inconsciemment préparé à modifier mon rythme respiratoire.

« Je ne sais pas si l'endroit vous convient, dis-je. Je n'ai guère eu le temps de choisir notre destination. Préférez-vous que nous allions ailleurs ?

– Oui, ce serait préférable.

– J'imagine que vous aimeriez retourner aux Cours du Chaos.

– Oui, s'il vous plaît. Malgré tout, c'est ma patrie. »

J'avais fouillé dans mon jeu de cartes et trouvé la seule qui convenait : celle de la Maison des Barimen, déserte désormais. Je n'utilisais pas souvent mes facultés mentales de voyage, car elles m'épuisaient plus rapidement.

« C'est la Maison des Barimen, lui appris-je. C'est la seule carte que je possède des Cours. Ne craignez rien, elle est vide à présent.

– Cela me convient. Je pourrais retrouver mon chemin de là-bas.

– Je ne vous accompagne pas. Mais je vous contacterai sans doute un jour futur. À bientôt.

– Je l'espère. Au revoir. »

Se concentrant sur la carte, elle avait disparu dans un halo multicolore.

À peine, avais-je rangé l'Atout dans mon étui, réalisai-je que les événements se précipitaient encore une fois. Et je n'aimais guère la couleur qu'ils prenaient. J'entendais des bruits de course dans le couloir et dans les rues. Des gongs sous-marins résonnaient bruyamment. Des soldats se hâtaient vers l'escalier menant à la surface. Me penchant sur le parapet au-dessus d'une cour agitée, je levai les yeux vers la plage à la surface. Des troupes montées filaient vers Ambre.

Je ne pris pas la peine d'en savoir plus. Grâce à une carte, j'arrivai dans les appartements sans porte de Dworkin, au sommet d'une tour effilée du château d'Ambre. En regardant par la fenêtre côté sud, je compris l'ampleur du bouleversement qui se préparait. Deux immenses armées fendaient l'antique forêt d'Arden vers Ambre. L'une d'elle arborait les couleurs de Bénédicte : orange, jaune et brun. J'étais incapable d'identifier la seconde, aux couleurs rouge et noir. Peut-être Éric ? Quant au palais lui-même, les troupes de Rebma l'avaient déjà investi.

Une autre carte. J'arrivai dans mes appartements ambriens, vides et laissés tels qu'ils étaient avant ma mort. Dans les couloirs, la cohue. Des Rebmans casqués et armés fondaient vers la salle du trône où rugissaient les combats. Muni d'un Atout, j'observai alors ce qui tramait là-bas.

Dans des élans spontanés de furie, des hommes se battaient avec acharnement. Côté rebman contre ennemi inconnu. Je passai de l'autre côté. Et elle était là. Llewella, dans son armure de jade, affrontait un inconnu. Puissamment bâti, grands, cheveux blonds, yeux verts jetant une lueur de rage non contenue, il portait les vêtements d'Obéron et la Pierre du Jugement qui lançait des pulsations sanglantes. C'était Dalt, un fils perdu du vieux roi, m'apprit-on plus tard.


Je me mêlai alors aux combattants, même si les raisons de cette bataille m'importait peu. Car je ne me battais pas pour une cause, mais pour quelqu'un.

Qu'Ambre fût aux mains de tel ou tel prince n'avait aucune importance à mes yeux.

Répondre le sang, briser les os, faucher les vies. Le fracas des armes et les hurlements devint une litanie morbide. Mais j'étais heureux, puisque j'avais retrouvé Llewella.

Cela ne dura pas longtemps. Des guerriers équipés de fusils firent irruption dans la salle du trône et firent feu à outrance. Llewella, acculée dans un recoin par Dalt, disparut dans un tournoiement arc-en-ciel. Et ce fut bientôt la débandade, malgré nos propres renforts. Pourchassés par les coups de fusils, nous désertâmes le château en catastrophe et beaucoup d'hommes tombèrent. Mais les mercenaires de Dalt ne quittèrent pas la ville, se préparant à l'assaut imminent des troupes de Bénédicte. Alors que nous longions le rivage vers Faiella-bionin, nous fûmes assaillis par une escouade des gens de Bénédicte, que nous nous efforçâmes plutôt d'éviter pour rentrer.

HUITIÈME LUNE : REQUIEM

eux jours ! Et qu'avais-je fait pendant ce temps ? Rien hormis me reposer et réfléchir. Mon esprit hurlait pour avoir du repos, pour se reconstituer une forme, pour s'adapter au tumulte. Parvenu à la croisée des chemins, un incoercible désir de faire le point s'était emparé de moi.

Le temps était venu de lutter ou d'oublier.

Après la déception d'avoir découvert que Llewella s'était réfugiée en un lieu inconnu de tous et qu'elle refusait de répondre, j'avais demandé à une servante de me dénicher un logis où je pourrais demeurer seul et tranquille. Aussi, je lui avais ordonné de ne révéler ma présence en ces lieux en aucun cas. Ce qu'elle avait promis. Une intuition m'avait suggéré de ne pas me montrer. La femme de chambre m'avait conduit dans un dédale de couloirs inusités dans les parties les plus anciennes du palais, et nous étions arrivés dans un petit local modestement meublé, qui avait appartenu à un servant aventureux, parti explorer l'univers.

Quelles nouvelles du monde ? Bénédicte avait finalement pris Ambre par la force et avait résisté aux assauts de la seconde armée, qui tenait cependant toujours le siège de la cité.

Mais je me moquais de tout cela.

Quel homme devenais-je ? Les paroles de Vialle m'étaient revenues. Et j'eus l'envie de peindre. Sur une île non loin de Rebma, à quelques kilomètres de la côte, j'emmenai mon matériel et m'installai face au rivage. Mais l'inspiration ne vint pas. Je regardais le paysage et il ne me parlait plus. Que faisais-je donc sur ce caillou recouvert d'une végétation éparse et soumise à la violence des vagues ? Pourquoi étais-je venu en ce lieu perdu ?

Je fermai les yeux. Mon âme basculait, tournait,

louvoyait. Où m'emmenait-elle ? Que restait-il d'elle ? N'était-elle plus qu'une comète abandonnée à elle-même à l'instar de l'univers entier, avalé par un trou noir ? J'étais au milieu de l'espace, seul. Si seul. Loin, des étoiles brillaient, déversaient leur lumière aiguë. Mais je ne pouvais les atteindre. Leurs rayons me traversaient, car fantôme j'étais. Je les approchais parfois, mais elles semblaient s'évanouir sous mes doigts qui les traversaient, insensibles. Elles palissaient sous mon regard, blanchâtres, puis grises évanescences. N'était-ce pas plutôt moi qui mourais à leur œil presque aveugle ? Étais-je une étoile mourante, dispersant ses derniers rayons de lumière ? Pouvais-je endiguer la déliquescence de mon âme ? Je le souhaitais, mais mon état ne m'emplissait pas de tristesse. Je n'étais pas accablé de tourments. Aucunement. Ce qui me poussait à vouloir retrouver des sentiments, c'était la conclusion d'un raisonnement. Un homme est-il complet sans sentiments, sans passion ? Qu'est-ce que la quintessence d'une vie sinon l'agrégation de ses sentiments ? Je menai une vie de mort, une vie machinale, une vie sans âme, éteinte. Je voulais vivre plus que cela. Je voulais ne pas être le zombie de mes cauchemars.

Infini... Univers... Guerre... Mort... Flammes...

J'ouvris les yeux. Ça s'était emparé de moi d'un seul coup. Avec des gestes presque frénétiques, je colorais la toile blanche. Combien de temps peignis-je ainsi ? Je l'ignorais, car je me riais du temps.

Un tumulte de traits impulsifs, tel fut le résultat. Noir, gris, rouge et quelques rehauts de couleurs.

Côté dextre, un majestueux château et une immense cité sur le flanc d'une montagne multimillénaire, menacés par une mer ravageuse où baignaient navires de guerre et morts. Côté senestre, un palais baroque juché au sommet d'un monolithe noir, le tout au cœur d'un monde instable et menaçant. Au pied du mont et du monolithe, des soldats montaient à l'assaut sur un sol de cadavres. Entre ces deux mondes, d'autres hommes broyés, perdus dans un maelström de créatures infernales et forces indomptables. Dominant la scène, une tête sans visage observait l'univers d'un œil impassible. Du bout de ses doigts partaient des filaments presque invisibles qui guidaient les hommes vers leur perte. Au-dessous, rampaient, enchaînés, torturés, les morts, ceux qui se cachaient, ceux qu'on avait oubliés, ceux qui s'étaient perdus, ceux qu'on avait emprisonnés, ceux qu'on avait oubliés dans les courants du temps. Pouvait-on attendre quelque chose de ceux d'en bas ? Allaient-ils attirer l'univers dans leur chute ?

Où étais-je dans ce tableau ? N'étais-je qu'un observateur indifférent ?

Des vents de folie balayaient l'univers, mais je sentais une présence derrière, celle des nécromants. Ils en avaient le pouvoir. Se pouvait-il que les blessures translucides fussent un moyen de

ressusciter les morts ? Se pouvait-il qu'à chaque guerre qui se déclarait, les nécromants trouvaient là encore plus de troupes à maîtriser ? Se pouvait-il que tout fût bientôt balayé par des armées de fantômes et de morts vivants ?

Vialle avait eu raison. Je devais faire des choix. J'avais parcouru l'univers dans tous les sens, et qu'avais-je appris au bout du compte ? Que le mystère était encore plus épais, et qu'il n'y avait sans doute pas de solution.

Si je l'avais pu, je serais resté auprès de Llewella. Mais elle désirait vraisemblablement œuvrer seule. Aurait-elle seulement pu m'aider à guérir mon âme malade ?

Au-delà de la fenêtre, je regardais les bancs de poissons, les hippocampes et les dauphins dans leur danse quotidienne. Dans quel univers nageais-je ? Désespérément, j'avais tenté de connaître à nouveau des émotions. Ici, là et ailleurs. Rien.

Hormis mes sentiments pour ma mère adoptive, je n'éprouvais que des reliquats d'émotions, des miettes. Un fragment d'envie de renaître. Une parcelle de folie pour les destructions que je voyais.

Tenant de rattraper des émotions qui m'abandonnaient, j'avais fait une excursion auprès des douceurs féminines, couchant avec une femme, m'abandonnant aux plaisirs que les Rebmanes savaient si bien prodiguer. Mais si la dame que je rencontrais au hasard de mes pérégrinations désordonnées sut éveiller les désirs de mon corps, une partie de moi ignora magistralement les élans fougueux que les amants peuvent ressentir.

Une soirée sur la plage. Le brouillard s'était levé, noyant l'atmosphère d'une chaude humidité, presque suffocante et malsaine. Grise et coulante, une cuirasse de nuages, mue par des mains de géants, recouvrait peu à peu le ciel, au-dessus des montagnes et de la verdoyante Arden. Sur les grandes feuilles vertes, bientôt s'abattaient des hordes de gouttes aciers. Quand elles heurtèrent l'ombrageux océan, elles embrasèrent mes oreilles, millions de clapotis secs et claquants. L'eau pénétrait mes vêtements, ruisselait dans mes cheveux. Autrefois, j'avais aimé entendre le murmure bruissant de la pluie et le mugissement du vent de l'hyperborée. Dans le ressac, je n'entendais plus le chant des néréides narrant les épopées d'antiques héros. Aujourd'hui, ce n'étaient rien de plus que des sons. Je ne me sentais plus en harmonie avec la nature, car je ne lui appartenais plus. Je me sentais étranger à elle et elle m'avait rejeté hors d'elle.

La musique. J'en avais écouté, espérant qu'elle m'emporterait dans ses flots d'émotions. Forte et puissante, elle avait autrefois gonflé mes veines, mon esprit et mon âme. Sons, vibrations, échos, octaves, accords, une succession de bruits, voilà ce qu'elle était devenue. Une information sans le message.

Chaque possibilité présentait ses avantages. À quel but aspirais-je vraiment ? Allongé sur mon lit, nu et me laissant caresser par les courants marins, je passais mon jeu d'Atouts en revue.

Aldéric. Carte en main, j'étais parvenu à l'espionner quelques instants. Il voyageait alors en Ombre. Des flammèches étaient apparues à la limite de mon esprit, puis avaient grandi, filles de la discordance entre la Marelle et le Logrus. Avant que cet éveil flamboyant fût trop vivace, j'avais rompu le contact. Un affrontement avec Aldéric était certainement inéluctable. Pour le vaincre, je devais prendre l'initiative, choisir le terrain, attaquer avant qu'il ne le fit. Je voulais le détruire. Peu importaient ses obscures motivations. Attendre pouvait me perdre.

Bénédict. Manipulé par les nécromants ? Ce n'était pas mon affaire.

Barbara. Son Atout était dévitalisé, elle était donc morte. La seule en qui j'avais eu confiance autrefois. Intrépide. Érudite. Exigeante. Elle avait aimé jouer au savant fou, ce qui m'avait rendu méfiant envers elle. Étrangement, je regrettais sa présence désinvolte. Trop tard. Un métamorphe s'était peut-être substitué à elle. Dalt lui-même ? Ce que Julian, son père, avait fait à ce sujet, je ne le sus jamais.

Doriel. Plutôt brutal, mais franc, estimais-je. Peut-être même fiable. Mais il avait été proche d'Aldéric, et je ne savais pas si leurs liens étaient toujours aussi étroits. Comment avait-il réagi face à la transformation d'Aldéric ?

Siegfried. Qu'était-il devenu à présent ? Fier et arrogant. Élève et suivant de Finndo. Puissant. Mystérieux. Un élément inconnu titillait mes réflexions depuis longtemps. Pourquoi Siegfried et Mauris n'avaient-ils pas essayé de m'éliminer ? Avec les Atouts, Siegfried pouvait faire apparaître des poignards sur ses adversaires. Même Dworkin n'avait su parer ses attaques. Avec leurs pouvoirs, ils pouvaient, j'en étais certain, me retrouver. Aldéric et Barbara n'avaient-ils pas su me retrouver malgré moi ? Finndo avait-il interdit à Siegfried de me nuire ?

Mauris. Un type bizarre, doté de pouvoirs puissants. À l'instar de mon cousin Siegfried, je le classais parmi les individus dangereux.

Morgane. Une grande inconnue. Détentrice de la bague de Tir-na Nog'th, cadeau d'Hektor, le fils de Brand. Avec cet artefact, elle avait pu contrôler les lupos. Et Aldéric en avait fait les frais plusieurs fois. Dangereuse Morgane. Comment et pourquoi était-elle devenue vampire ? Sand, l'alliée de Mandor, le maître des Vampires, avait-elle offert ce don étrange à sa fille ?

Hektor. Encore un inconnu. Quels avaient été ses liens avec Aldéric ? Pourquoi avait-il donné une bague de Tir-na Nog'th à Morgane ? Le fils de Brand était mort désormais. Son Atout était inerte.

Martin. Plutôt sympathique.

Finndo. Mon père. Même si j'avais révisé mon jugement à son sujet, je ne lui faisais toujours pas confiance. Un Nécromant, détenteur d'un focus pouvant me contrôler. Sa conquête du trône des Cours du Chaos montrait son ambition démesurée. D'une manière ou d'une autre, j'avais souhaité que Père ne fût pas tel que je le croyais. Se pouvait-il encore qu'il fût différent de ce que les apparences hurlaient ? À présent, je savais que la guerre avait repris et qu'il luttait contre Aldéric, parti en guerre contre lui. Étrange. Finndo avait-il perdu son empire sur Fenris ?

Osric. L'homme maudit. Il avait tué Bénédicte en des temps lointains et portait toujours sa malédiction. Devait-il son physique à ce poids ?

Cymnéa. Une femme vraiment à part. Elle m'avait semblé si perdue. Maintenant-elle Obéron loin de ses souvenirs ? Se pouvait-il que cette femme calme et mélancolique rêvât simplement de vivre comme autrefois avec l'homme qu'elle avait aimé en des temps lointains ?

Llewella. Où se cachait-elle ? On l'accusait d'avoir tué Dworkin et elle avait dû fuir la colère des Ambriens et celle de Dalt. Que préparait-elle ? Je voulais tant la voir. Pouvait-elle me soigner de la Mort Blanche qui me rongait ? Elle refusait de me voir, me faisant comprendre qu'elle n'avait pas besoin de moi pour se tirer de sa mauvaise posture.

Obéron. Vivait-il seulement ? Et dans l'affirmative, était-il perdu dans les douceurs de Cymnéa ? Ou ourdissait-il quelque plan ? Voyait-il l'univers se déliter lentement ?

Aphrodite, Guerrière à la Rose, maîtresse du Temple de l'Esprit. M'avait-elle surveillé le long de mes périples ces derniers jours ? Inopinément, j'avais retrouvé quelque chose que j'avais oublié : le pétale de rose qui m'était apparu lors du contact de Rachaela. De surcroît, j'avais perçu dans le délicat objet une magie d'Atout, un lien avec le monde de la Coupe, plus un enchantement que je comprenais pas, et un soupçon de Chaos. Un objet étrange dont les fonctions m'étaient inconnues. Voilà des jours que je parcourrais l'univers avec ce pétale sur moi. Quels avaient été ses effets ? Espionnage ? Agissait-elle de son propre chef ou était-elle l'envoyée d'une tierce personne ? Indifféremment, j'avais conservé le pétale de rose, car j'escomptais bien revoir la dame aux cheveux bleutés.

Brand. Je ne le comprenais pas. Les possibilités que j'envisageais à son sujet foisonnaient, à un tel point que je crus même possible que le grand coupable de la guerre de la Marelle fût innocent et incompris. Avait-il vraiment escompté sauver Ambre d'un péril inconnu ? Brand était-il Brand ou encore un métamorphe ? Comment avait-il resurgi de l'Abyssé ? L'avait-on ressuscité ? Que se passait-il au troisième pôle de l'univers ? Une intuition me disait que cet oncle mystérieux était peut-être à

l'origine des visions du livre de Morgane. Il était venu peu après mon passage sur cette Ombre. Coïncidence ? Corwin, prisonnier de Finndo, un message de l'Ombre. Et Brand le savait. Coïncidence ? Le livre de Morgane, un piège d'Atout. Une capacité rare, que Brand possédait. Coïncidence ? Et pourquoi la Mort se dissimulait-elle dans la salle de bain ?

Fiona, Bleys, Corwin, Julian, Flora, Deirdre, autant d'inconnus !

Dworkin. Vieux sage insane. Quelqu'un l'avait-il jamais réellement compris ? Qu'avait-il fait à Rebma ? Qu'avaient été ses véritables intentions ? *Est-ce ta folie, vieux bossu, qui t'aura conduit à ta perte ?* Un souvenir : « Peu de choses sont éternelles... Même mon heure approche. Inéluctablement. » Avait-il réellement prédit sa mort ? Je le revoyais parfois dangereusement penché sur pupitre, à la limite de basculer, écrivant frénétiquement son journal. Le journal de Dworkin ! Et la Maison des Barimen qui avait été décimée et peut-être pillée ! Entre quelles mains était-il désormais ?

Et la Marelle ? Qu'était sa volonté ? M'en souciais-je vraiment ? Le rythme effarant des événements l'avait précipitée au fond de ma mémoire. Cette entité, cette conscience au-delà de ma compréhension, manipulait-elle ses pions comme le Logrus ? Avions-nous seulement une volonté intrinsèque ? Dirigeait-elle ceux qui possédaient son empreinte ? Probablement une chose aisée pour un être plus puissant qu'une horde de nécromants. Ses paroles n'avaient-elles été que des illusions ? Ou était-ce nos vies qui l'étaient ?

Qu'allais-je faire ? Aucune de mes craintes au sujet de ma résurrection ne s'étaient révélées exactes, pour l'instant. Je voulais remédier aux changements qui s'opéraient en moi, parce que je voulais être complet, parce que je ne voulais pas devenir comme mon père, parce que la raison me dictait de lutter pour cela.

Lutter contre mon père ou le suivre ? Existait-il seulement un focus ? *Peut-être, peut-être*, chuchotait ma paranoïa, *mais prévois au pire*. Détruire les Nécromants. Cette solution s'imposait lentement d'elle-même comme remède à mes maux, comme solution ultime. Pour retrouver mon âme, me fallait-il vaincre la Mort elle-même ? Éliminer Aldéric était probablement inéluctable. Et lutter avec Père serait lutter contre Aldéric, et contre les vampires. Cymnéa m'aiderait peut-être. Accepter les propositions de Père me rapprocheraient du focus, mais c'était un atout à double tranchant. Je voulais détruire les nécromants, les envoyer dans les bras de celle qu'ils défiaient sans cesse. En me rapprochant de Finndo, j'étais convaincu de me rapprocher du cœur du problème, et donc de la solution. Une fois encore, les Cours du Chaos m'attendaient. *Peut-être irai-je à la rencontre d'Aphrodite ?*

Un autre rêve m'attirait. La Lune, je ne l'avais pas oubliée. Quelles mystères m'attendaient dans ces contrées ignorées ? J'escomptais y trouver une arme, un outil de contrôle contre les lupus : une pierre de Lune, qui aurait, espérais-je, des propriétés similaires à la bague de Morgane. Même les cartes m'avaient indiqué que j'étais lié à Tir-na Nog'th.

Soudain, le brouillard se dissipa devant mes élans. Même si ma situation se dégradait de jour en jour, une ombre de joie m'emplit car une clarté, certes pâle, rayonnait en moi. Quelle importance si l'extérieur demeurerait un fouillis de secrets impénétrables ? Vialle avait encore eu raison. Peut-être peignais-je pour me soigner. Je me sentais prêt. Vampires, lupus, démons et focus, voilà ce que j'allais affronter. Et je ne voulais pas faiblir, car cela signifiait accepter la Mort. Peut-être étais-je devenu impavide ?

La raison me poussait à chercher des alliés, de puissants alliés, même si je ne le souhaitais pas vraiment. Je n'avais plus la moindre parcelle de confiance envers la famille, et je voulais demeurer seul, une volonté de mon âme toute puissante. Côté autrui me laissait perplexe, tellement je me sentais étranger au monde. Mon retour auprès de Finndo se saurait être autre chose qu'une hypocrisie de ma part. Même si sa perte ou son succès m'importait finalement peu. Je ne souhaitais que revivre et récupérer le focus. Le reste m'était égal.

Ma solitude m'imposait des précautions. Avec un peu de préparation, la Marelle pouvait me protéger du Logrus, mais je désirais encore mieux. J'inventais donc un système d'alarme par Atout, un enchantement permettant de prévenir tout passage, tout mouvement et tout apparition dans une zone définie, grâce à des répercussions d'ondes du monde de la Coupe, sur mon esprit. Cette invention me permettrait de me réveiller en cas d'intrusion physique ou psychique.

D'une force lugubre, des gongs puissants annonçaient la mort de l'univers. Dans mon crâne, martelait sans cesse une musique subliminale, un requiem magique. La guerre et la folie envahissaient l'univers, laissant derrière elles une traînée de haine, un sillon de peur et d'horreur. Combien de promesses de vengeance jurait-on dans les sombres abîmes du monde à la vue des ravages provoqués par les destructeurs conquérants ?

L'univers se transformait en une immense arène, et nul ne serait à l'abri. Qui allait survivre ? J'avais fui l'arène d'Ambre, mais cette arène-là, je ne pouvais qu'y participer. Je ne nourrissais plus de pensées paradoxales. Sérénité, calme et indifférence. J'avais accepté les transformations qui avaient opéré en moi. Peut-être comme nombre de mes oncles et tantes, qui tissaient les fils du destin des hommes, je portais désormais en moi le germe d'une vision du monde froide et épurée.

Perché sur un brisant, je regardais les vagues se fracasser sur les rochers et les embruns fuyants, ersatz d'étoiles dans les feux du soleil.

Je suis le vaisseau fantôme sur l'océan du carnage.

L'univers était une mer agitée, secouée par des forces venues des profondeurs. J'allais m'y noyer, plonger pour ne peut-être jamais revenir. Les mondes se consumaient sous un immense incendie, dévorant comme une bête sauvage. La brûlure de la folie et de l'ambition. Y avait-il une raison de pleurer pour cette époque funèbre ? Un processus inéluctable, comme la marée et le mouvement des astres, s'était-il déclenché ? Était-ce la fin d'une ère ? L'univers aboutissait-il à la fin d'un cycle pour mieux renaître ? Les chevaux de l'Apocalypse surgiraient-ils de l'Abîme pour broyer les mondes sous leurs sabots ?

ATTRIBUTS DE YYRAN, APRÈS SES ÉTUDES CHEZ LES BARIMEN

Âge : 17 ans

Psyché	56 points
Force	20 points
Endurance	20 points
Warfare	20 points
Karma	+2 points
Grand Art des Atouts partiel	50 points
Empreinte de la Marelle partielle	40 points

VERS L'ABÎME

JOURNAL DE YYRAN, PRINCE D'AMBRE CAMPAGNE FRÈRES DE SANG - TROISIÈME PARTIE ¹

O. R.

Esprit égaré dont l'errance n'a pas de fin, quelle folie, quelles questions rongent ton âme ? Dans quelle infranchissable contrée t'es-tu perdu ? Quelle passion te pousse vers les portes de la Mort, vers l'abîme insondable, à travers les méandres de l'informe et de l'illusion ? Est-ce au-delà que tu trouveras la Vérité ?

NEUVIÈME LUNE : NOUVEAU DÉPART

Cn sentiment d'inéluctabilité me harcelait : la perception d'un dessein que nul ne pouvait contrer, le sentiment d'oppression d'une destinée plus lourde que tout espoir, la ruée de toute chose vers un but irrésistible, la chute implacable de l'univers saisi par une avalanche à laquelle nul ne pouvait échapper. Pourtant, c'est bien contre ce destin fatal que je voulais me dresser, espérant résister à ce courant invincible. Je n'aurais su exprimer clairement cette impression qui m'étouffait parfois lorsque je m'abandonnais à la rêverie.

M'apprêtant à plonger dans les entrailles de Rebma, j'offris de mon souffle vital à la sphère que je tenais, et une pâle lueur irradiait du sein de l'objet, puis devint lumière. Ce que je cherchais, je l'ignorais encore, mais j'avais une petite idée de l'endroit où "ça" pouvait se trouver. Me souvenant des rumeurs colportées sur les sous-sols d'Ambre, j'avais décidé de me laisser guider par mon intuition. Je n'excluais pas que son reflet dans les eaux possédât des cryptes avec une aussi mauvaise réputation.

Le cimetière de Rebma avait vomi des hordes de morts-vivants qui avaient attaqué la cité sous-marine. Le spectre d'Éric avait même combattu dans leurs rangs. Pourtant, Éric n'avait pas été enterré à Rebma et, dans la famille, tout le monde savait que, de son vivant, il avait nourri une haine particulièrement farouche envers Llewella. On oubliait bien vite, à mon avis, la déclaration de guerre de la Maison des Nécromants, depuis que son armée avait été décimée quand Barbara avait endommagé la Marelle.

Des enchevêtrements d'algues et des coraux, abritant la vie sous-marine foisonnante, recouvraient

sporadiquement les murs de l'escalier en colimaçon, lové dans le puits menant vers les profondeurs de Rebma. Afin d'accélérer mon allure, j'enjambai la balustrade et me laissai tomber dans ce goulot étroit de pierre. Pour un non-initié aux abysses, des ombres angoissantes emplissaient ce conduit chichement éclairé tous les dix mètres par un globe diffusant une pâle lueur.

Les souvenirs de mon dernier entretien avec la reine de Rebma me revinrent. Moire m'avait paru très réservée, distante, d'une humeur indéfinissable. La stupidité de la croyance populaire méritait une petite enquête, avais-je estimé. Les Rebmans colportaient incessamment des racontars venus, semblait-il, de la noblesse. À mon entrée dans la grande salle du trône de Corail, des globes luminescents disposés le long des colonnades d'opale et d'obsidienne avaient émis une clarté rosée plus intense, comme si de petits soleils s'étaient éveillés dans la mer. Un pâle sourire avait orné le visage patricien et inexpressif de la souveraine, qui comme à l'accoutumée offrait son corps presque entièrement dénudé aux regards de ses sujets.

« Où est-elle ? avais-je demandé une nouvelle fois.

– Je l'ignore, prince Yyran. Elle est passée ici en coup de vent, sans mot dire. Vous devez me croire, quand je vous dis qu'elle ne m'a pas informée de sa destination. Elle estime sans doute qu'il n'est pas nécessaire que vous la voyiez. Cessez de vous tracasser pour elle. »

En vérité, Moire semblait se soucier de la disparition de Llewella, comme de son dernier amant.

¹ Journal basé sur les sessions de jeu de septembre et de novembre 1995, à Nancy.

« Savez-vous ce que croit, ce que murmure le peuple de votre cité ? m'étais-je enquis.

- Bien sûr, mais ce ne sont que des rumeurs, pas des vérités. Il est normal que les gens s'interrogent.

- Il semble que ce soient vos proches qui aient raconté de telles inepties.

- Si tel est le cas, je n'en suis pas responsable, fit-elle d'un ton las pour m'exprimer son désintéressement.

- J'ai vu que les morts avaient été enterrés dans le même cimetière. Ne craignez-vous pas qu'on réitère une attaque ?

- Non. Dworkin est mort.

- Comment pouvez-vous être assurée qu'il est l'auteur de ces horreurs ? Nul témoin n'a jamais signalé sa présence. Et il était hors d'état de nuire quand l'attaque a commencé.

- Il n'y a que lui pour accomplir de telles atrocités, persista-t-elle.

- Bon sang ! Pour quelles raisons ?

- Ce n'est pas la première fois. Apprenez qu'il a déjà essayé de nous détruire dans le passé.

- À quelle époque ?

- Il y a longtemps. Bien avant que vous ne soyez né, Yyran.

- Quels étaient ses desseins ?

- L'artiste n'a pas fait étalage de ses motivations. N'oubliez pas qu'il est fou ! Qui oserait prétendre le comprendre ?

- Certes. Mais je persiste à croire qu'il y a erreur. Ces accusations me paraissent sans fondements.

- Votre obstination n'a pas de raison d'être.

- Le doute m'habite, je l'entretiens. »

Même en admettant que la démence avait rongé l'esprit du vieil homme, du moins d'apparence, je ne l'imaginai pas agir de telle façon à l'encontre de Rebma. Quels motifs se seraient frayé un chemin dans son esprit pour en venir à ça ? Cette absence, ce vide de motif cohérent, me poussait à enquêter. Je soupçonnais plutôt une supercherie montée par Dalt, visant à discréditer Llewella à Ambre et Dworkin à Rebma.

Une pieuvre des roches essayant de m'agripper de ses tentacules m'arracha à mes pensées. Rompu à la vie sous-marine, je me dégageai sans difficulté.

Empêcher que la vie ne s'infilte dans le palais est la tâche de nombreux serviteurs, même si la perpétuation de ce combat ennuie et désespère nombre de nettoyeurs. Une lutte indispensable, si l'on ne désire pas que le palais se transforme en ruche sous-marine.

Malgré ma descente dans les grands fonds, je ne subissais aucun désagrément. La pression de l'eau à Rebma était constante, car une bulle de fluide isobare protégeait la cité, alors que des milliers de tonnes d'eau auraient dû nous écraser. L'eau de Rebma différait de bien des façons de l'eau de mer : salinité nulle, adhérence proche de celle du mercure - lorsqu'on sort de l'eau, celle-ci glisse sur notre

corps sans qu'aucune gouttelette ne colle -, une fluidité proche de l'air et sans vertu corrosive.

Une dizaine de niveaux constituaient les sous-sols du palais royal rebman. Plus on s'enfonçait dans les profondeurs du palais, plus le laxisme des nettoyeurs s'y faisait sentir, et la vie y proliférait, mais les serviteurs accomplissaient plutôt bien leur travail. Ma sensibilité aux ondes de la Marelle m'indiqua que je venais de passer devant le septième passage, derrière lequel s'abritait la tracé magique, par delà un labyrinthe dont peu connaissait les secrets et les pièges. Parvenu au bout de ma longue descente, jusqu'au dernier niveau, le dixième, mes pieds s'enfoncèrent dans une couche de vase qui montait jusqu'à mes genoux.

Je détachai le globe de lumière de ma ceinture et le levai pour découvrir deux couloirs, sporadiquement illuminés par de petites boules phosphorescentes, dont la lueur ne servait qu'à constituer des repères au sein de ce dédale. Ici les algues poussaient plus drues, et constituaient de denses amas végétaux. Elles dansaient dans les faibles courants marins, comme des créatures folles gesticulant de douleur. Lentement, je cheminais en écartant ces bras soyeux, alors que la vase se soulevait en cumulus colériques pour engloutir les ténèbres et la lumière dans la grisaille. D'autres couloirs sans lumières. Des créatures s'écartèrent, s'enfouirent dans la vase fuyant les rayons de ma lampe, comme si elle les brûlait. Dans certains passages, les algues brunes formaient des agrégats si denses qu'on ne pouvait plus passer.

Saisi d'une inspiration, je tailladai un passage avec mon épée à travers les végétaux sous-marins dans un petit couloir annexe. Je progressai lentement, les algues formant comme une muraille organique pulsante. Après une dizaine de mètres, je me trouvais bloqué par un mur récent qui obturait le passage. *Une impasse ? Peut-être pas*, souffla mon intuition.

Je plaquai mes mains sur la paroi et poussai de tous mes muscles. Elle bougea. Un peu. *Un passage*. Je poussai encore. Sans effet. Je glissai mes doigts dans les interstices que j'avais créés, à la recherche d'un mécanisme. Ils ne frottèrent que de la pierre. Je poussai encore. Le mur pivota. D'un centimètre peut-être. J'insistai, mais la pierre refusa de céder un pouce de plus. Mes doigts cherchèrent à nouveau un mécanisme, un crochet peut-être. Toujours rien.

Je continuai encore quelques minutes, mais le mur semblait boudier mes efforts pour le mouvoir.

Voilà bien l'ironie du sort ! Je pouvais par la pensée, changer de monde en un instant, mais voilà qu'une construction de pierre me vainquait par abandon.

Je passai en revue ceux qui pourraient m'aider dans le nombre restreint de mes connaissances. Mon choix s'arrêta sur mon cousin le plus musclé, Doriel. Peut-être pourrions-nous discuter de notre cousin

Aldéric ? À ma connaissance, ces deux-là avaient été relativement proches naguère.

Au début, carte en main, un picotement ténu parcourut mes doigts, puis la sensation de présence se précisa.

« Qui m'appelle ? entendis-je, avant que l'image se formât.

– Yyran », précisai-je alors qu'il m'apparaissait lentement.

Je le vis se redresser un peu sur son cheval fatigué. Peut-être avait-il esquissé un geste vers son épée, mais il s'était ravisé, me semblait-il. Des lambeaux de sa tunique claquaient dans le souffle puissant du vent, laissant m'apparaître les lacérations de griffes qui striaient son torse et ses bras, couverts de sang séchés. Son regard, vide et opaque, parut s'animer, s'illuminer d'amusement et d'intérêt quand il croisa le mien. Derrière lui, les vents violents balayaient une lande aride, morcelée de petites crevasses, où naissaient des tourbillons de poussière.

« Que t'est-il arrivé ? lui demandai-je.

– J'ai rencontré des vampires.

– À Ambre ?

– Non, en Ombre.

– Souhaites-tu venir ? Je suis à Rebma.

– Non, inutile. »

Sa méfiance était évidente. Hésitations de part et d'autre.

« As-tu vu Aldéric récemment ? dis-je pour meubler le vide de notre conversation.

– Pas depuis plusieurs jours. Il ne se montre plus depuis longtemps.

– Te souviens-tu du livre de Morgane... ? As-tu eu des explications à ce sujet ? Sur son origine ? Son but ? »

Il hésita et finalement lâcha : « Non, je n'ai eu aucune explication valable.

– Sais-tu ce qu'est devenue Morgane ?

– Morgane ! Je l'ignore. Je n'ai pas croisé sa route depuis longtemps.

– Tu pourrais être soigné ici, tentai-je pour le convaincre de passer. J'ai aussi besoin de ton aide. Es-tu certain de ne pas vouloir venir ?

– Absolument.

– Dommage... Alors, à une prochaine fois, Doriël. »

Il me fit un signe de tête et reprit sa route. Je rompis le contact.

La carte de Random se refroidit beaucoup, mais aucun lien ne voulut s'établir. Je rangeai mes Atouts, résigné.

Comme le mur montrait encore plus d'obstination à ne pas bouger, j'abandonnai momentanément cette lutte inégale.

Des relents putrides envahissaient la Maison des Barimen, diffusés par les cadavres en état avancé de putréfaction. La tour était devenue un véritable

charnier. Mais cela n'avait pas empêché les pillards de saccager ce qui restait de la bâtisse, de retourner et d'éventrer tous les meubles. Tout objet de valeur avait disparu, ce qui devait essentiellement se composer d'artefacts enchantés, de manuscrits et de traités de magie.

Je désespérais presque d'y trouver ce qui à mes yeux revêtait le plus d'intérêt : les Mémoires de Dworkin. Je le revoyais encore écrire chaque soir, tantôt frénétiquement, tantôt sporadiquement sur son grand manuscrit. « Le moment n'est pas encore venu », me répétait-il chaque fois que j'avais voulu les consulter. Devant ses réticences, j'avais fini par abandonner. Je savais néanmoins qu'il existait plusieurs volumes. *Y trouverai-je des explications sur ses recherches ? Sur la Nécromancie ?* Je fouillais les archives du vieux sorcier sans y découvrir plus que ce que les vautours avaient délaissé. Néanmoins, je devinais que le vieux les avait dissimulés dans ses caches secrètes. En établissant un plan mental des différentes pièces de la Tour, je détectai une petite salle habilement dissimulée entre l'escalier principal et le bureau de mon ancêtre, grâce aux méandres d'une géométrie qu'on jugerait non-euclidienne.

Je passais nombre d'heures à chercher un mécanisme d'ouverture, en vain. J'essayais de raisonner à la façon de Dworkin et de deviner quelle méthode il aurait employé pour être le seul capable d'entrer dans ce repère. Les raisonnements du vieux sage étaient souvent désordonnés, voire alogiques. Une idée s'imposa : *On ne peut ouvrir que de l'intérieur.* Mais comment ?

Je ressassais les pouvoirs existants : sorcellerie, métamorphose et Logrus étaient trop communs dans ces contrées. *Avec la Marelle, peut-être ?*

J'étendis mon esprit hors de mon corps, amplifiant mon champ de conscience sensorielle, à la recherche d'éléments étrangers. Au-delà des murs, je perçus faiblement une présence que je connaissais. L'empreinte de Marelle habitait un objet de forme oblongue, d'un mètre, peut-être moins. *Un verrou ?* J'essayai d'étendre, avec ma volonté par l'usage de la Marelle, une force qui aurait pu mouvoir l'objet. En vain. J'essayai de procéder de manière similaire en repérant des objets porteurs de la trace des Atouts. Là encore, j'avais détecté de petits objets, des cartes sans doute.

Je refis plusieurs essais, sans succès. Dworkin devait avoir procédé autrement pour protéger ses biens. Là encore, je m'imaginais être mon ancêtre, et j'essayais de calquer sa manière de penser pour autant que je pouvais la comprendre. *Il n'y a pas d'entrée. Inutile de chercher.* Je me rappelais alors les propos de Cymnéa sur les Maisons construites avec le sang. Le vieux pouvait avoir érigé cette Tour avec le sien. J'imaginais mon ancêtre ériger sa demeure à partir de rien, tel qu'un dieu aurait pu le faire. *Il s'est réservé un espace et a construit des murs autour. Lui seul pouvait s'y rendre grâce aux Atouts !* Cette constatation

me consterna. Encore bloqué par un mur. Cette fois, l'enjeu était autrement plus important que franchir les murs pivotants des sous-sols rebmans. Comme je n'avais pas vu l'intérieur de cette pièce, il m'était impossible de m'y rendre par le biais des cartes. L'insolvabilité de la situation heurtait les portes de ma raison.

Impossible ? N'avais-je pas eu la démonstration que nous étions dans un univers aux diverses possibilités ? *Infinies ?* Ma conscience toucha quelque chose que j'avais moi-même écarté, laissé de côté parce que je n'avais pas voulu trop me pencher sur l'expérience de la mort que j'avais connue. Une possibilité jaillit à ma conscience et je la tournai sous divers angles pour l'examiner.

Les Atouts fonctionnaient grâce et par le Monde de la Coupe, ce monde où résidaient les âmes, le monde des Morts. Les cartes généraient simplement des sortes de tunnel qui perçaient à travers ce monde pour nous mener aux lieux de nos désirs. Je n'avais pas aimé repenser à ma propre mort, qui impliquait trop de choses que j'avais refusées. Et songer de nouveau à ces moments où mon âme avait été perdue dans ce monde, aveugle, errante, s'effilochant lentement, me paralysait.

Mais désormais, je refoulai aisément la peur au fond de moi, et diluai au sein de mes connaissances. *Je ne peux rien craindre de plus que ce que j'ai déjà connu.* Avec l'enseignement que j'avais reçu de Dworkin, j'avais appris à me déplacer par Atout sans l'intermédiaire des cartes et bien d'autres choses encore. Au lieu de créer directement un passage à travers le monde la Coupe, je devinais que je pouvais passer dans le monde des Morts, en y plongeant mon regard. Les cartes créaient une sorte de barrière à ce monde, de sorte qu'on ne le percevait pas quand on les utilisait. *Je pourrais plonger dans ce monde, au lieu de le traverser dans un tunnel.*

J'élevais ma conscience à un niveau plus élevé, me focalisant sur toutes les perceptions du monde de la Coupe, cherchant l'essence de mon âme. Bientôt, je franchis la barrière de mon corps physique, et plongeai dans une dimension à la chromatique folle. *Les âmes vivantes demeurent aussi dans le monde de la Coupe.* Chaque couleur émettait un message émotionnel, un code que mon esprit percevait sans y porter grande attention. Les spirales chromatiques composaient les âmes, et en ouvrant mon œil émotionnel, je savais que j'étais seul aux alentours. À travers les formes, je distinguais le reflet du monde matériel, comme un bruit de fond, faible, mais suffisamment perceptible pour être décodé. Des configurations de couleurs indiquaient indistinctement la structure de la matière. Je me déplaçais dans les couleurs. Comme c'était différent de la mort ! De ces moments, je ne me souvenais que de la noirceur qui m'entourait, de ce vide insondable

qui m'avait paru se repaître de mon essence, de la déliquescence lente mais inéluctable de mon être.

Par-delà le mur, les couleurs de la Marelle scintillaient dans les tons bleutés. La matière ne pouvait arrêter mon avancée en ce monde. Seule une autre âme l'aurait peut-être pu. À proximité de la forme oblongue imprimée de la Marelle, je créai le passage depuis mon corps vers la projection de l'emplacement de mon âme sur le monde matériel.

Une aspiration impulsive, et je passais de l'autre côté, où régnait l'obscurité la plus totale. Grâce à un chandelier, je ne tardai pas à explorer la petite salle du regard. Un des ces petits laboratoires, que Dworkin semblait tant apprécier. Là encore, ce n'était qu'un fouillis de papiers, de notes, de parchemins, de livres et d'ustensiles divers.

Un casier d'un mètre de long reposait, inutile et vide, sur un bureau désuet et délabré. Je ne devinai nullement ce qui avait nécessité une protection de la Marelle. Une trousse de chirurgien contenait l'empreinte d'Ambre. Je trouvai à l'intérieur la pommade dont le vieux s'était servi pour soigner mes plaies. Elle semblait de facture récente. *Il est revenu ici avant de mourir...* Qu'était venu chercher mon ancêtre ? Le contenu mystérieux du casier ?

Au sol, une trappe de bois donnait accès à la pièce inférieure. C'était l'entrée que j'avais recherchée, dissimulée par une distorsion optique. En l'ouvrant, mon regard se posa sur une cuisine envahie par une odeur de putrescence, dégagée par les cadavres en décomposition avancée. Cette odeur aurait sans doute naguère provoqué quelques spasmes de dégoût, mais je considérais à présent toutes ces perceptions comme des informations, sans grand intérêt d'ailleurs.

Machinalement, je poursuivais les investigations malgré la chiche lumière que diffusaient les chandelles. Cette fois encore, je ne devais pas trouver les écrits de mon ancêtre fou. J'étais à court d'idée. Où pouvait-on cacher des livres ? Partout.

Des cartes ! Je les trouvais au fond d'un tiroir. Rapidement, je les passais en revue. Vialle et quelques cousins et cousines : Luke, Merlin, Mauris, Siegfried, Hektor et Sara. *Pourquoi eux ? Que fait ce jeu ici ?*

Un peu découragé, je fouillai tout de même de fond en comble la pièce, dans l'espoir d'y découvrir un indice. Mon attention se porta rapidement sur des parchemins magiques. Mes connaissances en sorcellerie étant presque nulles, l'assemblage des runes fut pour moi sibyllin. Mais, sans le comprendre, je savais prononcer cet idiome secret. Curieux de ce que cette pièce pouvait contenir, je choisis l'un des parchemins au hasard et me mis à prononcer une formule. Bientôt, une tâche brunâtre apparut au milieu du papier et le consuma si bien qu'il ne fut plus que cendres.

Alors, magiquement - ce mot signifiant simplement que je ne comprenais pas ce qu'il se

passait –, des énergies convergèrent vers le milieu de pièce en créant d'éphémères flux de lumières. Les rayons se rassemblèrent en une sorte de magma brillant d'une vivacité de plus en plus crue, si bien que je dus détourner les yeux un instant. Cela dura peut-être deux minutes, puis la lumière faiblit. Alors apparut, dans une étrange sphère bleutée, le visage d'un homme se tordant de douleur et criant des sons que je n'entendais pas. Curieusement, la lumière émise passait du blanc au bleu argent puis devenait noire de sorte qu'il me fût impossible de distinguer nettement les murs de la pièce, comme si les rayons couvraient de leur noirceur la faible lueur des chandelles.

Le visage se tordait devant moi, la bouche grande ouverte hurlant de douleur et, pourtant, je n'entendais rien. Ses cheveux gris, longs et désordonnés tombaient le long de ses joues émaciées. Sa peau était craquelée, sèche, parcourue de stigmates. Étrangement, son mal me gagnait d'une manière indéfinissable, comme si je partageais les tourments de cet être. Je m'enquis de son identité, mais il ne parut pas m'entendre. Sans que rien pût confirmer cette hypothèse, je crus que la créature avait été emprisonnée par Dworkin. Se pouvait-il que le vieil homme l'eût enfermé pour le plaisir de la torturer ? À ma connaissance, l'ancêtre n'avait jamais fait montre d'une telle cruauté. Mais pourquoi pas ?

Je touchai la créature passant mes mains à travers l'obscur lumière jusque dans la sphère de clarté. Au début, rien. Puis, lentement, je devinais la présence de son esprit qui flottait devant moi. Mon esprit effleura un instant le sien et ma vision changea bizarrement. Ma vue s'étendit sur trois cent soixante degrés. L'esprit de cet être était le plus étrange que j'eusse jamais connu. Malgré nos différences, je ressentais sa souffrance profonde. Des spasmes de douleur fusèrent soudainement en moi, comme si mon corps était écartelé, disloqué, déchiré en lambeaux. Impulsivement, j'ôtai vivement la main. J'avais moi-même hurlé.

La pommade de Dworkin soigne les âmes ! J'enduisis mes doigts de l'onguent magique et les fis glisser sur son visage. Ses plaies se refermèrent lentement et sa douleur parut moins grande. Alors les murs tremblèrent, comme si un géant venait de secouer la tour depuis ses fondations, et j'entendis les meubles de l'étage inférieur se mouvoir en crissant contre la pierre. J'arrêtai mes soins. *Que suis-je en train de faire ?* Méfiant, je cessai mes soins.

Quand j'entrai en contact mental avec l'être, je sentis sa joie déferler en moi, même si sa douleur n'avait pas complètement disparu. Dubitatif et prudent, je rompis le contact. L'être ne répondit à aucune de mes questions et semblait incapable de produire le moindre son. Je sentais son esprit plus présent autour de moi, et je ne désirais pas la libérer totalement de sa douleur, sans certitude de ce qu'il

était. Sa souffrance, apparemment, le maintenait dans une sorte de geôle et restreignait sa force.

« Faites un effort pour me donner votre identité », lui dis-je, devinant qu'il comprenait mes paroles. Alors, le sol et les murs tremblèrent de nouveau. Une idée émergea. M'emparant d'une feuille, d'une plume et d'encre, je posai à nouveau ma question. La plume s'anima en tremblant entre mes doigts, et sur le papier se dessinèrent quatre lettres : T O U R.

La confirmation de mes doutes n'accrut pas ma confiance en elle, d'autant plus que cet esprit possédait des capacités en télékinésie. Résolu à en savoir plus, j'allai enquêter dans la bibliothèque interombre. J'appris qu'il s'agissait d'un élémental, c'est-à-dire l'esprit d'un lieu, mais on n'y mentionnait pas leur tempérament, ni l'histoire de celui-ci.

Croyant qu'il pourrait m'indiquer où trouver les Mémoires de Dworkin, je me décidai à le soigner. Grâce à la pommade des âmes, l'entité fut vite d'aplomb. À nouveau, toute la bâtisse trembla, les meubles furent déplacés, la poussière s'envola, etc. Le visage se para d'un sourire de soulagement. Une sensation de joie intense, jaillissant de l'élémental, me gagna.

Mais il ne prononçait toujours pas un mot.

Je le laissai. Étonné, je constatai que la tour avait été entièrement nettoyée, les corps emportés et enterrés dans un cimetière créé à cette occasion, les meubles réparés, les affaires rangées, les livres classés, etc. Une muraille avait même été érigée autour de la Maison. L'intérieur respirait le confort et le luxe, comme rarement il devait avoir été à l'époque de Dworkin. Pourquoi les habitants s'étaient-ils privés des bienfaits de cet être. C'était un mystère.

Je me mis de nouveau à la recherche des Mémoires de Dworkin, ma tâche facilitée par cet ordre récent. Résultat : rien.

Un seul endroit demeurerait inexploré. Dans le sous-sol, un passage, obstrué par une membrane noire, émettait des pulsations chaotiques semblables celles du Logrus. J'avais passé mon chemin, jugeant une traversée aveugle dangereuse. Ne désirant pas m'embarquer dans un périple inutile, je décidai de tenter l'aventure une autre fois, quand il ne resterait aucune autre alternative.

DIXIÈME LUNE : ÉPHÉMÈRE ALLIANCE

Neut-être était-il temps de me renseigner sur les derniers événements aux Cours du Chaos ? Grâce à une carte de la salle du trône, je vis que mon cousin Aldéric avait conquis le palais du Chaos, et l'ancienne alliée de Finndo, Dara. Assise au pied des marches menant au trône, la jolie brune conversait avec Aldéric sur le ton le plus

aimable qui soit. J'avais apparemment été repéré, car le vision se brouilla très rapidement.

Désireux d'en apprendre plus avant de retrouver Finndo, je pris la carte d'Aphrodite, cette grande dame des Cours du Chaos qui avait fait irruption dans ma vie d'une manière assez étrange. À peine eus-je effleuré son Atout que je fus transporté sans même l'avoir voulu.

J'apparus sous de grandes voûtes soutenues par des rangées de colonnades. De grandes tentures rouges délimitait des espaces. Une pénombre parfumée régnait dans ce grand hall de marbre noir. Fragrances de rose, quiétude, atmosphère humide... Ça ressemblait à un temple. Dans d'immenses vasques, des bouquets de roses rouge et rose. sur le sol noir, d'innombrables pétales épars créaient, par amas, des tâches de couleur vives, tandis qu'un souffle de vent nonchalant en soulevait par milliers.

À vingt mètres de moi, de grandes ouvertures voûtées me dévoilaient le monde délétère et instable du Chaos, que parcouraient de nombreux rapaces en quête d'une nourriture que je ne parvenais pas à imaginer.

La reine de la Beauté m'observait de ses grands yeux bleus, assise dans un fauteuil de marbre noir. Son armure rouge sang, avec des rehauts d'or, semblait habitée de lumière tellement elle resplendissait.

« Bonjour, prince, dit-elle avec un sourire aux lèvres.

- Bonjour... Dame Aphrodite. Vous me donnez un titre que je ne porte plus. Mon père a été détrôné... » répondis-je, car le titre qu'elle m'avait donné n'était plus de mise.

« Bien sûr. Mais vous êtes un prince d'Ambre.

- Plus vraiment. Je suis considéré comme mort là-bas, et j'ai renoncé à y vivre. Disons que je suis un exilé volontaire.

- Rappelez-moi votre nom...

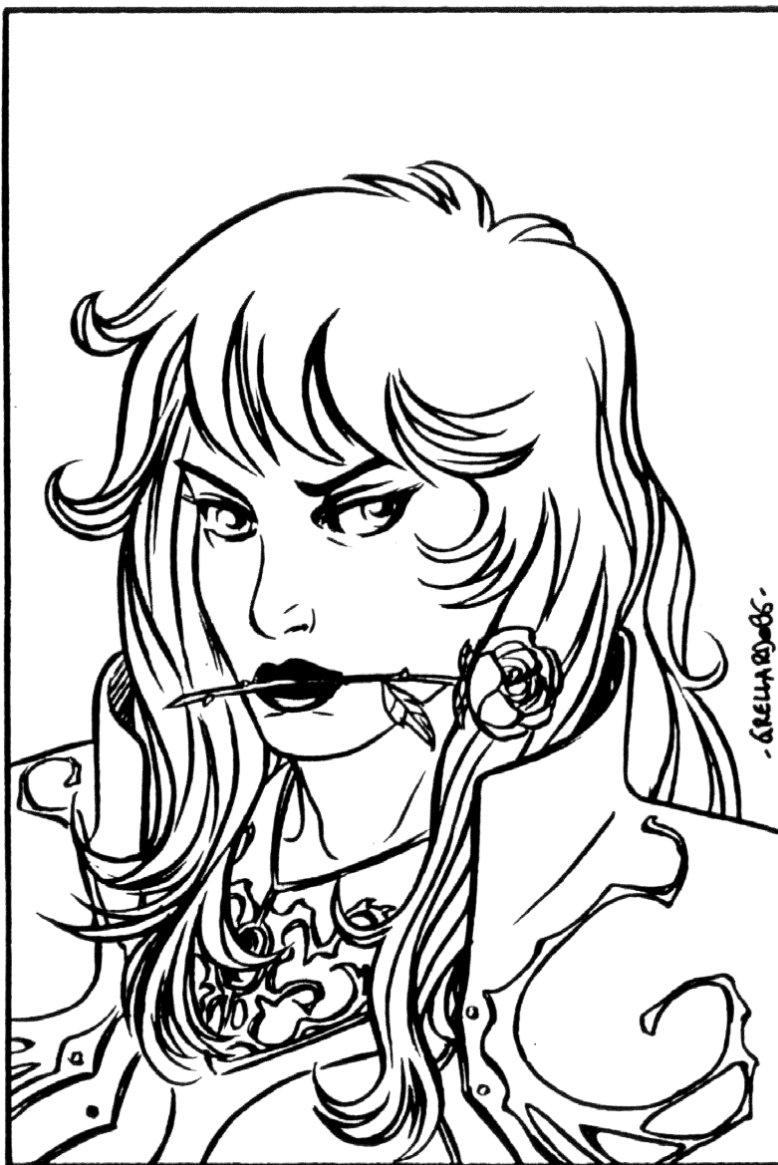
- Je m'appelle Yyran.

- Vous arrivez à point. Je cherchais à vous contacter. »

Qu'une puissante Dame des Cours désirant s'entretenir avec mon "humble" personne ne connût pas mon nom ne manqua pas d'éveiller en moi une vague de scepticisme et de suspicion. Toutefois, je n'en fis pas la remarque.

Elle continua d'un ton détaché :

« Mais vous désiriez me voir, vous aussi, il me semble...



APHRODITE

- En effet, je possède quelque chose qui vous appartient et je désirais vous le rendre.

- Vraiment ?

- Ceci. »

Je sortis le pétale de rose de mon étui et le lui tendis. Son visage, dont j'étudiai chaque trait, chaque signe, ne me révéla rien. Puis, ses lèvres dessinèrent un sourire plus franc.

« Ah oui », fit-elle.

Ses doigts se saisirent de l'objet. Elle le serra dans son poing. Quand elle rouvrit, il avait disparu.

« Est-ce la seule raison pour laquelle vous m'avez contacté ? s'enquit-elle apparemment amusée.

- Elle me paraît suffisante », dis-je. Je pensais qu'elle chercherait à justifier l'intervention du pétale de rose enchanté, qu'elle inventerait une explication (peu importait qu'elle fût vraie ou fausse), mais elle préféra nier simplement toute ingérence de sa part.

« Vraiment ? fit-elle, en esquissant une moue. J'ai peine à croire que vous vous donniez tant de mal juste pour cela.

– Cet objet ne semble pas sans importance... vu les pouvoirs dont il est doté. Et cela m’a fait songer que son apparition inattendue n’était certainement pas accidentelle. »

Elle parut un peu pensive, mais ne dit rien. Ses motivations furent ensevelies sous un linceul de silence. J’essayai de la relancer :

« Je suppose que, de votre côté, vous ne m’avez pas fait venir sans raison, dis-je.

– Oui. J’aimerais connaître vos positions vis-à-vis des actes de votre père. »

Une entrée plutôt directe. Je me demandai quels seigneurs mon père avait embrigadé dans sa croisade aux Cours du Chaos. La Maison des Nécromants, bien sûr, et sans doute d’autres. Comme j’ignorais les intentions d’Aphrodite, et que j’ignorais tout des derniers événements, je désirais ardemment en apprendre plus.

Elle se leva avec grâce, et alla contempler le monde du Chaos. Je la rejoignis, tout réfléchissant à une réponse suffisamment vague pour ne pas révéler le vide de relations que j’entretenais avec mon père.

« Pour répondre à cette question, déclarai-je, il me faudrait connaître les derniers agissements de mon père. Nous ne nous sommes pas vus depuis plusieurs jours. J’ignore le détail des récents préparatifs en cours.

– C’est bien dommage. J’aimerais connaître ses desseins. »

Je stagnais. Mon père devait encore être à la conquête des Cours du Chaos, malgré la victoire d’Aldéric. Aphrodite avait fait le premier pas en me déclarant ses intentions, c’était à moi de poursuivre. Tout aussi prudemment. Quelles pouvaient être les motivations d’une prêtresse du Serpent ? Quelle importance ? Ce qui comptait, c’était qu’elle luttait contre Finndo. Si d’aventure, elle s’était alliée à mon père, si elle mesurait ma loyauté pour son compte, je m’aventurais sur une voie plus que dangereuse. Mais, selon Cymnéa, les Temples ne participaient pas aux combats. Cette femme avait sans doute déjà pris position dans le conflit ou escomptait le faire incessamment. À moi de tenter ma chance, puisque je n’avais pris aucun engagement pour le moment.

« Dans ce cas, nous pouvons peut-être nous entendre, lâchai-je finalement.

– Je l’espérais. Je ne voulais pas paraître trop impolie. »

Impolie ? Bel euphémisme !

Elle alla tirer sur un cordon. Bientôt, des serviteurs entrèrent, chargés de plateaux couverts de petits mets et diverses boissons. Avec force respect, on nous servit du vin dans des coupes d’or rouge.

« Hélas, je ne suis pas au courant du détail des agissements de mon père. J’ai bien essayé de me rapprocher de lui. Mais, en fait, je n’ai même pas eu le loisir de m’installer aux Cours du Chaos. Peut-être

avez-vous entendu parler de ma récente mésaventure ?

– Non. Quelle est-elle ?

– Connaissez-vous Morgane ?

– De nom simplement. Une de vos cousines, je crois.

– En effet. Pour résumer, elle a été transformée en vampire, et a été prise à partie pour empêcher toute action de ma part aux Cours du Chaos. Elle a failli me réussir à me tuer. D’ailleurs, les vampires continueront certainement à me chasser tant que je resterai dans les parages. Il est quand même dans mes intentions de prendre racine aux Cours.

– Je l’ignorais... Parlez-moi des buts de votre père. Comprenez que je me sente menacée. Son influence est grandissante. »

Je me demandais si elle avait réalisé que je ne pourrais pas l’informer sur les buts de Finndo tant que les vampires me tomberaient dessus à chaque fois que je me rapprocherais du centre des Cours ou si elle ignorait mes propos à dessein. Je revins à la question de la guerrière, songeant à la diatribe de Finndo concernant ses buts.

« Ses projets sont encore plus immenses que ce que j’imaginais... inventai-je.

– Avez-vous entendu parler des Atouts du Chaos ? »

Pourquoi changeait-elle de sujet si brusquement ?

« Oui, acquiesçai-je. En quelques occasions.

– Ils procurent aux Seigneurs du Chaos toute leur puissance. »

Comme j’opinai du chef, elle poursuivit :

« Vos connaissances sont sans doute plus que débutantes dans ce domaine. Je vais peut-être vous dire des choses que vous connaissez déjà. La structure de la prêtrise aux Cours du Chaos est définie par une dignité accordée par le Serpent et ce sont les fidèles qui confèrent le pouvoir aux prêtres. Mais le grand-prêtre du Serpent est mort, il y a quatre semaines. Et Finndo détruit toutes les Ombres préparées par Suhuy, où vivent les fidèles.

– Et ne pouvez-vous rien pour l’arrêter ?

– C’est devenu très difficile maintenant que la plupart de nos fidèles sont morts. Les cultes majeurs changent. »

Je pouvais les aider, certes, ce qui m’apporterait sans doute de nombreux avantages en retour, songeais-je. Si je retournais auprès de Finndo et parvenais miraculeusement à gagner une parcelle de sa confiance – ou plus probablement un semblant de confiance – je pourrais à la fois le contrer dans ses projets par l’intermédiaire des seigneurs du Chaos et je me rapprocherais du focus.

Presque trop beau pour que cela puisse arriver. Mais les oracles qui avaient prédit ma trahison ne devaient pas être plus fiables que d’autres, espérais-je. Était-ce ce que mon père avait considéré pour me demander de participer à son œuvre de conquête ?

Sans doute avait-il besoin d'aide, si la lutte contre Sand, Mandor et les vampires était si âpre.

« Soit, fis-je. Je vous informerai sur les actes et les intentions de mon père. En retour, j'aimerais avoir l'assurance de ne pas me faire chasser par les vampires.

- Allons. Je ne crois pas que vous soyez encore un enfant sans défense. »

À quoi pensait-elle ? Ne venais-je pas de lui avouer que rester aux Cours du Chaos me serait très difficile si les vampires ne cessaient de me donner la chasse ?

« En tant que Dame et Prêtresse du Chaos, persistai-je donc, j'imagine que vous avez suffisamment d'influence pour leur demander de me laisser tranquille, n'est-ce pas ?

- Je ne commande pas aux vampires. Je ne suis pas leur guide.

- Peut-être... Mais vous connaissez le seigneur Mandor, qui s'oppose lui aussi à Finndo.

- Ses buts sont différents des nôtres. Il suit ses propres desseins. Les Cours du Chaos ne sont pas unies face à votre père. Pourtant, les vampires ont autant à perdre que nous dans cette affaire. De nombreux opportunistes indépendants désirent le pouvoir. C'est une question d'ambition et de politique, pas forcément de raison. »

Quelques secondes de silence s'écoulèrent. *Tant pis*, me dis-je. *Vas voir Finndo, dis que tu acceptes sa proposition, et tu verras bien pour les vampires.*

« Bien. Je me passerai donc de protection. Je vous contacterai bientôt. Soyez-en certaine », conclus-je.

Elle ne répondit pas. Ses traits s'emplirent de tristesse. Son regard chargé de chagrin se porta vers l'extérieur. Ses pensées se tournaient sans doute vers ses fidèles, me dis-je. Peut-être essayait-elle de m'amadouer par l'expression de ses sentiments ?

Le sol de marbre est couvert de pieds gracieux qui dansent. Sous l'effet de la musique, les danseuses acrobates, ennuagées de voiles multicolores et diaphanes, dévoilent, impudiques, leurs charmes et leur souplesse. Les murs et les voûtes sont couverts d'arabesques. Nous sommes allongés sur un mer de coussins de soie, devant des tables basses garnies de fruits et de boissons. Quand la musique s'arrête, le tintement des fontaines bercent nos oreilles. À travers les fenêtres, un souffle d'une fraîcheur vespérale charrie jusqu'à nous les fragrances des fleurs du jardin.

Une danseuse à la peau mate, aux yeux fauves, s'approche et s'assied à mes côtés. Nous goûtons nos lèvres, et tandis que je la serre contre moi, mes doigts courent sur sa chevelure noire et soyeuse. Son parfum embrase mes sens. Nos lèvres se détachent. Nous mangeons, nous buvons, nous rions, comme tous les autres convives égayés. Je découvre alors, émerveillé, combien elle est versée dans l'art du

geste, chacun aussi voluptueux que le glissement d'une jambe contre la soie.

Enivrés, elle m'invite en dansant à la rejoindre, et nous nous enfonçons dans le splendide palais. Après une course lascive, subjugué, je la rejoins dans une chambre embaumée de parfums suaves. La caresse du vent dans les voiles de gaze imite la danse de la femme et les mouvements ondulants des boucles de ses cheveux. En quelques mouvements lestes, elle m'apparaît dans sa native nudité, et son corps se courbe comme une vague s'abaisse pour caresser le sable. Ne désirant point l'offusquer, je me dépouille de tous mes encombrants effets, qui font de l'homme à peine plus qu'un animal.

Et c'est alors qu'un objet rectangulaire et plat chute à terre.

Une carte.

La lumière crue du soleil du soleil illuminait durement la poussière grise, s'envolant en lourds nuages, sous l'effet de la bise. La terre couverte de poussière m'aveuglait, sous un ciel d'un bleu presque blanc. L'atmosphère sèche enflammait mes poumons. La Lune avait d'étranges propriétés.

J'étais allé dans les appartements de Dworkin, à Ambre, au sommet d'une tour du palais. Là, j'avais observé, au cœur de l'océan vert d'Arden, des armées, arborant des oriflammes rouge et noire, qui combattaient presque résignées les mercenaires de Bénédict. Ensuite, j'avais créé un portail d'Atout menant vers la Lune. Je m'étais préparé à une dépression, mais la Lune, en Ambre, possédait une atmosphère, bien qu'un léger courant d'air indiquait que la pression là-haut était moindre qu'ici-bas. Et j'avais donc franchi le passage, menant vers un paysage tout de poussières et de roches grisâtres.

Ensuite... Ensuite... Ce rêve éveillé...

Perturbé, je découvris que je tenais dans la main droite mon propre Atout, qui m'avait libéré de mon rêve. Malgré cela, un profond sentiment d'amertume et de mélancolie s'empara de moi, de sorte que je dus violemment le réprimer pour recouvrer mes esprits. Avais-je vécu ces moments ? Cela y ressemblait, mais je n'en avais pas le souvenir. Rapidement, mon regard fit un tour d'horizon. Rochers, poussières et lourds nuages gris balayant le sol. Malgré l'atmosphère, le paysage était assez chaotique, anguleux et griffé, sans rien qui parut plus intéressant.

Je me contentai donc de ramasser une pierre de Lune approximativement sphérique. Peut-être avèrerait-elle utile contre les lupus...

Mon voyage sur la Lune m'avait épuisé. Peut-être y étais-je resté plus longtemps que je ne l'avais cru ? À mon retour dans la Maison des Barimen, l'esprit de la tour m'avait préparé un dîner.

Ni Finndo, ni Cymnéa ne répondirent à mes appels d'Atout. Et je rechignais à traverser une fois

de plus les Cours du Chaos. J'ignorais où les trouver, et où pouvait se situer le front entre les protagonistes.

Le soir, tandis que j'essayais de m'endormir, je repensais à Aphrodite et à ses motivations. Si elle m'avait dit vrai, son inquiétude face au danger que représentait mon père était légitime. Son pouvoir devait décliner au fur et à mesure que ses fidèles périssaient. Je me demandais comment cette femme, « reine de la beauté », pouvait vivre le déclin de l'adoration de milliards de fidèles ? Une telle androlâtrie – ou plutôt gynolâtrie – expliquait-elle le comportement étonnant de la dame ? Je me demandais quel regard pouvait porter une pareille femme sur l'univers. Combien de monde l'avaient-ils vénérée ? Des dizaines ? Des centaines ? Était-elle devenue une déesse imbue de sa grâce ? La perte de son statut devait être une terrible déchéance. Que pouvait-elle désormais espérer que ses mondes sombraient, ravagés par la guerre, et que ses peuples asservis étaient éradiqués peu à peu ?

Étrange tout de même, pensais-je, que ce soit au moment où l'univers sombre dans la guerre et le désordre que le Chaos est le plus affaibli !... Qu'était donc devenue les capacités d'adaptation de leurs maîtres ? Je ne m'étonnais guère de l'illusion engendrée par leur système de castes et de temples, dont le caractère étatique avait, au fil des âges, obscurci les objectifs anciens, dégradé les grandes aspirations, émoussé la sensibilité à la nouveauté et inspiré une longue torpeur lénifiante. *Qu'ils périssent donc si leur temps est venu !* À chaque nouvelle génération sa petite révolution. Le glas sonnait. Tant pis, tant mieux... Quelle importance ? Un nouvel ordre naîtrait. Pire ou meilleur, selon le point de vue.

Je me moquais du sort des Cours du Chaos et de leur seigneurs. Mais Aphrodite pouvait me servir.

Avant de me coucher, j'avais mis en place mon système d'alarme par Atout, censé me prévenir de toute d'intrusion physique ou mental. Ma nuit ne fut cette fois perturbée que par un laconique rêve, où Finndo et Aldéric étaient rentrés dans ma chambre et riaient de connivence.

Ce rêve me laissa perplexe. Et si Aldéric s'était réellement allié avec Finndo ? Pourtant, j'appris à Rebma que mon cousin, sous les ordres de Bénédic, était parti aux Cours du Chaos faire la guerre à mon père. Je chassais l'idée d'une telle alliance de ma tête. Si elle s'avérait exacte, cela ne ferait que compliquer mes affaires.

Encore une fois, l'Atout de Finndo ne donna rien. Étrange... Mon père refusait-il de me voir ? Était-il blessé, incapable de continuer la lutte ? Ou préférerait-il refuser tout contact par crainte d'une attaque mentale de Mandor et Sand ? Se méfiait-il désormais de moi ? Ce refus me plongea dans l'indécision. Que pouvais-je faire si je ne trouvais pas mon père ? Cymnéa ne répondait pas plus que son fils. Me

rendre au palais au milieu d'une guerre de tranchée sans connaître l'état et l'avancée de chaque partie me parut être une ineptie.

Une nouvelle fois, l'Atout d'Aphrodite me fit surgir dans son palais de marbre noir à l'encontre de ma volonté. La chaleur et l'humidité régnaient dans la grande salle où j'arrivai, une salle de bain avec en son centre une piscine carrée de dix mètres d'arête, d'où des fumerolles de vapeurs s'élevaient. La chaleur émanant des dalles m'apprit que la pièce et la piscine devaient être chauffées par le sol, grâce à des conduits où circulait de la vapeur d'eau. Le plafond était un dôme noir duquel pendaient des vasques emplies de roses rouges. Des pétales parsemaient l'eau et diffusaient des arômes délicats.

L'éblouissante Aphrodite nageait au milieu de son bain, nonchalamment. À travers les brumes vaporeuses et les ondolements de l'eau, je devinais parfaitement la silhouette de son corps. Aphrodite méritait amplement son titre, jugeai-je, mais elle ne m'intéressait nullement. Tentait-elle de me charmer ou n'était-ce qu'une absence naturelle de pudeur de sa part ? J'eus sans doute été subjugué par cette femme en un autre temps. Mais qu'importe ! Mon cœur était devenu de pierre.

« Vous êtes bien matinal, me dit-elle.

- Distinguer le jour de la nuit dans vos royaumes est encore un art assez sibyllin pour moi. »

Ce n'était ni vrai ni faux. Le firmament des Cours du Chaos nécessitait de nombreuses heures d'étude pour un homme non formé à en apprécier les distinctions, pour se repérer dans le cycle circadien. Et même si j'avais appris à lire une heure plus qu'approximative dans le ciel, en vérité, je n'avais pas porté attention à ce détail en me levant.

Aphrodite s'approcha du rebord de la piscine. Songeant que les mœurs des Cours devaient être très variées, je me demandai quelle attitude j'allais adopter. Me laisserais-je séduire si elle essayait ? Cela pouvait-il m'être profitable de le laisser croire ? Lorsqu'elle fit mine de sortir, apparut subitement devant elle un paravent de bois décoré de roses. Je l'entendis quitter la piscine. Mon rêve de la veille me revint en mémoire. Par prudence, je demandai :

« Que savez-vous d'Aldéric et de sa prise du pouvoir ? »

Des glissements et des frottements de tissus se firent entendre.

« Comme tous les membres de votre famille, il cherche le pouvoir ici. Il a pris le trône par l'usage de la force.

- Il est surprenant que ces bouleversements ne profitent à aucun seigneur d'ici.

- Personne n'y trouverait d'intérêts ! Depuis la destruction du culte du Serpent, nous déplorons la perte progressive de nos pouvoirs.

- Je suppose qu'Aldéric n'a pas réussi à s'imposer dans cette guerre acharnée seul. »

Elle me fournit la réponse que je craignais.

« Effectivement. Il s'est coalisé avec votre père. Quoi qu'il advienne, il semble que le pouvoir reste dans les mains de votre famille. Avec Bénédicte sur le trône d'Ambre et Finndo sur celui du Chaos, votre grand-mère tire finalement bien son épingle du jeu. Sans doute tire-t-elle le plus bénéfice de tout ceci ? »

Je n'avais pas imaginé cela. Pourtant, cette hypothèse m'avait effleuré lors de ma résurrection, puis s'était dissipée, sans doute grâce au charisme de Cymnéa. Malgré tout, son hégémonie sur l'univers restait encore à prouver.

« Je vois, avouai-je. Vous me permettez d'éviter une terrible erreur.

- Sachez que si vous résistez à votre père, vous aurez beaucoup d'alliés. Presque tous les seigneurs d'ici.

- Ce n'est pas négligeable. J'admets que la montée de Finndo et d'Aldéric au pouvoir ne me plaît pas, mentis-je.

- Je suis ravie que vous pensiez comme moi. »

Elle sortit de derrière le paravent, vêtue d'un ensemble rouge, qui dépareillait beaucoup avec le style de son armure, mais je gardais bien sûr cette remarque pour moi. Sa tenue se composait d'une jupe rouge et droite arrivant jusqu'à mi-cuisse et d'une tunique rouge, semblable à un sarong, qui mettait en valeur sa taille et sa poitrine, et laissait ses bras dénudés. Quant à ses cheveux turquoise, elle les avait laissés libres. Ses lèvres vermeilles soulignaient l'éclat de sa peau.

« Je ne vous cache pas que mon père risque de se méfier de moi et pas qu'un peu. Même si je pense avoir une chance de me placer à son côté, recueillir des informations ne sera pas facile, j'imagine. Mais rien d'impossible.

- Agissez comme bon vous semble.

- Je suppose que les Nécromants ont encore une forte influence... auprès de mon père.

- C'est la seule maison qui s'alliera toujours avec le pouvoir en place, qui que soit le nouveau seigneur des Cours. »

Malgré la présence d'Aldéric aux côtés de mon père, je devais le rejoindre à mon tour, même si la cohabitation avec mon cousin apporterait certainement son lot d'obstacles. Je savais déjà les demi-mensonges que j'allais dire pour convaincre Finndo. Même pas besoin de mentir. Je ne le haïssais pas, et il avait parfaitement raison de penser que ces temps de troubles offraient de merveilleuses opportunités de prendre du pouvoir. En réalité, seul le focus m'intéressait, mais comme nous n'avions jamais abordé le sujet, il n'y avait pas de raisons que cela arrivât. Quant à alliance avec les seigneurs du Chaos, elle me semblait utile.

« Bien, puisque nous sommes désormais d'accord, je vous laisse, dame Aphrodite.

- Déjà... minauda-t-elle, apparemment déçue de mon départ.

- Si vous souhaitez que je trouve les renseignements dont vous avez besoin, je me dois de joindre mon père. Je vous contacterai dès que j'aurais des nouvelles. À plus tard. »

Pour toute réponse, elle détourna son regard.

La carte de mon père ne donna rien, pas plus que celle de Cymnéa. Étrange tout de même. Avaient-ils décidé de m'ignorer ? Se pouvait-il que Père eût trouvé en Aldéric un allié suffisant ?

La belle Aphrodite, songeuse, regardait par les fenêtres. Abruptement, sa silhouette s'embrasa d'une terrifiante et fulgurante lumière, qui s'épancha sur toute la salle. Surpris, je portai mon attention sur la source de cette luminescence si vive, et je vis s'élever dans les cieux du Chaos un oiseau de feu irradiant plus que dix soleils au plein zénith. Ce phénix parut heurter le ciel scindé en deux et incendia presque tout le firmament. Les flammes se déployèrent comme l'onde d'une goutte sur de l'eau, puis elles s'animèrent et dessinèrent la forme d'un visage immense. Un visage de feu. Le visage de Brand.

Nous restâmes ainsi, ébahis, pendant plusieurs secondes. Puis les traits se fondirent en une boule de feu qui grimpa encore plus haut dans ciel, comme une comète. Le silence persista encore quelques instants.

Émue et triste, Aphrodite me dit :

« Votre famille dirige désormais tout l'univers. Si Brand est parvenu à accumuler un tel pouvoir, je crains que les Cours du Chaos ne s'éteignent bientôt...

- La famille n'est pas très unie généralement. C'est peut-être le début d'un autre conflit. J'ignore ce qu'on peut déduire de cette démonstration de force. Je sais que Corwin est tombé entre les mains de Brand. Il faut peut-être y voir un rapport avec la seconde Marelle.

- Je l'ignore. En général, je n'intéresse guère aux affaires d'Ambre.

- J'ai tenté de joindre mon père, mais depuis plusieurs jours, il refuse tous mes contacts. Soit il est trop occupé pour me laisser venir, soit il a radicalement changé d'avis à mon sujet et décidé qu'Aldéric lui suffisait comme soutien.

- Pour réussir, nous devons redonner sa force aux Cours du Chaos. Avant qu'il ne soit trop tard.

- Certes. Mais comment comptez-vous procéder précisément ?

- Avant de répondre, il faudrait que je sache quelle est exactement votre position vis-à-vis de votre père.

- Je croyais m'être exprimé clairement à ce sujet ! »

Bon sang ! De quoi avions-nous donc discuté depuis le début ? Quelque chose m'échappait apparemment.

« La place que mon père a auprès de mon cœur, déclarai-je avec fermeté, est sans doute similaire à

celle que vous lui accordez. Je croyais que vous l'aviez compris...

- Si vous comptez marcher contre votre père, je peux prévenir les autres seigneurs d'ici. Le tout est de savoir si vous voulez faire cavalier seul ou vous faire des alliés, voire des amis.

- Vous pouvez compter sur mon aide, affirmai-je clairement. Mais vous parlez de me faire participer à des conflits armés, n'est-ce pas ?

- Évidemment !

- Je ne saisis pas votre raisonnement. L'apport de mes talents guerriers à votre cause n'est pas indispensable à l'accomplissement des desseins de votre coalition contre mon père. Du moins dans le domaine des armes. Je n'ai aucune armée sous mes ordres prête à fondre sur nos ennemis.

- Une alliance avec quelqu'un de votre famille nous est presque indispensable pour réussir.

- Peut-être. Mais je ne suis pas un spécialiste en matière militaire. Ma présence de l'autre côté du front vous sera certainement plus utile. Les renseignements stratégiques que je pourrais vous fournir seraient bien plus précieux.

- Je ne pensais pas que vous vous sous-estimiez autant. Les gens d'Ambre sont assez réputés pour leurs talents militaires... répliqua-t-elle d'un air assuré.

- Je ne sais pas quoi vous dire. Contrairement à mon père, je n'ai jamais fait mes preuves dans ce domaine. Cela n'a jamais été ma passion. Et pour ce qui est du combat, les vampires sont certainement plus doués que moi.

- Vous sous-estimez votre force, m'assura-t-elle.

- ... ! Hem... Peut-être... » concédai-je, vaincu par tant de certitudes.

Et si elle ne se trompait pas complètement ? Cependant, je ne parvenais pas à me résoudre à la croire, l'esprit rempli de doutes quant à ses véritables intentions. D'évidence, un élément m'échappait dans cette histoire-là, narguait ma raison, sans que je parvinsse à le distinguer dans cette brume épaisse que sont les motivations humaines. Même en admettant que je me méprenais sur mes forces réelles, je ne croyais pas un instant qu'il n'y eût personne de plus capable que moi dans l'art de diriger des troupes parmi tous les Seigneurs du Chaos qui s'opposaient à Finndo. Comment aurais-je pu, du haut de mes dix-sept ans, égaler les millénaires d'expériences des stratèges les plus réputés des Cours du Chaos ? Néanmoins, je pris le parti de ne pas faire volte-face et de poursuivre dans la voie proposée par Aphrodite. Averti du danger, j'escomptais bien dévoiler ce subterfuge, ne serait-ce que pour comprendre pourquoi. Un piège montrait sa silhouette de cette affaire. Quel était-il ? Un test ? Était-elle une alliée de Finndo ? Pourtant, mon intuition me soufflait que c'était extrêmement peu probable. Ce devait être autre chose.

« Et Mandor ? continuai-je.

- Il lutte. Il a jeté son dévolu sur votre père.

- Une rancœur personnelle ?

- Non, une simple opposition politique.

- Y a-t-il une chance pour le mettre de notre côté ?

- Nous refusons de traiter avec lui. Ces ambitions sont exclusivement personnelles. Il essaie de profiter de la situation actuelle pour prendre du pouvoir, tout comme la princesse Dara, la maison Hendrake et la maison des Nécromants.

- Soit. J'ose croire que ma position est désormais suffisamment claire.

- J'avoue que j'en suis assez surprise. »

Le scepticisme m'envahissait de plus en plus. Grâce au pétale de rose enchanté que j'avais porté pendant plusieurs jours, peut-être avait-elle remarqué que je n'entretenais pas de rapports très étroits avec Finndo ?

« Conflit de génération... expliquai-je. Finndo avait des projets me concernant, projets auxquels je n'ai jamais adhéré. Il y a une sorte de fanatisme en lui qui me répugne... Vous deviez bien vous douter de ma position pour faire appel à moi.

- Entre le noir et le blanc, il y a de nombreux dégradés.

- Si fait. Et vous ne risquiez pas grand chose à me le demander de toute façon, si vous aviez déjà adopté une position sans équivoque.

- Vous auriez pu me tendre un piège et amener votre père ici même.

- Si vous y aviez déjà pensé, vous avez sans doute déjà pris des précautions à ce sujet... et tendre un piège de votre côté. »

Subitement, je réalisai que mes propos pouvaient être pris comme une insulte. Comme je ne désirais pas éveiller sa colère, j'ajoutai pour tempérer : « Mais les risques que vous prenez sont tout à votre honneur. Pas de gloire sans péril. »

Ses lèvres dessinèrent un sourire. Une fois de plus, je me demandai à quel point je pouvais me fier à elle. Une maxime familiale dit qu'il vaut mieux faire confiance aux inconnus, car il y a plus de chances que des inconnus ne vous veuillent pas de mal. Mais je n'adhérais pas tellement aux maximes en général.

« Quelles sont vos aspirations ? s'enquit-elle.

- J'ai quelques comptes à régler. Je déteste qu'on décide pour moi de la vie que je dois mener. C'est pourquoi vous pouvez compter sur moi contre Finndo.

- Et c'est seulement maintenant que vous cherchez des alliés ?

- Connaissant assez mal les Cours du Chaos, je n'y ai que très peu de relations. De plus, celles que j'avais sont décédées il y a peu. Enfin, je n'avais jamais songé à accomplir mes objectifs par des moyens militaires.

- Dans peu de temps, je vais prévenir mes alliés.

Je suis satisfaite de vous avoir convaincu. Où nous retrouvons-nous ?

– Pourquoi pas ici ?

– Je préférerais que ce soit ailleurs. Je tiens à tenir ma maison propre. »

Cela me laissa sans voix un moment.

« À la Maison des Barimen ? proposai-je. J'en suis le nouveau maître. J'en suis le seul survivant. »

– Pourquoi pas ? La Maison des Barimen a toujours été un symbole de rébellion contre l'autorité. »

Nous savourâmes une coupe de vin pour célébrer cette "alliance". Mes yeux ne cessaient de détailler cette femme, mais mon regard ne s'intéressait pas tant à sa beauté qu'à ses gestes et ses expressions, tentant de percer ses véritables intentions et ses émotions. En fait, elle paraissait plongée dans ses propres pensées, admirant la robe pourpre du vin, me dardant parfois de son regard bleu profond. De l'assurance, du style, du charme... À sa prestance guerrière, lorsqu'elle revêtait son armure, j'étais certain que ses connaissances martiales surpassaient de loin les miennes. *Cherche-t-elle à me déstabiliser ?* Je me rappelais avoir vu son portrait dans la galerie des Seigneurs du Chaos... Quel âge avait-elle ? Le temps pour un Chevalier du Chaos d'atteindre une telle position devait être faramineux, devinai-je. Une prêtresse du Chaos, élue par le Serpent lui-même pour ses exploits et sa dévotion... Quelles prouesses avaient-elles accompli pour mériter ce titre ?

Que cache cette proposition ? me demandai-je. *Mon expérience militaire est rudimentaire et Finndo possède une réputation dans les armes que personne n'ignore ici... Qu'attendent donc réellement de moi les Seigneurs du Chaos ? Sûrement pas une aide militaire... À quel jeu joue donc Aphrodite avec moi ? Quand nous serons chez Dworkin, ils trahiront peut-être leur véritable motivation... Je pourrais peut-être leur tendre un piège grâce à l'esprit de la tour... Et si leur proposition demeure telle, je leur demanderai en échange quelque chose qui leur coûtera très cher, quelque chose qu'ils ne pourront accepter que si mon aide leur est réellement essentielle. Payable d'avance.*

J'espérais que l'esprit Tour dévoilerait quelque talent intéressant pour mes projets.

ONZIÈME LUNE : APOCALYPSE



ne à une, les chandelles suspendues sous les voûtes de la salle de réunion s'allumèrent. L'esprit Tour fit apparaître un immense tapis à l'extrémité de la salle, puis le déroula tout le long dans un grand vacarme. Silencieusement, une porte s'ouvrit, des chaises de bois sculpté entrèrent une à une et se disposèrent en ovale sur le nouveau tapis. Une grande table de bois sombre, lustrée, poussa les lourdes portes principales et, lentement, se posta à l'extrémité de la salle. Puis, vinrent plats et boissons qui la recouvrirent entièrement. Les

facultés psychokinétiques de l'esprit semblaient s'accroître avec le temps, remarquai-je avec intérêt.

Une sensation de froid picotant mon échine me signala que quelqu'un manipulait mon Atout, mais je ne parvins pas à l'identifier. Sans doute un Seigneur du Chaos désirant s'entretenir avec moi avant la réunion, crus-je. J'acceptai le contact.

Mes forces m'avaient abandonné avant même que j'eusse le temps de réagir. Lentement, je repris conscience, dans un milieu étranger et à la fois familier. Pourtant, j'étais certain de n'avoir jamais été emprisonné dans un endroit pareil : une bulle de deux mètres de diamètre environ, diaphane, d'une couleur rougeâtre. Subitement, je distinguai un mouvement au-delà de la paroi : un éclat de lumière écarlate. Le Joyau du Jugement ! Alors, je remarquai indistinctement l'homme qui le portait autour de son cou : grand, musclé et massif, blond. Dalt ! Il s'éloigna lentement de la sphère, et je compris mieux l'environnement qui me cernait. L'opacité du globe rougeâtre variait parfois, comme si sa matière était parcourue de courants marins. On eût dit une goutte d'eau géante ou plutôt une goutte de sang. La sphère, très résistante, reposait au cœur d'une petite clairière ensoleillée.

Évidemment, les Atouts ne fonctionnaient pas et la Marelle était inopérante. Je tentai à nouveau de passer directement dans le monde de la Coupe, comme je l'avais fait naguère. En vain.

Donnant un coup de poing dans ma prison, je m'affaissai aussitôt, car le coup s'était répercuté avec autant de violence dans mon estomac, bien que la douleur ne fût pas exclusivement physique. En fait, j'eus l'impression de m'être frappé moi-même avec la force d'un titan, ébranlant même les tréfonds de ma conscience. J'étais presque sonné.

Faisant rouler la sphère dans l'herbe pour essayer de la briser, elle frota les branches des arbres. De chaque trace apparue sur la paroi coulait du sang. Et ma chair même s'était ouverte en divers endroits de mon corps. Bon sang ! Un examen plus détaillé de cette geôle organique me confirma le lien entre elle et moi. Elle était faite de mon propre sang.

Par chance, je possédais encore la pommade de Dworkin qui soignait les âmes. Usant des dernières quantités de l'onguent, je refermai les blessures de ma prison. Force et vigueur se propagèrent rapidement dans mes veines.

Détruire ce carcan était vraisemblablement possible, mais je n'y survivrais certainement pas.

Le sang est le véhicule de l'âme, me rappelai-je. *Ceci est mon sang. Pourrais-je le réintégrer ?*

Comment faire ? Je ne pensais pas avoir besoin de m'ouvrir les veines pour réintégrer cette partie de moi-même. Je me concentrai sur la sphère, et tâchai d'entrer en résonance avec elle, pour la ramener à l'intérieur de moi.

Cette prison n'existe que parce que tu crois en

elle. Elle n'existe pas. Elle n'existera plus ailleurs que dans ta mémoire. Elle fait partie de toi à présent.

Le vent caressa mon visage et fit danser mes cheveux. Le soleil perçait le feuillage de ses rayons brûlants.

Un Atout reposait sur l'herbe à quelques mètres de moi. Une carte que je connaissais bien. Ma carte, faite de ma propre main. Une de celles qu'Aldéric avait récupérées après m'avoir assassiné.

Plus loin, je vis le sentier que Dalt avait suivi. Je me sentais en pleine forme.

Après un petit quart d'heure de marche à grande enjambée, à travers une futaie relativement clairsemée, je m'arrêtai à la lisière d'une autre clairière. L'homme blond à la carrure imposante marchait lentement, serrant dans son poing la Pierre du Jugement au niveau de ses yeux, et, à ses pieds, se dessinait un flamboyant tracé magique d'une puissance incommensurable, déversant des torrents de réalité de tous côtés, comme si, par cet entreprise ô combien périlleuse, le monde se recomposait.

Une nouvelle Marelle...

Je ne connaissais nullement Dalt. J'ignorais à quoi pouvait ressembler un monde né de ses songes. Ça n'avait pas d'importance. J'allai arrêter cet homme. Il était l'ennemi de Llewella et cela me suffisait.

En un autre temps, j'avais moi aussi nourri des pulsions de démiurge, toute création ayant pour mère l'envie de modeler un monde trop informe. Mais ce n'était plus le cas désormais. Je voulais seulement arrêter ce fou.

Car, au-delà du tracé de feu qui embrasait l'air, je vis le corps inerte de Llewella. Le cœur subitement emporté d'inquiétude, je me précipitai vers la femme étendue aux pieds des fourrés. Il importait peu que Dalt me vît franchir la clairière en courant, car, absorbé par une tâche trop rude, il ne pouvait m'inquiéter.

L'abondante chevelure de ma chère Llewella s'épanchait sur le sol couvert de feuilles automnales. Un instant, je la crus morte, elle n'était qu'inconsciente, noyée dans un abîme duquel mes gifles ne parvinrent pas l'extirper. Elle émit seulement quelques gémissements. Ses traits se détendirent, lorsque, de mon poignard, je tranchai les liens qui l'entravaient. Elle ne semblait pas blessée. Sans doute Dalt l'avait-il droguée ?

Heureux de la retrouver saine et sauve, je reportai mon attention sur mon oncle qui progressait très lentement, chaque pas paraissant lui coûter un terrible effort.

Je ne perdis pas de temps en délibération, et ma décision fut rapidement prise : tuer Dalt avant qu'il n'eût fini son œuvre. Pour ma mère. Et pour le Chaos – déjà très affaibli – qui ne supporterait pas l'existence d'une troisième Marelle.

Je me concentrai sur une vision dans mon esprit, et amenai à moi un arc et des flèches, par le pouvoir

du monde de la Coupe. Ce fut l'effort de plusieurs minutes, car la genèse du tracé de la Marelle créait apparemment des interférences.

Quelques secondes plus tard, la corde de l'arc, armé, était tendue. La flèche fila vers la gorge de l'homme, devint trait de feu lorsqu'elle passa au-dessus du tracé magique, et se dissipa avant d'avoir atteint son but. Une seconde flèche n'alla pas plus loin. Sifflement... trait fugace... pyrogénèse... fumée... et plus rien.

Je me précipitai alors vers le début de la Marelle encore inachevée, dégainai mon épée et m'engageai sur la ligne de feu pour rejoindre Dalt, qui avait déjà accompli les deux tiers de son projet. Je pensais pas aux conséquences de cet acte. Qu'allait-il se passer si je tuai cet homme sur une Marelle encore inachevée ? Les risques et les conséquences ne m'importaient guère. Bien sûr, j'aurais pu fuir emportant Llewella dans mes bras, mais à quoi bon reculer l'échéance ? À quoi bon attendre qu'il prît suffisamment de puissance pour être un danger impossible à vaincre ?

Ce que j'ignorais, c'est que ma décision de tuer le présumé assassin de Dworkin allait précipiter la chute l'univers et déclencher l'apocalypse.

À bien y réfléchir, même en connaissance des conséquences, je l'aurais quand même fait.

Quand je posai le pied sur la ligne flamboyante, j'eus la terrible sensation d'être propulsé vers le ciel comme un boulet de canon, puis de chuter aussi rapidement. Alors que mon malaise se dissipait lentement, des runes et des glyphes kabbalistiques prirent une sorte de substance autour de moi, se mirent à tourbillonner comme des papillons pris de folie, imprégnant mon esprit d'une impression de déjà vu, une sensation de me révéler quelque chose que je savais déjà. Pourtant, je ne comprenais guère la signification de ces symboles. Elles s'éteignirent dans un souffle de feu.

Passé le premier voile, un vent, qui me rappela les mauvais souvenirs de Tir-na Nog'th, hurla contre mon avancée. Me montrant parfaitement inflexible, il s'évanouit presque aussitôt. Les lignes se succédèrent aux courbes, les courbes aux ellipses, les ellipses aux paraboles, sans plus de notion du temps, lui aussi prisonnier d'une gangue indéfinissable. Durant le chemin, apparut, face à moi, le visage aurolé de feu de Brand. Vint à sa droite celui de Llewella, et celui de Finndo à sa gauche. Ce que signifiaient ces visions, je ne le sus jamais. Était-ce encore un message de la Marelle ? Ces apparitions durèrent un moment, puis à droite de Llewella, vinrent les visages de Flora, d'Osric, de Bleys, de Random, de Deirdre et de Julian. À gauche de Finndo, Corwin, Bénédicte, Fiona, Éric et Caine. Tous ces yeux suivaient mes mouvements. Mes parents voyaient-ils réellement ce que je faisais ? Me signifiaient-ils leur approbation ou leur

désapprobation ? Aucune émotion ne semblait parer leurs traits impassibles. Tous les aînés, occupés par leurs conflits, livrés à la guerre, ou instigateurs de la guerre, avaient-ils conscience de ma traversée ?

Les visages s'écartèrent pour être remplacés par une énorme créature d'une substance apparemment plus réelle. Cornue, griffue et caparaçonnée d'une chitine apparemment très solide, elle ne me montra pas suffisamment de résistance pour beaucoup me ralentir, puisque je ne n'eus qu'à la propulser hors du tracé pour la détruire. Elle s'enflamma et mourut sans laisser de traces. Alors les visages s'évaporèrent.

Le vent devint plus acéré, puis tranchant, créant des sifflements perçant. Incisives comme des coupures de rasoir, des blessures se dessinèrent sur mon corps. Des estafilades telles que mon cousin Siegfried devait savoir créer par son pouvoir sur les Atouts, m'inquiétai-je. J'avais reçu six blessures avant que, de désespoir, j'eus l'idée d'invoquer l'image de la Marelle de Rebma, qui me protégea des agressions du monde la Coupe. Le vent coupant se dissipa.

Passé le second voile, j'utilisai la pommade de Dworkin pour me soigner. La dernière épreuve ne me posa pas beaucoup de problèmes. Un vent chargé d'une lourde humidité me rua sur moi, au point que je fus aussi mouillé que si je venais de me baigner tout habillé. D'énormes gouttes d'eau me heurtaient de plein fouet, et lorsque le vent devint froid puis glacial, l'eau se mit à geler sur mon corps et à engourdir mes membres. J'ignorais beaucoup de choses sur la Marelle de Rebma, mais, songeant qu'elle avait pu me protéger des attaques du monde de la Coupe, j'évoquai à nouveau sa présence pour me fournir chaleur et énergie, et pour fondre l'eau cristallisée. Ce qu'elle fit à merveille.

Plus rien ne me séparait du métamorphe qui s'était substitué à Obéron. Mais il n'avait plus qu'un pas à faire pour achever son tracé. Pas de regrets, ni de circonvolutions pour justifier mon acte. Possibilités. Choix. Décision. Action. Ma lame s'abattit. Le sang gicla. Les os craquèrent. La chair fut tranchée. Un geyser d'hémoglobine fusa violemment, sous la pression de la tension que Dalt devait imposer à son corps. Mu par une implacable volonté, il parvint à faire un pas de plus. Mais la Marelle, achevée, ne fut intacte que quelques instants, avant que le sang de son créateur tombât dessus. J'abattis une nouvelle fois mon épée sur la tête de Dalt, qui avançait encore. Le sang coulait à torrent. Des sombres tâches qui s'épanchaient sur la Marelle montait une fumée nauséabonde. Dalt s'écroula finalement en avant au centre de sa création, mort, serrant dans ses poings, contre sa poitrine, le Joyau du Jugement.

J'achevai prudemment le parcours du tracé, évitant de marcher sur les zones effacées, devinant soudainement que Barbara avait peut-être perdu un

pied de cette manière. Je grimpai ensuite sur le corps inerte de mon oncle, sous lequel le sang coulait et s'épandait lentement.

Perché sur cet instable monticule de chair, je tirai sur la chaîne à laquelle était serti l'Œil du Serpent, le caillou le plus précieux de l'Univers. Mais je n'extirpai qu'une succession de maillons partiellement et inexplicablement dissous. Ce n'est qu'après quelques efforts désespérés que je parvins à récupérer le Joyau encore coincé dans les doigts de Dalt.

Efforts désespérés, parce que la Marelle, pendant ce temps, se désagrégeait en secouant la terre violemment. Des fissures s'étendaient de part en part du tracé, chaque faille, chaque fissure créant un son semblable à celui du tonnerre. Des fragments du tracé jaillissaient vers le ciel dans un fracas assourdissant.

Malgré l'urgence de la situation, je pris de le temps de m'assurer que je possédais bien le maudit bijou. Et curieusement, desserrant les doigts, je constatai que le Joyau au creux de ma paume n'était pas aussi rouge que je l'avais cru, comme si son éclat avait terni. Une petite tâche noire apparut sur la surface et engloba rapidement tout le Joyau. Au toucher, je sentis que la Pierre avait perdu son lustre. Sa surface était rugueuse et semblait fragile. Je ne comprenais pas la nature du phénomène. Bientôt, la pierre se fendit en deux dans ma paume, et du sang retenu en son sein s'écoula. Puis les deux fragments s'effritèrent à leur tour en mille morceaux, de sorte qu'il ne resta au creux de ma paume qu'une poussière humide de sang.

Des centaines d'éclairs s'abattaient autour de moi et des fragments de plus en plus importants de la Marelle jaillissaient vers le ciel avec la fureur aveugle des météores. Fuir...

Je me téléportai du centre la Marelle à côté de Llewella et soulevai son corps encore inerte.

Hasardant un dernier regard vers la Marelle, je sus qu'il me fallait déguerpir au plus vite. En son centre, parcourue d'éclairs pourpres, grandissait un sinistre ballon noir dont le rayonnement chaotique avait la puissance d'un soleil, et irradiant des vents de folie. C'était le Chaos Primordial, la substance brute de l'Éternel Changement Sans Limite.

Fuyant les forces déchaînées, je composai mentalement un passage vers une île non loin de Rebma. Propulsé par les vagues d'une déflagration incommensurable, nous fûmes propulsé en avant à travers le passage d'Atout. À mon tour, je perdis connaissance en heurtant la roche humide.

Le bruissement des vagues... Le ruissellement de l'eau sur la roche... La danse des embruns... L'humidité sur mon visage... L'écume laiteux des flots... L'odeur de la mer déchaînée...

Ma joue reposait contre une roche glacée et humide et mes tympanes étaient emplis de la colère

de la mer, du vent, des vagues déchaînées contre les brisants, du grondement sourd de l'eau qui roule.

Enveloppé dans les brumes aguichantes de l'inconscience, des brumes qui de leurs doigts cherchaient à m'apaiser, je pris conscience de ma situation. Des giclées d'écume fouettaient mon corps transi de froid. Llewella reposait inerte à mes côtés, sur le rivage rocheux d'une île désolée à quelques kilomètres de la cité rebmane. Incrédule, je regardai la paume de ma main droite où restaient quelques traces de la Pierre du Jugement.

Ma main tremblait effroyablement. Vainement, je tentai de rassembler mon calme.

Le bruit des vagues... Le souffle puissant du vent... Le grondement de la mer...

Quelle tempête traversions-nous ?

J'émergeai brusquement de mon apathie, un flot d'adrénaline se répandant en moi comme une vague de feu. Je ne tremblais pas ! C'était le monde. Il frémissait, saignait, craquait. La terre et la mer même étaient parcourues de secousses puissantes. Mes oreilles furent balayées par le roulement de plus en plus fort de l'océan tumultueux, de l'eau déferlante derrière moi. Serrant ma mère contre moi, je fis alors face au plus gigantesque raz-de-marée jamais observé, qui nous balayerait bientôt, nous, l'île, le continent entier. Au plus profond de moi, je devinais que le phénomène englobait tout l'univers, que les mondes allaient être noyés et submergés comme des châteaux de sable.

Llewella, toujours inconsciente, remua. Je la pris dans mes bras et la soulevai. Elle s'accrocha alors à moi. Je dessinai mentalement un passage Atout vers les anciens appartements de Dworkin, ceux du palais d'Ambre.

Un pas et j'y fus.

Je déposai Llewella dans un fauteuil et allait observer le monde depuis les fenêtres. Je ne m'étais pas trompé. Les citadins fuyaient vers les hauteurs de la ville. La panique régnait. La violence des secousses redoublait de force au niveau du château. Les murs se fendaient, les tuiles tombaient, les objets glissaient sur les meubles et chutaient au sol, les poutres craquaient. Dehors, des maisons s'effondraient, dispersant de vastes nuages de poussière. Les murs du château, puissamment enchantés, demeuraient encore debout quelque temps, mais certainement pas très longtemps.

La titanique déferlante de la mer recouvrit bientôt les terres et escalada rapidement les pentes du Kolvir.

Que faire ? Était-ce la fin ? Était-ce réellement l'Apocalypse ? C'était l'épilogue. L'Histoire s'achevait.

Existait-il une issue ?

La tour effilée où nous étions craquait avec des fruits effroyables. Puis une secousse la cassa, comme une tige trop sèche. Notre havre se mit à basculer lentement dans le vide. Je m'emparai de Llewella, et,

résolu à trouver une issue, je me téléportai dans la salle de la Marelle d'Ambre.

L'effondrement du Joyau avait détruit l'ordre imposé par les Marelles, et allait emporter dans le Chaos Ambre et toutes les Ombres dépendantes, estimai-je. Je ne m'expliquai pas cette fin tragique. Pourquoi le sang avait-il rongé le Joyau du Jugement ? Les propos de Barbara me revinrent alors : « Je ne suis pas sûre d'avoir endommagé la Marelle Primale. Il se peut qu'elle l'était déjà avant ma traversée. » À quoi pouvaient me servir de telles assertions ? Dworkin, le seul capable de remédier à la catastrophe, était désormais mort, par la faute de Dalt.

Et, lorsque je posai le regard sur le centre de la Marelle, je sus que la chute était inéluctable. Impuissant, j'assistai à la fin d'Ambre, et sans doute pour l'éternité, car Ambre ne se relèverait jamais de cette perte. L'histoire du royaume d'Obéron prenait fin en ce jour funeste. La déesse-animal – gisant au centre de la Marelle, inerte – était éternelle, avait-on cru.

Mais la Licorne était morte.

La Marelle se fragmentait, et des morceaux de son tracé filaient comme des météores vers les hauteurs, pénétrant la voûte rocheuse, secouant la montagne.

Je déposai un baiser sur la joue de ma mère, toujours inconsciente, songeant qu'elle allait mourir sans même savoir comment. Peut-être était-ce mieux ainsi.

La montagne même se fendait de part en part. D'énormes blocs de roche tombaient de la voûte avec fracas, dans des torrents de poussière. Le monde s'ébrouait de plus en plus fort, de sorte qu'il devint difficile de tenir debout.

Au centre de la Marelle, gonfla lentement une petite sphère noire de Chaos Primitif. Elle s'accrut de plus en plus rapidement. Elle allait bientôt devenir une géante sur le point d'exploser, telle une nébuleuse. Et elle emporterait l'univers entier dans le magma informe des temps premiers.

J'ouvris un nouveau passage d'Atout vers la Maison des Barimen. Cela me coûta, car j'étais fatigué par mes multiples transpositions mentales. Mon endurance était mise à l'épreuve par mes prouesses. Mais j'y parvins avant la déflagration finale.

Un pas.

Le silence...

Une tranquillité totale régnait en ces lieux millénaires. Calmement, je gravis les marches menant aux étages. Je trouvai des appartements pour ma mère endormie. Avec précaution, je la déposai dans un grand lit. Puis je m'affalai sur le divan, ne pouvant rien faire de plus.

Nous avions fui la tempête jusqu'à l'autre bout de l'univers. Cela suffirait-il ? Je sombrai dans un

sommeil profond, et peut-être dans une nuit éternelle.

DOUZIÈME LUNE : UN FACÉTIEUX LUTIN

Le contemplais le visage serein de Llewella, plongée dans un profond sommeil. Je m'inquiétais, non pour l'avenir de l'univers, mais uniquement pour elle, ma mère. Elle avait presque tout perdu. Rebma n'était plus. Sa sœur Moire avait péri. L'univers entier – Ambre et tous les mondes engendrés par la Marelle – avait sombré dans le Chaos des Origines. Ne restait que quelques îlots de monde épars, aux Cours du Chaos. Cette Maison était l'un d'eux, enchantée autrefois par Dworkin pour être préservé de son environnement délétère.

Ma maison, désormais.

Comment ma mère allait-elle encaisser la perte de tout ce qu'elle avait aimé ? J'espérais qu'elle ne s'effondrerait pas dans une douleur et une mélancolie susceptibles de la pousser à commettre un attentat contre elle-même. Quels espoirs lui restait-il de retrouver une place dans cet univers délétère et insoumis ?

Je ne pleurais nullement la perte des Ombres. Llewella restait la seule qui comptait pour moi. Comme pour m'assurer de sa présence à mes côtés, je pris entre mes doigts une mèche de ses cheveux. À ce geste, ses paupières s'entrouvrirent et, quand ses yeux se posèrent sur moi, un petit sourire plissa la commissure de ses lèvres. Avant qu'elle ne sombrât à nouveau dans les bras du sommeil, elle effleura ma joue des doigts. Désireux qu'elle comprît mon amour, je serrai doucement sa main. *Puisse-t-elle trouver la force de surmonter les épreuves à venir.*

Que devenait la famille ? Je n'avais pas besoin de joindre tous mes oncles et tantes pour découvrir l'implacable destin qui venait de frapper les descendants d'Obéron. Passant en revue mon jeu d'Atouts, je n'éprouvais que de l'indifférence pour tous ces visages sombres, souriants, intrigués ou impérieux. Chaque carte dévitalisée signait la mort de son sujet.

Random, tu avais été un roi plaisant ; à ta manière, tu avais renouvelé le rayonnement d'Ambre. Adieu. Vialle. Dommage que vos dons de voyance ne vous eussent pas avertie du danger. Adieu. Brand, Éric, Flora, Delwin, Sand, Deirdre, Bénédic, Corwin, Julian, Gérard, Caine. Altiers, ambitieux, nobles, conquérants, fous, mauvais ou incompris ? Ambre devait beaucoup de son prestige à ces princes turbulents, mais Ambre n'était plus. Peu importait désormais. Adieu. Morgane, Siegfried, Doriel, Barbara, Hektor, Théobald. Adieu. De la jeune génération, ne restait que Mauris, Aldéric et moi-même. Dworkin, Moire, Rachaela et tous les vampires. Adieu.

Llewella, Fiona, Bleys, Finndo, Osric, Cymnéa,

Aphrodite. Des pièces d'échecs venaient de tomber. Les joueurs restants allaient poursuivre la lutte. Des empires, des royaumes, des nations venaient de sombrer, mais quelle importance ? La partie n'était pas achevée. Les alliances allaient se renouer. Dans cette guerre pour la permanence, chacun connaîtrait les victoires et les revers. Les schémas et les configurations se succédaient. *Avenir, reflet du passé, ombre du présent, image d'images, illusion d'illusions, seras-tu jamais autre chose qu'une guerre éternelle ?*

Aphrodite et ses alliés allaient certainement lancer une contre-offensive de grande envergure contre Finndo, Aldéric et Cymnéa, désormais presque seuls. Fiona et Bleys se mêleraient certainement à la partie. Sans doute chercheraient-ils tous à se maintenir sur le seul pôle de puissance encore existant. Les Seigneurs du Chaos allaient réunir leurs forces pour reprendre leur domaine, maintenant que la Marelle ne soutenait plus les princes du royaume d'Ambre anéanti. Mais ce n'était pas ma guerre. Et Llewella ? Que deviendrait-elle dans cet univers à la dérive ?

Je me mis une nouvelle fois en quête des Mémoires de Dworkin. En vain. Mais il restait un lieu que je n'avais pas encore osé explorer, obstrué par une membrane noire, au fond d'un couloir obscur des sous-sols. Il irradiait de ce passage des effluves de Chaos, et je jugeais aventureux d'y pénétrer.

Néanmoins, l'heure n'était plus à la prudence, et il m'apparaissait utile de saisir ce que Dworkin avait manigancé. N'avait-il pas lui-même prédit sa mort imminente ?

Enfumé par les grésillements de la torche, perplexe et prudent, je m'approchai de ce qui semblait être l'embouchure vers un monde de folie, semblable à une peau tendue, m'attendant presque à ce qu'une créature de ténèbres en jaillît. Cette membrane me rappelait furieusement l'entrée vers le Logrus. Peut-être un raccourci personnel à l'usage personnel du vieux ? Aphrodite aurait certainement pu me renseigner, mais je devais désormais être le moindre de ses soucis. Les Seigneurs du Chaos se passeraient fort bien de moi pour recouvrer leur suprématie. Et j'imaginais que le palais impérial était déjà cernée par des flots d'armées.

Je touchai la membrane ténébreuse et passai ma main lentement au travers des émanations de Chaos. Au-delà, mes doigts ne rencontrèrent que le vide baigné d'effluves chaotiques. Ça n'était pas si délétère que je l'avais crains. Je passai le bras entier. Rien. Je le ramenai. Il était intact. Passant outre mon dégoût de ses effluves corrupteurs et nauséux, je m'enfonçai tout entier, avec la sensation de me jeter dans la gueule du loup.

Un forêt noire et touffue s'offrit alors à mon regard. Le passage obscur que je venais de franchir demeurait presque invisible dans la pénombre ambiante de ce monde, où le ciel, vide de tout soleil

et de toute lune, ne dessinait sur la frondaison des arbres qu'une maladive tonalité jaunâtre. L'écorce des troncs noueux se gonflait de tumescences obscènes, veinées de plantes parasites qui enfonçaient leurs racines à travers ces boursoufflures blanchâtres, animées des pulsations régulières, comme si un cœur battait à l'intérieur. Sous le ciel d'une pâle phosphorescence, flottaient, suivant les courants d'air, de petites bulles de lumière qui distendaient les ombres.

J'étais arrivé directement sur un sentier sinueux qui se scindait en deux devant moi. Il était recouvert de feuilles mortes décomposées, grouillantes de créatures coprophages. J'empruntai l'un des chemins au hasard puisqu'aucune indication ne renseignait sur leurs destinations.

« Ha ha ! », fit une créature ricanante, en bondissant dans un rapide mouvement de couleurs, juste devant mon visage. J'eus à peine le temps de la suivre des yeux qu'elle avait déjà disparu dans la nuit et les ombres mouvantes de la forêt, créées par ces bulles lumineuses flottantes.

Je poursuivis mon chemin sans m'inquiéter de ce que c'était. La chose avait la taille d'un chat, peut-être d'un chien de taille moyenne.

La créature bondissante, surgissant de l'ombre, emplît soudainement la totalité de mon champ de vision. De grands yeux, un nez saillant et crochu, une peau sombre striée de rides, une chevelure longue et cendrée, un chapeau pointu, des chausses trop grandes en forme de carottes. D'un mouvement réflexe, j'esquivai son bond et la vis chuter au sol et faire une roulade qui la propulsa dans un fourré. Les branches s'agitèrent d'un sursaut. Et le rire du farfadet retentit quelques secondes, avant de laisser place à une quinte de toux qui me laissa penser qu'il recrachait la poussière avec la moitié de ses poumons.

« Hé ! l'interpellai-je. Qui es-tu ? »

En guise de réponse, il me gratifia d'un rire sardonique. L'idée de le poursuivre dans la forêt m'effleura un instant, mais j'avais mieux à faire. Encore quelques mètres sans autres diversions que le même rire railleur et aigu, qui perçait tantôt les buissons impénétrables, tantôt les plus hautes branches. J'aurais bien questionné le lutin qui hantait ces bois, songeant qu'il savait peut-être ce que Dworkin tramait en ces lieux, mais je savais que mes chances de l'attraper au beau milieu de cette obscurité étaient minces. Il paraissait incroyablement agile et vif. Je poursuivis donc mon chemin, guettant tout de même une opportunité de m'en emparer s'il avait l'imprudence de se montrer à découvert.

Au détour d'une colline douce, à la lisière de ce bois, je vis une grande plaine illuminée de la chromatique folle d'un parc d'attractions qui s'étendait aussi loin que portait mon regard. Depuis les deux ou trois kilomètres qui me séparaient de l'entrée, j'entendais le vacarme des tintamarres, des

cris, des orgues, des trompettes et autres sifflets. Au-dessus de la foule qui se pressait aux portes, scintillaient les mots « Parc de Dworkin », en grosses lettres faites d'ampoules jaunes.

Dworkin n'avait jamais évoqué l'existence d'un pareil endroit, pas plus que ses invités, pour qui un tel lieu de villégiature eût été une « absurdité » à leurs yeux, à n'en pas douter.

J'étais déterminé à découvrir le moindre indice sur les Mémoires du vieux sage, et je décidai donc d'aller quérir les responsables de ce gigantesque parc. Plutôt que d'attendre sagement mon tour parmi cette foule éclectique et bigarrée de créatures inconnues, je volai un ticket d'entrée à un cerbère musculeux, qui tentait de faire respecter l'ordre parmi la file d'attente. Mais j'entrai finalement en catimini, évitant le portier qui donnait une claque à chacun des clients. C'était apparemment l'usage pour pouvoir entrer.

Dans cet endroit délirant, je me sentais comme un homme des bois, fraîchement débarqué dans une cité moderne, ne comprenant pas la plupart des choses que je voyais.

Me procurer ce que je considérais comme mon héritage – n'étais-je pas le descendant le plus proche de Dworkin ? – se fit au rythme de la grotesquerie de ce monde, selon leurs normes.

D'abord, j'affrontai en combat singulier le farfadet railleur. Il bondissait, sautait, passant devant moi en ricanant, faisait des culbutes et des acrobaties ahurissantes. J'essayais bien sûr de l'attraper, mais j'abandonnai vite, car l'énigmatique individu savait profiter à merveille de sa petite taille et de sa connaissance des lieux, et se faufilait aisément dans cette foule de monstres et de démons qui constituait la majeure partie de la clientèle. Quant aux Atouts, ils me furent inutiles, car cerner l'essence du personnage défiait mes perceptions.

Je perdis lamentablement le premier round.

Le farfadet sauta dans un wagon du « Train Magique Qui Traverse l'Enfer ». Celui-ci s'engouffra dans un tunnel dont l'embouchure évoquait la gueule d'un ver géant. Je montai moi-même dans le wagonnet suivant et démarrai en trombe à sa poursuite. Nous fonçâmes dans les tunnels noyés d'ombres, nous accrochant fermement aux poignets lorsque les virages menaçaient de nous éjecter, abritant la tête dans le refuge métallique du wagon, avant de pénétrer des boyaux menaçant de nous décapiter, clignant des yeux après avoir été aspergés d'eau brûlante, etc. Je le vis subitement bondir hors de son véhicule alors que celui-ci passait au-dessus d'une arche. J'essayai bien sûr de l'attraper au vol, ce maudit lutin, mais je le manquai. Ma voiture fut alors propulsée dans un autre tunnel, pour s'arrêter net et s'incliner vers l'avant, m'envoyant valdinguer à terre au milieu des feuilles mortes.

Lorsque je me relevai, je me tenais en face de la membrane noire menant chez Dworkin.

Je n'allais certes pas me laisser maltraiter par un farfadet. Après avoir volé un autre ticket magique, j'entrai de la même manière que la première fois et bientôt, j'errais de nouveau dans le parc. La facétieuse créature, cette fois, ne se manifesta pas.

J'interrogeais alors les forains, qui ne se souciaient pas du propriétaire, que nul n'avait vu depuis longtemps. De toute façon, le directeur du parc avait toutes les qualités requises pour gérer cette entreprise convenablement, m'expliqua-t-on.

D'autres questions, d'autres recherches, d'autres errances. Je me trouvais ensuite confronté à une administration rigide et délirante, et il me fut bien difficile de trouver à qui parler.

Bien des heures plus tard, je frappai à la porte sans poignée du "centre de commandes", perdu au milieu des manèges. Personne n'avait su m'indiquer son emplacement, je ne l'avais découvert qu'à force de recherche. Une bouche pulpeuse se dessina dans le bois et grogna : « Réservé au personnel ! »

Elle disparut aussi vite qu'elle était venue. Je la tambourinai.

« Vous êtes sourd ? barrit-elle.

- Je souhaite rencontrer le responsable de ce parc.

- Attendez un instant. »

J'attendis quelques minutes. Rien. Je cognai à nouveau.

« Qu'est-ce que vous voulez ? cracha-t-elle.

- Je vous ai dit que je souhaitais parler au responsable du parc.

- Il est occupé !

- Je suis porteur d'un message important que je dois lui remettre en personne.

- De quoi s'agit-il ?

- De votre patron, Dworkin.

- C'est strictement réservé au personnel ! »

Elle disparut de nouveau. Bon sang ! Je martelai la porte, décidant d'y aller au culot. La bouche réapparut.

« De graves problèmes planent au-dessus de vous... menaçai-je.

- Parlez pour vous !

- Je suis le nouveau propriétaire du parc. Si vous ne souhaitez pas finir au placard, je vous conseille de me laisser entrer.

- Le nouveau propriétaire ? Le directeur ne m'a pas prévenue de votre venue ! répondit-elle sèchement. Je n'ai...

- Évidemment, coupai-je, comment voulez-vous qu'on vous ait avertie de ma venue, si je ne peux pas prévenir le directeur que je suis le nouveau propriétaire ? Et tous ces tracasseries à cause de vous !

- Oui, c'est logique ! »

La porte s'ouvrit dans un grincement qui évoquait le rire aigu d'une vieille sorcière. J'entrai dans un couloir plein de toiles d'araignées. Les lumières et le fond sonore du parc s'évanouirent quand la porte se referma.

« Lumière... ? hasardai-je.

- Qui le demande ? fit une voix nasillarde.

- Le nouveau propriétaire du parc.

- Le directeur ne m'a pas prévenue de...

- Je suis ici précisément pour cette raison.

- Ah ! »

Une sphère de verre illumina un couloir étroit tout de bois rosé. Une caméra défit son objectif en couinant et vint le placer juste devant mon visage, puis rentra dans son orifice presque aussitôt.

Au fond d'un couloir, sur une porte noire, l'inscription "Directeur du parc" en lettre d'or attira mon attention. Je frappai à la porte, pressentant qu'une bouche allait en jaillir pour cracher un légion de questions envenimées. Je ne fus pas déçu.

« Qu'est-ce que vous voulez ? grogna une bouche édentée.

- Voir le directeur bien sûr.

- Je ne vois pas de qui vous parlez.

- Le directeur du parc, c'est bien son bureau, non ?

- Ah ! Le directeur du parc. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? Vous avez pris un rendez-vous ?

- Oui, mentis-je.

- À quel nom ?

- Je m'appelle Yyran. Je suis l'arrière-petit-fils de Dworkin.

- Désolé, vous n'êtes pas dans mes registres ! »

J'avais prévu la parade.

« C'est impossible ! m'exclamai-je. Vérifiez, je vous prie !

- Non ! Vous n'êtes pas inscrit.

- Ah ! Vraiment, il était temps que j'arrive. Le personnel est particulièrement incapable par ici ! Il va falloir qu'on vous remplace vous aussi... D'abord, la concierge est aussi aimable qu'une porte de prison, et maintenant...

- Hein ? Qu'est-ce que vous racontez ?

- Je suis le nouveau propriétaire du parc. Croyez-vous vraiment que je vais garder à mon service du personnel qui n'est même pas capable de se souvenir que j'ai rendez-vous ?

- Hmm...

- Désolé, mais je crois que je vais me passer de vos services...

- Attendez ! Oui, je m'étais trompé de jour ! Vous êtes bien inscrit.

- Enfin quelqu'un qui prend son travail au sérieux !

- Entrez, messire », fit-elle s'ouvrant avec obséquiosité, ravie de ma flatterie.

Le plus dur était à venir. Vautré dans un fauteuil à bascule, les pieds sur le bureau, le farfadet me fit un clin d'œil complice, tout en exhalant la fumée d'un gros cigare qui empestait le chewing-gum.

« Ah ! Vous voilà enfin. Vous êtes en retard ! me lança-t-il.

- C'est à cause de vos portes !

- C'est leur boulot de retarder les gens. On ne va

tout de même pas les payer à ne rien faire ! Alors ? Qu'est-ce que vous voulez ?

- Dworkin était mon arrière-grand-père. Je suis son héritier. J'aimerais que vous me laissiez consulter ses archives et que vous me donniez l'accès à tous ses bureaux et laboratoires.

- Je n'ai aucune raison de vous y autoriser !

- Dworkin est mort. À présent, je suis le propriétaire du parc, puisque je suis son descendant direct. Toute la famille est décédée lors d'un malencontreux accident.

- Dworkin, votre ancêtre ? Vous ne lui ressemblez pas.

- Je suis pourtant son arrière-petit-fils.

- J'ai peine à le croire. »

Je glissai l'Atout de Dworkin dans ses mains.

« Regardez ! dis-je en adoptant un air très convaincu. Vous voyez bien qu'il y a un air de famille !... »

Je doutai qu'il distinguât quoi que ce fût, mais puisque le bluff fonctionnait si bien en ce monde, je ne désespérais pas de le convaincre à force de persuasion.

« Je ne vois aucune ressemblance, lâcha-t-il en rotant.

- Vous avez sûrement besoin de lunettes.

- Ah oui ! Vous avez raison ! J'avais oublié. »

Il sortit de sa poche une paire de lunettes presque aussi grande que lui, qui grossissait l'apparence de ses yeux tel que le ferait un auteur de bandes dessinées comiques.

« Peut-être », finit-il par concéder en balançant la carte dans sa corbeille, d'un geste désinvolte.

Comme l'Atout avait sombré dans les profondeurs de la corbeille, je n'hésitai pas à renverser tout son contenu sur son bureau.

« Vous pourriez avoir un peu plus de respect ! m'écriai-je pour paraître convaincant.

- Vous ne manquez pas de culot ! » me rétorqua-t-il.

Je récupérai la carte et en profitai pour éparpiller des papiers un peu partout.

« Alors, me montrez-vous le bureau de Dworkin ou dois-je vous virer pour désobéissance ?

- Vous avez le papier magique ?

- Le papier magique... ?

- C'est le document attestant que vous êtes le nouveau propriétaire de ce parc.

- Ah oui ! ça ! Quelle déveine ! Figurez-vous que je me suis fiancé à l'infortune depuis quelques jours, et c'est une amante vorace. Au moins autant que le mange-papier qui a confondu mon papier magique avec son casse-croûte.

- C'est pas de chance ! Hmm... Hmm... Mais, sans lui, je ne peux rien faire.

- Vous n'allez tout de même pas m'embêter avec la paperasserie ! déclarai-je avec l'air le plus indigné.

- Si vous n'avez pas le papier magique, c'est que vous n'êtes pas le nouveau propriétaire du parc.

- Bah ! Il suffit de produire un double, une attestation ? Où puis-je me procurer ça ?

- Allez voir le notaire du parc.

- Conduisez-moi à lui. C'est immense ici.

- Qu'est-ce que vous croyez ? J'ai du travail, moi ! Vous avez vu le bordel que vous avez foutu ? Il me faudra au moins une semaine pour remettre cette poubelle en ordre !

- Trouvez-moi quelqu'un pour m'y conduire.

- Demandez aux visiteurs. Tout le monde connaît le notaire du parc par ici. Il suffit de demander.

- D'accord, je reviens tout de suite. »

Quelques questions plus tard, j'arrivai devant la bibliothèque du parc, juste à côté de la grande roue. C'était un bâtiment massif avec une rangée de colonnades sur sa façade. La lourde porte de bronze était aussi aimable, obstinée - mais stupide - que celle du centre de commandement, mais je passai finalement l'épreuve avec brio.

Personne ne semblait être rentré dans ce lieu de savoir depuis bien longtemps, car la couche de poussière que je remuais en entrant défiait l'imagination. Dans la pénombre, je distinguais des rangées de livres bien rangés dans leurs rayons.

« Il y a quelqu'un ? criai-je tout en m'efforçant de ne pas soulever trop de cette poussière qui déjà irritait mes narines.

- Silence ! On ne vous a jamais dit de garder le silence dans une bibliothèque ? »

Cela semblait venir de ma droite. Je m'approchai. Il n'y avait personne.

« Où êtes-vous ? chuchotai-je.

- Ici ! Ouvrez les yeux ! »

Je réalisais que la voix venait des rayons même. Un visage se dessinait sur la couverture d'un livre posé sur le plat.

« Savez-vous où est le notaire du parc ?

- Ha ha ha ! ricana le visage de cuir. Vous entendez ça ? Il cherche le notaire du parc ! »

Des rires tonitruants, aiguës ou rauques, des exclamations et des sifflements emplirent soudainement l'espace.

« Qu'est-ce qui est si drôle ?

- Rien, messire. Le notaire du parc se trouve dans le livre 6897.

- Dans le livre ?

- Oui, c'est sa demeure.

- À quoi ressemble-t-il, ce notaire ?

- À un oiseau, évidemment. Qui êtes-vous donc pour ne pas savoir que le notaire est un oiseau ?

- Je le sais désormais. Mais, dites-moi... je ne vois nulle part de numéro.

- C'est bien pour ça que c'est amusant. Le dernier qui le cherchait a bien dû mettre une décennie pour le dénicher. »

Un livre se mit soudain à vociférer : « Cessez de rires vous autres ! C'est une bibliothèque ici ! »

Le calme fut bientôt revenu.

« Quel est ce livre ? le questionnai-je.

- Laissez-moi réfléchir... "Requiem pour les vampires", si j'ai bonne mémoire.

- Un titre alléchant. Les livres sont-ils classés ici ?

- Bien sûr ! Qu'est-ce que vous croyez ? Nous ne sommes pas des sauvages ! C'est la civilisation ici ! L'univers entier chante nos louanges et acclame la bravoure de...

- Comment s'y retrouve-t-on ? tranchai-je.

- Ça, personne ne le sait, messire.

- Quel est ton numéro ?

- Dix mille sept. »

À la même question, son voisin me donna un chiffre approximativement double. Décidé à ne pas perdre plus de temps, je déambulai entre les étagères en hurlant : « Livre 6897 ! Où es-tu ? » On hurla, me menaça des pires réprimandes si je ne me taisais pas, on m'insulta, grogna, rugit, siffla... Un véritable chaos sonore envahit rapidement toute la bibliothèque. Malgré les invectives et les menaces, je persistais tout en parcourant dans les couloirs de ce dédale livresque. La poussière soulevée par mes pas et l'agitation des livres se fit de plus en plus dense. Bientôt, une brume grisâtre envahit les corridors et tout le monde se mit à tousser et à renifler.

J'entendis finalement une voix parmi tant d'autres me prier : « Je suis ici, mais par pitié, faites moins de bruit ! »

J'ouvris le livre d'où était venu la voix. Il était creux et en son sein, un petit oiseau jaune - une sorte de canari - rédigeait sur un pupitre une notice quelconque.

J'expliquai le problème et ma situation au notaire, mais il était encore plus coriace que les autres et opiniâtre à croire que je les bluffais. Alors que je désespérais de parvenir à lui soutirer le papier magique, il bondit depuis le livre et s'envola.

« Attendez ici. Je vais vérifier auprès d'un ami si ce que vous dites est véridique... »

Il revint quelques minutes plus tard avec un papier diapré dans son bec. « Je regrette de vous avoir fait attendre, dit-il, voici le document qui atteste votre droit de propriété. »

Je le pris. Hormis ses taches de couleurs, il était vierge. J'étais sur le point de protester, lorsque l'oiseau me dit :

« Bienvenue parmi nous, patron ! Souhaitez-vous que nous changions le nom du parc ?

- Hmm... Non, laissez-le comme ça. Il est bien. »

Je me retins de lui poser des questions sur cet ami mystérieux, et reléguai cette affaire à plus tard. Les Mémoires de mon aïeul accaparaient mes pensées, et pour une fois, je ne déviai pas de mon objectif.

Quelques portes et mille calembredaines plus tard, j'arrivai devant le farfadet et lui tendis le papier, non sans un certain sentiment de victoire devant tant de loufoqueries. Mais c'était compter sans son esprit retors.

« Vous plaisantez ! Ce certificat n'est plus

valable, bougonna-t-il. La date est périmée depuis au moins deux siècles !

- Vous tenez le papier à l'envers ! lui fis-je remarquer, sans même savoir si c'était vrai.

- Ah oui ! Je suis distrait ces temps-ci. »

D'un geste emphatique, il glissa alors le papier dans une machine à écrire, enfila des moufles et commença à taper frénétiquement sur le clavier.

Je remarquai alors que la pièce était de nouveau bien rangée. Plus un papier ne traînait. Il devina sans doute mes pensées à mon expression. « J'ai confié le travail à quelques subalternes... », me confia-t-il comme si ce simple fait était une très secrète confidence.

De ses poings, il enfonça une douzaine de touches à la fois et la machine émit un cliquetis presque douloureux, puis une courte stridulation métallique.

« Zut, je me suis trompé ! ricana-t-il. Il me faut un autre papier magique... »

Il jeta alors la feuille dans sa corbeille. Je décidai soudainement et arbitrairement que l'heure de la patience était passée, et je réfléchis au meilleur moyen d'atteindre mon but. La menace ? La force ? Ou bien, je pouvais tous les ignorer et fouiller ce centre de fond en comble, sans leur approbation. Qui aurait pu constituer un péril pour moi dans ces lieux grotesques ? Refouler mon impatience ou laisser une dernière chance au farfadet ? Le petit être sortit alors une pile de papiers magiques d'un tiroir, enfila une feuille dans son cacophonique engin et reprit sa sarabande de gestes désordonnés. J'envisageai à présent la possibilité de l'assommer avec sa machine... quand il fit jaillir le papier du machin.

« Voilà. Tout est réglé, patron », clama-t-il.

J'en croyais à peine mes oreilles. Ce type était plus énervant qu'une armada de Barbara.

« Conduisez-moi au bureau de l'ancien propriétaire », proposai-je sans y croire.

Il bondit de son fauteuil et sortit du bureau comme un boulet de canon. La porte se referma devant moi.

« On ne passe pas ! » éructa-t-elle. Évidemment, à force de menaces, elle daigna s'ouvrir, essayant de refouler l'expression de frayeur que j'avais surpris un instant auparavant.

Ô surprise ! Le farfadet m'avait attendu et, avec sa démarche chaotique - trottements, culbutes, chutes, heurts et divers genres de sautilllements - me mena dans un cagibi empoussiéré. Le long d'un mur s'alignaient des cages de tailles diverses, avec pour locataires furieux une foule de bestiaux indescritibles. À notre entrée, ils se mirent à agiter leurs griffes, gesticuler et émettre des gloussements, provoquant la colère du farfadet, qui, s'emparant d'un vaporisateur à poire, les en aspergea copieusement. Les créatures s'apaisèrent peu à peu, tandis que la bruine soporifique s'épandait. De mon côté, en entrant, j'avais aussitôt repéré l'objet de mes

convoitises : contre le mur opposé aux cages, s'amoncelait une pile impressionnante de vingt épais livres reliés.


L'esprit fébrile, je pris le volume qui reposait au-dessus de cette pile branlante et dégageai le premier manuscrit du dessous. Sur la première page de ce dernier, l'épigramme disait : « Mes fils, puissiez-vous un jour me pardonner. »

Sur la dernière page du dernier tome, la dernière ligne augurait les révélations inattendues que m'offriraient ces livres précieux. De courbes et lignes démesurément emphatiques était écrit : « Bonne chance, Yyran. »

Songeur, je refermai les vieux bouquins à la couverture élimée, et demandai au farfadet de me procurer de quoi transporter tous ces livres. En deux temps et trois mouvements, il sortit et me ramena une brouette.

Et lorsque je fus sur le point de le quitter, il me demanda mes ordres et recommandations pour la gestion du parc. Je lui répondis seulement de faire tout ce qu'il jugeait utile, l'esprit vagabondant déjà sur les ondes indomptées de l'imagination.

LUNE DÉCLINANTE : UN PEU DE LUMIÈRE AU FOND DE L'ÂME

ans la chambre où j'avais couché Llewella – toujours endormie – je contemplais, rêveur, les striures laissées par les météores qui fendaient le ciel, et l'armada de dragons que chevauchaient les Chevaliers du Chaos, fondant vers la Cité Impériale. J'imaginai déjà les armées grouillantes déferler et se répandre comme une marée implacable sur les rangs serrés des fidèles de Finndo. Déjà devaient s'entrecroiser les fers, jaillir le sang, se creuser les chairs, se fracasser les os, les tornades de magie mêler leurs vents de corruption.

La respiration de Llewella me parvenait faiblement, tandis que je me demandais encore à quel point elle avait pu me mentir. J'avais dissimulé les Mémoires de Dworkin, afin que ma mère ne les découvrit jamais. Leur lecture avait gravé dans ma mémoire chaque mot, chaque phrase, chaque paragraphe. Les révélations de Dworkin étaient étourdissantes, chaque chapitre un poignard brisant le cristal du mensonge autour d'une vérité peut-être tout aussi imaginaire.

La lecture de ces livres avait paru suspendre le temps, car, en quelques heures seulement, j'avais parcouru l'intégralité des Mémoires de mon ancêtre, écrits d'une main tantôt fébrile, lorsque de folles pensées le gagnaient, tantôt sûre et mesurée.

Souvent, j'avais observé ma mère dormir, au-delà du faible halo de lumière que me procurait le chandelier, songeant à la manière dont elle avait pu me mentir si longtemps. Pourquoi m'avait-elle caché que son sang coulait dans mes veines ? Pourquoi avait-elle consenti à la mascarade de Finndo. Lui n'avait jamais été mon père ! Y avait-il seulement un

fragment de vérité dans tout ce fatras ? En un sens, tous les éléments prenaient une sorte de consistance, confirmaient certains détails que je n'avais jamais pu expliquer jusqu'alors. Je me demandais par ailleurs comment d'étonnantes coïncidences avaient pu se produire. Je me souvenais combien j'avais eu du mal à croire que Finndo fût mon père. À présent, mon cœur savait reconnaître cette vérité... Pourtant, je n'avais jamais soupçonné les mensonges de Llewella.

Le peu de choses auxquelles j'aurais pu croire avait été brisé en mille éclats. Illusions... On pouvait croire que l'univers n'était qu'illusions sur illusions, on conservait toujours en soi le secret espoir rassurant de la réalité de certaines vérités. Illusions... Pouvais-je croire les assertions de ces livres ? Ce récit avait-il une quelconque valeur, cherchait-il à m'influencer ? La même question revenait sans cesse : que croire ? Fallait-il toujours douter de tout au point de s'aveugler, de ne plus voir la vérité en face, au point de renier toute émotion, au point de douter de tout, au point de n'être plus qu'un fou errant dans un monde de suspicion exacerbée ?

Le journal de Dworkin ne dévoilait pas tous les secrets. Si, enfin, il expliquait le pourquoi de certains mystères, il ne levait le voile que sur le but intermédiaire d'un vaste projet, dont l'ambition défiait les étoiles et les dieux. La véritable finalité de tous ces plans demeurait encore loin, cachée dans les brumes. Un but terrifiant ou une magnifique supercherie... ?

Saisi et engourdi, je me levai pour m'approcher de ma mère. Ses paupières se soulevèrent à cet instant.

« Comment allez-vous ? » demandai-je.

Elle ne répondit pas, humecta ses lèvres, puis se redressa sur un coude avec effort. Sa chevelure de jade voila une partie de son visage défait.

« Vous trouverez d'autres vêtements dans cette armoire. Avez-vous faim ? »

Elle acquiesça faiblement, tout en évaluant son environnement.

Je me rendis aux cuisines. Dans une cheminée où j'aurais pu me tenir debout, brûlait un feu sur lequel une marmite émettait un odeur suave dont les effluves éveillèrent mon estomac. L'esprit Tour agitait d'une main invisible couteaux, casseroles et couverts. Ça sentait diablement bon.

Après une heure de bouillonnements, de sifflements, de taillades, de tranchages, de cuissons, de mélanges, et de saupoudrages, les plats furent prêts. Je goûtai un mets, ce qui ne fit qu'éveiller encore plus mon appétit. Comme Llewella devait avoir fini de se préparer, je rassemblai tout sur un plateau, pris du vin et remontai les étages.

Elle se recoiffait devant une psyché, puis rassembla ses cheveux au-dessus de sa nuque qu'elle fixa avec une grande pince, pour ne laisser tomber

de part et d'autre de son visage que quelques longues mèches. Elle avait revêtu une robe turquoise un peu trop grande pour elle, me semblait-il.

Elle m'adressa un sourire léger et nous nous installâmes, chacun d'un côté du bureau, elle sur le divan et moi sur le siège.

« Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

- Dans ce qui fut la Maison des Barimen, aux Cours du Chaos. Ses occupants sont tous morts, exécutés lors d'une vendetta... Je suppose que j'en suis le propriétaire désormais. »

Tandis que nous mangions silencieusement, j'essayai de trouver une formule pour lui annoncer la terrible nouvelle, mais je savais que c'était vain, parce qu'il n'y aurait rien pour amoindrir sa peine. Lorsque vint le moment de déguster le vin, je me décidai enfin.

« Le monde tel que nous le connaissions n'existe plus... » dis-je dans un souffle.

Intriguée, son regard se fit plus intense, devinant certainement au ton de ma voix que je parlais d'événements graves, et non pas d'une nouvelle guerre parmi tant d'autres. De mon côté, je songeais combien elle devait être encore loin de la réalité, terrible pour elle, insignifiante pour moi. Et, en cet instant, je voyais l'issue qui existait pour moi, illusoire ou non, qu'importait. J'avais peine à la regarder dans les yeux, à dire ce qu'elle devait savoir, ce qu'elle saurait inévitablement trop tôt.

« Ambre est détruite... Des Ombres, il ne reste rien, car le Chaos les a happées lorsque les Marelles furent détruites. Le tissu de la réalité d'Ambre s'est désagrégé.

- Comment est-ce possible ? fit-elle, étranglée, en secouant la tête.

- Le Joyau du Jugement s'est cassé, puis effrité lorsque je l'ai pris dans le sang de Dalt. Je l'ai tué alors qu'il traçait une nouvelle Marelle. Mais ce n'est pas tout. En vérité, presque toute la famille a été décimée. Ne restent que Fiona, Bleys, Finndo, Osric, Mauris, Aldéric et nous. J'imagine que les autres n'ont pas réussi à s'enfuir lorsque le Chaos Primordial a enflé en Ambre. »

Elle réprima violemment dans un spasme les larmes qui lui montaient aux yeux. Un frémissement parcourut sa peau, et ses bras tremblèrent, puis elle les ramena contre sa poitrine, serrant sa serviette. Elle ferma les yeux, réprima son tremblement, puis se mordit la lèvre inférieure. Mais elle ne versa pas plus de larmes que moi. Plus tard, peut-être, me dis-je. Pour elle, trop grande était la perte pour être embrassée d'un seul regard. Rebma, Moire et ses proches n'existaient plus que dans ses souvenirs. Quant à moi, je voyais à quel point ma résurrection m'avait transformé. Intérieurement, je m'avouais la surprise que même l'intégrité de l'Univers eût si peu d'importance à mes yeux. Mais qu'était-ce sinon un événement, certes d'une grande ampleur mais, sans importance au regard de l'infini ?

Lentement, je vis la tristesse se dessiner malgré elle sur son visage. J'aurais voulu la rassurer, la consoler... serrer dans mes bras ma mère... *Mère ! Pourquoi... pourquoi me cacher la vérité ?* Un déclic se fit dans mon cerveau. *Mère ! Je suis de son sang. Llewella, Mère. Mensonge !* La timide peine que j'éprouvais pour Llewella fut balayée d'un souffle par une tornade de colère inattendue. La dernière bouffée de mon cœur expirant.

« Il y a encore autre chose... un fait bien plus important à mes yeux. Dites-moi... comment avez-vous fait pour me mentir si longtemps ?

- De quel mensonge... commença-t-elle, d'un air qui se voulait le plus ignorant qui soit.

- Mère ! coupai-je sèchement.

- Vous l'avez donc appris... » murmura-t-elle, surprise.

Elle cilla, blêmit, détourna son regard, soupira. Sa peau était devenue diaphane. Elle frémit de nouveau, resserra les bras autour de sa poitrine.

J'attendis...

« Je n'ai pas eu le choix... soupira-t-elle, enfin, laissant sa phrase en suspens.

- J'aimerais comprendre.

- J'avais... une dette... à régler.

- Quelle dette ? Comment avez-vous fait pour me cacher cette vérité tout ce temps ? Pourquoi ?

- Cela n'a pas été facile.

- Quelle est la vérité ? Tout mon passé est-il à revoir ? Par quelle improbable coïncidence vous ai-je contacté quand j'ai trouvé le jeu d'Atouts alors que je n'étais qu'un enfant ? Je ne crois plus aux coïncidences. »

Elle crispa les paupières. Mon ton froid semblait la blesser. Elle ressemblait maintenant à une bête acculée, désespérée.

« Ta mémoire a été manipulée... L'histoire de ton enfance a été imaginée. Ce pays d'où tu croyais venir, tu n'y as jamais vécu. Il fallait que tu croies que Finndo était ton père. En vérité, tu as toujours vécu à Rebma, du moins jusqu'au jour où Random vous a emmené en Ombre.

- Mais pour quelle raison m'avoir... *abandonné ?* » dis-je, me demandant si ce terme convenait vraiment, tout en endiguant les heurts de la colère qui se pressaient dans ma gorge.

« J'ai été contrainte d'accepter. Je n'avais pas d'autres alternatives.

- Est-ce toujours le cas ?

- Je n'en sais rien.

- De quelles contraintes parlez-vous donc ?

- J'avais une dette envers Finndo et Sand. »

Elle se tut, hésita. L'impatience me brûlait terriblement au cœur.

« Quelle dette ? demandai-je.

- Comme je leur devais la vie... j'ai dû leur prêter ma descendance. »

Mon cœur se serra. Ma poitrine se contractait comme si un géant m'écrasait de son genou. Pendant

un moment, je fus incapable de respirer. Peut-être n'étais-je pas si mort, après tout ?

« Prêtée ? Pourquoi ne pas l'avoir vendue ? parvins-je à articuler.

- Vous mystifiez mes intentions !

- Juste prêtée alors.

- Non... enfin... »

Elle se tut, laissant un pesant silence nous séparer plus encore.

« Vous ne me dites toujours pas pourquoi, repris-je après une vingtaine de battements de cœur.

- Le monde de la Coupe a des lois très pénibles », expliqua-t-elle laconiquement, comme si par cette simple réponse, je devais tout comprendre.

« Je ne comprends pas », fis-je avec dureté.

Maîtriser ma voix me demandait des efforts inhumains. Son visage se ferma à nouveau sous mon intonation.

« Il faut que je sache si les entités liées à Finndo et Sand sont toujours vivantes.

- Quoi ?

- Elles m'empêchaient de parler.

- Les égrégores ne sont plus. Expliquez-vous ! Que viennent faire Finndo et Sand dans cette affaire ? Pourquoi m'avoir caché la vérité ?

- Mais... vous savez la vérité... dit-elle en se ressaisissant.

- Certes ! Mais j'aurais aimé l'apprendre de votre bouche ! L'aurais-je seulement connue un jour ?

- Oui. Ce n'était qu'une question de temps.

- Et combien de temps aurai-je attendu ?

- Sitôt que j'aurais pu...

- Vous ne m'expliquez toujours pas vos raisons ! »

Comme je frappai du poing sur la table, elle réprima un sanglot.

« Finndo et Sand m'ont aidé à modifier la Marelle de Rebma, afin de lui doter d'une plus grande affinité avec le monde de la Coupe. Sans leur aide, je n'aurais pas pu réussir. J'avais besoin d'eux.

- Pour du pouvoir sur la réalité, vous m'avez échangé contre leur savoir ? ! » soufflai-je, incrédule, car je parvenais difficilement à croire qu'elle me révélerait une telle vérité. Peut-être avais-je trop longtemps côtoyer le doute pour que je puisse croire encore qu'on pût m'avouer la vérité ?

« Le pouvoir n'a jamais motivé mes actes, murmura-t-elle. J'avais une dette que j'étais obligée de remplir. Ce sont eux qui ont choisi plus tard ce que je devrais payer...

- N'y avait-il donc aucune restriction à ce qu'ils pouvaient vous demander ? demandai-je avec plus de contenance.

- Non. Nous avions passé un accord.

- Et n'avez-vous pas cherché à les rétribuer autrement ? Vous n'imaginez pas à quel point je suis heureux d'apprendre que j'ai servi de monnaie d'échange !

- Je... je n'ai pas pu faire autrement.

- On a *toujours* le choix. N'y avait-il aucune limite à ce vous auriez pu leur concéder ?

- J'étais liée par le monde la Coupe, dont certaines entités de ce monde m'empêchaient de vous révéler la vérité.

- Des égrégores ? m'inquiétai-je. Fenris et Polaris ?

- Entre autres. Finndo et Sand m'ont obligée à accepter cela... Je ne sais même pas pourquoi.

- Je croyais qu'il y avait eu un accord... » répondis-je, avec plus de calme, transporté par un malaise que je ne comprenais guère, l'esprit embrumé.

« Certes ! Mais je n'ai pas fait le bon choix. Je ne suis pas sans défaut, mon fils. Nous avions passé un accord puis, par la suite, comme j'avais donné ma parole de les aider, j'ai dû accepter ces conditions.

- ... »

Que dire ? Avait-elle des regrets, des remords ? Alors que j'observais attentivement son beau visage, ses grands yeux verts, ses traits patriciens, elle parut recouvrer son assurance et sa force, la tristesse et le désarroi laissant peu à peu place à une grande lassitude. Nos regards se croisèrent, mais ses yeux étaient deux portes pour moi. Si j'avais eu un enfant, aurais-je préféré tenir parole et le livrer à des étrangers que de trahir ma parole ? Assurément, cette question n'avait guère de pertinence dans les conditions qu'elle avait connue, mais j'eusse aimé entendre qu'elle avait tout fait pour éviter de céder aux injonctions de Finndo et de Sand.

J'attendis un peu. J'aurais tellement voulu qu'elle me dît qu'elle regrettait ses actes, qu'elle eût aimé que tout se déroulât autrement, qu'elle souhaitait se faire pardonner, qu'elle m'aimait quand même, que j'étais autre chose qu'un jouet à ses yeux. De longues minutes s'écoulèrent.

Les météores tombaient toujours du ciel, avec une note plaintive désormais.

Durant ces instants de flottements, pas un mot ne naquit de ses lèvres, ni des miennes.

Le claquement de la porte, quand je la quittai, signa ma muette désapprobation, sa discrète incompréhension et notre silencieuse douleur.

Le navire avait essuyé la colère des vents, des tempêtes et des bourrasques, et les remous, et les vagues indomptées, et les lames traîtresses du dieu de la Mer Mémoire, et les bruines irritantes, et les pleurs du ciel, et les brumes illusoire, et les vérités implacables de l'Esprit Tonnerre. Ses voiles déchirées battaient aux mille vents, ses gréements pendants comme des arêtes brisées, ses cordages flottants à la surface d'une mer houleuse. Mais, à présent, sur la voie de son destin, déchirant l'horizon du futur, se profilaient les terres mortes du Dieu des hommes, où naissaient l'immense mont du divin, la grande abîme de la déchéance, et le vaste désert de l'indécision, où certains pouvaient se perdre pour

toujours. Déjà, la quille du bateau raclait les fonds vaseux. Bientôt, il s'échouerait sur la rive déserte couverte de cendres.

Bah ! Assez d'allégories !

Du magma informe du monde, sous les couleurs délavées qu'offrait le ciel en ce jour, sortit une petite créature pathétique et apeurée. Avec un couinement rauque, elle darda ses yeux glauques sur moi, comme pour implorer mon accord sur son intrusion, puis s'avança un peu plus dans la relative tranquillité qui régnait sur le parvis de la tour des Barimen. Une autre créature, à peau de dragon couverte d'épines molles, regarda l'intrus qui venait de s'immiscer sur son territoire, cracha un cri de guerre, puis s'avança pesamment sur ses pattes, sans se presser, certaine que sa masse imposante lui procurerait la victoire. Le petit être recula, effrayé, puis se tapit au sol, prêt à bondir. Le lézard hésita devant la réaction inattendue de son adversaire. Les deux démons s'observèrent, immobiles, se proférant mutuellement des menaces. Le gros décida alors qu'il n'avait plus rien à craindre, peut-être parce qu'il avait été le plus bruyant. Parvenu à vingt centimètres de la petite chose effrayée, celle-ci délia la langue comme un coup de fouet et transperça de celle-ci le crâne du lézard. Son corps s'affaissa et son sang se répandit avec lenteur sur la pierre. Le petit prédateur couina à mon intention, comme si elle demandait à nouveau mon approbation. Puis elle poursuivit son chemin vers une anfractuosité laissée par une dalle qui manquait.

Mère... Les sentiments que j'éprouvais pour elle étaient contradictoires. Malgré la colère que je ne pouvais chasser, je l'aimais toujours. J'aurais voulu effacer cette tache qui souillait notre passé. Chacun de mes souvenirs d'elle contenait combien sa lumière rayonnait de douceur et de compréhension, et combattait ma douleur d'avoir été abandonné. Cette tache... ! Ah ! Que n'aurai-je donné pour l'oublier, pour gommer tout ce qui évoquait cette terrible tromperie. Les images volent en éclat si facilement.

Mais pourquoi s'attarder sur le passé ? Trop de nos actes étaient dictés par notre histoire, et par les comptes que nous tenions vis-à-vis de celle-ci. Combien de conflits, combien de guerre pour solder les comptes ? *Le poids du passé dirige nos actes.* Je ne voulais pas que l'histoire s'achève ainsi. *Le passé n'existe que dans notre mémoire.* Dans l'oubli de ma douleur résidait mon avenir, et dans le pardon la solution. Quelle dureté avait dicté mes paroles pour elle. J'enterrai alors ma rancœur dans la terre la plus profonde, la consumai dans les flammes les plus vivaces, et la dissous dans les eaux de mon pardon.

Je pris en main la carte de ma mère. Une sensation de tristesse émanait de l'Atout. Lorsque que le contact s'établit, je la vis, sur le lit, les jambes repliées sous elle, la tête reposant contre l'oreiller. Ses yeux et ses joues étaient humides des larmes qui

avaient coulé. Mais elle recouvrit peu à peu son empire sur elle-même.

« Ne résistez pas. Je vais regarder dans le monde de la Coupe », lui dis-je.

Elle acquiesça, semblant parfaitement comprendre ce que j'allais faire. Je propulsai mon esprit dans le monde des âmes, ainsi que j'avais appris à le faire récemment. Mon regard survola sur une terre de haine et corruption, dominée par la folie, les démons et les instincts bestiaux. Des effluves du Chaos avaient déchiqueté la structure du royaume la Coupe. Chaos... Mort... Destruction... Démons... Toute âme trop faible pour résister à cette force aveugle avait été détruite. Le bouillonnement du Chaos Primordial nous cernait de toute part, et les maléfiques créatures cherchaient à nous déchirer.

Intérieurement, je fis appel à toutes les ressources que je possédais, la concentrai en une sphère de lumière et l'étendit hors de moi. Les êtres et les marées du Chaos refluèrent en hurlant loin de moi, telle une mer cédant devant la volonté d'un dieu. Une ligne, qui symbolisait le lien Atout, partait de moi vers la spirale chromatique de ma mère. Comme les démons firent mine de se rapprocher, je les chassai encore plus loin, et les transperçai de mes rayons de lumière. Je m'approchai de ma mère, dont la spirale émotionnelle était toute teintée de tons jaunes, pâles, éphémères. Le jaune... couleur de la tristesse, du remords, la mélancolie et le désarroi. Mère... comme je l'aimais en cet instant, comme elle était vulnérable... Le dernier noyau de colère s'en alla au fond de moi, et ne fut plus. Ma rancœur fut broyée, dissoute puis dissipée.

Je chassai à nouveau les démons loin de nous.

Plus rien n'entravait l'âme de Llewella à présent. Si elle avait eu quelque lien avec les égrégories, il n'existait désormais plus. Et les entités Fenris, Polaris et Licorne avaient succombé au Chaos, à l'instar de la race impitoyable des vampires.

D'après les Mémoires de Dworkin, seul demeurerait l'Éternel Serpent du Chaos Originel.

À travers le monde de la Coupe, je transposai mon corps depuis le parvis de la Tour dans la chambre de ma mère, puis le réintégrai, ce qui ne prit que quelques instants. Je rangeai la carte de Mère dans mon étui, et m'assis sur le bord du lit où elle reposait, allongée, apparemment lasse.

« Quel est le fin mot de l'histoire ? » demandai-je encore. Elle eut un geste d'impuissance et haussa les épaules.

« Vous pouviez refuser ce contrat », dis-je. Mais j'avais banni toute accusation dans le ton de ma voix. J'avais seulement espéré mieux la comprendre...

« J'avais donné ma parole. Je devais les aider. »

Il n'y avait rien à répondre à cela. Qu'importait finalement les raisons qui l'avaient poussée à passer un marché avec Finndo et Sand ?

« Et Morgane ? Était-elle ma sœur ?

- Oui », souffla-t-elle timidement.

Je jugeai inutile de lui révéler que cette sœur si énigmatique était devenue une vampire, et qu'elle était vraisemblablement morte. Je ne désirais pas l'accabler d'un nouveau poids de tristesse et de mélancolie.

« Qui était mon père ?

- Le comte Alcyon... »

Ce nom réveilla quelques souvenirs en moi. Il avait été connétable de Rebma, grand amiral de la flotte. Un homme avenant d'une grande droiture. Je l'avais peu connu, mais je me souvenais de sa sympathie envers moi. Sans doute avait-ce été plus, au-delà de mes souvenirs. Llewella avait vécu avec cet homme pendant presque trois cent ans, avant ma naissance bien entendu.

Les pensées de ma mère semblaient perdues dans un monde d'outre-temps, dans le flot du passé. Que restait-il de tout ça ? Pour elle, rien que des souvenirs. Quant à moi, j'avais décidé d'immoler le passé dans un feu purificateur. Libéré de ce poids inutile, je décidai de briser net la continuité de ma vie. Renaître pour être libre du passé.

« Croyez-vous que nous pourrions recréer le monde ? lui demandai-je.

- C'est l'espoir qui nous fait toujours avancer, récita-t-elle.

- Avez-vous des relations, des amis, aux Cours du Chaos ?

- Oui, comme toute la famille.

- Croyez-vous pouvoir retrouver le bonheur dans ce monde nouveau ?

- C'est une situation inextricable, une fois de plus. »

Le poids de la lassitude, de la tristesse, de la fatigue faisait dodeliner sa tête, qui semblait à peine tenir sur ses épaules affaissées. Mi-clos, rougis, embués de larmes séchées, ses yeux m'exprimaient son besoin de repos.

« Reposez-vous », dis-je, en me redressant. « Et oublions tout cela. Sachez que je ne vous tiens pas rigueur pour ce que vous avez fait ou non. Je vous aime, et cela me suffit. »

Sur le pas de la porte, je me retournai pour regarder Llewella qui s'étant rallongée me fixait de ses grands yeux.

« Le médaillon à la lune rouge, qu'était-ce pour vous ? » demandai-je.

Ses traits se plissèrent d'incompréhension.

« Le médaillon de mon fils, dit-elle.

- Rien d'autre ?

- Non. »

Une journée s'était écoulée depuis ma conversation avec Mauris. C'était le temps qu'il m'avait fallu pour prendre une décision définitive. En d'autres temps, un tel choix eût semblé bien prompt, mais en ces jours...

Silencieusement, je m'introduisis dans la

chambre enténébrée de Llewella et me postai à côté d'elle. Son visage endormi avait la pureté des déesses d'antan des fresques de Dworkin. Mais je la sentais à la lisière de l'éveil.

« Mère, réveillez-vous », chuchotai-je.

Ses paupières se levèrent comme si elle avait deviné ma présence avant que les mots se fissent entendre.

« Je vais bientôt m'en aller, lui dis-je.

- Où partez-vous ?

- Dans un monde lointain, mais cela n'a pas d'importance. Vous ne me reverrez probablement plus.

- Ainsi vous me fuyez... souffla-t-elle faiblement.

- Non, la coupai-je. Ne vous méprenez pas. La faute ne vous incombe pas. La décision que j'ai prise ne dépend pas de vous.

- Pourquoi alors ?

- Un autre chemin m'appelle. Je ne peux pas rester. Même si je le fais, cela ne fera que retarder l'échéance. Je dois découvrir un autre univers, afin de trouver la vérité. Je ne peux malheureusement vous en dire plus.

- Vous avez sûrement raison. Je ne pourrai pas vous retenir éternellement.

- Je ne vous abandonne pas pour toujours, Mère. Ne doutez pas que je vous aime et que je reviendrai un jour. Mais, avant de vous quitter, j'aimerais faire quelque chose pour vous, pour vous seule. Avez-vous quelque désir ? »

Elle repoussa les couvertures, et se leva toute habillée, puis m'observa de haut en bas. Enfin, elle s'approcha de moi, en esquissant un vague sourire. Quand elle fut tout contre moi, elle se leva sur la pointe des pieds et m'embrassa sur le front. Je l'embrassai à mon tour, la serrant dans mes bras. Puis, elle se libéra doucement. « Adieu », dit-elle simplement. Elle se détourna, me jeta un regard, puis alla se tenir prêt de la fenêtre voûtée pour perdre son regard dans les brumes phosphorescentes qui avaient noyé l'atmosphère depuis Pourpre Ciel.

Paralysé ! Pétrifié ! Par cet unique mot, elle m'avait bloqué, tétanisé. Quel empire elle avait sur moi ! *Adieu...* Comme il me coûtait de me résoudre à une telle fin fin. Pourtant, quelle autre solution y avait-il ?

Mon regard s'attarda sur elle, qui me tournait le dos, avec ses cheveux qui pendait négligemment, sa robe turquoise de dentelles froissée par un repos agité, et la bague qu'elle faisait tourner entre ses doigts, seul signe de sa nervosité.

Je sentais mon assurance vaciller. Pouvais-je la laisser dans ce monde à la dérive ? Pouvais-je l'emmener ? Les conséquences de chacun de mes actes et de chacune de mes paroles m'effleurèrent l'esprit. Aucune solution ne me convenait vraiment. J'aurais voulu l'étreindre encore, l'embrasser, lui promettre de revenir, mais je savais qu'alors, partir

serrait au-dessus de mes forces. En cet instant, je me promettais de revenir. Un mois, un siècle, un millénaire... combien de temps ? Qui sait ? Existe-t-il seulement une limite pour qui possède la volonté d'accomplir son dessein ? Je ne sais combien de minutes je restais ainsi à examiner mon cœur et mon esprit en lutte, plus bouleversé que je ne l'aurais cru.

Discrètement, je quittai la pièce comme un fantôme.

Un froid, venu de nulle part, me saisit violemment, me glaça jusqu'au entrailles, et me fit frissonner quelques secondes. Je passai en revue le contenu du laboratoire. Parchemins magiques, Atouts, artefacts divers, rien d'utile pour mon voyage à venir. Mais je ne pouvais laisser les Mémoires de Dworkin en ces lieux. Mère ne devait pas savoir ça, jugeai-je. J'avais ouvert la trappe au sol afin que Llewella la découvrit. Pour peu d'aimer cette bâtisse aux géométries étranges, la Maison des Barimen était une demeure très agréable désormais, bien plus qu'au temps de Dworkin. Llewella ne l'apprécierait certainement pas comme Rebma, mais je souhaitais qu'elle s'y plût. Elle disposait de tous les charmes d'une vieille bâtisse médiévale.

Je me tournai vers l'esprit Tour. Son visage flottait indistinctement au centre de la pièce, émettant une lueur bleutée. Je ne comprenais pas comment pensait ou vivait un tel être. Il était capable de me comprendre et même d'anticiper mes désirs, mais incapable de parler ou de formuler un phrase.

« La dame aux cheveux de jade, lui dis-je, j'aimerais que tu la traites avec autant d'égards que moi. »

Le visage se contenta de garder son aspect jovial et satisfait.


« Fais un signe si tu m'as compris, Tour... »

Le squelette d'un oiseau fit quelques pas sur la faite d'une armoire, soulevant un peu de poussière.

Avant de partir, j'entassai les Mémoires de Dworkin dans un grand sac de jute et laissai un de mes jeux d'Atouts pour ma mère. Les cartes des lieux du Chaos lui serviraient peut-être.

Pas d'autres adieux ni d'aux revoirs à faire. Il me restait qu'à me soustraire à ce monde.

CRÉPUSCULE DE LUNE : LA ROUTE DU TEMPS

 ici cet univers nu à mon regard. En ces lieux, nul repos n'était accordé pour les morts... Avant le passage dans la nuit éternelle, attendaient la déliquescence de l'âme et la rupture de l'esprit. Combien de temps fallait-il avant que chaque parcelle de conscience fût détruite irrémédiablement ? Une âme ne pouvait pas renaître, seul l'esprit pouvait s'en façonner une nouvelle. Lorsque mon œil intérieur se retournait vers ces abîmes d'où naissaient toutes vies, il comprenait que nul schéma, nul ordre

transcendantal n'existait dans cet univers-ci. Chaque vie imposait pour son âme l'illusion d'une cohérence, qui ne durait le temps d'un souffle de vie pour chuter à nouveau dans le néant et l'oubli. S'en réjouir ou s'en attrister était sans importance. *La lutte pour l'éternité est vaine, car elle est perdue d'avance. La seule éternité de ce monde était une dissipation sans fin de toute chose.*

Les cendres s'envolaient comme des plumes, charriées par les vents du désert, puis disparaissaient derrière la crête de la dune. Au-dessus de nos têtes, un soleil de plomb dardait ses épieux de feu qui semblaient consumer chaque parcelle nue de ma peau. Dans mes oreilles, se mêlaient le gémissement puissant du vent, le crissement inlassable du sable sur le sable, le chant lancinant et mélancolique de Mauris – assis à l'ombre de la dune – et, s'accordant au vent, le rythme de ses mains sur son tambour, fait avec une peau d'animal sauvage. La danse du feu imprimait sur mes rétines des images rémanentes, évoquant la guerre qui embrasait l'univers, jouant avec mes pensées, comme si les flammes mesuraient leur force face à la brûlure du Chaos.

Peu à peu, les pages des Mémoires noircirent, se racornirent – consumées – et ne furent plus que cendres. Elles s'envolèrent et roulèrent sur le sable, avec le sable. Qui sait si chaque parcelle de ces cendres ne donnerait pas, en quelque lieu mystérieux, naissance aux pensées que Dworkin avait exprimé sur les pages étonnantes de ses Mémoires ? Les dunes qui s'étendaient jusqu'à l'horizon ridaient ces terres arides et désolées, comme un océan figé par un caprice du temps. Mais le plus grand des mirages d'un désert est de croire qu'il est mort et qu'il ne peut porter la vie. Les vents charriaient incessamment des nuages de sable, ce sable même qui irritait ma peau, qui burinait le visage des peuplades de ces contrées oubliées. Une pensée se dégagait de cette difforme compréhension de l'univers qu'était la mienne : *L'univers est mouvement... oscillation... polarité... division... cycle... et guerre éternelle.* Un spasme de rire franchit mes lèvres, dernier remugle de mon âme mourante.

Mon regard se posa sur les dernières pages que je tenais. Je les jetai en pâture à la faim jamais rassasiée des flammes. Les lettres s'imprimèrent dans ma conscience sans que je le voulusse : « Cet univers n'est qu'un fragment du multivers, une ombre fragile qui disparaîtra, si tu ne reviens pas dans l'univers réel où tu es né, Yyran, et où je t'attends. »

Les franges rouge braise dévoraient à présent la page. Les mots disparurent, mais je m'en souvenais encore parfaitement, comme si chaque lettre avait été gravée sur le marbre le plus dur de ma mémoire. « Yyran, tu dois suivre ton destin. »

C'était précisément ce que je refusais : le Destin, la prédétermination de l'existence. J'avais donc décidé d'aller à sa rencontre, non pour l'accomplir,

mais pour le combattre. Selon Dworkin, il n'y avait pas de hasard. Tout était une relation d'ordre cause-conséquence stricte et implacable. Pas de libre-arbitre, un seul avenir possible, une histoire écrite d'avance, inaltérable. Un déterminisme inébranlable. Je n'y croyais pas.

Je jetai le reste des pages ourlées de feu dans le brasier à présent déclinant. *La guerre est comme le feu ; elle ne s'arrêtera que lorsqu'il n'y aura plus rien à brûler. La guerre s'éteindra avec l'humanité*, songeai-je.

Les souvenirs de mon premier entretien avec Mauris affluèrent, comme une marée suivant le mouvement de la lune.

« Dworkin souhaitait que je vous emmène là-bas », m'avait confirmé mon cousin, l'homme qui, avec l'aide de Siegfried, avait tenté de tuer notre ancêtre commun.

« Je le sais, avais-je admis. Je suis venu vous voir pour cette raison. Dworkin a été peu prolix en explications. Pourquoi devrais-je vous suivre ? »

En vérité, je m'intéressais à la réponse pour connaître les motivations de Dworkin, pour savoir si je suivrais les indications et la volonté de ce dernier. J'avais déjà tranché. Je voulais partir.

« Simplement, parce que vous n'êtes pas à votre place dans cet univers-ci. Un autre vous attend. Le vôtre. L'univers réel. »

Je sentis une pointe d'envie dans son ton.

« Dworkin me l'a dit, dis-je, mais pourquoi suis-je ici dans ce cas ? »

– Je l'ignore. J'ai simplement une mission. Ce n'est qu'une petite partie de l'histoire finalement.

– Je ne comprends pas pourquoi vous êtes prêt à faire ce qu'il vous a demandé. Vous avez bien essayé de le tuer.

– L'un n'empêche pas l'autre. En fait, je suis contraint de lui rendre ce service.

– Je pourrais emmener Llewella...

– Ce ne serait pas souhaitable. Contrairement à vous, elle n'est pas de ce monde-là. Si vous l'emmeniez, cela perturberait les Ombres et déchirerait le tissu de la réalité. Le creuset de l'univers réel s'en trouverait bouleversé. De plus, votre mère, ici, ne pourra peut-être pas vivre aussi heureuse, si elle apprend qu'elle n'est que l'Ombre d'une autre. La Llewella réelle vous attend. C'est pourquoi je vous déconseille de parler à votre mère d'ici-bas si vous tenez à elle. Vous la bouleverseriez et changeriez son destin à l'encontre de sa volonté. Une telle décision ne vous appartient pas. Elle la possède seule. Sans compter qu'elle pourrait ne pas survivre là-bas. Seules les personnes réelles peuvent entrer sans risquer de périr.

– Vous laissez entendre qu'il existe tout de même une chance...

– Si infime...

– Que savez-vous du plan de Dworkin ?

– Rien. Dworkin juge rarement nécessaire d'expliquer le pourquoi de ses volontés.

– J'ai encore besoin d'y réfléchir.

– Nous avons le temps. »

Malgré les impossibilités, j'avais fait mon choix et je regrettais seulement de n'avoir pu l'expliquer à Llewella. La douleur de mon départ hantait encore mon esprit comme un bruit de fond, une musique prégnante et indélébile, narguant, provoquant, irritant le tissu fragile de ma volonté.

Les paupières closes de mon cousin exprimaient sa méditation intense, pour que chaque battement de ses mains suivît le murmure du vent, le frottement du sable sur le sable et même les flammes du brasier qui mourrait lentement, presque sans bruit. Son esprit était en accord parfait avec la nature de ce lieu. Après plusieurs minutes, il rouvrit les yeux et ses iris se fixèrent sur moi, indiquant qu'il attendait une décision définitive de ma part.

« Pourrai-je revenir de là-bas ? demandai-je.

– Là encore, les chances sont infimes. Je ne crois pas que ce soit possible.

– Comme si un seul grain de sable de ce désert pouvait être le bon... dis-je.

– Par exemple », acquiesça-t-il.

Mais cela me laissait une chance.

« Pourrez-vous me contacter par Atout ? demandai-je. Ou par un autre moyen ? »

– Non, la monde réel est le creuset des Ombres. Nous ne pouvons y avoir d'influence.

– Alors je vous contacterai.

– Je ne crois pas que vous vous souviendrez de moi.

– Pourquoi ? Que m'advient-il quand j'arriverai là-bas ?

– Vous fusionnerez avec votre personnage réel, qui n'est pas complet. Pas encore. La matière se liera à la matière et l'esprit avec l'esprit.

– S'il s'agit d'une fusion, ma mémoire devrait pouvoir survivre...

– Vous ne perdrez pas vraiment la mémoire. La fusion relève d'une sorte de synthèse de l'ensemble de vos reflets. La réalité est le creuset des Ombres. Vous ne serez pas que la somme de plusieurs êtres mais la synthèse d'un ensemble.

– Je perdrai mon identité alors », dis-je, juste pour la forme.

« Je n'ai pas fait les lois de l'univers... Peut-être aurez-vous conscience de cette vie-là. Je ne crois pas qu'on puisse dire que vous perdrez votre identité. L'autre est aussi vous après tout. »

Alors que le soleil déclinait vers l'horizon, les paroles de Finndo se détachèrent du fond mouvant de ma mémoire.

« Tu perds cet attachement à la vie qui peut paraître si beau, mais qui est finalement si fade. La propriété matérielle, les titres et les honneurs, le festin et le lucre, rien de tout cela n'intéresse. Tu peux croire que c'est une perte terrible, mais on a l'esprit bien plus léger et à l'aise, amputé de toutes

ces illusions de bien-être. Regarde les Ombriens. Si on leur permet de se stimuler les glandes du cerveau qui déclenchent le plaisir, ils se stimulent sans cesse comme des bêtes, jusqu'à l'épuisement physique. La plupart des princes d'Ambre ou des seigneurs du Chaos marchent sur le même schéma. À quelles valeurs peut-on prétendre si l'on reste dans des sphères spirituelles si peu honorables ? ...

» Nous sommes des hommes qui ont découvert le vrai du faux, le mensonge de la vérité. Il est fort possible que nos buts ne soient pas valables, mais nous possédons le vrai but qui dirige nos vies, le but porteur, dans lequel la mort n'a plus d'incidence, ni d'influence sur nos préjugés. Plus de compassion sans miséricorde, plus de pardon sans justice. Nous avons dans nos têtes les valeurs de la vraie vie, celle qui est de l'esprit et non des influences de la petite morale, c'est-à-dire les influences de la matière et de nos besoins. »

Tout cela pour ne pas « tomber dans les sentiers illusoire de la matière et du plaisir. »

Songer à nouveau à cette philosophie m'arracha un sourire. Combien, pour chasser certaines illusions, les hommes en étreignaient souvent de plus pernicieuses. Ils bâtissaient eux-mêmes leur propre prison et s'enfermaient dans leur logique démente. Quel besoin avait eu mon père de justifier ses actes, si sa philosophie était si supérieure ? La décadence spirituelle qu'il méprisait n'était, à mon sens, qu'un prétexte. Sa philosophie l'avait-elle conduit à accomplir des actes tellement différents de ceux de ses pairs ? Non, évidemment. Comme tous, il s'était consacré avec ardeur à la conquête du pouvoir, poussé le sentiment de sa propre légitimité à régner et à imposer sa marche au monde. Ainsi sa quête de la domination l'avait rabaisé aux considérations vulgaires de la préservation de son autorité sur le monde. Il avait emprunté d'autres sentiers illusoire. La croyance en la suprématie de sa sagesse et l'inaccomplissement de sa foi personnelle l'avaient amené à penser qu'il devait dominer, et l'avaient rabaisé aux préoccupations si terre à terre qu'il avait rejetées par ailleurs. L'absolutisme de Finndo s'était retourné contre lui. Dominer par la force ne conduit qu'à la guerre. Et, la guerre l'avait dominé, lui, ce tyran insatiable. Plutôt que d'accomplir lui-même sa vérité, il avait préféré l'imposer. Que chacun se forge donc lui-même ! Enfin, satisfaire ses besoins matériels, comme les bêtes qu'il méprisait, ou satisfaire ses besoins de pouvoir spirituel, vouloir démontrer sa supériorité par la force... quelle différence ? Cette quête inlassable d'un regard favorable et reconnaissant, d'une estime accordée par le jugement d'autrui, l'avait perdu. Finndo n'avait pas échappé à ce schéma-là.

Cependant, toute sa philosophie n'avait peut-être jamais été autre chose qu'un vernis moral destiné à duper sciemment tous les faibles d'esprit

susceptibles d'y adhérer, un trompe-l'œil destiné à masquer sa soif toujours inassouvie de pouvoir, à justifier son ambition démesurée. Finndo avait-il jamais cru à tout ce qu'il m'avait dit ?

Se nourrir de la matière, se nourrir du plaisir, se nourrir du pouvoir, se nourrir de la reconnaissance du monde, etc. Le règne de la guerre...

Qu'importaient les raisons ! Que les conquérants asservissent l'univers au nom d'une philosophie prétendument supérieure ou une autre, qu'ils en saisissent sa trame pour la simple satisfaction de leurs plaisirs, charnels ou spirituels, cela en altérerait-il réellement sa marche ?

Non, c'était la guerre éternelle qui régnait en cet univers, comme en bien d'autres.

Qui avait tort ? Qui avait raison ? Quelle importance si cela revenait au même ?

Tout me paraissait absurde. Au regard de l'infini, rien n'a d'utilité, rien n'a d'importance, rien n'est absolu. Sans ordre, sans fin, tout, un jour, sombrera dans le néant et l'oubli. L'utilité, la nécessité et la valeur que nous octroyons à nos actes, aux civilisations, aux philosophies, aux arts, aux passions, à nos vies, n'ont d'importance que dans le bref instant où nous existons dans le flux sans cesse changeant de l'univers. Voilà ce que ma sensibilité me disait, au regard de mon passé et de ce que j'avais appris des Mémoires de Dworkin. Cet univers lui-même n'était qu'une Ombre éphémère, sous l'emprise de vents qui la dépassaient tous.

Y avait-il un schéma universel, un dieu immanent - lié à la substance des choses -, ou un dieu transcendant, omnipotent et omniscient, conduisant l'Univers et ses habitants vers le But Ultime ? Bof ! Foutaises probablement. Ce but, s'il existait, semblait fort nébuleux. Qui pouvait prétendre le connaître ? Et celui qui le connaissait, devait-il imposer par la force ce que le « tout-puissant » lui-même ne faisait pas ? Comment savoir ? L'incapacité à prouver l'existence d'une chose ne prouve pas son inexistence. Même si un dieu créateur existait, pourquoi le vénérer, pourquoi suivre sa voie ? Quel récompense en ont jamais obtenu les « fidèles » ? Ne chutaient-ils pas comme les autres ? N'étaient-ils pas sujet, comme tous, aux forces de l'univers ? Pourquoi un omnipotent se soucierait-il d'être vénéré par ses propres créatures et par tous ces religieux, obséquieux envers le Ciel et arrogants envers les hommes ? Quoi qu'il en fût, ce dont je ne doutais guère, c'est que les croyants n'y voyaient pas plus clair que quiconque.

Avais-je tort ou raison ? Quelle importance dans une existence aussi évanescence ? Ces mots ne signifiaient d'ailleurs rien à mon sens.

Tout n'est *peut-être* qu'illusions. Réalité... Illusions... Vérité... J'étais libéré des mots. Je louvoyais à présent dans un environnement de possibilités, de *peut-être*, de probabilités, d'incertitudes, de scepticisme et d'indétermination.

Question de perceptions, voilà tout. Dépouillé de toutes mes illusions, je n'y voyais plus rien.

Rien qu'un abîme insondable.

Cependant, je voulais rire à la face de l'univers.

Ici-bas seule ma mère m'importait encore, mais je devais la quitter. Pour semer une graine dans l'univers qui m'attendait. Même sans mes souvenirs, il me resterait cela : le refus, la désobéissance, la révolte, une intuition première indicible qui me guidait vers un but que je ne comprenais pas.

Finndo lui-même, en vérité, n'avait été que le pion d'un joueur plus puissant que lui, Dworkin lui-même, si je devais en croire ses Mémoires. Un instrument destiné à me tuer et me ressusciter. Comment savoir ce en quoi Finndo avait réellement cru puisqu'il n'avait été qu'un jouet dans les mains de mon ancêtre ? Son esprit manipulé, sa volonté gommée, son âme gribouillée par un artiste fou, comment savoir quel homme il avait réellement été, ce jouet cassé ? Qu'importe ! Puisqu'il ne possédait aucun focus permettant de me contrôler, je n'avais plus de raison de me soucier de lui.

Rédigées dans un style prophétique, les Mémoires de Dworkin m'avaient appris l'histoire récente dans les grandes lignes, mais sans expliquer le pourquoi. Cela ne présentait qu'un faible intérêt désormais. Obsédé par les questions qu'il se posait, torturé par la présence incessante des énigmes les plus profondes ou les plus insignifiantes, mon ancêtre avait vraisemblablement beaucoup souffert. Mon mentor avait tenté de peser chaque problème, chaque question, chaque théorie et chaque information, desquels étaient nés des raisonnements inimaginables, véritables torrents de considérations aux ramifications infinies. Perdu sur les terres de ses propres souffrances, Dworkin n'avait plus résonné comme un humain, mais comme un dieu dément observant chaque particule du monde, mêlant toutes les sciences en une seule vision démente. La logique de sa quête l'avait conduit dans l'abîme, jugeai-je. Contrairement aux apparences, mon ancêtre avait réalisé bien peu d'expériences, et pour chacune, il avait presque toujours su ce qu'il obtiendrait à l'avance. Sa pertinence était parfois éblouissante et sa folie indéniable. Rarement il se trompait. Le menant dans un maelström de visions incompréhensibles, l'obsession de Dworkin l'avait conduit à toutes les recherches, à toutes les manipulations. Pour trouver *l'Élu*. Par qui ? À quelle fin ? Il avait effectivement libéré les fantômes de Rebma, liés à des Avatars. Dans quel but ? Et qu'étaient ces Avatars ? Mystère.

Quoi qu'il en fût de ses objectifs à mon sujet, je décidai de lutter contre ce dessein, ne désirant pas me plier aux désirs d'autrui. Je rejetai l'asservissement aux dieux, qu'ils fussent bons, mauvais, pétris de la même matière que les hommes, supérieurs, inférieurs, ou au-delà de notre

entendement. Allais-je me soumettre à une vision qui n'était pas la mienne ? Certainement pas.

Chaleur... Soleil... Que Mauris préférât une marche diurne me suggéra que notre voyage serait court. Nous cheminions depuis une demi-heure dans ce désert. La sécheresse de l'air avait déjà desséché ma gorge et mes lèvres, tandis que je sentais les perles de sueur se former sur mon front. Le soleil semblait ne pas se mouvoir dans ce ciel d'un azur presque blanc. Les effluves de sable charriés par les tourbillons d'air me faisaient plisser les yeux. Dans le souffle de cette chaleur, cette antichambre de l'enfer, notre avancée était saccadée, lente, instable. Chaque dune recelait des pièges, des sables coulants. Pas après pas... les écoulements de sable... le souffle siliceux du cœur du désert... les lances de lumière du soleil... le miroitement de l'horizon... l'éclat brûlant du ciel... la chaleur qui distendait l'atmosphère comme si nous regardions au travers d'une eau mouvante... la poussière suffocante qui s'insinuait dans nos gorges, malgré nos keffiehs, et sous nos vêtements... le sable incandescent qui chauffait nos semelles et brûlait la paume de nos mains... la poussière et la sécheresse... au sein de cette immensité de vide, la solitude agressive qui nous encerclait... ces horizons inaccessibles... cette mer infinie de dunes... infinie... les ridules du sable sur les rides de l'océan... dunes après dunes... sous l'immensité du firmament... Blanc sur azur...

La petite tâche noire dont nous nous approchions déchirait maintenant le ciel, et j'avais hâte d'y parvenir. Cet épieu de roche perçait la mer de sable comme une aiguille oubliée sur une étoffe plissée. Lorsque que nous atteignîmes enfin l'ombre de cet escarpement rocheux, le soleil dissimulé par cette masse imposante, je vis que ses falaises imposantes avaient elles-mêmes été ciselées, modelées par les vents de sable. Le visage de ce piton granitique, dans l'ombre, dévoilait lentement, à notre approche, les rides que le temps avait laissées, ses formes douces ou aiguës.

Je sentis le sol devenir plus compact alors que l'ombre du pic rocheux nous recouvrait, puis le sable laissa peu à peu la place à une roche dure. Mauris tituba, surpris par une saillie dissimulée dans une congère de sable et de poussière, puis s'enfonça dans une faille à peine visible, masquée par les ombres. Une fois à l'intérieur, nous attendîmes que nos yeux s'accoutument à l'obscurité ambiante, puis nous progressâmes lentement, alors que, derrière nous, le désert nous livrait ses derniers rehauts de lumière. Je sentis les vagues murmurantes du vent se jeter sur mon visage et pénétrer mes vêtements. Malgré moi, je sentis ma peau frémir sous la caresse de cette fraîcheur presque mordante. J'entendis Mauris s'arrêter, extirper quelque chose de la roche, prononcer une formule dans un idiome hermétique... Flamboiement de la lumière... Les

ombres s'étirèrent... Roches nues et austères... Flamme vacillante dans le souffle d'air... Je détournai les yeux de la torche que Mauris venait d'allumer.

Dans les gémissements du vent, les vêtements claquants, nous poursuivîmes silencieusement notre cheminement. Je défis le keffieh que Mauris m'avait donné, et sentis alors mes cheveux suivre les caprices du souffle vif qui nous assaillait. Après une centaine de mètres sur une pente douce, mais escarpée, les parois s'élargirent lentement, puis disparurent dans l'obscurité.

Au-dessus de nos têtes ébouriffées, se déployait une immense voûte rocheuse tachée d'éclats lumineux produits par les flammes de la torche, comme un ciel saupoudré d'étoiles clignotantes. Et alors que mon regard s'abaissait au sol...

Une vision...

... flamboiement de lumière !

... chromatique folle !

Des milliards de fragments d'images me foudroyèrent... comme une poignée de sable qu'on m'eût jeté au visage... comme un mur d'eau, se fracassant contre des brisants, projetant contre moi une multitude d'embruns, d'écumes et de gouttelettes moirées... comme si le ciel, devenu par quelque magie un miroir, venait de se briser et, ses éclats innombrables, fondant sur moi, me renvoyaient chaque fragment de l'univers entier... comme des milliards d'étoiles transperçant ma rétine... des milliards de milliards d'images, comme des lances se rivant dans mes yeux !

Cette vision immobilisa d'un coup mon esprit, mon âme et mon corps. Cette multiplicité défiait tout ce que mon imagination aurait pu jamais concevoir, tout ce que mes rêves auraient jamais pu produire.

Et la vision s'effiloqua comme un tissu déchiré. Je vis alors la source de cette inénarrable beauté. Je l'avais imaginé plus grand, mais sa magnificence n'avait pas d'égale, pas plus que sa sagesse, disait-on. De quoi était-il fait, je ne saurais le dire, mais il semblait de verre et de cristal, bien qu'il ne fût pas transparent. Ses écailles reflétaient les images de tous les mondes, les lumières de tous les soleils, les ténèbres de tous les abîmes, la vie de tous les êtres.

Tel était le Serpent du Chaos...

Sur ces écailles, le long de son corps titanesque, apparurent les images de ma vie. Il m'observa, bien qu'un de ses yeux lui fût ôté et l'autre crevé. Et il s'avança alors vers moi, agressif.

Je ne bougeai pas, encore saisi par cette vision. Mauris émit alors une litanie, qui devint une litanie apaisante. Après m'avoir encore examiné de ses orbites vides, le Serpent du Chaos s'en alla doucement, en faisant ondoyer son corps souple et lisse. Et, indolemment, l'obscurité l'avalait.

Ne souhaitant pas briser ce charme par de vains mots, l'esprit encore secoué par cette apparition

d'outre-conscience, je préférais garder ma bouche close malgré les questions qui s'y pressaient.

Mauris me guida de l'autre côté de la grotte. Là, plusieurs orifices présentaient leur gueule hostile et repoussante, comme les gosiers sans lèvres de quelque monstre défunt. Nous nous engageâmes dans le plus à droite, et nous descendîmes une pente interminable, entre les parois étroites de ce boyau de roche lisse, comme creusée par un torrent d'eau tari depuis longtemps, où ne coulait plus qu'une poussière millénaire, plus morte et stérile que le désert à la surface.

Au fond, nous contournâmes un lac d'eau saumâtre et olivâtre, puis empruntâmes un tunnel le long duquel pulsait des rayons lumineux. Les parois se fondirent en faisceaux de lumière, parallèles à notre chemin. Éberlué par cette nouvelle singularité, je suivis Mauris le long de ce chemin diapré. « Nous allons bientôt arriver dans le continuum temporel, m'informa mon cousin. C'est quelque chose comme vous n'en avez encore jamais vue, bien que ça vous sera familier. » Et nous arrivâmes dans ce qui me sembla être un espace restreint bien que rien ne bouchât l'horizon. Le ciel et le sol se fondaient dans le noir le plus parfait, sans qu'aucune étoile ne vînt le trouer. Il n'y avait là qu'une immense route à six voies semblant façonnée de faisceaux d'argent. Un monstre racé de chrome et de métal poli, aussi rouge que le sang, nous attendait à l'embouchure du tunnel.

Mauris sauta dans la décapotable, fit rugir le moteur de la biplace et alluma les phares, tandis que je m'installais côté passager. Mon cousin fila sur la bretelle, puis se mêla à la circulation. Je remarquai alors combien hétéroclites et panachés étaient tous ces voyageurs ! Des attelages préhistoriques, des cyclistes, des cavaliers, des voitures à vapeur ou électriques, des camions-citernes, des chaises à porteurs même...

« Nous sommes sur la route du Temps, m'expliqua mon chauffeur. Chaque embranchement, chaque bifurcation mène dans un univers particulier. »

Malgré l'absence notoire d'obstacle, cette route épousait la forme d'invisibles collines et imitait la sinuosité d'une route vallonnée, mais, au loin, le regard fuyait aussi loin que l'esprit pouvait le concevoir, et la grande avenue louvoyait toujours le long de cette ligne imaginaire.

La banalité des gens que nous doublions dans notre bolide me surprit. Les secrets du Temps connus de tant de monde ? Nombre de véhicules surchargés de bagages et nombre de bus semblaient occupés par des touristes de retour chez eux. De surcroît, les camionneurs et les paysans sur leurs tracteurs avaient-ils besoin de voyager entre les mondes ? Assistions-nous à un exode ?

« Tous ces gens... sont-ils comme vous ? demandai-je, malgré l'imperfection de ma question.

- Non, je suis à part. Mon rôle est de guider.
- Et ces voyageurs, que font-ils ici ? Que cherchent-ils ?

- Je l'ignore. Ils ont chacun des motivations différentes.

- Je suppose que si nous devons aller dans le véritable univers "réel", nous allons au bout de la route.

- Vous avez vu juste.

- Je ne comprends pas très bien quels sont vos objectifs.

- Vous ramener. À part cela, malgré ma particularité, je suis un homme. Ma différence ne m'empêche pas d'avoir des sentiments et des émotions. »

J'admettais ces paroles. En vérité, je n'avais vu dans cet individu qu'un être impersonnel, comme la représentation de la Mort. Mais il était plus que cela.

« Je vois que votre regard change, me dit-il.

- Comment est-ce là-bas ?

- Je n'y suis jamais allé.

- Pourquoi ?

- Parce que je ne suis pas un être réel. Je n'en ai pas le droit.

- Existe-t-il des personnes réelles avec les mêmes pouvoirs que vous ?

- Généralement, les gens réels ne sont pas comme moi. »

Je crus déceler une note d'amertume dans sa voix.

« Généralement ne signifie pas toujours, insistai-je. Qui le peut ?

- Seul Dworkin peut aller et venir à son gré entre tous les univers.

- N'existe-t-il aucun moyen de me contacter ? Ou l'inverse ?

- Pas à ma connaissance. Mais l'univers réel est l'objet de lois particulières. Alors qui sait ? »

J'étais au bout de la route. La voie du Temps ressemblait à un long ruban gris-argent à peine phosphorescent. Nous, qui sommes habitués à nos espaces courbes et nos planètes rondes, n'observons jamais de long espace réellement plat. L'espace d'un instant, j'eus la sensation que je contemplais l'infini, que, dans mon esprit, se profilait l'image de l'infinité de ce multivers.

« J'aimerais tout de même que vous essayiez de me joindre. Je ferai de même si je m'en souviens », dis-je. Mauris acquiesça d'un signe de tête. « À bientôt, peut-être », furent mes dernières paroles.

Je me retournai vers le seuil du monde réel : un tunnel obscur, précédé d'une arche gothique toute

noire. Je m'enfonçai alors dans ce boyau sombre et inodore. Des doutes m'assaillaient encore. J'abandonnais Llewella peut-être pour toujours. Non, j'allais la retrouver, me dis-je. J'avancai sur un sol uniforme, sans la moindre aspérité.

Soudain, je me demandais ce qu'il y avait à l'autre bout de la route du temps. *Était-elle infinie ?* Je me retournai, et fus stupéfait d'avoir parcouru une si longue distance. L'arche, derrière moi, n'était pas plus grande qu'une pièce de monnaie. Dans la lumière ténue, je vis que Mauris s'en allait dans son bolide, qui ne fut plus qu'un instant une étoile rouge mourante. Je repris mon avancée.

Un pas... Frottement de tissu, vibration de l'air, son d'une semelle sur un sol lisse... Un pas... Frémissement de l'atmosphère... Un pas... La lumière pâle sur mes mains... Un pas... Quelques photons épars... Un pas... Un pas...

J'avancais dans le vide, mais je n'éprouvais pas de sensation de chute, bien que cette illusion sensorielle menaçait de m'emporter.

Sans savoir pourquoi, le farfadet vint narguer mes pensées présentes, pourtant alors si éloignées de lui. « Hi hi ! », retentit le rire narquois du farfadet. *Un mirage.* Un pas... Je songeais alors à ses manières, ses pouvoirs. Un pas... Je pressentais une nouvelle prise de conscience, quelque chose que j'aurais dû voir plus tôt. Un pas...

Dworkin ?... Peut-être. Sans importance.

Un pas... je savais que j'étais sur le point de mettre fin ici à mon existence. Cela m'indifférait. Dans ce désert, j'avais adressé mes adieux à mon univers passé et à ma mère. Mes rêves s'étaient évaporés. Mais je portai en moi une graine. D'autres rêves s'ébrouaient au berceau.

Un pas... Alors... la chute m'emporta... L'obscurité d'abord... Le silence... L'extinction progressive de toute sensation...

Et ma conscience se referma comme tous les livres à la fin de l'histoire. Ainsi s'achève cette histoire, l'errance de cette vie.

« Encore maintenant, j'ignore quelles sont les volontés de Dworkin. J'ai tenté en vain de le joindre. Mère m'a dit que personne ne l'a vu depuis longtemps. Je me demande ce que mon frère savait, quelles sont les motivations qui l'ont poussé à prendre tant de risques. Peut-être n'a-t-il volé le Joyau que pour me rendre ma mémoire perdue, sachant que l'Œil Sacré du Serpent me permettrait de retrouver le chemin de cette vie oubliée ? »

décembre 1995

FIN DE LA CAMPAGNE -FRÈRES DE SANG-